

Les Bibliothèques Virtuelles Humanistes

Extrait de la convention établie avec les établissements partenaires :

- ces établissements autorisent la numérisation des ouvrages dont ils sont dépositaires (fonds d'Etat ou autres) sous réserve du respect des conditions de conservation et de manipulation des documents anciens ou fragiles. Ils en conservent la propriété et le copyright, et les images résultant de la numérisation seront dûment référencées.
- le travail effectué par les laboratoires étant considéré comme une « oeuvre » (numérisation, traitement des images, description des ouvrages, constitution de la base de données, gestion technique et administrative du serveur), il relève aussi du droit de la propriété intellectuelle et toute utilisation ou reproduction est soumise à autorisation.
- toute utilisation commerciale restera soumise à autorisation particulière demandée par l'éditeur aux établissements détenteurs des droits (que ce soit pour un ouvrage édité sur papier ou une autre base de données).
- les bases de données sont déposées auprès des services juridiques compétents.



MÉDECINS - POÈTES

Le Dr René Bretonnayau (Bretonneau), qui naquit à Vernantes en Anjou vers la fin du xvi^e siècle, exerça sa profession à Loches en Touraine et eut l'idée d'occuper ses loisirs à écrire en vers un traité où se mêlent poétiquement l'anatomie, la physiologie et la pathologie. Portal, dans son *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie*, signale l'œuvre gravement sous un titre latin qu'elle n'a jamais eu. Avec plus de simplicité, le médecin de Loches avait mis pour titre : *La génération de l'homme et le temple de l'âme, avec autres Œuvres poétiques extraites de l'Escole de René Bretonnayau*. Celui, in-4°, paru à Paris en 1583, est devenu fort rare.

Voici un échantillon emprunté au début (folia 9) :

Jusques icy lizeur soubs la plaisante feinte
D'un forf, et d'un Archer j'ay la forme dépeincte
Des membres naturels, qui fertilement pleins
Repeuplent l'an et l'autre hémisphère d'humains.
C'est assin que la femme, encor qu'ells sache
Que c'est, en me lisant, modestie ne se fusche,
Et que la fille aussi, qui jà s'en doute bien,
Peigne honteusement de n'y entendre rien.
Or, sans dissimuler à chanter je m'appreste
Ce qui ne fera point rougir la femme honeste,
Ny le teint virginal, la génération
De l'homme et les moyens de la conception.

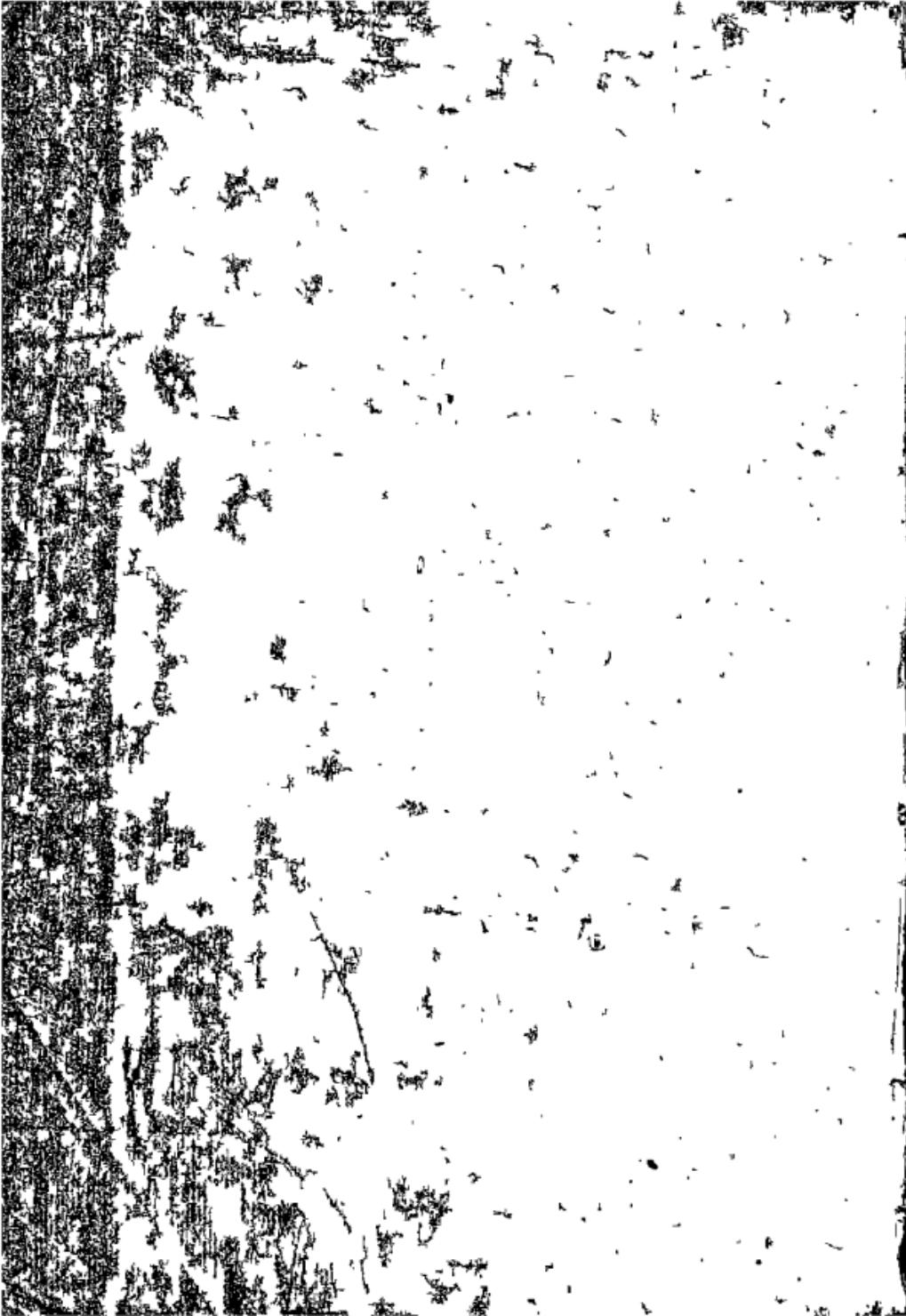
En ce temps-là, il y avait une liberté de parole que notre hypocrisie a supprimée : mais, tout de même, il n'est point certain que l'*Effort de Vénus, l'Arc de Cupidon* du poète n'aient pas rougi quelque teint virginal !

En tout cas, la versification est facile et il ne manque pas de morceaux charmants. Ainsi une invocation à Vénus. Ainsi le poème du Singe, qui, mourant submersé, raconte l'ingratitude des hommes :

N'est-ce une ingratitudo grande,
Digne que la poraille en rende
A quiconque me fait ce tort l'
Se rire et gosser de ma mort
Au lieu de me pleurer et plaindre !
Et laisser ma mémoire atteindree !
Pour les cent mille gentils tourz
Que pour toy j'ay faits en mes joars
Et pour maine le gais singerie
Faut-il, imprat, que tu te ries
Des trépassés !

Ref 7629





LA
GENERATION
DE L'HOMME,
ET
LE TEMPLE DE

J. A. M. E.

AVEC

*Autres œuvres Poétiques extraites de
l'Esculape de René Bretonneau Mé-
decin, natif de Vernantes en Anjou.*

A PARIS,

Pour Abell l'Angelier, au premier pil-
lier de la grand' salle du Palais.

M. D. LXXXIII.

Avec privilége du Roy



LES TRAICTEZ CONTENUS
EN CEST OEUVRE.

- La Génération de l'homme.* *L'effort de Venus.*
La Conception de l'homme et de la sterilité, des causes d'icelle,
et de sa curaison.
Le Temple de l'âme.
La Fabrique de l'Oeil.
*Le Cœur ou le Soleil du petit monde, où il y a un ample Discours
des Pouls et du ris.*
Le Foyer, ou le temple de Nature humaine.
Le Phrenétique, et sa cure.
Le Melancholique, et sa cure.
La Pierre, et sa cure.
La Colique, et sa cure.
Les Gouttes.
Des Hemorroides, et leur cure.
*La décoration ou embellissement de la face, des dents et des
mains, avec un ample discours sur lesdites mains.*
Le Singe.



A M O N S I E V R D E S P R V N E A V S
C H A M B E L L A N E T C O N S E I L L E R
des affaires & conseils de son Altesse.

M

O N S I E V R , les faueurs & bient
fais que i'ay tant de fois recen
de vous (que le temps, absence,
ne distance de lieux n'efface-
ront iamais du tableau de ma
memoire) me rendent mainte-
nant si hardy que dem'adresser
à vous si priuémēt , & faire cō-
me ceux, qui ne se cognoissans
assez dignes de se presenter à

Dieu, pour lui offrir leurs vœuz & deuotions, le font faire
par personnes sacrees, pures, & ordonnees à este sainte
office: Car ne m'osant, à cause de ma peritesse & desfiance
de moy mesme, presenter hardiment avec mes oblations
au plus grand & heroïque Seigneur, plus sage & prudent
Prince que la terre porte, ie me retire & adresse à vous cō-
me à l'un des plus parfaits & accomplis gentilshommes
que ie cognoisse, pour offrir en mon nom un temple que
lept ans y ai ay basty, & maintenant ie consacre & dedie
à son Altesse, voüant par mesme moyen le reste de ma vie
& labeur à son service : vous assurant, que s'il daigne par
vostre moyen seulement abaisser sa veue pour le regarder:

E P I S T R E.

je seray si satisfait & content, que l'auray bien desormais
le couraige d'entreprendre vn œuvre de plus forte alene,
& de plus grande estoffe, pour, selon ma puissance, cele-
bret les louanges, & redre les vertus immortelles. Et com-
me le sacrifice fait, l'offrande demeure à celuy qui l'a faite
& presentee, cest œuvre vous demeurera comme vn acte
public, pour porter tesmoignage à la posterité que vous
estes celuy à qui je me sens le plus obligé & redevable, &
pour vne eternelle memoire de vos verrus & merites. Et
vous disant à Dieu. Je vous baise humblement les mains.

Vostre très-humble & très-obeissant serviteur.

R. Bretonnay au M.



A MONSEIGNEVR LE DVC,
EILS DE FRANCE, ET FRERE
vnique du Roy.

TOUSIOURS le grand Achill contre Ilion ne s'arme,
Il domte au son du luth son ire quelque fois;
Alexandre tousiours n'a au dos le harnois,
Il lit de son Homere aucunes fois le carme.

La belle Omphale s'fait faire oublier l'alarme
Au grand Tirintien, qui s'accorde à sa voix;
Et François vostre ayeul, le plus grand de nos Rois,
Ore le seauant pris, ore le gendarme.

TOUSIOURS le grand Cesar, le plus grand des Romains,
Au meurtre des vaincus n'en sanglante ses mains:
Pour escrire ses faits il se donne relache.

VOUS qui le plus grand Prince estes de l'U[niver]s,
Ennué des combats, ne desdaignez més vers:
Qui ne fait qu'une chose à la longue il s'en fasche.

A N A I S T R E Q V B I E N E S T R E.

Ὥς τὸν ἀβιληπτὸν τὸν ἐλλογματάτον ἴστρον Κύρος Ρενάτυ Αἰγαλεῖ
τὸν βροτοκαθῆ κελτικῆ φύδμοις ἔνυδροφέντα, ἐκ τῶν κον-
τές οὐριαῖς ιατρικῶν παραχρύματαν.

Eπαλοκαλῆς φύσισις μυστίγιον εὐλόγου γένεται
Ηρακλεῖσι χρόνις σικυλὸς ἔξαντος.
Υἱερον ὁτε ἵπποις λουκερίτοις ἀντὶ κατεροΐς
Πολλὰ νεογνητικά δίδει οὐριαῖς
Νῦν δὲ βροτοκαθῆ γύναιρικόντατε ρύνετος
Σύκελον εὐπεπλόκη τοις γαλαστέοις κρεψάν,
Καὶ λουκερίτοις ἀντὸν ἐνίκητο, οὐδὲ οὐριαῖς
Εὗτ' αὐτηνταῖς οὐ τάνομας διάκειται.
Καθηρεὶ ταπείλει τὸ οὐριαῖον βιβλίον ἀντῷ
Χρέμψας, οὐκάτῳ, οὐδὲ ἀδιάτον μυχάτες,
Καὶ φυσικῶν τροπῶν ἀφορισμὸς ιατρικούτε
Καὶ τεῦχας ιατρικῶντος φυσικοῖς θέματις.

Eadem latinis versibus.

Siculus argiuo naturae mystica docto
Herois cecinuit versibus Empedocles.
Romulidis utriusque Lucretius, utique Serenus
Antidotis morbos quoque fugate docens:
Asthodie Gallis Brotonus Iatrica pangit,
Haud dubie Siculo doctius Empedocles.
Quin & eidem cedant Lucretius atque Serenus,
Dum canit Asclepi pharmaça Phæbigenæ,

Quanquam ritè sinas, perdo ete Serene latentes,
Aut pītio penetrat carminis ille tui,
Et physicos referet sensus placitissque Lycæ
Coaciliat canonas ὑπέρενος Hippocratis.

Petri Morelli Lochibelliken.

Τὰ αὐτά εἰς τὸν αὐτὸν.

Xρίσιμα πολλὰ χρεφ' Ἰωάννης, καὶ πολλὰ Γαληνός.
Γολλάτεν Αἰγύπτιος, Παῦλος, ταῦλαστος χρεφεῖς...
Αἴλλα σκοτινά χρεφῶν λαοῖσιν γούμαστα Τσαν
Πᾶσι τάλει, κ' ἀτροῦς ἔμβαστα ἐν τῷ μόνῳ.
Τοῖς λοχίσισι δὲ τοῖς γρατεῖσιν ἐν τῷ πεπονινῷ.
Ηδίσιν εἰς ἱατρὸς χρήσιμας πολλὰ μέγαν.
Καὶ Γαλαστῶν φανῇ πολλ' ἄφελιμάστα χρεφεῖς,
Τοῖς Τιαρέσισι συφοῖς ἔμβαστα, τοῖς πλαροῖς.
Αἴνετο δὲ ὅμη ἔσαι τὰ χρύσιμαν ἡδεῖ μῆσας
Πᾶσι βροταναδὲς τοῖς λυγρεβασι χρέοντα.

Eadem latinis versibus.

VITILIA Hippocrates scripsisti, túque Galene,
Ægineráque tu plurima Paule prius:
VTILIA sed cunctis populis obscura fuere
Quæ medicis solis peruvia nempe forent.
At Lochijs, posite quæ sunt vbi Galica tempe
Dulcia vir sapiens miscuit utilibus.
Vtilia ille quidem Galatōn idiomate scripsit,
Non medicis solis peruvia, sed populo.
Ergo Brotonaus qui miscuit utile dulci,
Laudibus hinc omni tempore dignus erit

SONNET D'E M. BOVCHART.

- t bouill d'ibol i . A L A V T H E V R.



Astir un temple en l'ame , en dresser la structure,
En pourtraire le planct & son lineament,
C'en est un œuvre d'homme, ains de Dieu seulement
Qui monstre ce miracle en l'ordre de Nature;

Quand doncq' tu nous fais voir la docte Architecture
D'un si parfait ouvrage orné tant richement.
De tes vers, ce n'est toy , ains un Demon vrayement,
Qui tels secrets descouvre en si rare facture.

Mais exprimant de l'ame au vif les passions,
Ses diuers mouuemens, toutes ses functions,
Quelle est sa sympathie avec le corps terrestre:

Quelle est sa conuenance en nombre & qualitez
Avec cour l'univers, & autres facultez
Ny toy, ny Démon parle, ains l'Autheur de tout estre.

Christus quò me vocat.



E I V S D E M .



Visquis nosse voles quām Spiritus incolit arcē
Quodque hac inclusus munus obire solet:
Arcis quæ vera est symmetria corpus, ut or-
tum;
Hinc trahit, ac quisnam nexus vitrumque ligat.
Affectus qui sunt animali; quibus ille mouetur
Fluctibus, illius functio quæque sicut,
Perlege quæ in lucem profert Chyronis alumnus
Hæc arcana Dei reddet aperta tibi.

Christus quò me vocat.



S O N N E T.

Comme Pólux estant fils d'un immortel pere,
Immortel partagea son immortalité
Avec Castor son frere, estant fils reputé
D'un au mortel éclos d'une mortelle mere:

Ainsi mon Bretonnayau, maugré la Parque amere,
Est mon Polux, qui tient de la diuinité,
Et moy autre Castor, luy suis, luy ay esté,
Et sans fin luy seray autant ou plus que frere:

De mon cher Bretonnayau, que i'ayne autant ou plus
Que Castor Laconide aimoit son cher Polux,
De l'oublie du tombeau ie rachepte l'ouurage:

Ez mon cher Bretonnayau, qui m'aime plus encor
Que Polux Tindaride aimoit son cher Castor,
Son immortalité auccques moy partage,

Extrait du Privilege du Roy.

PA R grace & priuilege du Roy, il est permis à Abel l'Angelier, Libraire Juré en l'Uniuersité de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, & mettre en vente un liure intitulé *L'Eſcoulape, ou de la Generation de l'homme*, avec plusieurs autres pieces, par René Bretonnay au Medecin, Angerain. Et sont faites telleſſeſſes deſſenſes à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, ou faire imprimer, védre ny diſtribuer desditi liures, sans le conſentement dudit l'Angelier: & ce iusques au terme de neuf ans finis & accomplis, ſur peine de confiſcation desdits liures, & d'amende arbitraire envers ledit l'Angelier. Et voulons qu'en mettant à la fin ou au commencement du liure le présent extrait du priuilege, il foit pour deuement ſignifié : comme plus amplement eſt declaré es lettres données à Paris, le huitième d'Avril, mil cinq cens quatre vingts trois. Signé;

Par le Conseil,

DE NEUVILLE.



A V R O Y.

Aux pieds des Maistres, mon treshumble deuoir,
La Generation, un tout-dixin ouurage,
L'offre, vouë & apens, pour un certain presage,
Que le Ciel leur fera de beaus enfans auoir.

Face doncq' l'Eternel la Royne conceuoir
D'un Dauphin aussi beau comme ell' est belle & sage,
J'en souhaiteray de viure d'avantage,
Quand mes yeux auront vu ce qu'ils s'attendent voir...

Andromache sacra son cuer de vipere,
Les humains preferuant de la poison amere,
Au plus cruel tyran des Empereurs Romains.

Et moy ce mien ouurage humblement ie vien rendre,
Qui enseigne aux humains comme l'homme s'engendré,
Au Roy le plus humain d'entre tous les humains.



LA GENERATION DE L'HOMME
EXTRAITE DE L'ESCVLAPE
DE R. B. A. M.

Le fort de Vetus.

Venus fille du ciel esclose desfoubrz l'ordre
De la vieille Amphitride escaimeuse & fe-
conde,
Et toy son fils sans yeux neantmoins iuste
archer,
Dont le corps peut des Cieux iusqu'aux Enfers toucher:
Car des Enfers aux cieux y a il creature
Quine se fente au vis de ta viue poincture?
Conduysez moy tous deux, Venus & Cupidon:
Venus par ton Estoyle, Amour par ton brandon,
Affin que i entre es lieux soubs vostre belle adresse
Où vous estes cognez, seul Dieu, seule Deesse,
Le dy, ce que pas un n'a dit au paravant
Et le fort de la mere, & le traict de l'enfant:
De la mere & du fils ie chante la puissance.
Dont toute chose en vie a tire sa naissance.
C'est de ton germeus sein que decoule, ô Cypris,
C'est humeur escumant tout bouillonnant d'espris,
Qu'il estue inspirez de l'amour, affin d'estre
Le chant-moyte lenain de tout ce qui doit naistre.
S'il vous plaist vous logez les hommes dans les cieux:

A

LA GÉNÉRATION.

Vous mettez pair à pair les hommes: & les dieux;
Ou que vous deux soyez de vostre compagnie
La peine, le soucy, la tristesse est banie.
L'esperance vous suit, & le contentement:
Desirable loyer du desirieux amant:
La beaute, la verdeur, le printemps, la iueneſſe,
Suivent mignardement les pas de leur deesse:
Le ris, le pafsetemps, la volupté, le ieu,
Suivent mignardement les traces de leur Dieu.
O Venus toute chose agreee en ta presence!
O amour toute chose ennuye en ton absence!
Vous semez les desirs, qui me meinent diuers
Compoſent, oppoſez l'accord de l'univers:
Qui lotifent le monde, ainsi que feurs & freres,
Contraires affignez sur partages contraires,
Ou, par vous deputez: & qui haut, & qui bas
De ce grand tout ensemble ils tiennent les eſtats:
Ils font mouuoir les cieux & dessoubs eux i accoyſe
Des mutins elemens, l'inacroiffable noyſe.
Ils font ensemble l'air & la terre loger:
Ils font ensemble l'eau, & le feu se ranger,
Appaisant du Caos le non appaisé trouble,
De la femme & de l'homme ils font un homme double,
Que reuinant es cieux, ils rendent immortel
En lieu qu'il ne pourroit en soy mesme eſtre tel
Verſent en l'air en l'eau ſur terre le breudage
Qui enforcele tout d'une amourenſe rage,
Forcent les corps ſe iaindre & s'entre separer,
Que tour à tour la mort en fin doit ſeparer,
Rengendrent les infans que le pere deuore;

DE L'HOMME.

Le pere en ses enfans resuscitent encore.
C'est c'est d'amour la force, & la necessité,
Qui les hommes renferme au clos d'une cité.
Qui vagants ça & là, comme animaux sauvages,
Les soumet soubs laloy des iustes mariages:
Qui deux corps vagabonds assemble en un seul corps,
Qui de bestes les rend hommes doux & accorts,
Leur offrue raison d'un long sommeil reueille,
Et les yeux leur debande, & leur perce l'oreille,
A guise leurs esprits à recercher, comment.
Ils feront deiformis pour viure heureusement,
C'est Venus, c'est de toy, qu'autre ny porte envie:
Que ce qui est & vit, tient son estre & sa vie:
O le plus grand des Dieux, petit-Dieu Cupidon,
C'est de toy seul qu'il doibt recognoistre ce don.
La cause & l'entretient a mere & toy vous estes,
Des champs, de l'eau, de l'air & des vostres celestes
Et tout ainsi qu'au monde il n'y a rien de vain,
Au monde il n'y a rien qui de vous ne soit plein,
Fay moy donques, Venus, fay moy, deesse, escorte:
Fay moy donques, amour, fay moy trouuer la porte
Du seiour de ta mere, & coftoyant voz pas
Par vous deus adresse ie ne m'egare pas.

Audelà les confins du Thraciens Boree,
Où toute heureuse vit la gent hyperborée;
Entre deus monts iumeaux rondement blanchissans,
Mais commençans ensemble, ensemble finissans;
A l'albastre de qui la nage porte envie
Au dessous d'une mer blanchissamment unie,
Ou si c'est une pleine, une pleine de laïch.

A y:

LA GENERATION

S'elue mollement un petit moncelet
Sur la cyme duquel l'estroit d'une autre s'ouvre.
Que l'ombrage venant des deux montagnes courre.
Ce Terre escautele dure en toute saison
Mignonement touffu d'un verdoant gazon
Fleuryde cent couleurs, espes d'herbe menuë,
Renaissante plus dure, plus elle est retendue
De pasquerette blanche, & de jaune soucy,
De cornue ancholie, & de pensée aussi,
De muguet a la fleur ensemble jaune & pale
Et de tant d'autres fleurs que Nature y estaté.
Le ver Assirienn'a le brin si subtil,
Quel l'herbe foisonnante en ce terre fertil.
La chaleur de l'esté iamais ne l'a fanie:
La froideur de l'hiver iamais ne l'a ternie:
L'autun n'y a soufflé, ny le ciel courroucé
Effroyable ny a iamais son feu lancé.
Philomene touſtours son Iris y souſpire:
Et touſtours s'y eſgaye un gracieux zephire:
Des doucours, Jupiter rauit d'un lieu si beau,
Ore en ſemblance d'homme, ore en guyse d'oyſeau,
Souuent en masque y vient, & beſte aymentieux eſtre.
Que Dieu pour visiter ce Paradis terrefre.
Et ce lieu luy plaist tant qu'il ſe transforme encor,
Pour venir l'arroſer, en belles goſttes d'or
I'ay veu j'ay veu ſouuent ſa main leue & preſte,
A elancer ſon traict, guignant l'inique rafe:
Il n'eut ſi toſt ſon oeil vers ce Temple tourné,
Qu'il defronce ſon front, ſon bras n'ay plus tonné.
Et à ſin que touſtours à l'arroſer drapé,

DE L'HOMME

Il l'a commis en garde au dieu de Lampasene,
Qui roide & fort s'employe à le bien cultiver
Le iour comme la nuit, l'esté comme l'yer.
De facon que iamais sans facon il ne reste,
De facon qu'il reçoit une facon celeste,
En sorte qu'il n'y a ny Deesse ny Dieu
Qui frians allechez des plasirs de ce lieu,
Ne quittent l'ambrosie, & le diuin brenuage,
Pour y faire le moy quelqu pelerinage.
Diane mesme y vient, & non pas si souuent,
A cause des Siliuains, qui la vont poursuivant
Et des dieux corne piedz hantans ceste contrée,
Elle honteuse a peur d'en estre rencontree,
Mais, ô Dieu qu'est-ce cylab qu'est-ce que ie sens?
Qui rauiseur m'enleue & defroble à mes sens?
Qui embrase mon ame, & quelle vertu forte,
Mais quelle douce erreur hors de moy me transporte?
Quelle est ceste fureur qui trouble mon repos?
Qui est ce feu qui vient me cendroyer les os?
Qui succe ma mouelle, & mes venes deséchée?
Qui dedans le gosier mes parolles empêche?
Quelle poison me charme, & quel nouveau désir,
Me vient estrangement les entrailles saifir?
Tout beau, qui que tu sois, si rude ne me mene
Le te sney de bon gré, j'ayme bien ceste pene.
Ah! ie me pas me d'azine, & mon ame qui fort
N'a plus n'a plus regret à son corps demy mort.
C'est c'est ie ne scay quoy, c'est une ioye extrême
Qui m'affolle & charonille & rauoit en moy mesme.
Si n'aperçoy ie rien, fantome que veux-tu?

L A G E N E R A T I O N

Ah! ie sens bien que c'est, une estrange vertu,
Un enforcement qui part de ceste roche,
Attirant doux celuy qui doucement s'aproche
De ce mont Iumelet; ainsi qui nage en l'eau
De la font Salmacide eprouue son cerveau.
Hautain s'allier, et tandis qu'il se pasme
Et son sidre et sa voix changer en homme-femme.
Aussi quiconque touche ou voit ce petit mont,
Gros, touffu, rebondy, long, estroitement rond,
D'invisibles liens, sans voir, se sent estreindre
Et de donner dedans sans contrainte contraindre.
Tout ainsi que le fer de l'amiable effort
De l'Emant est tiré, comme l'Emant du Nord:
Et l'ambre rebuyant qui de la paille approche,
De la paille amoureux à la paille s'accroche.

Celuy que le destin favorable elira,
Pour entrer le premier sagement il ira.
Que, ny lasche ny prompt, doucement il s'avance
De degre en degre, à la perceerance
On cognostra celuy qui merite obtenir.
Le bien où l'on ne doibt ayfement paruenir:
Qui monse un coup dessus la montagne fendue
Sans peine il faucera la porte deffendue.
Si degre tu ne peuex entrez, il faut user
Alors de violence, d les portes briser,
Au rebours des enfers qui s'ouurent à toute heure
Pour y descendre, mais il faut qu'on y demeure,
Iamais on ne reuient depuis que l'on est mort:
D'icy plus ayfement, que l'on n'entre on ressort.
Vons y trouuez d'abord la Nymphe Clytoride.

DE L'HOMME.

S'offrant d'un gracieux accueil pour estre guide
Aux nouveaux pelerins, qui deuots sont venuz
Humblement presenter leur seruice à Venus.
Vierge, que bien souuent dans les épais bocages
Importunent d'amour les Satires sauvages.
Et qui, pour s'exempter de l'impudique fort
De ces importuns fait fa retraicté en ce fort.
Mais quoy, si le mal-heur contre nous se despite
On a beau le fuir, jamais on ne l'éuite:
Où plus seure la Nymphe esperoit se loger
C'est où elle retombe en un plus grand danger:
Pource qu'un torrent d'eau au pres d'elle s'amasse
Qui dessus elle ainsi qu'un flot de mer repasse
Et degorge d'amonit aueque force bruit
D'un cours impetueux par la bonde s'enfuit.
Qui passe outre au dessous de ceste Ecluse ondeuse
Vers le commencement de ceste voute creuse
Trouue l'Hymen nocir de myrte couronné,
Et de force amoureux dançans enuironné
Tous chantants son triomphe, Echo tous les esconte,
Et doublant Hymené fait retentir la vouste.
Icy regne ce Dieu, pere du genre humain,
Qui tenant une torche ardent d'une main,
De l'autre sur l'entrée estend un luyuant voyle,
Ouusage deslié tracé dessus la toyle,
Où son patron Minerue Artiste auoit compris
Quand elle eut sur Aracné sur la gaze le pris.
Qui de force ce pas aura fait entreprise,
Il faut qu'il ait bon cuer, il faut, il faut qu'il brise,
Le Ré dioneen, & ronde pourfuisant.

LA GENERATION

De testier de pied entre, et gaigne le devant.
A bon droit de celuy qui recule on se moque,
Qui veut manger la noix, il faut rompre la coque,
Qui veut cueillir la fleur du rosier le plus franc,
Face estat que l'espine il teindra de son sang,
Quand ce ré est brisé bien aisément on entre,
Sans nouvelle rencontre au profond de cest antre
Basty à la rustique, aspre inégalement,
Ainsi que l'ébaucha rude, sans ornement
Le rude naturel d'une façon tiree,
Au patron, sur le corps de l'espouse alterée,
Ou bien du Tuf blanc, que la lune d'un feu,
Malade en sa couleur, a miné peu à peu.
Deux mesmes fois autant en sa longueur d'espace
Y a, que sa rondeur une fois en compassé.
Tel est de ce Canal l'ouvrage, qui au fond
Se restrectis, et qui se va finir en rond.
Comme le fruit sacré de l'arbre de Dodone,
Qui aux humains responce en leurs affaires donne.
De cest antre la fin est le commencement,
Pour entrer de ce pas en l'autre bastiment
Basty d'un mesme ouvrier, mais different d'ouvrage
Comme de ces deux corps, est different l'usage
Qui a faict cestuy-cy au patron de sa main
Dont, ayant les doigts iointz, il tira le dessein
L'arrondissant au tour, où par le dessus s'ante
Les cornes vers le ciel, une lune croissante.
Encor n'est-il à bout quiconques a fausse
Les gardes des deux Ponts du Cyprien fosse,
Il faut marcher plus outre, et renfler son courage.

Pour

DE L'HOMME.

Pour de l'arriere fort enfoncer le passage.
Dur, aspic, inaccessible, *et* qui n'est pas gaigné.
Qu'apres maint dure alarme, apres maint coup donné.
C'est doncques là dedans, où il faut que tu donnes
Ains que victorieux la retranche tu sonnes.
L'entrée en est estroite, *et* si iuste se ioint,
Qu'on ozeroit iurer qu'il n'y en auroit point.
Il y en a pourtant, elle s'ouvre assez grande
A qui large y repend l'humeur qu'elle demande.
Par le fond du Canal approchant de l'endroit
Qui se va finissant en un petit deftroit
On entre en ceste chambre, *et* comme l'on arrose,
Les gonds de quelque porte ayant bien long temps close
D'un huile coulant doux, celuy de mesme oindra
Les gonds de cest huisset, qui entrer y voudra.
Il faut doncques y verser d'abord telle rosee.
*C*ar ceste chambre veut souuent estre arrosee.
Du caue interieur tout l'espace compris
Entre le bas estage *et* le vouté lambris,
Va s'ouvrant peu à peu de sorte que le foste
Est plus large beaucoup, que n'est pas tout le reste.
Les murs en sont de iaspé, *et* mouchetez de blanc
De venes parfemez, mais plus rouge que sang
Pour fillémerveilleux de mille fils, *et* mille
Dont trauersent les uns ceste trame subtile
Et les autres vont droit, *et* les plus desliés
Aux droicts *et* trauersiers obliques sont liés.
*C*e plancher est pigné de points dorez sans nombre,
Perçant l'obscurité de cest estage sombre.
Comme la nuit on voit tant de flambeaux aux cieux

LA GENERATION

Percer le bandeau noir qui umbrage noz yeux.
L'admirable artizan de son art la merueille
Admirable tirant une trace vermeille
Trace du haut en bas, droicté par le milieu
Interieurement a my party ce lieu,
Egallant ces deux corps d'hostel, par ceste ligne
Que l'une à droicté & l'autre à gauche il en assigne
Exterieurement, où se voit paroissant
Le cerne my courbé de l'argentin croissant.
Deux boules on peut voir admirablement jointes
Haut, d'un costé & d'autre aux deux lumieres pointées:
Ourage merueilleux: ces globes eleuez
Solides par dehors, & par dedans cauez
S'emplissent lentement d'humidité fertile
Qui par moyens secrêts en leur ventre distile,
Et qui apres auoir un temps déterminé,
Dans ces deux petits ronds tiedement séjourné,
Vaperdant sa couleur sanguintement vermeille,
Prêt la blâche, aux vaissaux qui l'engendrent, pareille.
De liquide se fait humeur glayreux & lent
Petillant, frotillant, plein desprit chatouillant,
Enrageant de sortir, d'une façon secrète
Luy aux champs, de nature impatient, se iette
Comme Iris se descharge, à l'heure que son sein
D'humeur puiſe la terre elle ressent trop plein
Par des tuyaux expres, qui mille fois ambrassent
Ces ballons pleins de germe, autant de fois retracent
D'un trac des traçé mile & mile retouys
Retissant à l'entour autant de las d'amours
Que donne de baisers au cheyne le lierre.

DE L'HOMME.

Quand amoureusement de cent bras il le ferre:
Ce conduit tourne ainsi tant qu'à la fin rempant,
A la mode qu'on voit se frizer le serpent,
Pour regaigner son fort, à l'une & l'autre corne
De la chambre dorée, en biais il se borne
Y versant une escume aussi blanche que lait,
Dont tout le genre humain fut fait, & se refait.
Mais tout beau c'est assez il faut faire icy posé,
Le prescheur est fascheux qui ne dict qu'une chose,
Et le chantre qui n'a qu'une sorte de son
Merite seulement le pris d'une chanson.
Disons l'effort de Mars au fort de la deesse
Quittons les partimens de ceste forteresse
Referuables à dire au long, un autre jour
Pour dire cependant l'Arc & les traicts d'amour.

SONNET.

Mon du Perron qui fais l'amour aux doctes faurs,
Voire plus volontiers que Venus. Cytheree!
Combien qu'aucunefois ton ame énamouree
Ou homme tu n'es pas, goutte de ses douceurs,
Pour cent mile plaisirs pour autant de faueurs
Dont ma Muse a esté par la tienne honorée.
Comme pourra la tienne estre rememoree
Par la mienne qui n'a mérité tant d'honneurs.
Je n'ay que redonner, s'il ne te plaist de prendre
Cest Arc que tu pourras rencontrer celle tendre
Qui à ton vueil rebelle obeir ne voudra.
S'il aduient qu'au combat elle soit la plus forte

B ij

LA GENERATION

Dufort que je defaigne hardy gaigne la porte
Soys seur, qu'à toy se rendre humble & douce viendra.

L'ARC D'AMOUR



Ars, que diuers tu es, quin ne veux, my perte
viure
Un seul iour en repos, de ton mestier deli-
ure,
Tant tu as le repos, & la paix en horreur,
Tant grand amy tu es de Bellone ta seur,
Plus foist Mars, tu serois à toy mesme contraire
Si contre un estranger guerre tu ne peus faire:
Plus foist contre l'amour tu t'arme audacieux,
Contre amoir le tiran des hommes & des Dieux
Et sa mere Ericine, à la belle vaillance
Se prendre à une femme, attaquer une enfance!
Defaict, ce Dieu mutin ennemy de la paix,
Pour ce faict enroller entre ses plus beaux faicts,
Un iour, qu'elle n'y pensoit, oza bien entreprendre,
Assaillir de Venus le fort, & le surprendre:
Encor qu'il s'eust tres-bien que peu la force y vaut
Ny composition, alarme, ny assaillit
Voire du Turc l'armee y fust toute assemblée:
De la penser auoir par surprise ou emblee
Seroit trop presumer, puisqu'ordonné il est
Du destin eternel par immuable arrest
Que nul la forteresse à Cyprine vouee
Ne peut forcer, s'il n'a l'arc & fleche fer
De son fils l'archerot, comme il falloit, auoir

DE L'HOMME.

La verge d'or, affin d'entrer au sejour noir
De la basse Iunon. Adonc ce Dieu superbe
Es pie vno iour Cypris estendue sur l'herbe,
Vn sommeil gracieux de son sein haletant,
Maint soupir amoureux de l'estomac flottant,
Par le corail vermeil de sa bouche diuine
Agitoit les deux monts de sa blanche poitrine:
Les Zephires mollets frisoitoient ses cheueux:
Et moitement versoient le sommeil dans ses yeux:
Faisoient bouffer encor par leur halene douce.
Son crespel flottant, que maint sanguin repousse
Faisant voir au trauers durant ce doux sommeil
Tout ce qui plus agree a un amoureux cil.
Amour nud e grasset, enfant portant des ailes
Tout teint de la couleur des flammesches vermeilles
Dormoit dans le gyron de sa mere estendu.
Son arc est prest de luy a un arbre pendu
Et son carquoys garny, Mars tant seulement veille
Pour les armes embler d'amour qui trop sommeille.
Qui marchant a grand pas, ifnellement, sans bruit
Pille l'arc, puy soudain comme un larron s'enfuit.
Le voyci de retour, monstrant l'arc prest a tendre.
Et la mere d'amour il somme de le rendre,

Comme les autres arcs estoit arc n'est pas luné,
Ny de l'os Indien par les bouts encorne
Comme les autres traictis n'est faite sa sagette:
Sa corde n'est aussi comme les autres faite:
Il ne tire de loing, ainsi que l'arc turquoys
Ou l'arc d'une Amazone, errante par les bois
Ou bien comme celuy qui es monts Dians porté.

LA GENERATION

Il se courbe, il se bande, il tire en cette sorte.

D'un rameau trauersant un arbrier plein de noez
Un cordage descend, d'un de ces tronc vereux
Une autre corde encor l'accompagne gauchere.
De ces arbres encor, mais de la part contrarie,
Autres deux sont naissans, qui d'un oblique pas
Se viennent recouurer egalement en bas,
En bas se rencontrant l'une en l'autre se laisse
D'innombrables chevrons l'une dans l'autre passe
S'entragriffant font mile ~~et~~ mile tortillons,
Mile anneaux, mile noez, mile ronds demi-ronds,
Sur les deux canehats, de sur la double gaze,
Qui deux spheriques corps enveloppe ~~et~~ en laisse,
Cordant un ceinturon semblable au demy-ceint
Qu'à l'entour de ses reims la Cytheride a ceint:
Ou au collier doré, que richement se tordre,
On voit autour du col des cheualiers de l'ordre.

De ces quatre cordons, chasque couple pareil
D'en haut jusques en bas, est gros d'honneur vermeil,
Blanchissant peu à peu à mesure qu'il coule
Et descend pour s'espandre en la iumelle boule,
Ou lentement glissant par des canaux petits
S'acheue de blanchir dans ces tournois tortils.
C'est icy l'arsenal le lieu où se ref erre,
Ceste munition pour la future guerre,
Où les preparatifs pour combatre se font.

En chasque costé pend à chasque lue un rond
Qui chassant plein d'esprits toutes matieres froiddes
Ainsi qu'un contrepaix, bande ferme et roidde
Deux petits nerfs tendus, qui se reflechissent,

Vont pour se retrouuer en bas, où finissans
Tendent deux arcelers dont les bouts se reprennent,
Que deux robustes neux fermes ensemble estreignent..
Ces petits nerfs vousitez n'en font plus icy qu'un,
Icy se reuestant font l'agueduc commun,
Où le traict ferme & rond gros & roid de se dresse,
Pour donner droict au but où son archer l'adresse.
Aussi tost que ce traict est rosdee decoché
Esclaté du canon où il estoit caché,
L'arc lasche se debande, & de rechef se bande,
Si l'apprehension de l'archer le commande
Le rouet, les ressorts, sont des esprits ardans,
Vifs, legers, remuans, qui fretilent dedans.
Le qualibre n'est gros, de pres il touche & frappe,
Ainsi que le bider qu'on porte soubs la cappe.
Ne pense pas qu'amour se soit accoustumé
De tirer d'un long traict, comme luy emplumé,
Ou d'un meurtrier plombet, qui avec bruit & flame
D'un acier bien trempé un corslet entame.
Cestuy-cy n'est de mesme, as-tu quelquefois veu,
Tempester l'Ocean contre soy-mesme esmeu,
Comme vague apres vague, un gros mons d'eaux approche
La greue sablonneuse heurtant contre une roche,
S'espandre, & creuasser, apres soy delaissant
Sur la rade un long trac d'escume blanchissant.
A ceste chose icy semblable est la matiere
De ceste humidité, qui bouillonnant legere
Impetueusement & sans son coup faillir
Part de l'arc, duquel Mars vient le fort assaillir
De Cypris, qu'il surprend endormie & seulette,

LA GENERATION

Foulant le bel esmail de l'herbe verdelette.

Or amour qui s'estoit le premier cueillé
N'a si tost apperceu qu'on a son arc volé :
Plus viste que le vent qu'il vole apres plein d'ire,
Mais ne l'a ce pendant à sa mere oze dire.
Mais des armes d'amour se presentant armé,
A la mere d'amour de se rendre somme.
Gracieux il la prie humain la flatte et presse,
De remettre en sa main elle et sa forteresse,
Que doux il luy sera si douce entre ses bras,
Elle se vient ietter quelle n'attende pas.
Que par force et rigueur rebelle il la surmonte.
Elle de ses propos ne faict ny ne tient conte,
Ains contre luy proteste entier garder l'honneur
Dufort où de son sexe est enclos le bon heur,
Et de mourir plus tost si mourir peut Deesse,
Que viure et de ce fort ne viure plus maistresse.
S'assurant que dez lors qu'il luy sera rendu
Que son honneur plus cher que sa vie est perdu.
Mars s'en rit et ne fait responce à ses reproches.
Foiblette se defend fier il faict ses approches,
Il campe il se retranche et d'un bras couroucé
Les defences renuerse il gagne le fosse.
Coup sur coup choc sur choc et pres apres sa flesche.
Delasche le mur branle il tombe il y a bresche.
Ils sont ils sont aux mains Mars l'assaut redoublant
Saute sur le rampart dessous ses pieds tremblant
Si dru tire et menu que par mainte secouffe
Son Arc las devient lasche et se vide sa trouffe,
Victorieux il entre haultain et triomphant

Et

DE L'HOMME.

9

Et prend à sa mercy d^e la mere e^r l'enfant..

SONET.

*De palme qui la palme as docte merité
 Entre les bons esprits ô l'Ame de mon Ame
 Pensez-tu qu'il y ait entre l'homme e^r la femme,
 A dire, e^r que Nature ait à l'un plus esté
 Qu'à l'autre favorable! d^e qu'à l'un ait osté
 Pour le donner à l'autre ainsi que l'on la blame,
 Et qu'en auançant l'un, l'autre bleffe e^r ensame,
 Ainsi qu'une maratre usant de cruaut^e.
 Non, ce n'est pas cela, mais dans soy l'une couure
 Et cache ce que l'autre hors de son corps decouure,
 La femme est le dedans, d^e l'homme est le dehors,
 Comme qui sans argent sa bourse vuidre tourne,
 Ou qui cent fois sa robbe en ces troubles retourne,
 Refait ce qu'il defait, ce n'est touſours qu'un corps.*



DE LA GENERATION DE L'HOMME.

VS Q V E S icy lizeur soubs la plaisante
 feinte
 D'un fort, d^e un Archer i ay la forme
 depeincte
 Des membres naturels, qui fertilement
 pleins
 Repenplent l'un d^e l'autre Hemisphère d'humains

C

LA GENERATION

C'est affin que la femme, encor qu'elle sache
Que c'est, en me lisant, modeste ne se fasche,
Et que la fille aussi, qui ja s'en doute bien,
Feigne hontement de n'y entendre rien.
Or sans dissimuler à chanter ie m'appreste
Ce qui ne fera point rougir la femme honnête,
Ny le teint virginal, la generation
De l'homme, & les moyens de sa conception:
Un secret, qui constraint, tant il est admirable,
Ceux qui en Dieu creance ont come en une fable
Confesser grumelant que nul autre a esté
De ce bel œuvre auheur, que la divinité.
Tient moy doncques la main, à moy pauvre, qui ausé
Chanter tes sacremens, à la première cause
Et puis qu'en ta faueur t'ay cest œuvre entrepris,
Fay qu'en la bonne part mon bon vouloir soit pris.

Pour, suivant le decret des hautes destinees
Creer autant de corps, que d'ames ordonnees
D'éternité y a, pour iceux animcr
Deux sexes furent faictz, qui enclins à aymer
Du ciel y sont forcez non pas pour satisfaire
A leurs appetits, mais pour fourrir & parfaire
Nombre d'hommes certain: Quand doncq' proche est le iour
Et le moment que naître un homme doit son tour,
A l'un & l'autre sexe il prend certaine enuie
Se couplant se refaire & se remettre en vie
Quand il est question creer un corps nouveau.
Verser l'ame immortelle en un mortel vaisseau
Faict de chair & de nerfs, d'os, de veue & d'artere:
Quand il est question ce grand chof d'œuvre faire

A son facteur semblable, où les compartimens
 Des hauts cieux sont compris, & des bas elemens:
 Ou en petit volume est pour traite du monde
 Sans qu'il y manque rien, l'uniuerselle ronde.
 Quand entreprendre il faut cest œuvre n'pareil,
 Jupiter tous les dieux appelle à son conseil,
 Les puissances du ciel à ce diuin coloque
 Pour prendre leur aduis, toutes ensemble euoqe.
 Il est donc arresté d'une commune voix
 Qu'il faut qu'un homme naisse, & que tous à la fois,
 Ils en auront le soing, & chacun d'eux encore,
 Puis qu'en terre il est seul qui deuot, les adore.
 De chasque ciel errant que l'esprit eternel
 Tant qu'enclos il sera au ventre maternel,
 Chacun son moys entier assiste, fauorable
 A l'esprit createur de ce corps admirable.
 Comme encor il doit faire apres qu'il sera né
 Tant que vieil il arriue au lieu predestiné,
 Quand la fiere Atropos viendra trancher la trame
 De ses iours tous conrez, pour au ciel rendre l'ame.
 Quand doncq' chacun eut dit ce que dire a voulu,
 De l'assemblee diuine en fin est resolu
 Qu'amour encarqué s'en ira visiter en terre,
 Aussitost faict que dit, il y vole grand erre.
 Le voycy, il y est, il y cerche deux corps
 Pareils de meurs, d'humeurs, & de mesmes accords,
 De volonté pareille & d'une mesme espece,
 Cest assez seulement si'ils sont diuers de sexe.
 Si de tels il rencontre, ensemble il les rejoint,
 Des deux il n'en faict qu'un, & les aduise au point.

LA GENERATION

Qu'estoit au premier temps le premier Androgynie.
Cest amoureux accord, par la chaste Lucine
Ferme est ratifiée, qui les relié si fort
Que rien ne les pourra séparer que la mort.

Mais quoy, tairay-je les mignotises molles
Les begayants baisers, les flatteuses paroles,
L'amoureuse accolade, & les attouchemens
De ceste r'union les muets truchemens.

Le n'en parle donc plus, mais ne faut que me taize
Qui estant en ceste Etat au milieu de ceste aize,
De bon heur, de plaisir, & de ioye comblez,
Des foyes, des cerueaux, & des coeurs assemblez
De ces deux corps en un, en un instant distile
La creme du pur sang, un demeurant utile
Que chasque membre à part laisse dernierement
Ne le pouvant tourner en son nourrissement.

Comprendre ie ne puis, comme il se puise faire
Que ce germon errant par la veue & l'artere,
Par le solide nerf, passe tout au trauers
Des os, de toutes parts de l'humain uniuers,
Tant que par les canaux, que la nature perce,
Expresslement, affin que chasque moytié verse
L'une dans l'autre, & l'autre en soy mesme cela,
Que le disert Gregoys iadis sperme appella,
Dans l'amarry se rendre, & s'y face un melange
Qui ores en femelle, ore en male se change,
Mais est-ce point l'esprit des vénés, & des nerfs
Des arteres, mouuant ce petit uniuers,
En qui diuinement des membres est gardee,
Pour l'espece engarder une eternelle idée.

Qui en ceste secouſſe amoureuse ſe agité
 Par ces tuyaux eſtroits chaut humide eſt iette
 Au fond de la matricé, avec la geniture
 Durant que la mestée amoureufe dure!
 Ou ſans trop curieux cercher la lance au loing
 Engendré eſt deſſi l'homme dans le tesmoing
 Du germe, dont il a toutes les voulſtes pleines
 Par ſa propriété tirant des groſſes venes
 Du ſang, que cefteſ cy des moindres ont tiré
 L'epes & le plus gros, & le mieux epuré
 Tout plein d'efprits fumeux, les moindres d'une ſuite
 Des autres refuſçant iuſqu'à la plus petite
 Succent de tout le corps: auiſi par les petits
 Les tesmoings ſont faoulants leur propres appetits
 Tant que gros & remplis de l'efcume animée,
 Ne demandent ſinon qu'une partie aymee
 Qui deſcharge les vneille, on ſe ſent lors ſaisir
 Par le germe agité d'un mutuel plaisir
 Qui tant plus ſoudain ſort, par plus eſtroictē voye
 Plus extreme ſe ſent des accouplez la ioye,
 La ſemence de l'homme eſt comme un maistre expert,
 Qui comme d'un outil de soy-mefme ſe ſert.
 Il donne la façon, le ſtrait, la forme & l'ame,
 La matiere & le corps eſt celle de la femme
 Des germes melangez qui chaut & ſec ſera
 Comme le plus puissant un maſte engendrera.
 Il auient autrement, ſi la ſemence eſt froide,
 Pouſſer ell ne peut hors, n'eſtant pas aſſez roide,
 Les membres vergongneux, l'imagination
 Qui plus forte ſera en la conception.

LA GENERATION

Qui au champ naturel iette plus de semence,
Imprime au fruit futur sa nature semblance,
Comme en un champ fertil qui selon sa saison
Du laboureur reçoit l'opportune façon.
A lors que ceste graine est chaudemēt semée
Dans un corps bien aymé d'une personne aymee,
Nature son giron gloutte et friande estend
Pour la y receuoir la semence s'epend,
Tant grande de sortir ell a d'un corps envie,
Comme si ia auoit entendement et vie,
Pour dans un autre entrer qui de pareil desir
La vient loing au devant aidement saisir:
Comme tire le cerf par sa puissante halene
De son trou le serpent qui porte la dent plene
Du venin dont il s'arme esperant se vanger
De tel qui le constraint de son fort deslogez:
Ainsi par l'amarry qui iamais assouvie
N'est qu'en ce passetemps la semence est rauie,
Qui superbe d'auoir le gage desiré,
A son embouchement tout soudain reserré
Soubs si feurs cadenas soubs une clef si forte
Qu'il ne faut auoir peur que de neuf mois en sorte.
Comme un singe en rouë qui ses petites estreinct
Ceste conception ferre amasse et constraint
Et si bien la retient l'environne et l'embrasse,
Qu'il ne reste rien vague en l'interieur espace.

Ceste matiere molle et trop liquide encor
Doit plus ferme arrester le Dieu du siecle d'or
Qui par son froid regard et par sa secheresse
La fixe peu a peu et caille plus épesse

Elle s'efchauffe ia par la vertu du feu,
 Qui muable & actif se retire au milieu
 De ceste partie informe, or long temps ne peut estre
 Le chaut, sans quelque humeur, matiere pour le paistre,
 Le chaut qui simplement n'est qu'une qualite
 Ne subsiste s'il n'est sur quelque corps porté.
 De ceste chaleur doncq' est de la masse tendre
 L'esprit qui doibt mouler ceste masse s'engendre,
 Qui desia la soufleue ainsi qu'enfler on voit
 La graine que la terre en son ventre conçoit,
 Comme dans le tinel la vandange escachee,
 Petille, escume & bouft par la chaleur cachee:
 Qui par auant estoit ainsi escume & bouft
 Le germe en la matrice aussi fort que le mouft
 Comme l'ensant qui souffle en l'onde sauonnee
 Faint maint' bulle cleuer l'une apres l'autre nee.
 Cest esprit qui se brouille également meslé
 Presqu'en faict tout autant en ce corps ampouillé.
 Ayant doncq' engroissé bourbour soufflant ce germe,
 Son siege y establit, au beau milieu s'enferme,
 Naturel instrument, ouvrier ingenieur,
 Et du beau chariot de l'ame gouerneur,
 D'elle le lieutenant, tant qu'entiere & bien faime
 Maintenir se pourra ceste machine humaine,
 Mais en besongne il va si lent, & par degrés
 Si petits, qu'à grand peine on y voit ses progrés
 Qui buffe un petit feu trop fort l'esteint & gaste,
 Qui veut bien s'avancer ne faut pas qu'il se haste
 Ne pense ce qu'on voit blanc, humide, escumant,
 Que ce soit, ce qu'on voit, c'est l'homme entierement:

LA GENERATION

Comme en un petit grain, en la greffe qu'on ant,
Toute entiere y est l'herbe, entiere y est la plante:
Desia confusement ventre, pieds, teste & mains,
Et du corps le surplus peut estre au sperme humain,
Et de fait y sera, alors que les puissances
L'esprit suscitera, faisant hors des semences
Les membres comparioir, comme le fruit qui vient
Du poyerier, dedans soy toute l'arbre contient,
Et de chasque partie, & le traict, & la forme:
Ainsi le double outil, qui la semence forme
Est de l'homme le fruit, dont un autre viendra
Tout pareil & semblable à qui l'engendrera,
Et de mesme nature, & lequel plus ressemble
A l'un des deux parents, qui plus, conioincts ensemble
De sa part y a mis: L'esprit prend doncq' l'impur,
Pour un voile en ourdir, qui subtil blanc & dur,
A la tayé est égal qu'on voit renure s'estendre
Subtilement au tour d'un œuf mollet & tendre,
Ou ressemblant la peau qui sur le laict durcit
Ou le ré delié que l'Idmonide tist:
Comme dans une escorce en l'agnelette ronde
Cest esprit s'enveloppe, & sa masse feconde
De peur qu'elle inconstante ainsi qu'eause n'escoulast
Et luy plus inconstant un vent ne s'enuolast.
Vray est que la membrane en laquelle est couverte
Ceste humaine semonce est quelque peu ouverte,
A fin que cest esprit pour son feu temperer
Peult sans cesse de l'air la fraischeur respirer.
A pres que cest ouvrier, d'une fissure ferme
Son pavillon eut faict, où venteux il s'enferme

Soufflant

Soufflant fist eleuer l'ampoule pour le cœur
 Droit au milieu du corps, en l'endroit le plus sœur
 Et le plus honorable, où il est ainsi comme
 Un Roy, pour commander à l'Empire de l'homme.
 Se tournant vers la droite à force de souffler,
 Il y faict pour le foye une autre bulle enfler,
 Pour la troisième fois resoufflant enflé celle
 Qui doit servir plus clere à bastir la ceruelle:
 C'est esprit artizan d'un propre mouuement
 En six iours auança ce beau commencement:

Il faut que ça ~~et~~ là en la terre parente
 La grene que l'on seme, ~~et~~ que l'arbre qu'on plante
 Iette profondement racines, autrement
 Secheroit languissant à faute d'aliment.
 Ainsi nostre Embrion, que la grece me presté
 Ce mot pour ceste fois, quatre racines iette..
 Du mitan de son corps, si d'en haut iusqu'en bas
 Tu le veux mesurer, à un iuste compas:
 Pour l'esprit, double arterie, & pour le sang deux venes,
 Qui sont vermeillement d'esprit & de sang plenes:
 Ces quatre conduict's ioint's, & le vase urinal,
 Les racines du corps, composent le canal
 Du nombril, par lequel la benine nature
 A son fruit auancé donne la nourriture.
 Desia par le trauers du voile transparent,
 Comme par un cristal l'enfant est apparent,
 Dans sa sœur nageant, ce qui faict que la mère
 Porte neuf mois entiers sa charge plus legere:
 Car des plus merueilleux, estre si fort constraint,
 Estre plongé dans l'eau, ~~et~~ ne se noyer point.

LA GÉNÉRATION

Puisqu'en ces premiers iours il n'a plaisir ny pene
Sans sentir, sans mouuoir, sans poulx, & sans halene,
Sans boire & sans manger simon par le nombril,
Que faict il là dedans, & comment y vit-il?
Vit-il ny plus ny moins que l'herbe, & que la plante,
Qui est par sa racine en la terre vivante:
Mais vivre y pourroit-il comme un glyron dormant
Sans sentir sans mouuoir, or qu'il ait sentiment.

Puisqu au nombril ie suis, Muse, par ton escorte
Maintenant paruenu, comme un prouerbe porte,
Nombril que le bon temps de Saturne ancien
Croyoit auoir esté l'androgine lien,
Accouplant deux à deux au temps du meilleur âge
Le genre humain heureux, s'il eust esté bien sage,
S'il ne se fust bandé contre le ciel puissant
Qui le fendit en deux son orgueil punissant,
Laisstant en deux moytiez la cicatrice en signe
De la punition dont il estoit bien digne.
Paracheuons le donc, tandis qu'à l'enfançon
Nature est empeschée à luy donner façon,
Et la grace me fay que tost fin puissé prendre
L'œuvre que trop hardy tu me fis entreprendre.

A donc ce long Canal hors du ventre sortant,
Tire vers l'estomac à la gauche montant
Jusque dessus l'espaule, & de là continuë
Par derriere le col à l'autre espaule nuë,
Ce tortueux conduit, bouche & main de l'enfant,
Selargissant en rond ses quatre vaisseaux fend
En huit, ces huit en seze, & tant de fois se fendent
Qu'infins vers le dos à l'amaray se rendent

Sans point s'entreueſcher, or qu'eperez eſt menuz.
 Ils frayent long chemin, à la fin par menuz
 Aux creux cotyloidons, aux boytelettes rondes,
 Dont pignez ſont les corps des matrices fecondes
 S'attachent y ſappants leur muſequins petits,
 Et y faouſſent neuf moyſ leur gloutons appetits.
 L'artere y ſuit l'artere d' la veue en ſon ordre.
 Y va ſans s'egarer, ſa coupelette mordre,
 Du foye rougissant les vns tirent l'humeur
 Ainsi que la ſang ſue, eſt les autres du cœur.
 Ainsi que la ventouze, une ſubtile eſſence
 Des membres maternels la plus pure ſubſtance
 Dedans la mère on trouue autant de gobelots.
 Que l'on conte au nombril de double cauelets,
 Par l'artere eſt la veue, eſt du cœur eſt du foye
 Vient ſa prouifion, mais par diuerſe voye.

La veue qui eſtoit inuelle par dehors,
 Sera deſormais ſimple entrant au fonds du corps
 De l'enfant, eſt paſſant par ſous le foye porte,
 La viande vermeille à la grand veue porte.
 L'artere ſe fourchant vers l'un eſt l'autre flanc
 La grand artere empilt de l'arterien ſang:
 A fin que ces vauſſeaux, qui ſans nombre ſ'attachent
 Au dos de lamary, ne ſe rompent ou laſchent.
 Pleins d'eſprit, pleins de ſang, primes eſt deliez,
 Celuy qui les a faits les a auſſi liez
 En les entreiſſant ſur une piece ronde,
 D'un ſang brun d' caillé, qu'on appelle ſeconde,
 Et pour eſtre plus fort ils furent renforcez
 Sur cete groſſe chair de neuz entrelaſſez.

LA GENERATION

*La nombrillere masse accomplie & parfaicte
Fut par trois fois trois iours, par l'esprit Architecte,
Au dixiesme il couurit le germe my-formé,
Et ceste clere tante où il s'est enfermé
D'une autre toile entor' mole, luy sante, & forte,
Telle que le Flament de la Holande aporte,
Tissuë artistement, d'ourier Assirien,
Et precieusement teinte au fard Tyrien,
Chorion appellée, en ceste secondine
Sur le cler Amnion l'enfant faict son urine
Le temps que prisonnier de la matrice il est
Par l'Aqueduc passant, par le nombril, qui naist
Du fond de la vessie, ô prudente nature
Que grand soing tu as eu de nostre geniture.
Bien scauois que salee & acre estoit son eau,
Que son corps delicat, se couuroit d'une peau
Telle qu'il n'y a rien plus douillet ne plus tendre,
Ainsi tu le voulus de luy mesme deffendre
Rengeant tout cest amas d'ondes à l'enuiron
De la clere agnelette, & soubs le chorion.*

*L'esprit au mesme temps qu'à ces toiles besongne
Estant en plus d'un lieu du principal se songne,
Les trois ampoules forme imitant le maçon,
Qui devant qu'eleuer le corps d'une maison
Pose le fondement & le feureure commence
Par l'Ofsec le nauire ains qu'en bastir la pance,
De l'edifice humain le fondement tressieur
Est le cerneau, le foye & la pinne du cœur,
La dufoye apparent & de la part plus bossue
Vne vene longuette & grefletté esl issuë,*

La moytié monte en haut, & l'autre en bas descend,
 Et l'une & l'autre encor les membres trauersant,
 Par tant & tant de fois s'entremeslant se laisse,
 Qu'on diroit qu'un filé ce corslet enchasse.
 Du tronc qui vient du fond du foye maint ruisseau
 En file mile fois le long entre boyau,
 L'arriere naist du cœur, de sa puissance plene
 Qui par tout accompagne & suit sa seur la vene,
 Les nerfs tant les moteurs que les autheurs des sens
 Sont du chef souuerain couple à couple naissans
 De trente & quatre neaux poignans comme une espine.
 Mains fils deça delà tirent leur origine
 Sur le col nouailleux l'os du crane caué
 Percé par sept endroits esl hautain esleué.
 On apperçoit les os des cuisses & des hanches,
 Des iambes & des bras, qui sont comme des branches,
 De ceste humeur planté, & des mains & des pieds
 Et des costes aux os de l'estomach liez.
 Ces offsets façonnez tous de diuersé sorte
 Sont ensemble attachez, sont d'une liaison forte.
 Mainte membrane icy blanchissante apparoist
 Par dessus le sur-cœur, le mol poulmon ia croist
 Qui venteus prend & rend par fois alternatiue
 Le frais, pour vensemeler le cœur affin qu'il vise.
 Desia la rate enflee on y commence à voir
 Qui grande, ainsi qu'on dit, esl du ris le manoir.
 Desia les deux rongnons on peut bien recognoistre
 Aux flancs, l'un à la dextre & l'autre à la senestre,
 Des cuisses au milieu soubs le ventre & plus bas,
 On entreuoit cela qui ne se nomme pas.

LA GENERATION

*Vn peu plus bas encor, où ce petit corps s'ouure
Commence un long boyau qu'une grand taye couvre,
Si tressubtilement que l'on peut clercement
Au trauers remarquer son entortillement.
Comme de l'estomach au portier il s'attache,
Et comme l'estomach soubs le foye se cache:
On entreuoit aussi les aneaux demironds
Par où l'air & la voix sortent hors des poumons.
Et leur entremilieu: on n'y voit l'œsophage
Ny du gargareon l'anelé cartilage:
La langue outre les dents dans le palais estroit
Prisonniere on n'y voit, ny du petit destroit
Tant de façons d'outils, dont la voix est formee
Et les mets creancez, car sa bouche est fermee:
Le front qui quelque iour, or' seuere, ore douce
Se doit manifester, les sourcils au dessoubs
Se lument & leuez, & la molle paupiere
De l'ail plus precieux celle encor sa lumiere.:
Le nez plus eminent s'y voit ja pertuyse
Où Momus le moqueur son enseigne a posé.
Voy la ioué au dessoubs, siège de honte honnête,
Les aureilles encor au costé de la teste,
Et la leure bessonne, ou le ris son seiour
Faira dore nauant, compagnon de l'amour.,
Le petit mentonnet, le col & la poitrine,
L'espaulle & les costez & le ventre & l'eschine.,
Et tant d'autres encor seulement commençez.
Par ordre & par compas on y vois agencez:
Ainsi s'en vont formez de ceste creature
Les rudes premiers traictz du pinceau de nature.*

Tendant un cuir autour si luisant, qu'au trauers
 On pourroit bien nombrer tous les membres diuers
 Blancs & bourrus encor, de mesme substance
 Des deux principes ioints qui caufent leur essence:
 Le seul foye au costé, d'où naift premierement
 Le desir amoureux, paroist vermeillement.

Ce petit corsillon dont les membres ie conte
 Non plus qu'une formis grandelette ne monte,
 Tel en quarante iours il est, si c'est un fils,
 Si c'est une fillette adiouitez y en dix.

Or il commence à viure ainsi comme la beste
 Encore qu'à noz sens il soit peu manifeste,
 Comme un croissant d'un iour esclaire l'uniuers
 Ce corps est esclairé par les rayons des nerfs.
 Un moys entier y a, quelques iours d'avantage
 Que l'esprit formateur est apres cest ouvrage
 Lequel iusqu'à ceste heure a esté gouerneé
 Par le vieillard faucheur du ciel le fils ené.
 Ore par l'influence à Iupin assignee,
 Aux membres tous tracez nourriture est donnee,
 De nourriture encor n'auoit point eu besoin
 Ce tendrelet tendron, son esprit n'auoit soin
 Que de mouler sa forme aux membres plus commode,
 Longue, ronde, ou courbee, ou platte, ou d'autre mode.
 Il n'a tracé encor que le lineament,
 Pour tantost lui donner son dernier ornement,
 Comme un peintre sçauant, vray singe de nature,
 Qui devant que coucher la plus vnuie peinture
 Aueques le creon desseigne un premier traict,
 Pour la dernière main mettre sur son pourtraict.

LA GENERATION

Doncq par la double vene, & par la double artere
L'enfant par le nombril attire de sa mere,
Le corps de l'amarie de cent bouches sucçant,
L'esprit vivifiant, & le sang nourrissant:
L'un s'en va droit au cœur, & l'autre droit au foye,
Du corps garde-manger, l'un & l'autre r'envoye
Ses mets assaisonnez par les conduits espars,
La vie, & la viande au corps de toute pars.
Ainsi le suc vermeil en quelque part qu'il aille,
Autour des filaments des muscles il se caille
Par leur vive chaleur, car le froid estranger
De nature, le sang en chair ne peut figer,
Les arteres, les nerfs, les venes entrelasse
D'une baueuse chair, en comblant chaque espace
D'une lente gelee, & les membres diuers
S'en vont par le menu de leur caillé couverts.
Chaque partie encor, comme elle est noble ou vile
Se contente d'auoir sa portion utile:
Comme un maistre d'hostel faict sa prouision
De viures pour fournir une grande maison.
Seruiteurs & enfans n'affied à mesme table
Selon que chacun est plus ou moins honorable,
Il doit assoir ses plats, l'un haut & l'autre bas
Ainsi que l'intestin le cœur seruy n'est pas,
La vene, comme un nerf, l'artere ne demande
Du cartilage dur, ny de l'os la viande.

Son moys achene icy le Dieu pere du ior,
Apres luy voicy Mars, qui controle à son tour
Brilant comme l'esclair, haste l'esprit maneuvre
Et de son feu luy ayde à rechire son œuvre

Raffermist

Raffermit ce tendron,tout glaireux & mollet,
Il deseché le nerf encore tendrelet,
Les membres il roiddist,foibles,baueux,& moittes,
Il endurcist les os,les enchaiffe en leurs boites,
Le cuir il repolist,attache aux bouts des doigts
Les ongles renaiſſans des souſpiraux eſtroictz,
De la teste,& du cuir,poil &c cheueux il pouſſe.
C'eſt c'eſt lors que l'enfant ſaict à ſa mere grouſſe
Mal au cœur,qu'en ſes flancs elle ſent foiblement,
Si luy doit naître un fils le premier tremblement:
Si c'eſt une femelle,en nature une faute,
Or que nee elle croiſſe en quatorze ans ſi haute
Faite d'un germe froid humidement ſuivant,
La cocourde ventruë où il n'y a que vent
Croiſt plus ſoudainement que la plante tortuë,
Dont le ius les tyrans de l'ame humaine tuë.
Si roſt ell ne ſe meut,le grain lent à leuer
De terre,hors de terre eſt vifte à ſe leuer.

En fon quarriesme il entre adonq ſa place d'one
L'odriſien guerrier au beau fils de Latone
Qui voit tout,& par qui peut la terre tout voir.
Il prepare le corps,pour,digne reccnoir
Sainctement,purement comme en un temple honnête
L'ame,ſouſſee de Dieu,Creature celeſte:
De tapis precieux,ainsi ſon palais tend
Le vaffal,pour loger,ſon ſeigneur qu'il attend.
O prophane moqueur,qui a pris tant d'audace
Que la defauouer,fuy fuy,& luy fay place:
V'n iour mort tu croiras,ce que vivant n'as creu,
Quand vivant tu mourras ſans mourir dans le feu.

LA GENERATION

Là où le chancré ardent pressant soubs sa poitrine,
Le ciel pers, paresseux de ses huict pieds chemines
Que la lune, qui tient en sa subiection
Les points & les momens de la conception,
Dardant ses froids aspects sur toute chose humide
Par les pentes des cieux variablement guide
Pres du chemin luyant, que Iunon, de son lait
Au trauers de l'azur du Zodiaque a faict.
A l'endroit où Phœbus, tourne voy sin de l'ourse,
La bride à ses coursiers, & arreste leur course,
Pour venir livrer à ceux par un mesme chemin
Qui sont soubs l'autre bord du grand Baudrier diuin:
De mon entendement haut esleuant la veue
Je voy les cieux ouverts, je voy une ame esleue,
Partir, fendre le vague, autant, ou plus soudain
Que chez la nuict l'estoile au trauers du ferain.
Je la voy à regret vers la terre descendre,
Je la voy s'arrester pres du Lyon, pour prendre
Un breuage oublieux, lequel luy est donné
Dans une coupe d'or, du pere deux fois né.
Chanceler je la voy, je voy, bons dieux, quelle entre
Au sepulchre d'un corps, où l'ond' enferme, au centre
Du cœur qui iustement tient du corps le milieu,
Par le commandement de son pere & son Dieu,
Du cœur qui est à l'ame une eternelle sphère,
S'epand par tout le corps la vivante lumiere
Comme du clair soleil de l'univers le caign,
Par l'univers s'epand le vitale vigueur:
Mais si obscurément comme dormante ou yure
De l'oubly qu'elle a bœu, qu'on ne la croiroit viure;

*Humainement encor, car plus ne luy souhient
De son pays natal, du ciel doni elle vient.*

*Pendant son corps proffite, & plus sec il se forme,
Pour estre à son usage utilement conforme.*

Apres Phœbus le blond Venus entre en quartier,

Qui ce diuin pourtrait mignarde un moyent entier,

Desfrempe les couleurs pour peindre ceste image,

Luy assure la grace, atise son visage,

Luy redresse la taille, & verse dans ses yeux

Mille raiz, mille traits, mille attraitz gracieux,

Luy aligne le nez, & les deux leures clofes

Remplis d'ambre & de musq, de coral & de roses.

Luy allonge les doigts, & luy blanchit la main,

Et d'amour luy ambraze & le flanc & le sein.

Cypris a fait son tour, au Cilenien ore.

Maistre des arts, porte-paix, que l' Arcadie adore,

Pour faire aussi le sien, est eschen l'autre moy,

La langue luy desnoue, il entonne la voix,

Il luy ouure les sens, luy donne l' oïl modeste,

Et à la passion accommode le geste,

Luy a dessus le front mis la fenerité,

Et dessus le sourcil assis la grauité.

Le visage assuré, luy fait la bouche ronde

Pour estre en ses discours & diserte & faconde.

Du septiesme croissant soibz plus heureux aspect,

Fourny s'en va l'enfant, l'ouurage est pres que fait.

Le huictiesme, qui est de tous les moyens le pire

En mal'heure appartient au tyrannique Empire.

De ce resueur Saturne, Astre malicieux,

Scelest, & non celeste ains forbanz des cieux.

LA GENERATION

Les enfans qui en ce moy, ô mal piteux, fais naistre
Fauxx dieu, mageur d'enfans, c'est pour tō vëtre paistre.

Au contraire celuy heureux & fortuné
Qui est le moy d'apres, né, soubs son fils ené;
Car tresbony trespuissant, tresdoux tresdebonnaire
De l'homme autant amy, qu'ennemy est son pere.
Pour bening luy monstrer un traict de sa bonté,
Toute la court celeste a la natuïté
De ce bel animal, qui diuin luy ressemble,
Pour sa couche honorer, d'oreches il assemble,
Affin que favorable, ils viennent receuoir
L'enfant comme un fruit meur de l'arbre prest à choir,
De peur qu'il ne se blesse en combant mol & tendre,
Chacun un membre en prêt pour sauveur, le defendre.

Le poupin ja neuf moy dans le ventre pressé,
Racourci, recourbé, accroupy, ramaisté,
Des coudes repliez qui a ses aines touche,
Et de ses genoux baise & ses yeux & sa bouche
Les fesses des talons hauts la teste tenant,
La face vers les reins de sa mere tournant,
Ainsi amoncelé, court-tenu, il s'ensye,
D'autre & plus libre il a, & d'autre vie ensie.
Il s'estend, il s'allonge, il tremousse, il tressaut,
La teste il vire en bas, & les deux pieds en haut:
Il petille, il regimbe, il s'esbranle, il se tourne,
Il rompt le voile blanc, qui l'affuble & contourne.
Il se bande & roidist, lors les neuz nombrillers
Du corps de l'amarry se rompent par miliers.
Adoncq' hausse son cry la paurette qui cordre,
Sent ses reins, & ses flancs tresruelement mordre.

Voyla vn torrent de eaux deborde de son corps
 Signe que le voicy prest à sortir de hors.
 Luy à teste baissée, hure la porte humaine
 Poussant fait son passage & soulage la peine
 Des si mere qui pleure, & trauaille criant,
 Et Lucine à son aide importune en priant.
 Durant ce long trauail, le grand os iliaque
 Du sacré se sépare, en se séparant craque.
 En fin passant le chef par le sentier glissant
 Tombe, comme un fruit meur, au monde gemisstant
 Commençant malheureux, le terrestre voyage
 Par larmes & par cris, s'acrochant au passage
 Laisse arriere son faix l'un & l'autre manteau,
 Ainsi que le serpent laisse sa vieille peau
 Frayant l'estroit pertuis, qui l'estreint & le presse
 Avecque sa vieille peau despoille sa vieillesse.

Or me dy maintenant, puisque l'homme ainsi naist,
 Si nature maratre ou bien mere luy est.

Cy gît pouret & nud sans habits & sans armes,
 A qui les pieds & mains seruēt moins que les larmes,
 Prisonnier de nature, honteusement souillé,
 De fortune le ieu de misere comblé,
 Qui l'amende pleurant fait d'estrené au monde.
 Une bouteille encor, qui s'elene sur l'onde,
 Une ombre seulement d'un songe d'une nuit,
 Une fueille, qui mene au vent un petit bruit,
 Une fumée, un rien à qui tout fait la guerre.

Cy gît qui commander doit le ciel & la serre,
 Qui le ciel & la terre en son estro comprend
 Animal qui des cieux son origine prend:

LA GENERATION

Maistre de sa fortune & l'honneur de nature,
Monarque souverain de toute creature,
Le lieutenant de Dieu en terre, & vif pourraict
Sa maison, & son temple & chesd'oeuvre parfaict,
Qui seul par sa raison, de l'ame la main dextre
De tous les animaux sans raison se fait maistre.

Cependant tous les Dieux attendent le moment
Prefix par le destin à cest accouchement.

A doncq' chacun s'y trouve avecque sa puissance
Bien heurant de son mieux dis mignon la naissance.

A Saturne est estheu le haut gouvernement
De la ferme memoire & de l'entendement.

Dufeu de l'estomach les parties secrètes,
La rate, & la vessie à ce Dicu sont suiettes;

Les nerfs auheurs des sens, longs & croûds, durs & froids
L'aureille droite encor, par où la docte voix

Glisse dans le cerueau, & qui fait l'homme sage,
Jupiter vient apres qui lui apprend l'usage

Des sciences, des arts, des soubs Saturne apri,
Et pour ce l'autre aureille en sa tutelle a pris.

Au foys auquel amour au sang bouillant reside,
Pour l'amour de l'amour amoureux il preside;

Le ventre, l'intestin, les costés & le flanc
Contregarde, & l'esprit brouillé parmy le sang

Et le penil honteux, & le nombril encor.
Qui au temple Hammonien le Lybien adore :

La main dextre il maintient, le bras robuste & fort,
Qui tout fait, du grand Dieu porte la passeport:

Mars gouverne dis, siel la rendoyant colere
Les eschenauxx ruenus & des roignons le paire.

Et le dos espineux, de Pithon le vainqueur.
 Le pere de la vie est la garde du seur,
 Comme il est l'œil du ciel & du beau iour le pere,
 L'œil dextre, qu'il regist, est du corps la lumiere,
 Et des os la moelle, un sang recuit & blanc,
 Merite avecq' le rable estre encor de ce rang.
 L'amoureuse e careffe, & molle conuoytise.
 Les desirs, l'appetit qui amour souffle & attize
 Es membres par lesquels de ses flammes epoints
 Les membres du grand tout & du petit sont joints.
 Les gestes muguetans, les baisers de la bouche
 Par lesquels l'ame à l'ame amourenement touche
 Sont de Vena les droits, l'homicide d'Argus
 A la langue fournit de propos, qui aigus
 Penetrent iusqu'à l'ame, il est tuteur & guide
 Des ventres du cerueau, de la cervuelle humide.
 C'est cet ingenieur habilement menant
 La main à la besongne, & le pied cheminant,
 L'autre œil, du plus bas ciel, qui changeant nous regarde,
 Comme Appollon du droit, de l'autre œil est la garde.
 Les honneurs seigneurie estrangement diuers.
 Croissant selon qu'il croist par les deux uniuers,
 Il euante aux poumons la chaleur importune,
 Les ongles & le poil sont vassaux de la lune.
 A la misericorde humble ployer tes dois.
 Les genous, à Minerue on confacre les doigts.
 Mesmes les animaux, dont la ceinture large
 Du ciel est emaillé, ont de noz corps la charge
 Le chef est au belier par les corps sortis.
 Le col sent du taureau la celeste vertu,

LA GENERATION

Faut qu'à chasque besson, chasque bras obeisse:
La poitrine est la part de la lente et creusse,
L'espaulle, et l'estomac sont membres du Lion,
La vierge tient les reins en sa subiection;
Le fessier pour garend prent l'ardente balance,
Des aynes le scorpion entreprend la deffence,
Les cuisses à Chyron appartiennent de droit,
Et les genous sont deuz au Capricorne froid,
Les iambes ont l'appuy du verseau Ganimede,
Chasque pied de l'enfans chasque poisson possede.
Qui plus les Elemenrs luy preftent leurs faueurs,
À la langue Neptune a donné les faueurs
En huict gouft differens, au nez il donne encore
Le flair, dont les fenteurs il diſcerne et odore,
Les yeux tiennent du feu leur illustre flambeau
Sans lequel n'y a rien en ce monde de beau.
En vain tant de couleurs porteroient toutes choses
Si l'homme taupe auoit les deux paupieres closes:
L'air frappé par le fon, et le fon refrappant
Le tambour qui au fond de l'oreille s'épend,
Le martelet mouvant qui sur l'enclume donne
Est cause que la voix dans l'oreille resonne,
Par tout le corps diffus est de l'attouchement
Le sens ressortissant du plus bas element
Entre le froid et le chaut, du fec et du liquide
Entre l'aspres et le dur du rame et du folidé
Arbitre sans faueur et fait que l'animal,
Pour son eſtre garder, ſuit le bien, fuit le mal.
Or voy-tu comme l'homme eſt conceu dans le ventre
Comme il y eſt formé, comme en ce monde il entre,

Miserable

Miserable par pleurs sa vie commençant
 Comme les immortels luy assistent naissant,
 Comme les elements aydent à le parfaire,
 Si tout est doncq pour luy qui luy sera contraire.



DE LA CONCEPTION ET STERILITÉ DE L'HOMME ET DE LA
 femme & les moyens d'y remedier.

CO M M È cil qui proiecle un petit bastiment,
 Auant que de ietter le premier fondement
 A part soy faict estat d'une somme quil
 pense
 Pouvoir bien aysement fournir à la depenceu
 D'estoffe, et de façons, iectant et reiectant,
 Sans faillir, celuy semble, est son conte arrestant.
 Ses moyens, sa puissance à sa bourse il mesure
 Et qu'en sa bourse y a pour y fournir, s'asseure.
 La matiere s'amasse, on ne chomme d'ouuriers,
 Ia les os de la terre on tire par quartiers,
 On les charrie et taille, et voit on ia la pierre,
 Assise rang à rang s'eslever hors de terre.
 On voit desia le plant au lineau mesuré

DE LA CONCEPTION

Peu à peu se haussant demy presque emmuré,
Que le voyla content! à la fin il s auise
De calculer combien desia monte la misé
Et ce qu'il reste à mettre; ô qu'il est estonné
De se voir de si loing de son conte elongné,
De ceu d'outre moytié il trouue somme toute
Que cest conte deux foys; qui côte sans son hoste.
Ny plus ny moins que luy ie me trouue surpris,
Qui pensois estre à bout de mon œuvre entrepris:
Car plus avant ie vay, & plus il se presente
De matiere à chanter, qui veut que ie la chante.
Quoy? reprédray ie doncq ce tüt fascheux subiect,
Qui enseigne aux humains come l'bome se fait,
N'en sc'ait on pas assez, il ne faut rien dependre,
Ne faut estre escolier, pour ce mestier apprendre:
Il n'y avient de plus naturel, & souuent
Plus y est l'apprentif, que le maistre scauant: me
Iay pour, iay peur aussi que quelqu'un ne me bla-
Si babillard, ie dy les secrets de la femme,
Si ce qu'en grecon dict, en Latin, si françois,
Le parle ouuertement, ô quiconque tu soys
Qui trouue scrupuleux mon empriſe mauuaise,
Si tu as des enfans tu en parle à ton atſe,
Un abacun n'en a pas qui en voudroit auoir:
Trouue-tu doncq mauuais s'il defire scauoir
Les moyens de les faire, & moy, qui en suis maistre
Si, qui faire n'en peut, ie faconne & idextre?
O malheure ux vieillard, qui courbe & tout tremblant
N'as point qui te soustienne, & qui te reſemblant
T'ayme, ferue & honore, & comme la Cicongne

Te rende en ta vieillesse une pareille songe:
 Qui travaille pour toy, t' te nourrisse lors.
 Que les nerfs sont uséz de ton impuissant corps.
 He! quel gries creue-coeur, quand en l'ame dolente.
 Le mourable vieillard pense, et se repreſente,
 Que ceux qui heritiers doiuent fes biens auoir.
 Voudroient ja preſt à mettre en la terre le voir.
 Quel creue-coeur-encor' quand le bon homme pense
 S'il ne ſe hafeſt assez qu'on cerche qui l'avance.
 Mais les enfans bien nez bien nourris, genereux,
 De voſr leur geniteurs ſe reputent heureux.
 Vesquiffent-ils autant que de Lamech le pere,
 Et le pere qui voit l'enfant ſon deuoir faire
 Na regret en ſa vie, et laisse volontiers
 Son nom et ſa richesse à ſi bons heritiers.
 Et bien, tu me diras qu'il y a de la peine.
 Mais a-on rien pour rien en la misere humaine?
 Enfans les faut nourrir, enseigner, eleuer,
 Nourris, instruictz et grāds leur faut party trouuer,
 Siſs meurent, quel regret, ou bien quelqu'un varie
 De l'anceſtre vertu ſeduit par compagnie,
 Et ce qu'à grand ſieurs a le pere arrangé
 Se voit en moins d'un rien, d'un rien ne-vaut mangé.
 Quelle incommodité, fol, qui enfans desire.
 Et ſemble que quelqu'un ait en raiſon de dire
 Quen' auoir point d'enfans eſt un bien incognu,
 Ce qu'a Antomedon par ſes vers ſouſtenu.
 Heureux celuy, dit-il, qui ne doit nulle chofe,
 Plus heureux eſt encor' qui femme point n'eſpoſe:
 Plus que ces deux heureux eſt, qui n'a point d'enfans.

DE LA CONCEPTION

Mais cil qui se marie hors de son meilleur sens
Est plus heureux que tous, si sa femme au suairé
Il voit ayant receis d'elle un riche douaire.
Le laisse du noçage & maies d' maint danger
Où l'on peut eschoir quand force est s'y rangen:
En parle qui voudra, la balance l'emporte
Du costé des enfans qui sont de bonne sorte:

O qui se veut lier par ce nœud gordien
Quittant sa liberté pour ne viure plus sien
Tant que pourra durer sa vie instable & breue,
Sfache qu'il n'y a Roy qui de ce le relene.
Sfache que dès le iour que tu es attaché,
Qu'entretenir te faut ce biserre marché.
Quiconque donc tu soys, qui libre t'y vas prendre,
Ce que faire tu dois ie te veux faire entendre:
Voy ce qui est grāné à Delphe en lettres d'or
C'est quil te faut cognoistre, & esprouuer encore
Quelle est ta suffisance, entrer en ce voyage
Et puis s'en repentir n'est pas faict d'homme sage:
Pour ce faire on est sage ou iamais à trente ans
Fort, & beau pour creer de forts & beaux enfans.
Qui le manger & boire as quitté pour la chasse,
Tu cerche curieux des chiens de bonne race,
Et pour estre tenu des plus braues guerriers
Pour braue te monter de beaux & forts chevriers:
Tout expres tu nourris une belle cauallie
Pour un iour en auoir race à la mere égale:
Et nous d'extraction immortelle cognuz
De faire beaux enfans ne seront nous soigneuz:
Qui se veut marier qu'il s'apparie à celle

A qui loindre il se veut de taille haute & belle, b*ien* nommo
 Frais, allegre, dispos, le morne & le trop gras
 Allumera le four, & n'y fournira pas.
 Bien flanqué, bien planté sur une cuisse ronde,
 Le dos large & quarré, le foy du corps responde
 A ses extremitez, le visage gentil
 Sur tout bien assorzy du principal outil.
 Qu'il considere apres quelle est l'humeur maistresse
 Le sang humide & chaut cause en l'ame allegresse
 Et au corps la vigueur entretient l'en bon point,
 Et de ris & de rose il destrempe le teinct,
 Et fait qu'au bon vouloir le pouvoir soit de mesme:
 Mais sec est le colere, audacieux & blesme.
 Entretenant bien plus qu'effectuer ne peut.
 Et le melancholique ne le peut ny le veut,
 Brun-obscur est son teint, son oeil triste regarde:
 Le froid pituiteux a la couleur blaffarde,
 Paresseux & grossier, est de complexion.
 Qu'il met plus qu'il ne veut à execuition.
 Enquerir ne se doit, cil qui femme demande,
 Si elle est de maison, de race & de biens grande,
 Ou noble ou roturiere. Amour qui n'a point d'yeax
 Pour le regard des biens s'accommode en tous lieux.
 Si doit il voir bien clair pour choisir une fille,
 Nourrie honnêtement, d'honorabile famille.
 A feize ans, sur le point que l'on dit d'envrager,
 Lors que molle on la peut à son plaisir ranger:
 Plus ieune ell' ne seroit asséz forte ny sage
 Pour endurer d'un homme, entendre à un mesnage,
 C'en'est qu'on molt tendron & si ne pourroit pas,

DE LA CONCEPTION

Conceuoir des enfans en un aage si bas.

Si quelqu'un elle en fait, ne t'attens pas qu'il vise :

S'il vit, il sera foible, & la mere l'affue,

Attens-la doncq' à croistre, & que l'aage ascomply,

A l'esprit & au corps ayet formé le plus,

En la proportion des membres gist la gracie,

Ne la pren pas aussi trop maigre ny trop grasse,

Pour au largelager dans elle baux enfans.

Qu'elle ait la hanche large & amples les deux flancs,

Le ventre rondelet sur le devant s'amasse

Le reste rebondy, la cuisse grosse & grasse,

Et du nombril en bas fait l'en-bon-point fourny,

La poitrine bien large, & fus l'uoire uny

L'un & l'autre teton a s'enfler ia commence

Rondement eminent, laissant une distance

De quatre doigts entr'eux, main grande & pieds petits,

Vne greue semblable à celle de T. etis:

Ny trop grasse, ny mince, ains plainement charnuë,

Telle Venus estoit quand Paris la vit nuë.

Le plus ou moins se loge entre le trop & peu,

Ou tu peux estre au large à la choisir receu.

Celle qui a des teint brunet est la plus franche,

La noire est un peu dure, & molasse est la blanche:

La rousse, ce dit-on, est trop ardente au ieu,

Doncq' pour ne t'esgarer fuy le trac du milieu.

Fuy fuy comme un aspic celle qui en la teste,

Endiablément porte une horrible tempeste,

Colere, audacieuse, bagarde fierement,

Par deuers elle anoiravent le commandement,

Et celle là qui iure, & qui porte le garde.

D'un homme, & qui de l'homme, homasse, porte-barbe:
 Qui a deux sourcils noirs, ainçois qui n'en a qu'un,
 Qui sur l'un & l'autre oeil se reboursé commun:
 D'une Estique elancee, auare & chiche-face
 Il ne faut esperer iamais voir de la race.
 Sotte ie ne la veux, & si ie veux encor
 Qu'ell commence à sentir d'amour les flesches d'or:
 Doucettement accorte, & sans fard amoureuse,
 A prise honnestement, sans malice & sans ruse,
 Au menage nourrie, & bien heureux sera
 Qui de telle pucelle une femme fera,
 Et bien heureuse celle à nulle autre seconde
 Qu'un si heureux mary fera mere feconde.
 Et tous les deux encor en leur vieillesse heureux
 Ayant pleine maison d'enfans & de neveux.
 Prens là, si tu la trouue, assurément pucelle,
 En la foy des parens il la faut croire telle.
 Et trop ne reehercher ce qu'on ne veut trouuer.
 Ainsi l'ené d'Aymon ne voulut esprouuer
 Le vase enforcé, de sa Clarice aymee,
 Hazarder curieux la chaste renommee:
 Mais si d'un importun ie m'en voyois pressé
 Je luy diray comment il en fera l'essay.
 Quand au premier assaut, qui furieux se donne,
 A la bresche ia faictle, & qui ia s'abandonne
 En fauçant la carriere, & combattant en flanc,
 Vierge ell est s'il y a effusion de sang.
 Si pressant le bouton de sa blanche mammelle
 En faict iallir le laict, elle n'est plus pucelle,
 Et s'il la fraize entee au tecin rondelet

DE LA CONCEPTION

Est fraîche, et n'est changé son beau teint vermeillet
En la couleur du ducil ou bien en la tanee,
C'est signe que la fille est pucelle donnee.
Si celle qui n'aguere huise le front hautain
L'œil gayement assuré, mais que le lendemain
Elle marche honteuse, et vermeillelement teinte,
On a depuis donné à son honneur d'reinche.
Ou si le bout du nez mollement vous pressez,
Et ses tendrons ronis vous trouuez dinisez,
Qui aduent aussi roit que la fille s'oublie,
C'est signe quell a faict l'amourense follie.
Si compassant du col blanc comme laict caillé
La rondeur iustement avecque un long filé,
Du sommet au menton, si la longueur excede,
De recouurer sa perle il n'y a plus remedé.
Du bois de l'aprobane odorant, noir, amer,
Qu'on luy face la poudre en un breuage, humer,
La vierge est par embas contrainte, de la rendre
Auecque un bruit sifflant, qui aygë se fait entendre
Trauersant lieux ferrez: ces lieux mesme enfumez,
De pareille brifee és charbons allumez,
Feront la mesme preuve, et cest herbage mesme
Soubs la robe fumant, fera la vierge blesme.
Si de la graine noire au pourpié moitte et froid
Du large glouteron, si la fille reçoit
Soubs elle les parfums, et que son eau récelle,
Prends la moy hardiment, je la plenis pucelle.
Et le gayer Anglais luisant leger et noir,
Soubs la fille bruissant monstre lez son pouoir,
A unez et à la bouche endoyant sa fumee.

La fille

La fille a faict le saut, ja elle est entamée
 Si ceste pierre mesme en poussiere elle prend
 Et retienne son eau, bon tesmoignage rend
 De sa virginité, si encor on luy baille
 L'ambre blanc: la sueur de ce Dieu qui trauaille
 En un seul iour courrant de l'uniuers le tour.
 Tour à tour compassant & la nuit & le iour,
 Pour à tous esclairer, ceste sueur iettee
 Dessus les flots salez nuict & iour agittee
 Se vient rendre à la fin aux rives d'Aquilon,
 Faict les mesmes effects, pris au ius d'un bouillon.
 Comme on dit que l'eymant, de qui la force donte,
 La dureté du fer, peut faire rendre conte
 A la femme espousee, en secret estant mis,
 Sous l'oreiller dormeux, si ell'a des amis,
 Ou si d'un seul mary, & sans plus se contentee:
 Si elle est impudique en dormant s'espouante,
 Mille fantomes voit pres à venger le tort
 Quell a planté ribaudé au front de son consort:
 Elle se iette en place, & fuit comme insensee
 La couche qu'adultere elle a tant offensee.
 Mais si tout au contraire elle est femme de bien,
 Et n'ait fausse la foy du coniugal lien,
 Tatonnant amoureuse, & sans qu'elle s'espueille
 Embrasse son demy, qui pres d'elle sommeille.
 Ell'est vierge esprouuee, il reste seulement,
 De l'espouser pour viure ensemble heureusement,
 Pour une femme en faire, & de leur mariage,
 On puisse voir un iour sourdre un fecond lignage.

Or laissez de par Dieu aller les combatans,

DE LA CONCEPTION

Fachez qu'ils n'employent mieux à bien faire leur ti,
Equippez de tous pointz, & ne se voulans feindre,
Pour aux prises venir, ne cherchent qu'à se ioindre.
D'une main trop hardie il tasté audacieux

Où elle est moins couverte: & les yeux par les yeux
Jusques au vif atteints, de l'un à l'autre attirent
Par les raiz opposez que bandez ils se tirent

Les ames, l'un de l'autre, & ne font qu'un de deux.
Une chair d'un corps de soy-mesme amoureaux

Il luy succe, il luy mord & la leure & la bouche,
Au tetin qui resiste il dresse l'escarmouche.

Honteuse ell' se fasche & braue se defend,
L'un redouble ses coups, l'autre au double les rend.

La voyla d'un seul coup à ses pieds renuersee
Et luy & luy dessus, il l'embrasse preslee,
Et tasche tant qu'il peut ganger le petit fort,
Elle tant qu'elle peut repousse son effort.

Et refuse à se rendre apres mainte escarmouche,
Apres avoir donné & rendu mainte touche.

Apres mille baisers en cent lieus imprimez
Egalement aymans, également aymez,

Entr'eux encor égaux d'armes & de courage
On ne cognoist encor qui aura l'aduantage:

L'aleine leur defaut, en fin recueuz & las,
Haletans & sians posent les armes bas.

Mais pour reprendre aleine, à fin que de plus belle
Ils recommencent fraiz autre cargue nouuelle.

Tout beau, tout beau enfans vous voulez vous tuer?
Il vaut mieux pour long temps voz coups continuer.
Aller plus doucement, qui doit long chemin faire;

Compasser, pour durer, luy faut son ordinaire.
 En vain le laboureur en semence ses champs,
 Qui les renuerse apres par les courres trenchans,
 Il faut, pour rapporter que la terre seiourne,
 Aussi en vain le faict qui soudain y retourne;

Mignonne qui a-ils vous auiez mal au cteur,
 Et quoy, vous pallisez, & changez de couleur
 Depuis un mois ou deux, a petite friande,
 Vous auiez trop friande aymé ceste viande.
 Vostre sac est donc plein: c'est c'est à ceste fois,
 Que sentirez le mal appellé de neuf moys.
 Il vous est tres-bien pris d'auoir esté bien sage,
 Et que n'auiez esté trop hastue en dommage,
 Bien tost y eust paru: le voullez-vous nier.
 A ceux, qui mieux que vous entendent ce mestier,
 Si vous en faudra il un iour rendre bon conte:
 Qui a-il, vous pleurez, de quoy auiez vous honte,
 Pourquoy le cachez-vous, defrobé ne l'auiez:
 Et bien, vous estes grosse & si ne le scauez:
 Or ie m'en vay vous dire un à un chaque signe.
 Par lequel que la femme est grosse, ie diuine.

Si quand du sacré couple, apres l'autre retour,
 Ou sur la fin des moys, ce petit traistre amour
 Transforme les amans en l'Androgine mesme,
 En leur copionction si le plaisir extreme:
 Les transporte plus haut mile fois que les cieux:
 Et les rend plus contans mile fois que les dieux.
 Ceste ethase durant, si la moyté fendue,
 Ensemble rend & prent l'influence espanduë:
 Et comme une sansue aiaurement succant.

DE LA CONCERTION

Ceste douceur sucree est de son corps versant.
Dans soy en l'instant mesme une feconde pluye
Si l'oste retire, n'a besoin qu'on l'essuye,
Si il retourne ioyeux du trac quil a trace,
Si le chemin est sec par ou il a passe
Et le fond plus profond, si ferme se ferme,
Que ce qu'on y a mis estoitement enferme.
Si du rual des amours les eslevez coustaux
Aux pleines d'alentour auallez, sont egaux,
Et tout ce long destroit par ou on entre au centre,
De l'abisme cache deffous le petit ventre
Se raccourcist estoit, et se ferre si court,
Si par la mesme on fent un ventelet qui court,
Et chatouille facheux: si les membres extremes
Deuennent repondant, et plus froids et plus blesmes,
Et si vers le nombril en dedans retire:
De trenchants eguillons le ventre est martire:
Et si lors qu'elle attend que son moy refleurisse,
Le sein luy enfe et croisse, et semble qu'il s'emplisse
Du sang rouge-blanchy, mais sans s'en trouuer mal,
Et si de son fourrier ne voit plus le signat:
De peu de cas s'effroye, une obscure berlue
Luy met un noir bandeau au trauers de sa veue
L'oeil s'enfonce en sa couche, et le blanc apparent
N'est plus blanc, n'ins se dore et n'elargist plus grand.
Mais la prunelle au fur appetisse son cerne:
Luy manquant test esprit, qui l'esclere et gouxerie:
Son regard est change, de douce, de gracieux,
En un lustre terny tristement soucieux
Et les contours batuz, et la peau qui les couvrent

Plombie se relasche & pesantement s'ouvre:
 En nul lieu, nul repos elle ne peut auoir,
 Des yeux, du nez, du col les venes se font voir
 Grosses de sang meurtry, si sa bouche est ouverte
 On voit dessous la langue une raynette verte.
 Et dans la bouche source une fonteine d'eau,
 Son teint tout tacheté, qui fut iadis si beau,
 Toute chose luy tasche & touſieurs la moleſte.
 Mal de dents, d'estomac & de reins & de teste,
 Vers le sixiesme moys l'un & l'autre teton
 S'enflant s'enorgueillift, & le petit bouton
 Qui ſur le demy rond de fa pomme ne bouge
 De la couleur de sang ſe teint, & devient rouge:
 Du col ioint à ſept næuz à demy cercles ronds
 Faict pour faire mouvoir la teste, & les poumons,
 Le deuant eſt en feu qui le visage embraze:
 Mais oppofitement elle ſent une glace,
 Et petit à petit s'amorift le désir
 Du ieu où elle a pris n'aguiere grand plaisir,
 Ou, c'eſt ie m'en desdy, quand moins eſt affouie
 Au paſſe-temps d'amour de fe iouer l'envie
 Un appetit la tient qu'on dit propre à l'oyſeau
 Qui langard defya d'Apollon le troupeau
 Cerchant en mille lieux quelque chose qu'il mange.
 L'appetit de l'enceinte eſt mieſme ou plus eſtrange,
 Ore aigre, ore ſalé, terre, cendre, charbon,
 Tout eſt bon à ſon gouſt, ſinon ce qui eſt bon.
 Mais voyant à ſouhait la chose appetifſee
 Sa desdaigneufe faim eſt aussi toſt paſſee.
 Vers le troiſiesme moys ce fol degouſt aduient

DE LA CONCEPTION

Quand le petit se meut, & le cheuer luy vient.
Mais il est plus estrange, & beaucoup plus enarne
Quand dans la Caguerote une fille se forme:
Facile à s'escouir, & pronte à se fascher,
Le cœur luy bababat soubs le tetin gaucher.
L'artere qui le fait au bras foible se pouffe,
L'estomac bondissant maints ronts aigres repousse,
Et vomit la viande, elle sent son cerneau
Se tournant viruolter, & elle boit vin sans eau
L'aschement se trainant aux reins, & à la hanche.
Et en l'aine elle sent ne scay quoy qui la tranche:
Par fois un froid frisson luy court par le milieu
Du corps, & le milieu des aines est en feu,
Cuysse & iambe luy enfe, & contre sa constance
Mainte varice noire accompagne l'enflume.
En somme tout son corps s'effomme pesant,
L'asche s'appesantif mol, bouffe, palissant,
Nonchalante, est le iour à demy endormie,
Mais la nuict tenebreuse, & des songes l'amie,
Repose sans repos toujouhrs en ressaustant
Qui elle voit ne scrait qui l'estomac luy pressant.
Qui le ventre luy ouvre, & la gorge luy ferre,
En sursaut se reueille & s'elance par terre,
Toute tremblante crie, & si grande est sa peur
Qu'asseurer ne se peut, toujouhrs luy frappe au cœur
La vision terrible, & ce qui plus l'effroye,
C'est qu'elle croit son songe estre une chose uraye.
Quant à l'eau que l'enceinte en sa grossesse fait
Blanche, clere, ou rougeâtre, il n'y faut prendre effect,
Moins aux boutres qu'on voit sur le milieu se pendre.

Moins au points vagabonds qu'on voit monter, descendre,
Ce sont des signes faux (bien que l'eau qu'elle rendra
Goutte à goutte bouillante en passant luy oindra).
C'est une piperie, une trompeuse monstre,
C'est un leure à nyais, deuiner par rencontre.
Quand le ventre s'avance, & les reins & le sein
Il ne faut plus douter que le sac ne soit plein:
Si une nuit entière es ondes de la femme
On fait tremper d'erein une mincette ame,
Ou l'eguille lingere, & que maints petits ronds
Au matin Imprimez on voye es enuirons,
Un homme est commencé, si elle est verte grise
Leurs coups sont boufferots, la preseure n'est prise.
Si le ius du chardon verdoyant, elle boit
Si tost apres le rend, certes elle conçoit,
Ou que de l'eau miellée elle boive, couchée,
Si la nuit en dormant elle sent la tranchée,
Elle est grosse, ou si close, on encense son bas.
Et que l'odeur en vienne au nez, grosse n'est pas.
Pour mieux t'en assurer mange du beurre, ou teste
Une femme laquelle un enfant male alette
Si elle rouitte apres, ces routs seront tesmoings
Qu'elle est grosse d'un fils, ou d'une fille au moins:
Broye du bel anis la douce-amere graine
Et qu'en s'allant coucher en eau clere la prenne
Si dormant elle sent d'une demangeaison
Chatouiller son nombril, c'est de fille ou garçon,
Ce sont signes communs, mais chante en qu'elle sorte
On sait si c'est un fils & non fille qu'ell porté.
Au visage riant, au port brusque & gaillard

DE LA CONCEPTION

A l'œil viuement gay, d'amiable regard,
Et à la droicté ioué où le vermillon flambe,
Et si au demarcher elle auance la jambe
Et s'appuyé de la main de ce mesme costé,
Et si dans le flanc droit est le petit porté,
Et si vers le nombril le ventre en rond s'aguyse,
Si on voit que la groisse à la mere ne'muse,
Si le teinct du visage est vermeillement net,
Et si du blanc etin le rouge boutonnet
Court & droit se retrousse & teint de couleur noire
Entemignonnement sur la boule d'ivoire,
Et si le etin droit est plus ferme & plus grand,
Et d'où premier saillir on voit le sang ja blanc,
De ce costé encor si l'artere & la vene
Refrappe plus gaillarde & ondoye plus plene:
Si à quatre fois dix son ventre sent mouhoir,
Si sur la glace encor d'acier ou d'un miroir
Elle expose son lait au plus grand œil du monde
Et luisant qu'il se muë en une perle ronde.
S'elle le verje en l'eau, sa forme il retiendra,
Si du sel elle y met, il ne se dissoudra,
Si au fond il descend, sans que par l'eau s'épanche
(Si c'est fille, sur l'eau nage la goutte blanche)
Si secret tu as mis soubs le mol oreiller
Le persil funeral, si à son reueiller
Prens y garde soigneux, le premier qu'elle nomme
Est femme, sera fille, un fils, si c'est un homme.
Fay de son eau garder dans un bocal bonsché,
Où les cheueux orins de Phœbus n'ont touché,
Passez-la, si tu voyx une binde infinie

D'animaux

D'animaux, dont jadis fut l'Egypte partie
Hardiment tu diras qu'elle a dedans les flancs
Un male, s'ils sont roux, femelle, s'ils sont blancs,
De l'herbe qui tress-bonine est à la femme en couche,
La poussiere, & l'ouurage à la mielliere mouschue
Ensemble envelopez dedans un floc laineux.
Fourrez dans le canal du membre vergongneux,
Sa saline est douçatre, estant d'un male mere
Si c'est d'une femelle au goust elle est amere.

D'autres signes entens qui desirés scauoir
Si ta femme epouzee est propre à conceuoir.
Les cheueux de Crocus en sa saline brouille,
Le grand coing de son oeil de ce melange mouille:
Si de cest oignement le flair au nez paruient
A la bouche le goust, c'est à toy seul qu'il tient.
Si par bas elle cache au soir quand on se couche
La gousse d'un chef d'ail, si au reueil sa bouche
En emprunte le goust, & si son nez le sent
Elle a le naturel à conceuoir puissant.
Et si du souffre vif on desrempe en son onde,
Et les vers si soient mis, je la tiens pour feconde.
Son eau chascun à part rende dans un vaisseau,
Face tremper neuf iours du froment dans son eau,
De celuy dont le grain au dedans de ce terme
Germera plantureux, aussi sera le germe.
De ce corps mi party de ceste liaison
Chaque part dans son eas face tremper du son
Neuf iours s'entre saluants, le son où la vermine.
Premier s'accoulera, n'inuoquera Lucine.
Que l'un & l'autre encor aille son eau versant.

DE LA CONCEPTION

Sur la chaste laittue, ou manue verdissant,
De qui premier le plant se sechera, enseigne
Qu'il n'a de quoy payer, ou bien qu'elle est brehaigne.
Qu'on face encor le grain d'orge aux epis quarrez,
Tremper en l'onde immonde en vaisseaux separerez,
Cil, du quel en dix iours ne germera la graine
Infecond bat à froid, & seme sur l'atene.
Si de soubs elle encor quelqu'un est allumant
Les thresors de Saba, de son habilement
Au tour d'elle estendu jusque en terre couverte,
Si l'aromatique entre où elle est plus ouverte,
Et trauersant son corps paruienne jusqui'en haut
A la bouche & au nez, ce n'est point son deffaut.
Il n'en reste plus qu'un, pour fournir ceste preuve:
Le ramally galban qu'en la Surie on treue
couvert d'un drap de soye & mis dans le conduit
Du laberint d'amours l'espace d'une nuit,
Si au matin l'odeur gaigne du coprs le feste,
Que la faute n'est point en la femme i atteste.
O qui au plus bas ciel d'un variable cours,
Change de nom, de face & d'humeur tous les iours,
Qui secourable assiste aux femmes en gesine,
Secoure moy aussi, & m'inspire Lucine:
Et me d'y ie te pry l'occasion, pourquoy
L'homme devient sterile, & deesse, d'y moy
Pourquoy la femme encor iadis grand vitupere,
Ne merite, & ne doit porter le nom de mere,
Dont tous deux mal-heureux couchez dans le cercueil
N'ont qui les yeux leur ferme & qui d'eux porte d'yeil.
O bons Dieux, qu'en voyces se presentans en somme,

Du costé de la femme, & de la part de l'homme,
 Est-ce point que l'esprit trop grossier ne comprent pas
 Combien des iouissants le doux plaisir est grandi,
 Et ne l'imaginant n'en face pas grand contes,
 Que l'aprehension n'est soudaine ny pronte,
 Pour du plaisir qui s'offre aller viste aduerter,
 Le cœur, qu'il face encor son propre esprit partir,
 Et descendre leger là bas tirer l'oreille
 A la cupidité qui paresse & sommeille.
 Seroit-ce point aussi quelque longue langueur
 Des membres gouerneurs, du cerneau & du cœur,
 De la forge du sang, de la chair qui escre
 Des humeours la fondree epeffement obscure,
 Des coulouers iumeaux, sucçant de tout le corps
 L'onde mestee au sang pour la verfer dehors,
 Du ventre cuisinier, où premier s'affaisonne
 Le viure, que nature à chascque membre ordonne,
 Car du sang la semence est la meilleure part,
 Part, qui de toutes parts des membres se depart,
 Des membres officiers, comme sœur subtile,
 Mais du foye & du cœur epeffement distile,
 Le souuerain cerneau y enuoit le leuain,
 Qui fait la paste enfler pour faire un œuare humain.
 A doncques si tarte est des membres l'essence
 Il n'en vient rien qui veille, qui une vainc semence
 Ou du quadruple sang feroit ce le deffaut:
 Qui est trop froid, trop sec, trop humide ou trop chaude,
 Mais en seroit point cause un grand feu qui s'allume,
 Estrangement feureux qui le gaste & consume,
 Ou que perclus & froids les semeniers vaisseaux.

DE LA CONCEPTION

Soient bousches au bientpleins de vents, des sable ou de eaux,
Ou qu'il n'y a point d'heure en la vaste lamer, p 18
Ou l'humeur abondante lesteur et la destrempre,
Que la grande iumente et la veilleuse aussi, u
Ne pensent pas fomraire ces despens regt, q
La ieunesse est semblable aux mantes ou anestages,
Le vieillard est caillé à septante ans aux gages.
Cil qui non par amour, ains par force se iaint
Sans plaisir mutuel, forceur n'engendre point:
C'est d'amour sentement la fecande puissance,
Qui rend de bon appont l'au et l'autre semence,
Pourueu qu'il soit réglé au campas de raison:
Infecond est l'amour qui est hors de saison.
L'importun, l'eboué et de façon estrange,
Est cil qui suit de pres une longue vuidange,
Ou de sang, ou de ventre, ou de fievre si endor, u
Qui pillent des esprits le naturel obresge,
Qui sous Saturne est né (elle est sa destinée)
De son sang, de son corps ne tient point ligace, 1
On dit que l'air trop chaire, trop froid ou bien mal fain,
Le trauail excedant les veilles et le bain, u
Boire d'autant, si froid, que la raison s'y noye,
Manger trop de fruits crus, qui une soudaine iogie,
Et que long temps ieu ner de traire qu'bir le coeur, u
Amerement fere, et couffé de frayeur, u
Qu'un courroux, qui i'achagrin, qui soy mesme de haine, u
Brûle ou glace le germe, et sul estiné, encore, 1
Et que qui empenoit l'ur, et l'autre canal, u
Par où du chef descend est esprit animal, u
Et par où monte au cheval le vapour qui fait meilleurs, u

De matiere chargez: cachez dessous l'oeille, q'il valq iaroit. II
 On n'engendreroit plus le principe seconde. Iupi uoi ame 113
 De nostre estre doit estre, un grain de gresle rond, venuve: Cl
 Vn humeur reluisant & qui dans l'eau ne fonde,
 Et qui ne perde rien de sa perlette ronde:
 Flairant comme la fleur des palmes triomphans, 10 iiii
 Qui tel l'a, ne faudra iamais à faire enfans. 11 iii
 Au contraire celuy est vraiment sterile 12 111
 Qui defaut ou abonde ou trop moiste distile,
 Ou froidement coulante, ou autrement gaste,
 Veut de l'esprit ouvrier, qui son humidité
 A sa poste gouuerne: où la celeste flamme 13
 Manque pour l'auier, pour y susciter l'ame.
 Ou que la gaine n'est propre pour le cousteau,
 Le manche à la cognee, & l'espee au fourneau,
 Si l'un & l'autre egal ne se proportionne,
 Quand ce vient sur là fin, que le grand coup se donne. 14
 Si la rencontre n'est en vn poinct concurrent,
 Quand vainqueurs & vaincu l'un à l'autre se rend. 15 110
 Si l'un est paresseux & l'autre trop se haste, 16 111
 Le leuain enanté ne peut ensler la pasté. 17 111 111 11
 Et or que de bien faire ils ayent la volonté
 De se monsttrer vaillans d'un courrage indomté, 18 111 11
 Les deux petits adioincts, où cesté humeur s'engendre
 Apres l'quoir receu, ne le veulent plus rendre 19 111 11
 Ou ne peuvent d'autant, ou ils sont empeschez, 20 111
 Ou d'un humeur estrange estroitement bouchez:
 Ou qu'ils sont trop usiez par ledong exercice, 21 111 11 11
 Qu'ils ont faict, en faisant à leur maistre service, q'les ois
 Ils sont deiformas los, egrenez yepuysez, 22 111 111 111

E + DE LA CONCEPTION

Ils n'ont plus de pouvoir, de volonté assez
Et le magicien qui à la noire bande
Des immondes esprits execrable commande,
Ne peut-il pas malin, pour enfans n'avoit point.
En nouant desnouer ce que Dieu a conioinct.
Qui accroire nous fait qu'une personne née
Sous le sterile aspect d'un astre infortanee,
N'est bon pour ce metier! C'e-veut qu'affrietty
Soit le pouvoir des cieux à cest un my-party.
Vne autre se fachant de se voir touſſours groſſe,
Pour pouvoir reposer essaye toute chose,
Dans la peau d'Acteon porte à ſon col pendus
Les vermeilleaux trouuez és phalanges fendus:
L'autre de peur qu'ell'a de mourir en ſa couche
Et ſi veut nonobſtant que ſon mary la touche,
Porte dedans un cuir la sterile amary
De celle que Iupina de ſon laict nourry,
Ou attache à ſon col du gé de pierre noire,
Ou dans un autre cuir le double genitoire
Du fonin cauteleux ſur le nombril ſe pend;
De la beſte ennemie au venimeux ſerpent
A ſon fenestre pied le foye elle ſe lie,
De la fiere atalante horrent de Getulie,
Trespuſſant eſt le ſuin en iuoire enboitey
En ſa matrice pris ſur la femme portey
L'autre en du cuir encor tient la graine cachee,
Premierement qu'elle ait ſa nourrice touchee.
De la femme iſenſee au porc arcadien,
Pour la pendre à ſon col auquelques un lienz
Fait de ce meſme cuir, ſi la graine incenſee

Est avecque le laict d'une anesse brassée,
 Ou bien d'une iument un poulain alaittant,
 Sois du lierre lascif le grain noir adioustant.
 L'autre porte une dent de la bouche élochée
 D'enfant qui n'ait encor sa grand mere touchee,
 Richement mise en œuvre en un doigt de la main,
 Ou de la forte epurge elle double le grain
 Tant de fois qu'elle entend n'estre plus en gesine,
 Et le porte secrete, en une secondine,
 Et cherche l'herbe encor dont le fleuron vermeil
 Imité le scorpion, & le cours du soleil.
 Les fumees du lieure à la pate velue,
 Et l'asperge ramee à la ré cheuelue
 Cache dedans son sein, & le cetrac cueilly
 La nuit que la clarté de la lune a failly,
 S'applique sur le ventre & la rattelle encore
 D'un sterile mullet, & quelque autre deuore
 Les ongles d'une mule apres que bien menu
 Le fou en cendre a mis l'ongle du pied cornu.
 Vne autre tous les iours boit l'onde mareschale,
 Ou bien le peuplier blanc certains moyss elle auale.
 Où le suc de Cirrhene hume en ceste liqueur,
 Qui fist des Indiens le cuyffe-né vainqueur:
 Ou mange un an entier l'iuresse coriandre.
 Qui engroiffer ne veut, doit autant de grains prandre
 De l'herbe que Bacchus couronne triomphant,
 Que de iour le veut faire & ne veut faire enfant.
 Et qui d'un mullet hongre ayme beaucoup mieux boire,
 Que d'estre mere encor le fecond genitoire,
 Qui du fiel de Torpille a sa honte frotté,

DE LA CONCEPTION

Aura beau se iouer, rien n'y sera gaste.
L'autre la pierre Onice au col porre pendue,
Pour estre des dangers d'anorter defendue.
Qui du violier blanc a les semences beu,
Folastre hardiment, car ne sera que iea.
Un autre ayant esté de son haname acollee,
Tout aussi tost boira la pressure caillée.
Du peland pied-boarru: Celle-là ne congoit
Qui boit du vin où trempe un barbeau vif, qui boit
La graine qu'on recherche en vain dans la fugere,
Ou du saux gaste fruits, ne veut pas estre mere.
Non plus que celle-la qui sterile fe rend,
Prenne du chevre feuil, qui lasche se prend
Où elle peut atteindre, et fueille et frant ensemble,
Trente sept iours durant du lierre qui luy semble
Arbre tant amoureuse ambrassant ses Voyfins
Si la femme purge e hume et boit ses raisins.
Peut coucher de son reste: et la rouille enfumee
Du fer victorieux infeconde est brunee.
Si du sang qui au cours des lunes se conduit,
Est le mont de Venus vermeillement enduit,
Et si tout aussi tost qu'elle se sent deliree,
Fourre les fleurs du chon qui garde qu'on s'en jure,
Dans sa creuse valee, et pousse là dedans,
Du poivre oriental les grains noirs et mordans,
Sans danger se tonra, si la semence est beuu
De l'anis, de la chanure aux lartons bien congnue.
Si du glayent on prent le dernier des oignons,
Et des satyriions les fleuris compagnons,
Et les vermisseaux pris dedans la tige creusee,

Du

Du persil mortuaire amortit qui en use.
 Comme celuy qui est es carrières trouué,
 Contre ceste tranchée, est secours esbrouué.
 Somme tout ce que fert à reserrer la playe,
 Simple ou bien composé verd & sec elle emploie;
 Iustement dispensez un pessaire en fait-on
 Pareil, non pas si gros ne si long au baton
 Dont le dieu des iardins enormement menace
 Les larrons qui d'entrer chez luy prennent l'audace:
 Ou les arrondissant comme des petits pois,
 Les poussent au dedans au declin de leur moy,
 Ou du cedre la gomme entre l'escorce enclose,
 Qui au temps mange tout pres qu'immortel s'oppose.
 Si l'un & l'autre sexe une fois en est oinct,
 Ils les faut laisser faire, ils n'engendreront point.
 Qui en eau & en sel trempe son caducee,
 Il ne perd que sa peine, & son huyle versee.
 Que si le laboureur & ses deux bœufs conioints,
 Du camphre oriental & d'opion sont oinct:
 Si du plus chast' oxier de l'enue laittue,
 De la folle hume-bauë ou bien de la ciguë.
 De la nymphe & du plant qui semble aux corps humains,
 Comme dit Pitagor's il auoit bras & mains,
 Les ius sont respanduz dedans ceste vallée,
 Nul fruct n'y produira la semence gelée:
 Il aduient quelque fois que le fond est fertil,
 Mais c'est le laboureur qui a faute d'outil,
 D'une bonne charruë, & d'un soc fort & roide,
 Dont la trempe ne soit trop chaude, ny trop froide:
 Ou l'acier n'aesté esbargement bastu,

DE LA CONCEPTION

Qui n'est trop deslié, biaisant, ny tortis
Ny trop gros ny trop court, qui iusques au fond touche,
Qui le sillon ouurant redoublé ne rebousche:
Qui enrouillé n'est point faute d'estre exercé.
Ny pour trop l'exercer le fil n'a point usé.
Car si le laboureur est poltron \textcircled{d} bisongne,
Iamais iamais n'ira droitement en besongne.
Ses bœufs à la charrue atteliez deux à deux,
(Icy doit la charrue aller devant les bœufs)
Toufours seront forbeuz plus maigre \textcircled{e} plus lasches,
Plus secz, plus alouis que ne sembloient les vaches.
Du songe de Tharaon, de chancres, de tumeurs,
Et d'ulceres couverts, plains de tristes humeurs.
Debiffez, eclopperz \textcircled{e} tout leur attelage,
Cassez, briséz, rompu, mal duist au labourage.
Si les grains que l'on doit esparandre sur les champs
Sont bruslez, empirez, cuantez \textcircled{e} meschans;
En vain bonne est la terre, en vain on la faconne.
Si la semence aussi qu'on y esparand n'est bonne,
Que fert tant d'ambageois, seluy qu'on n'entend poier,
Et parle, ne dist rien: il faut venir au point.
D'autant que les tesmoins (c'est ainsi que ie nomme)
La part qui certifie à l'homme qu'il est homme).
Aux masles plus parfaits furent donnez des cieux,
Pour plus sainement vivre, ou bien pour valoir mieux.
Mais plus exprez affin que l'homme que consomme
Le temps, l'excez, le sort, iengendre l'homme en l'homme
Pour perpetuer l'homme, \textcircled{e} que par la vertu
Propre au frere besson, triplement requestu,
La matiere de l'homme \textcircled{e} se cuise \textcircled{e} se forme,

Et moule en la iietant sur la diuine forme.
 S'il faut, lors qu'il l'eflance exerçant ce mestier,
 Vrayment on peut bien dire, il n'est pas bon ouvrier.
 Que sa mine n'est pas d'une loyale estoffe,
 Ou qu'il tient au fourneau qui trop ardent l'efchauffe,
 Et la brusle et dissipé. On cognoist cest humeur.
 Quand deuant la saison, ains que l'age soit meur,
 Il commence à quester, que sa nature encline
 A frequenter les monts, et forests d'Ericine,
 Si son petit limier dés aussi rost qu'il sent,
 La beste, son gybier, la teste il va dressant,
 Et desloge soudain (il ne scauroit pas viure,
 Sans chasser un seul iour) pour sa proye pour suture.
 Sa course a il parfaictz c'est à recommencier,
 Actif, penible et saffre, il ne se peut lasser.
 Tout preft à redresser, tant il est chaut et viste,
 Cherche s'il trouuera une autre beste au gyste.
 Tant il a le nez bon, le muffle gros et droit,
 Impatient au chaut il dure mieux au froid et au nez
 Ne demande qu'où est ce, et rebours se herisse
 D'un poil espez et noir au ventre et à la cuisse,
 Que si on le manie, on sent une chaleur,
 Qui tesmoigne qu'il a la hardiesse au cœur,
 Qui avecq tel limier en quelque bon lieu chasse,
 De masses comme bey, il peuplera sa race.
 Mais deuant qu'il arrive a sa froide saison,
 Blanche devient sa barbe et son cheveu grisant,
 Pour auoir esté aspre à monter sur l'abrefche,
 Son acre ardent humeur se tarast et dessche,
 Au rebours de celuy que nature a faict froid,

DE LA CONCEPTION

Qu'on recognoist au flanc quil a envide en astrechit. 13
Il a foibles les reins, qd la cuisse et allée. 11 ap.
Endormy, paresseux, laine est la qu pelemeug 11 ap.
Ou quelque poils follets blanchissants entour 11 ap.
De ces deux yeufs jumeaux qui ferment à l'amontral 10
Et dont furent éteuls qd l'un en l'autre frere, 10 ap. 11
Qui est levez aux cieux l'un apres l'autre et l'air 10
Celuy qui fut icy commis pour cultimor 10 ap. 11
L'adonien iardin, bontieux n'ose leter 10 ap. 11
Les yeux pour voir se pr'yoyent quell' ley face tete, 10 ap.
Pour celle le villain n'en levera la testa 10 ap. 11
Si luy faut labourer une corue fera, 10 ap. 11
Sa graine froide humide ou pointe ne gerinera. 10 ap.
Ou si pour la bonte du fond elle n'est morte, 10 ap.
Tout le fruit qu'elle rend a la mure rappoche 10 ap.

Or quelques fois giffes qd plus fauvent il tient 10 ap.
Au moule qui mal fait ne repos n'y retient 10 ap.
Du fondeur la matiere, ou qui est noire est l'entree et la 10 ap.
De la basse gorge le ou qui ils s'estrent obtrree 10 ap.
Vne haye au passage du traicters du cambray 10 ap.
Signe qu'encor entier est le ceint virginal 10 ap.
Ou quelque vent repoussé ou quelque xages d'ondes 10 ap.
Qui descend amassé et blesmes profondes 10 ap.
Vn cal, une vètrue une turbule, souuent 10 ap.
Engarde qu'on n'y peut entrer l'escouf auant au mire 10 ap.
Dix mille autres dangers assiégent leste roye; 10 ap.
Vn chancré qd un abres, une bofse, une playe, 10 ap.
Vne pierreuse roche en humpenepeff, 10 ap.
Ou quelque cicarite, ou cynialeceuse 10 ap.
Ou bien de ce vasseau la force est suffoible 10 ap.

Qui ne peut retenir, ou c'est qu'elle s'oublie, 1
 Ou qu'en dedans n'y a endroit (tant tout est plein) 2
 Pour ferre seulement un petit de leuain, 3
 Ou que de ce destroit trop courte est l'encoleure, 4
 Ou qu'en n'y entre point que par oblique alleure, 5
 Ou qu'un gousset on rencontre amplement s'ouvert 6
 Que tout ce qu'on y iette y fond, s'abisme & perd. 7
 Ou que ceste emboucheure, 8
 Est par trop restrecie, ou entierement close, 9
 Où que ce pas peut estre, assez ne baaille pas, 10
 Pressé entre les os, 11
 Ou bien que ceste place ait esté recognue, 12
 Ains que de son auril la fleur soit esté veue, 13
 Ou que long temps depuis des dents, & du flude, 14
 De l'une & l'autre bouche elle ne marque plus, 15
 Seroit ce point aussi que la semence y brule, 16
 Comme en un champ que fend l'ardente canicule, 17
 La main de qui voudra de pres s'en approcher, 18
 Ce chaleureux excess peut cognostre au coucher, 19
 Qui le germeux humeur tarist, dissipé & secché, 20
 D'un poil noir & rebours le tour de ceste breche, 21
 De la cuisse au nombril espés est remparé, 22
 L'un & l'autre estomach affamé, altore, 23
 L'un sans cesse importun à s'abreuer demande, 24
 L'autre moins soûl que las baille apres la viande, 25
 Touſtours preſte à le faire, & se moque ſoudain, 26
 Si tōft que le penſer en a faict le deſsein, 27
 Barbue, audacieufe & affre, & cholériquē, 28
 Qui pour une parolle au centuple replique, 29
 Brauenement par le gros le demarcher gaillard, 30

DE LA CONCEPTION

Fait penser qu'il y a sous sa robe un soudard,
Aussi a elle peu de cela qu'ont les femmes,
Sans ordre & sans mesure ardent plus que les flammes.
Qui la brule & la pique, ou noir il le passe
Comme une froide bise a le bord crevassé
La terre seblonieuse, encor qu'on la façonne
Sans sanceur, sans humeur ne red cè qu'on luy donne.
Celle qui au contraire est de qualibre froid,
A de son cabinet l'embouchement estroit,
Facheuse, & des plaisirz amoureux ennemie,
Gourds a les flancs & l'aine, la cuyse endormie,
Plus froide qu'un glacon & plus dure que fer,
Tous les brandos d'amour ne pourroient l'eschauffer
Feins qu'elle s'y accorde, elle s'auoit la fache
Tellement quellement du plaisir qui la fasche,
Que longue à peine achene, & si tout est perdu,
Ce peu qu'en fin finale elle a d'elle rendu,
Et ce quell à receu qui fait leuer la pastre
En l'attendant s'euante, & refroidy se gaste.
Palles en sont les fleurs, qui ne produisent fruit,
Ainçois ny fruit ny fleurs trop froide ne produit,
Et l'endroit que nature a defendu qu'on voye
Est nud, ou reusest d'un brim plus prim que soyé,
D'un peu de poil folz ressemblant au cotton,
Qui blondoye à l'entour des pommes de Cydon.
La froide humide semble à la terre trempée,
Qui a du laboureur l'esperance trompee,
Comme par trop de playe est le grain suffoqué,
Ainsi maint homme en fin se retrouue moqué
Qui pensoit au gaſteau avoir trouvé la feue.

Epouzant une fille ou une riche veue
Auecq' beaucoup de biens qu'il n'a pas amassé
De sainct pris il se trouue auoir fol epouzé
Une mauaise bague, une rosse si molle,
Si froide quell le noye & morfond si l'acolle.
S'il leue en ce terroir, voi-zy un torrent d'eau
Emporte la semence & rince son vaisseau,
Et plus que tous les moys, des moys une abundance
Debauche, gaste & rompt l'œuvre qui se commence:
Et pour le moindre effort par cest egoust penchant
L'homme à demy-forme s'ecoule s'épanchant,
Le faisant à regret, & si souuent le faire
Luy fait un tres-grand bien & ne luy est contraire.
La femme qui engendre enfans fecondement
Debile viura moins, mais bien plus seinement
Que celle qui ne vit de soy onques portee,
Qui viura longuement, mais non pas si haitree.
Enuite en cest endroit l'excez plus qu'un rochere
Qui traistre en l'eau se cache, en fin il couste cher.
Un coup d'extraordinaire est plus que vingt segnees:
Et plus que vingt encor' bien proportionnees.
Quand aux causes c'est faict. Ores disons comment
De la conception s'oste l'empeschement,
Disons comme chacun, non à chacune cause
A quelque unes, si les remedes oppose,
Ce qui deffaut remettre, oster le superflus
On ne peut pas tousiours, on ne retourne plus
De ce qu'on a este encore une fois este:
Et l'art tousiours n'est pas de la nature maistre.
Celuy d' celle doncq' que l'on a menée

DE LA CONCEPTION

Aupenible menage, et qu'ista mainte attenee
Ont ensemble passé sans avoir de leur ligthee,
Sçachent que sans amour, amour n'engendre rien,
Et qu'amour est d'amour l'ement et le lien.
Qu'il n'y a philtre aucun qui plus fort nous prouoque
D'aymer que voirs aymer d'un amour reciproque.
Ayme doncq' o quiconque ayme auoit des enfans,
Le soulas, le baston, l'appuy des vieilles gens,
D'un amour bien reglé, car l'ardemment extrême
(Tel que celuy duquel on dict que la femme ayme)
Ne dure, et gaste tost, se troquer volontiers
A l'affignation, qui ne demande un tiers
A la succession, pour son semblable faire
Qu'à la nécessité beaucoup plus nécessaire.
L'un ny l'autre ne soit enorément ventru:
Car devant que soit faict l'un ou l'autre est recreu:
Et pansus ne pourroient comodement se ioindre,
Et ce que chascun d'eux contribu seroit moindre.
Qu'ils soient de mesme trempe unz tempereinent,
Ou l'un contrarie à l'autre appointez iustement:
Non en pareil excez, non d'un bumeur egale
S'accomplit et parfaict la couche coniugale.
Suffise seulement qu'un soit froid, l'autre chaut:
Ce qu'au mary abonde, en la femme deffaut,
L'humidité, le sec, l'autre intemperature
Engendrent mariez une tierce nature.
Suis doncq' donne dedans et ne t'amuse à voir
Au ciel un pointz choisi pour faire concevoir,
Et, de peur d'y faillir n'obseruer l'influence
Propre pour retenir et letter la semence.

Ce

Ce n'est que temps perdu, seulement aye esgard
 D'estre fauorizé du lunaire regard
 Qui conduit ceste affaire, ou soit que ta femelle
 Fleurisse ou bien conçouue, ou nourrisse dans elle
 Le germe ia conçeu & desia retenu.
 Ou soit qu'il soit neuf moys au ventre entretenu,
 C'est cest astre qui fait germer que le champ ouure
 Pour engloutir le grain du semeur qui le couvre.
 Le temp plus opportun qu'il fait bon embrasser
 Pour une creature humainement brasier,
 Est lors que ta moyté à passer steur commence,
 Ou bien au mesme instant qu'à refleurir s'auance.
 (Le champ au parauant ne voudroit pas's ouvrir,
 Et tandis qu'il est moitte on ne le doit couvrir)
 Pourueu que ceste fleur vermeillement rougisse,
 Et qui ny plus ny moins qu'il en faut ne fleurisse.
 Vous estes trop fascheux, attendez au reueil
 Que le soupper sera recuit par le sommeil.
 Que depuis la minuit jusqu'à ce que l'aurore
 Laissant Titan au liet le monde recolore:
 L'un & l'autre s'accointe en tel estat unis,
 De mesme volonté, reposiez bien garnis,
 Si toute la matiere est dans le moule entrée,
 Voy-la vn enfant fait ou deux, d'une ventree.

Si le petit mignon, dont le nom est honteux,
 Est paresseux, retif, lasche, flaqué ou boyteux,
 Si qu'il ne puisse entrer en la place rendue
 Par composition, competemment fendue,
 Plus barbare seroient qu'un Scite la moyté
 Si de son paure cas ie n'auois point pitie.

DE LA CONCEPTION

Si ie ne pense à ceux qui d'un failly courage
Ne peuvent accomplir la loy du mariage.
Courage donc ami, si l'insame sorcier
A ton nerf cauerneux, fceu par charmes lier,
Par un desastre fort, & qu' enuiex s'empesche
D'entrer tout d'un plein faut en l'amoureuse breche:
Non, ne le doute point, marche maugré ses dears,
Despitant son pouuoir hardy donne dedans.
Ou inuoque celuy, que devant que tu fusse
Avoit predestiné qu'un tel party tu eusses,
Et qui le mariage a sur terre ordonné.
A fin que l'homme fust d'une ayde accompagné.
Ou par dedans l'aneau duquel ta fiancee
Fut solennellement faicte ton espousee.
Passe l'eau de ton corps, le neuz sera lasché,
Qui au milieu de l'eau t'a de boire empesché.
Est-ce faute d'humeur qui chaleureux l'estende,
Et de l'esprit archer qui ne l'enfle ny bande
Pour tout chaut le lancer iusqu'au fond roiddemēt:
Ou c'est humeur venteur bouillonnant, escumant,
Qui tout en eau se tourne & n'a plus qui le guyde,
Par son canon molasse & sans plaisir se vuide.
Or d'autat que Venus, comme on dict se morfond
Si Ceres compagnie & Bachus, ne luy font,
Et pour autant qu'aussi la belle Dionee,
L'entretien des humains, est de l'escume née,
Il nous la faut nourrir de pareil aliment
Qu'elle fut engendree en nous premierement.
Que nostre patient en tous ses repas uise
De viande qui soit chaude, humide, ventueuse:

De volaille priuee à la friande chair,
 Ou de celle qui va és montagnes nichet.
 Mais sans aucune aigreur, car tout ce qui est aigre
 Cause qu'on ne peut estre en ce duel allegre.
 Des passereaux lascifs mange la chair, les œufs
 De la pute perdris, eſt du coq orguilleux
 Le paillard genitoire, eſt les enfans deuore
 De l'oyseau cyprien, eſt ceux du lieure encore.
 La loutre chair-poisſon, le pouſupe poisson-chair,
 D'eau douce eſt cestuy-là, cestuy-cy de la mer:
 Et l'huistre au beau sourcil, tōt tout le coquillage
 Qui en flots salez flotte, ou en l'eau douce nage.
 La seche qui fe sauue en fon sang noircissant,
 La truffe sans racine tōt sans branche naissant,
 Et le fruit vendangé, qui la liqueur apporte
 Qui l'honneur merite sur les liqueurs emporte:
 Et le bled qui merite entre les blez le pris,
 Eſtant cuit, puis mangé, le grain mondé du ris
 Aueq' chair de mouton, avecq' le lait de vache
 Eſtant pris qui dormoit reueille, eſt le destache:
 Et l'Espagnole cardé, eſt le cice amoureux,
 La pastenade blanche au gouſt plus ſcamoureux,
 La femme ſonge-creux du refort la racine,
 Le pourreau, le nauveau, la Rabe Limousine,
 Les appetits gaillards, la ciboule, eſt l'ougnon,
 Au combat vigoreux rendent le compagnon.
 Mais de Crocus le blond que la trefſey foit iointe,
 Et le poiuſe Indien en egiſe la pointe:
 Le fruit du chataignier de heriffons armé,
 Et du pin montagnard de Bererinthe aymé.

DE LA CONCEPTION

Du Pontique coudrier, d'amandier, qui le porte
Fait en cœur, et la fueille à la langue rapporte,
La racine odorante à la brune couleur
De l'estoylé chardon, et des palmes la fleur,
Le nasitord brulant, qu'il esprit morne cueille,
Et l'herbe d'Irion aux roquettes pareille,
Les roquettes encor, le piquant seneué,
Ce pauvre petit haire ont souuent releué.
Le pouisot gentil, l'herbe à Mercure aymee,
Et l'autre qui du feu ardente est furnommee,
Du rosmarin les fleurs, les semences du lin,
Et la fueille et la fleur du cecropien rhim,
De l'herbe du serpent les racines plus tendres,
La racine du tam cuite dessous les cendres,
Et l'herbe qui se faict d'une épée appeller,
Auecque celle-là qui faict le laict cailler
Comme son nom le porte, et le ius de la mente,
Et de l'anis fueillu la semence odorante,
Le plaisant Aphrodit cent racines portant,
Et le giroffle encor de tous le mieux sentant,
Et de miles couleurs le diuers fasioles
Irrant en toutes parts leurs houfinettes molles:
L'ail à la forte odeur, et la bouche piquant,
La seche coriandre ajouste quant et quant,
D'asperges les rendrons, de l'orobe la graine,
Et du bierre tortu qui serpentant se traime
La semence enperlée, et les racines boy
Du plant qui fut grand prestre en l'ancienne loy:
L'escorce de Citron à la couleur orine,
Et la fille de Phorque eschangee en racine,

Fleurissant trois fois l'an, le dodonean Guy
 Engendré sur le cheyne à Iupiter amy,
 Si l s'en trouue, y soit mis, le costus arabique,
 Au defaut du costus, la racine angelique:
 Encor y adiouster il faut les poiures longs,
 Des maris paresseux amoureux aiguillons.
 Le lezard niliac, dont mainte escaille blanche
 Emaille tout le dos, & qu'une ligne tranche
 De la queüe à la teste, on mange de la chair,
 De peur que le galand ne vienne à reboucher.
 Qui la honte du cerf n'a honte en du vin boire,
 Et des satyrions le plus gros genitoire
 Dedans le laict bouilly, & celuy du regnard,
 En la lice amoureuse il peut courir gaillard.
 Mers-y l'ortie encor, & tant, desquels le conte
 Ma memoire confond & ma langue surmonte.
 Cruz ou cuits en du laict, à part ou meslangez,
 Verds ou sécs, mis en poudre, ou beuz ou bien mangez
 En sucre fin confis, ou en vin qu'on doit prendre
 Pour l'arc de Cupidon faire bander & tendre,
 Les uns pour les garder, il faut pour les confire
 Au doux suc de la canne indienne recuire,
 Ainsi du calicis le gingembre estranger,
 Touſtours verd se concerue pour tout verd le manger.
 Et de la galanga, racine aussi eſtrange,
 Pour un pareil effect la confiture on mange:
 Et celle du rousseau on prend encor ainsi,
 Et l'herbe toute entiere au beau fenoil marin.
 Et celle dont Venus fa trefſe blonde peigne,
 Et l'artichaut laſcif, dont la fleur nous enſeigne

DE LA CONCEPTION

La saison qu'il fait bon de ses amours iouir,
Quand sa pomme s'ouurant on voit epanouir:
Et celle dont la graine est semblable à la queue
Du scorpion cruel qui traistrement nous tue.
Et le doux basilic, qui son nom grec à pris:
Car des bonnes odeurs il emporte le pris.
Si faut-il qui en se rang honorable soit mise:
Celle qui appellee est du nom d'Arthemise:
De la grande ferule on fait cuire le cœur,
Pour estre en la mangeant en ce duel vainqueur.
Du pistache Persan le fruit fait comme larmes
Est propre pour donner les nocturnes alarmes.
Et le fruit rougissant du iuinebe espineux
Rend l'homme plus gaillard en la guerre des deux.
D'un bouc à longue barbe, à la teste ramee,
Du sang pour cest effect soit la poudre humee.
La gresse de pour ceau immonde, & de cinq œufs
Des lubriques pigeons engloutir les moyens,
La chair des escargots fils d'eau douce en vin boire,
Et d'un asne pesant le dextre genitoire,
Ou celuy du cheual des narines fumant,
Ou la moille des os d'un sanglier escumant:
Et le mufle & le pied prendre du crocodile,
Au mestier amoureux red l'homme plus habille.
Faut boire apres manger, mais de l'eau garde toy,
Qui du saint mariage accomply veux la loy.
Le vin y fert bien mieux, dont la douceur vermeille
Peut, mais tout d'un costé, faire abaisser l'aureille.
Dont la douce framboise au membre geniteur
Soudain se communique & fait reprendre cour.

Qui conque en veut scauoir d'avantage, qu'il aille
 Des femmes l'emprunter que ce defaut trauaille,
 Pour trop long n'ennuyer celuy qui me lira:
 Ce qui est bon à l'un à l'autre feruira.
 Qu'il se serre les flancs doucement sans estreincéte,
 D'une bande de soye en escarlate teincté:
 Et quelques iours se passe à sa femme toucher,
 Qu'il s'en aille à cheual mile plaisirs chercher,
 Sur les eaus, dans les boyts, à la pesche, à la chasse:
 Que jamais vng plaisir ne le soule ny lasse.
 Puyz retourne chez lui, le souper soit exquis,
 Les metz pour l'amour faire expreflement requis:
 Que sa femme se monstre amoureusement folle
 S'en aillent d'un accord presser la plume molle.
 Qu'ilz dorment tant que l'ourse ait faict vng demi-tour,
 A doncques reueillez qu'ils deuisent d'amour.
 Redorment là dessus, tant que l'aube vermeille
 A refaire l'amour encore les reueille.
 Si lors son arc ne bande, & n'enfonce le blanc,
 D'aller en ceste guerre il est desormais franc.
 Qu'il prenne moderé un folatre exercice,
 Qu'il se frotte les reins, les aines & la cuisse,
 Sa bouche uno pient respire souëurement.
 Que l'air soit embaumé de son habillement,
 De ses gands parfumez, qu'en son liet, qu'en sa chambre,
 La cassolette y fumie odeur de musq & d'ambre.
 L'entretien soit d'amour, & toujouors soit lisant
 Ovide ou Amadis de l'amour deuisant.
 Qu'il frequente les ieux esquels on represente
 Les doux contantemens d'un amant, d'une amante.

DE LA CONCEPTION

Qu'aux belles il se iouë, evitant le danger
Que la sienne à une autre il ne vienne à changer,
Qu'il espargne son sang pour un meilleur affaire:
La purge des humeurs est à l'amour contraire.
Contre l'ennemy froid qu'il garnisse le cœur
De l'huyleuse storax, de la souëue liqueur
Qui vient du double mont où Apollon preside,
Et dans les beaux jardins d'Aretuse héspéride.
Y meslant les parfums d'ambre, de musq. & ceux
Qui nous sont cher vendus des Arabes heureux.
Oins-en des pieds la sole, & du dos les effines,
Le membre geniteur & ses billes voyfines,
La puberte, les reins, le Perinee encor,
Mais amas n'y oubly la rançon du castor.
L'huyle de la muscade, & des noix indiennes,
L'huyle pressé du fruit des palmes Chrestiennes,
Et qu'on tire des plans odorans & gommez:
Ely, pour ioindre avec des simple ia nommez,
La poudre plus requise à l'amoureux usage,
De celuy qui guerist le cerneau qui n'est sage.
Du suc euphorbion, qui se tire de loing,
A la greffe meslée de la caille, & à l'ong
Du Roy des animaux: la racine y meflange
De qui, pour trop s'aymer en une fleur s'efchange.
Et les grains gnydiens de Thymele le fruit.
Et la brûlante ortie, & le pyrette enduit,
Enduy moy des mortelz le membre petit pere,
Prenant du fier sanglier l'escumante colere,
La cendre y demeulant de l'afnis genital,
Y refondant le suif de ce lourd animal.

Et la

Et la gresse du iars:duquel la teste on plume
 Affin que plus paillard son desir se r'allume.
 Si du nerf du iars mesme en huyle ardant plongé
 Le nerf humain on frotte,il se dresse alongé,
 Trois grains de poyure adiouste à vn caille de lieure,
 Et au suc de l'espine au mary de la cheure:
 Et du souffre vivant,d'un,de deux,ou de trois,
 Ou plus,engresses-en les vergongneux endroits.
 Du stellion la cendre(ô estrange nouuelle)
 Au iars Paladien on destrempe & demeute.
 Qui le gros ortueil droit de ce mestrange a oinct,
 Il sent,comme enchanté,son petit membre en point:
 Et s'il porte gaucher,en m sin la mesme cendre,
 Il sent pour decocher son arbaleste tendre.
 Qui tient du crocodileau bras l'os machelier,
 Ou bien enuelopé dans la peau d'un belier.
 Les rongnons d'un poulet,ou d'une grenouillette
 Entre les rousseaux nee,ou de l'onde celeste
 Le gesier enchanter,du le cheual dispos
 Qui viste gallopan de l'Ocean les flots, (mides,
 Court plus soudain qu'un dard, ces carrières hu-
 Portant dessus son dos les vertees Nereides:
 Qui de la Titimale herbe preigne le laict,
 Sur soy tient la mouelle,il sent ce mesme effect.
 Et qui dy cerf vené la croix du cœur arrache,
 Et sur soy la portant au bras gauche l'attache,
 Ou d'un taureau tout roux le nerf genital sec
 En poudre redigé,dissoult,est beu avec
 Le Nectar des humains,inste au poix d'une dragme,
 L'homme regaillardist & relasche la femme.

DE LA CONCEPTION

Or voy là l'homme en point à faire le deuoir,
Il reste maintenant de femme le prouuoir
Qui soit de son qualibre égale en toute sorte,
Affin que beauxx enfans feconde luy rapporte.
Si l'ail malicieux de quelque astre mechant
De leur iuste vouloir l'effect est empeschant.
Ou si la mine infuse en la creuse couppelle,
Irreparable faute, en la iettant se gesle,
Et à tous coups les trompe: il faut tout espronuer,
Tant que quelque remede on y puisse trouuer.
S'enquerre curieux si c'est point la froidure,
Qui cause le defaut que la paunrette endure.
Que si c'est cela mesme, opposer il s'y faut,
Ceste glace casser par le remede chaut,
Ce feu morne attifer, luy conseillant de suire
(Tirant plus au midy) le droit moyen de viure.
L'air qui au tour de nous se glisse humidelement,
Amande la froideur de son temperament:
Et faire menagere ordinaire exercice,
Combien que quelques uns peignent Venus assise.
De son corps qu'elle frotte & refrotte le tour
L'enclume mesmement où ses traits forge amour,
Les cuisses & le poil qui tesmoigne de l'aage
Que la fille est ia bonne à mener en mestnage.
Le sommeil le sang glace & morfond les esprits,
Chose du tout contraire aux onuriers de Cypris.
Que la femme ait le foing que son corps s'evacué
Par nature ou par art de l'humeur superflue.
Les auares soucis, le courroux eschauffé,
Refuscent l'amour sous la cendre estouffé.

Toute autre passion qui chaude trouble l'ame,
 En euentant son feu demy-esteint r'enflamme.
 L'humeur autheur du mal le premier banny fait,
 Et qu'elle uise des mets dont son mary usoit:
 Et d'autres pour remettre en son train ordinaire
 Le cours trop retardé de sa purge lunaire.
 Leur gouft aromatic & leur piquante odeur.
 Subtilise le foye,euantille le cœur.
 Le fenoil en est vn, & l'herbe qu'on reuere,
 Pour tant que le nom porte à la ville d'Homere;
 Et qu'elle sent la myrrhe, on mesle aussi parmy
 La graine bien sentant du memphitic amy,
 Qui faict par son seul flair, tant ceste herbe est puissante,
 La femme conceuoir, pour veu qu'elle la sente.
 L'orualle, le persil & cest herbage fainct
 Dont du grand Iupiter le grand prestre se ceint:
 Quand aux malins Demons il veut donner la chasse,
 Ou bien quand de son Dieu il implore la grace,
 De la graine duquel est saintement nourri
 Le simple & bel oyseau de Venus fauori.
 Ou devant ou apres ses repas qu'elle rasche
 Vomir le phlegme gros, l'humeur qui plus la fasche
 Cause de son mal-heur, apres auoir humé
 Du thym tard fleurissant des abeilles aymé.
 Le bouillon, & celuy de l'origan onite
 Par la porte d'en haut chasse la pituite.
 Pour doncq s'accommoder à la conception,
 Apres le vomitoire & la purgation
 A iun elle boira la pressure du lieure,
 Et la bourse pendante aux deux aines du Bieure.

DE LA CONCEPTION

*Du Bieure Amasien, my-beste, my-poisson,
Au Nectar angeuin, ou parmy la boisson
De l'onde emmellee & la mercuriale,
Soit qu'elle soit femelle ou soit qu'elle soit male.
Le poypure Perrusin, (le plant qui le produit
& nostre vigne semble, à nos raisins le fruit)
Ne s'elongne iamais, qu'elle adiouste à ce nombre
De l'arbre haut & droit dont le serpent craint l'ombre.
Le fruit langue d'oyseau, & du cerf montaignard,
Qui met la biche en rut de son mary paillard,
De la mauee visqueuse, & les herbes en somme
Qui eschauffent au liet amoureusement l'homme.
Le genitoire droit, face bruler du rat,
Cestuy-là mesme encor de l'escumeux verrat,
Ceux du regnard finet, & ceux du Capitaine
Du camus regiment des bestes porte-laine:
La feconde matrice au lieure pied-leger
Ou leur chair tendre y est aussi bonne à manger:
De la corne de cerf, l'elephantine iuoire,
La corne d'amalthee, & du vin fay luy boire.
Ou luy donne à manger les humides cerueaux.
Du veau, du cerf, du porc, de pigeons, de moyneaux.
Donne luy à manger du laict qui se fromage,
Au ventre remeschant du dain s'affre & volage
En la gresse & au sang d'un folatre aignelet,
Donne luy à manger ou à boire le laict
Qui chaudement se caille au ventre des honeste
D'un bouc, d'un chameau male, & qui pend à la testé.
Le meurte n'en fait loing, qui maugré les yuers
Pour Venus couronner maintient ses rameaux verds.*

L'honneur des beaux iardins les perles fay luy prendre
 Du plus doux grenadier, de son bouton plus tendre
 De l'escorce reduite en poudre bien menu,
 Et du coudrier basset premier de Pont venu
 Les caquerottes brusle, et la flairant racine
 Du souchet rinager, et la frelleuse aluynne,
 Et les grains emperlez du genieure epineux
 De nul autres encor, boy les eaux, boy les ius
 Ou les prens verts, ou secs, meslez, seuls, à sa mode:
 A sa propre nature un chacun s'accomode.
 L'heure plus opportune est celle du matin
 Dedans un ius de chair, dans uné foye de vin
 Auecqu'un œuf mollet en eau de fleurs d'orange,
 Ou du plant que l'abeille en ses ruches arrange
 Et qui retient le nom du Citron odoreux.
 Mais fay que ce pendant ce breuage amoureux
 Resente du cheureul des Indes l'apostume,
 Ou le flair plus exquis qui de l'ambre gris fume:
 Ou que de la ciuette il sente la sueur
 Et les plus chers parfums à la teste et au cœur.
 Qui pour leur donner corps mollement les melange,
 L'autre en les recuisant les retaille en losange
 A angles inegaux l'un large et l'autre estroict,
 En les iettant tous chaux sur le porphire froid
 N'y espargne le sucre et les espices rares,
 Le butin precieux des terres plus barbares.
 L'autre pour les garder de la corruption
 En fait en temps et lieu bonne prouision,
 Le confit és douceurs des rouséaux de madere
 Ou en l'œuvre que fait la mouche miellere,

DE LA CONCEPTION

Pour garder l'acorum tel fut tousiours le soing,
Et les mentionnez seruant à ce besoing.
Celle doncq' qui s'ennuyé estre tousiours brehaigne;
De ceste mixtion gros comme vne auelaine
Sur le temps que sa fleur commence à defaillir,
Prenne par quelques iours, puis se laisse assaillir
Du mary seiourné, impatient d'attendre
L'heure que de son faict un heritier s'engendre.
De linceste Myrrha prens de l'arbre blesse
L'humeur qu'amerement pleurant ell' a verfe,
Et l'encens quelarmoye vne autre arbre facree,
Et dont l'enensemement les celestes recree:
Du lentisque gommeux la perle distillant,
Et le boyz d'orient qui faict qu'en le brulant
On sentent l'orient, qd que le fleue gange
Nous amene flotté dessus sa vague estrange:
Et du fruit de l'enfant qu'Apollon larmoyant
En Cypre transmua eternel verdoyant.
Du Su l'espicerie qd ses senteurs exquises
Auecque l'eau de Naffe qd de rose y soient mises.
De ce petit Caos en quatre separé
Un quard pende à son col, l'esprit evaporé
Luy frappe la narine, qd l'autre part seconde
Seruira pour roller maistre pilule ronde,
Dont matineusement deux ou trois mangera.
Du tiers à son usage un pessaire fera,
Et le reste dissoult d'eau bouillance qui fume
Par sous le cotillon son petit cas parfumez
Qui n'a que commencé assez faict il n'a pas
Le haut ce porte bien, secourre aussi le bas

Femme venez icy, choisissez la matiere
 Pour à vostre besoin composer le Pessaire.
 Des simples qu'amassez i ay pour vous tant de fois
 En mile lieux cerchez, je vous donne le chois.
 Ausquels vous adioindrez la sarazine chere
 Alla femme accouchee, & ceste autre herbe amere
 De Chyron, & l'hissope aux purpurines fleurs,
 La racine d'iris enuant les couleurs.
 Iris nostre affeuremente & de l'inique Althee
 Qui fit ardre son fils par son fils outragee.
 Et le ius verdoiant du pressuré nombril
 De la femme du ciel, & l'autre plus subtil
 Du sauvage cocombre errabond sur la terre,
 Sur l'heure se vangeant de celuy qui le ferre
 Et qui l'ose toucher, frappant iniurieux
 De son ius reially en la bouche & aux yeux.
 De ce bel arbrisseau en qui le Priamide
 Fut mué, massacré du Roy tuteur perfide,
 On y mesle le ius du cornu fenugrec:
 Et des plants amoureux mets les graines avec,
 Et leur larmes encor, le suc qui semble au foye
 Que l'espicer marchant des Indes nous envoie,
 Puissant, pour des vivants contregarder les corps
 Et de corruption contregarder les morts.
 Du ledum Cypriot, la resine gommée,
 Le ius de Pauacé d'Hercule surnommée,
 Celuy du Therebinte rassallant la couleur
 Du plus luisant cristal, & des fleuves l'azur.
 Il s'en trouve qui fent servir à cest usage
 La tres-amere grene à la courge sauvage,

DE LA CONCEPTION

Et du Sumach Pontic le raisin rougissant,
Qui seruoit ès vieux temps de sel appetissant.
Et de l'epy du nard la rousse cheueleure,
Et de l'ongle odorant qui prend sa nourriture
Et sa musquine odeur dans le mesme marest
Où le Nard cheuelu & l'ongle odorant croist.
Toute l'espicerie & parfuns de l'aurore,
Auecque le saffran dont son giste elle dore
Il y faut employer, & des aluns la fleur,
Qui frejlement ce rompt, de negense couleur,
Et dont le lin se faict que le feu ne consume,
De l'argent affiné la calabroise escume,
Le Nytre chytien, sur se glacant en sel,
Et le sel dont l'on fert l'autel de l'eternel.
N'y oublly-pas les fiels des bestes plus sauvages
En qui l'ire des dieux transforma les visages
Du cruel Licaon, le blapheur des Dieux
Et Caliste sa fille, ou un Astre des cieux
D'Hippomene eshoné de sa femme courriere,
De l'admirable biene, une beste sorciere
De celuy qui rauit la fille d'Agenor.
Des satyres bouquins, des compagnons encor
D'Ulisse que Circé par ses murmures change
En bestes que la race infidelle ne mange,
Et du viste pelaud accouples-y le fiel
Et sa fierte encor, & les faueurs du ciel,
Le miel avec la cire une double merueille,
Toas deus l'ouvrage blond de l'hiblenne abeille:
Le pressurage amer du maricimboignon
Qui ores violent prent la force & le nom.

De

De celle qui du pere est à mort poursuivie,
Pour luy auoir osté le cheueu de sa vie.

De peur que ce secours ne nuse trop poingnant
Tu le modereras doucement, y iomgnant
De ces fiers animaux la venaison fondue,
Et la moille de cil qui à son dan vit nuë
Des Nymphes la princesse, où la creme du laict,
Ou le laict baratté qui de creme se faict.

En ceste grand forest pleine d'arbre & d'herbes,
De semences, de fructs, & d'animaux superbes,
Et des appriuoyez, va toy-mesme choisir
Ce qui t'est plus commode, & te vient à plaisir.
Pour fleurir on y treuee, & pour charger remede:
(Car il faut que la fleur touſtours le fruit precede)
Prens y ce qui te duit, ce qui dur & entier,
Ne te pourra ſeruir, broy le dans un mortier.

Mynce moy l'herbe verte en poudre bien menuë,
Reduy-moy l'Aromate, à la figue grenue:
Rasiele & le remefle avecq le grain bouilly.
Du lin remolissant: soit le tout recueilly,
Pour plus commodement l'adrefſer en la voye
Des trauerses d'amour, couvert d'un drap de foye.
Ou dans une toyſon conuient l'enuelopper
Puis en huile nardin mollement le tremper:
Ou en htile de roſe au ſang d'Adonis teinte,
Ou de la fleur qu'au cœur le François porte emprainte.
Sur la fin de ſon terme elle mesme ait le ſoing
A ſa meſure égal de ſe forger un coing,
S'arrondir un bouton, qu'elle mesme ſe bousche
Cependant que l'amour reciproque les touche.

M

DE LA CONCEPTION

Droit de ses traits dorez jusqu'au cœur les tirant,
Et les laissons touts seuls faire le demeurant.

En la mesme forest les matieres on tenuue
De quoy faire les bains desquels elle s'estuuue,
Cuire ou dedans l'eau douce ou es flots de la mer,
Pour veu que ioinct y soit le saunier amer,
Qui pres-terre se rame, & mille autres encore
Qu'il n'est besoing fascheux qui encor ie rememore.
Des vns elle prendra l'exalante vapeur
Au trauers d'un tuyau, & des autres l'odeur:
Et des autres encor soit la grise fumee
Par la bouche d'embas secretement humee.
Du bitume du lac, où Dieu fist abismier
La vie sodomite, & en fist une mer.
Et de l'Iuray, n'aguere entre les blez l'elite,
Et du gagate noir l'encensement proffite.
Or dans l'estuuue seche, or dans l'humide bain
Suer & s'essuyer est & plaisant & sain:
Soindre de mesme unguent, se frotter de mesme huyle
Dont son homme se frotte & s'oint, est chose utile.
Mets-y de Daphne encor la perle teinte en noir,
Et l'anet couronneé d'une fleur belle à voir:
La maryolaine gente, & qui ne porte ensuie,
Se contantant des siens, aux honneurs d'Arabie.
Sans la senteur ormettre, (ort qu'elle sente mal)
Du Bieure, or aquatique, or terrestre animal.
N'y oubly la racine à l'herbe decoupee,
Sa fleur à l'art des cieux, sa fueille à une espece
Sembla naifiuement, ny du ben blanchissant:
Le baume precieux iamais ne vieillissant,

DE L'HOMME.

46

L'huyle du triple poyure ~~et~~ des grains de ceste herbe
Qui reuange la mort d'un Roy luy trop superbe,
De celle qui s'auouë au messager des Dieux,
D'esquels s'aindre ~~et~~ frotter il affier le bas lieux
Que la nature cele, ~~et~~ que l'honneur ne nomme,
Ny plus ny moins qu'on fait quand la faute est en l'homme:

Celle doncq' qui desire un iour mere se voir,
Face ce qui s'ensuit pour son desir auoir..
Qu'elle tire du lait de la beste timide
Dont la peau de Palas couure la fiere Egyde:
Aussi tost qu'elle aura son petit Cheurotté
Ains que debout il soit, ~~et~~ sa mere ait teté,
Qu'elle face soudain de ce nouveau laitrage
Pour le porter au bras gauchiere un mol fromage,
Couvert d'un linge blanc, n'ait horreur d'avaller
L'emente d'un faucon le grand brigand de l'air,
Pour l'honneur d'estre mere, ~~et~~ n'ait horreur de boire
Du soy' rosty la poudre, ou du sec genitoire
D'un petit porcelet n'a gniere cochonné,
Qu'i seul d'une portee est de sa mere né.
Pour bien tost engroiffer mange de la racine
De l'artichaut armé de mainte ~~et~~ mainte espine,
Et le ius de la sange aux lionnes cognu
Soit premier qu'ambrasser trois iours par elle beu.
On en dit presqu'autant de l'herbe imperatoire,
Qui veut de sa racine en vin angeuin boire,
Et le royal Cumin sentry tant seulement
A lors que l'androgine ils font ensemblement:
Et si en son fecret elle estryé sa grene,
En bref elle sera de fils ou fille plene..

M. y,

DE LA CONCEPTION

Il en prendra de mesme à celle qui mangeant
Est des hieres l'œil mille fois se changeant,
Porter au col pendue vne pierre de l'aire
De l'aigle au ciel volant pour servir d'escuyere
Au Roy des eternels, ou bien pour le plus seur
Sur l'artere du bras qu'on dit respondre au cœur,
Fait receuoir la femme, eſt recevoir plus ferme
Ce qu'elle aura receu, eſt de porter à terme.
Par my ſes meſs uſer moderement de ſel,
Un maritime humeur deſeché, ſans lequel
On ne vit, on ne dit rien de plaiſant au monde,
De ſterile peut rendre vne femme feconde.
Boire quarante iours l'herbe pied-de lion
Habilite la femme à la conception.
Boire du lait d'Io que Juno la deſpite
Ialoncement moucher fit par toute l'Egypte.
Qu'elle ait ſept iours durant par ſus ſon nombril ceint
Vn bandage pourprin au fiel d'un bouc reteiné,
Quand le croissant vouſte recommande à renaître
Le face à ſon mary charnelle recognoijſtre.
Mais cependant ſe garde aux ſimples ſ'accointer,
Qui peuuent enuiueux leur affaire gaſter
La mente cependant qu'elle eſt verte n'empesche
La generation, mais ſi on l'eſt prend ſeche
Elle debande l'arc, la ruë eſt diſſipant.
Les diuers aguillons d'amour eſt du ſerpent.
Les preſtres anciens pour auoir plus propices
Les celeſtes uſoient de ruës ſacrifices
Femme du chaf't ozier: gardé vous d'aprocher

Au feste de Ceres qui seruoit pour coucher
 La pudique prestresse, & du saux le fueillage
 Rebelle se declare aux droits de mariage:
 Et toute sa semence au ius refrigeran:
 Des pauots incisez amour vaincu se rend,
 Et le campre Indien presque du tout le tue,
 Acheué de tuer il est par la laitruë.
 On dit que le perfil aux trepassez voué,
 A souuent, estant pris, l'esguillette noué.
 Les nymphes, le pourpie, & les froids iusquiames,
 Sont ennemis iurez du passe-temps des dames.
 Le vin beu par excez le sang fait refroidir,
 Et l'estude abstinent engarde de roidir
 L'arc des loyaux amans, & desbander l'empesche,
 Estant son feu natal & son huyle dessche.
 Si quelqu'une se trouve en despit de nature,
 Qui soit à l'esperon inhumainement dure,
 Plus que le diamant, plus froide qu'un glaçon,
 Qu'on voit aux esgoux pendre en la froide saison:
 Plus forte à esbranler que le pied d'une roche,
 Qui sans force forcee au montoier n'approche:
 Appren doncq comme il faut l'apprendre à sy ranger.
 Qui d'un pigeon le cœur luy donne pour manger,
 Où en quelque breuage amoureux luy fait prendre,
 La contraint volontiers entre ses bras se rendre.
 Comme celle qui porte un floc teint au sang noir
 Des sœurs volant sans plume & qu'on nomme du soir.
 Si de la titimale elle tient la moitié,
 La belle à son mary ne fera la rebelle.
 Ou si soubs son chevé cependant qu'elle dort,

DE LA CONCEPTION

Il recele le traict extraict d'un homme mort.
Ains que le fer meurtrier tombant la terre touche,
Elle oublie aussi tost sa nature farfouche.

Mais sur tout la biene eschangeant tour à tour,
Et d'an en an son sexe a grand force en amour.
Car la femme qui a sa vergongne mangee,

A l'appetit de l'homme est aussi tost rangee.
Qui la moustache encor de ce fier animant
De l'une ou l'autre leure abaisse seulement,
Elle suura soudain de son mary la voye:
Ou qui luy fait manger de la langue d'une oye,
A son plaisir la tourne, ou portant le poulmon
De l'oyseau en qui fut mue Dedalion.

Pere de Chioné, en la peau de Pigmee,
Qui fut femme, or oyseau, contre les siens armee,
Humble elle se rendra. Que si de galantis,
Qui pour punition enfante ses petits,
D'où la parole naist, los de l'aureille mange,
Sa rigueur en pitié amoureuse elle change.

Le ne voudrois pour rien qu aux femmes fust donné
Ce qu'on arrache au front d'un poulain nouveau né:
Seroit pour enrager, plus chaut que le feu mesme
Ard celle qui le prent, par ce moyen ayme.
Mais tress bien ie voudrois qu'elle eust le cœur couvert
De l'amiable aimant, le sein de iaspe vert:
Qui porte en œuvre d'or la hieracite enclose,
Au mary refuser ce qu'il demande n'ose.
Avoir dedans le doigt ou à son col pendu
Le joyau recourré dans le gestier fendu:
Ducoq, ou le beril à la couleur plus pale.

Eternelle maintien l'amitié coniugale.

*Si cause est de ce mal, un humeur abondant,
Surgeonnant, bouillonnant, croupissant, inondant,
Et l'entement glayreux, qui destrempe & qui noye
Ce peu que le pauvre homme en cest abisme enuoye:
Abisme à qui sans cesse est force de bailler,
Pour laisser cest egout regorgeant escouler.
Qui en sortant la pique & ne cesse la mordre,
Faisant en la nature un horrible desordre,
Laisstant relentissant les parois du canal
Que nature deuoit faire rude inegal,
Afin de mieux serrer & resenir plus ferme
De l'arbre renuerfe le chaut-humide germe.
Que peut-on faire là? ainsi voit-on souuent
La fleur de l'arbre choir secoué par le vent.
Le marescage ainsi qui en ce fond regorge
Le germe humain enfondre & luy coupe la gorge.
Ainsi aduient au grain en la terre receu,
Qu'une grand pluye estouffe auant qu'il soit concen.
Et tout ainsi la terre or' ores emblauee,
Est d'un lagage d'eau aual courant lauee.
Si tu as descouert par ce signe evident
Que s'en soit là la cause, il luy faut estre aydant.
Il luy faut mettre en teste une forte partie,
Sa qualité contraire ou son antipatie.
Recourir au secours & du tout ruiner
L'humeur qui veut, tyran, seule icy dominer:
Mise a sec & à sac qu'on la destruise toute,
Que d'elle il n'en demeure une petite goute.
Que l'air, que le trauail, le Laconique bain*

DE LA CONCEPTION

Le coucher sur la dure, et le soing, et la faim
Et tout ce que l'on dit chose non naturelle.
Qu'on bande, qu'on esleue et coniure contre elle,
La voy-là ie la voy qui sort secrètement,
Et par derrière fuit vaincuë honteusement.
Qu'on la laisse courir, remparans ceste bresche
Exercicurement par moyen qui la secche,
Et la reserre estroictc: et que de formais soit
Plus fidelle à garder ce qu'en elle conçoit.
Sur ayons l'acerum racine n'ouaillense,
Et celle du souchet ionc à la verge angleuse:
De la dure bistorte enterrant son pied tort,
Qui tortillé ressemble à un serpent qui dort.
Ayons la tormentille, et sa feur quinte fueille,
De forme et de vertu l'une à l'autre pareille.
Le meurte tapissant les rues de la mer,
Pour l'amour de la mere au Dieu qui fait aymer.
De Cyparis la noix, et ceste aigrette galle
De la fueille du chesne, et de son fruit l'escaille,
Et du sumach le tan, la fleur et le bouton
De la pomme punique, et le mol reiectom
De la ronce espineuse, et la perle sacree
De l'arbre qui aux dieux et aux hommes agree.
La rose vermeillette és espines croissant,
Et le rouge arbrisseau soubs les vagues naissant,
Et du liege eternel l'escorce reuenue,
Le lierre serpentant, et l'herbe cheval-queue.
L'encens atramitain et son escorce aussi,
Et le ius du Ledun graffement espessi.
Et l'un et l'autre cyste avecque l'Hypociste

Qui

Qui ne croist iamais loing de l'un & l'autre Cyste.
 Et du timide cerf le branchage bruslé,
 La motte armenienne, & le limon sellé
 De l'isle de Lemnos iadis portant la marque
 De Diane la chaste, ore d'un grand monarque.
 L'eg yptienne Acacie, & l'automnal raisin
 Par le soleil recuit sans oster le pepin.
 Et le plus franc alum & de roche & de plume,
 Du fer chalibeen l'estincelante escume,
 Et tant d'autres encor que i'ay dit cy deuant.
 Dispercez par l'aduis d'un medecin scauant.
 Des uns cuits en vin brusque on se fert pour estuaie,
 Ou bien pour si baigner on verse en une cuue..
 Les autres on siringue, ou tiede humidement,
 On reçoit les vapeurs de leur bouillon fumant.
 Ou sur la braise ardente elle en reçoit encore,
 L'odorante vertu qui fumant s'euapore,
 Où maint petit verroil ell'en pourra former,
 Pour de son cabinet l'antichambre fermer. (oindre)
 Pour les reins maint emplastre & maint unguet pour
 Les lieux circonuoisins deuant que de se ioindre,
 Ains qu'aux prises venir & que deux corps aymez.
 Hermaphroditemment soient en un tranformez.

L'autre sur qui l'exez de la chaleur domine.
 Seche, eueillee, bagarde & que Venus encline,
 Fretillard, lassine, à qui souuent le bas
 Bleffe, demange & ard moins assouuy que las.
 Ne charge volontiers: car tout ce que peut l'homme.
 Letter dans ce fourneau ambrasé se consomme..
 S'esleinct, disippe & perd si tost qu'il est receu,

DE LA CONCEPTION

Comme une goutte d'huyle au milieu d'un grand feu:
Comme qui semeroit une fertile graine,
Au cœur d'un chaut este sur la bruslante arene.
Ou comme qui voudroit avecq' un peu d'humeur
De quelque ardeur sieure estancher la chaleur.
Hé que luy ferons nous si rien ce mal n'appaise,
Si esteindre ne peut de ce chaut mal la braise.
Et quoy la lairrons-nous cruellement brusler:
Non non, crions au feu, qu'on refraischisse l'air,
Qu'on la iette dans l'eau d'un bain saint pour esteindre
Ceste flamme, & son corps faut tout mouiller & oindy
Du ius qui du nombril de Venus est espreinct:
Ou bien de la morelle, ou du branchage saint
De l'osier amerin, & que sur sa ionchee
Sur un lodier fueilli elle dorme couchee.
Comme sacre à Ceres, & là profondement
Sans ennuis iour & nuit son temps passe en dormant.
Que le soleil leuant ne la trouue leuee,
Que le couchant la laisse où il l'auoit trouuee.
Le long dormir engrasse: & qu'on frotte l'endroit
Qui demange le plus, de quelque oignement froid.
Le ius & la racine à la nymphe pudique,
T'seruent, qu'on les mange, ou qu'on les y applique.
Mais on y doit mesler de l'escume d'argent,
Et du plomb resolu en vinaigre rougeant,
L'eau de la belle fleur en riche pourpre teinte,
Et du camphre indien la gomme pure & sainte.
Du plomb iuf argenté une lame luy ceins,
Comme d'un ceinturon tout le contouer des reins.
Le songe elle perdra brouillant sa fansie,

Et l'amour qui de tour tient sa raison faise.
 Prene de la royon du passager d'Helle,
 Et la mouelle du chef du cerf eceruelé,
 Des compagnons d'Ulis, d'une cheure peureuse,
 Et en face une tante à sa playe amoureuse,
 Qui en huyle du beau lis elle tiendra premier,
 Ou au plus doux extraict des coeurs de l'amandier.
 Pour faulse en tous ses mets à la table se ferue.
 Du vinaigre froid-chaud, sec-humide il preferue
 Du boucon apposté, l'estomac soit repeu
 D'herbage cru & verd, & qui nourrisse peu.
 De cent sortes de fruités de garde ou prime-rouges,
 Prune, pesche, abricot, fraise, cerises rouges.
 Le cocombre, & sa suitte & salade d'esté,
 Le laict ou doux ou aigre, & ce qui a esté
 Aux froides deffendu d'une loy rigoureuse,
 A celle il est permis qui est trop amoureuse.
 Et la pomme sujette à mile-fois changer
 Son nom, son goust, sa forme elle peut bien manger.
 Et la poire qui est mile-fois plus diuerse,
 Et la molle chasteigne à l'escorce qui perce,
 La semence de fanle auontant de son fruité,
 Le fruité que l'ozier chaste a chastement produict.
 Du cheneé la grene, & la dure qu'engendre
 Le cheure-fueil qui ose à un plus fort se prendre.
 Et tant d'autres encor lesquels par elle pris
 Refroidissent pudics les ardeurs de Cypris.
 Si elle ioinct du fiel de cil qui sur sa crouppe
 En Crete traicta la mareine d'Europe,
 A la gresse meslé du traistre, qui mussé :

DE LA CONCEPTION

Piqua mortellement le pied d'Euridice,
Ou au sain d'Elpenor elle pourra encore,
Ce fier vaultour donter qui son foye deuore.

Sifont vens entonnez prisonniers detenus
Comme ceux qui enferma es peaux de boucs cornuz
Des tempestes le Roy, de peur que par leur rage,
Ulis ne perillast par un autre naufrage.
Ou tels que ceux qu'on oit es abismes hurler,
Et qui les fondemens du monde font crouller:
Ainsi des vens enclos au ventre la secouffe
Resouffle la sarmence & dehors la repousse.
Et comblant tout ce lieu de son estre leger,
Ne laisse espace aucun pour un homme y ranger.
Que sil y est receu ell l'agit & bouillonne,
Tout ainsi que le flot que le nort tourbillonne.
Vers ces quartiers y a un champ plein & vng
D'herbage bien menu & de fleurs bien garny,
En forme de triangle ainsi que l'on desseigne,
La riche region que le Nil sept fois baigne.
Si elle ne conçoit, mercy ce mauvais vent,
Elle touche, elle voit, rondement s'esleuant.
Un petit moncelet se hauffer su la pleine,
Auecque une douleur qui luy fassade l'aine,
Auecque un petit bruit remurmurant un son
Tournoyant à l'entour de ceste liaison.
Dont la mere à l'enfant & l'enfant à la mere
Se sappe pour succer sa viande premiere.
Quel remede a cela? grand les portes ouvrir,
D'emplastres, de sachets le ventre luy courir:
L'estouffer, l'accabler, par parfums, par pessaires

*Le frotter, le chasser par les armes contraires,
Que l'ingenieux maistre a prestes dans la main
Des simples chautes & secz, qu'il y employ le grain
De l'anis, de l'aner, du cumin, de la rue,
La mente & le mentastre à la fueille bourruë,
La drogue du leuant, dont i ay par sa vertu
Le froid son allié n'aguiere combattu.*

*Et quoy de ce d'estroit, si l'entree est estroite
Si de ce gil-batard la goulette n'est droite:
Mais tourne de biais, ou bien de la façon
D'une trompe guerriere, ou d'au lent limaçon,
Si que le laboureur qui n'est ny froid ny lasche,
Et qui à pris ce champ de la nature à tasche,
Tout droit entrer n'y puisse, il a beaus efforcer
Pour de ses reins seconds soy-mesme ensemencer.*

*N'est-ce pour enrager, qui n'a loysir d'attendre.
Un peu de patience, entens, ce qu'il faut prendre:
Les semences du lin, le senegré cornu,
La manue & laguy-manne, & du cassier cognue
Au seul Egyptien, la liqueur noire douce
Que nature enchaissa en l'estuy d'une gousse,
Et tout ce qui est né expres pour remollir,
Fay-les en moytié huile en moytié eau bouillir
Longuement, & souuent mouille ceste ouverture,
Mouille-la tant que molle ell devienne de dure,
Se laue de ce bain, & du marc epessy
Un pessaire se fourre au trou trop restrecy,
Qu'elle y laisse long temps, puis son qualibre augmente,
Tioingnant du Souchet la racine odorante,
Et des Indes l'ispy: pour plus mollifier*

DE LA CONCEPTION

Entassez-y le fruit du porre-lait figuier.
Remettez-le violent d^e par force le pouffe
Et plus ferme e^t plus gros dedans la mesme pouffe.
Qu'il croisse encore un coup, la fueille d'Arthemis,
Et des puces avecq' les deux plants ennemis,
Et les pleurs que myrrha arabesque larmoye:
Mais fait le tout courrir d'un drap en fine soye.
Adioints y les senteurs des penchereus parmi,
Iamais n'en soit absent de smylace l'amy,
Que ce coing engressé pouffe fort roidde d^e ferme,
Si souuent que ce tronc s'ouvre fende d^e deferme,
Et s'il va biaisant dy moy que feras-tu.
L'auray pour redresser ce passage tortu
Une tante de plomb, je mettray ceste soudé
Pour long temps l'y tenir, en la fosse profonde.

Et si quelque meschant au demeurant fasché
De te voir des enfans ta le ventre bousché,
Et si par un boucon, par charme ou autre chose
Ta matrice retient infécondement close:
Si l'autheur du meschef me peut estre euident,
L'yray tost au secours à son contraire aydant.
Combattant per à per l'auray le choix des armes,
Aux charmes opposant de plus forts contrecharmes.

C'est assez pour ce coup ce n'est ores le temps,
Icy n'est pas le lieu de rendre tous contantes:
Au docte manourier la cure soit remise
Quand la cause requiert qu'on use de main mise.

Mais d'autant que chacun desire volontiers
Plus-tost qu'une heritiere auoir un heritier,
Mesmement les plus grands, les nobles e^t les princes.

Pour leur laisser leurs noms, leurs armes, leurs provinces:
 Le magistrat aussi en voudroit bien avoir
 Pour avant que mourir à ses estats pouruoir:
 Et aussi que nature au plus parfaict s'adonne,
 En ces vers la facon d'un masle ie leur donne..

Lors que l'aage de l'homme est presté à faire fleur
 Que l'humeur amoureux bouillonne dans le cœur,
 S'il trouue une moyté à sa moyté égale,
 Tout du beau premier coup ils produiront un masle.
 Il ne s'y faut lasser y allant trop souuent:
 Qu'il obserue songneux la part d'où vient le vent.
 S'il tire du costé des aquilons qui tremblent,
 Ils feront un beau fils si leur pieces assemblent.
 De toutes les saisons plus commode est l'Eſté
 A faire des garçons, sur le dextre costé,
 Où le sang demicrud au sang vermeil se forme.
 Que maistresse du liet la femme tousiours dorme:
 Et si lors que parfaict de son fleueue est le cours,
 (Ce qui faire ce doit en cinq ou en sept iours)
 Si des le premier jour que la vague est passée
 Elle est iusques au quint tous les iours embrassée:
 Elle engroiffe d'un fils, iusqu'au huit depuis cinq
 Son flanc, tu faux nature, est d'une fille enceint.
 Si de huit iusqu'à douze elle se fait cognoistre,
 D'un masle elle ierra son ventre enfler et croistre.
 Passé douze, l'on dict, que ce qu'elle fera
 De Mercure l'enfant et de Venus sera.
 Et si la femme grosse a iuste terme enfante
 Quand en sa plenitude au ciel Phebe est luissant,
 A la premiere foys qu'ils se ressemblent.

DE LA CONCEPTION

S'ils ne barrent à froid un male ils forgeront.
Mais si la femme accouche en la lune nouuelle,
Et qu'elle engroisse apres, sera d'une femelle.
Qui veut un fils planter, qu'il ne face l'amour
Que depuis la minuit iusques au point du iour.
Car celuy qui tout soub apres souper besongne
Ne fera qu'une fille, ouusage d'un iurongne.
Qui la ré du chardon horriblement pointu
Mange, qui mange encor de l'arrichaut testic
La delicate chair suçant l'escaille tendre,
En sa moytié fendue un enfant masle engendre.
Qui veut faire un beau fils mange le gros ongnois
De ceste herbe portant des Satyres le nom.
Qui de Cynosorchis mange aussi le plus ferme,
Sa femme lucy rendra un fils au bout du terme:
Si ell a pour sa part le flestry ramoly,
A pestrir une fille elle n'a point falli.
Autant dire en peut-on de la plante greuee
Du Dieu au chef cle, a la plante empennee:
Et tient on si la femme estant son moys escheue,
Bien tost apres le ius de ce plant masle a beu,
Et la fueille mangé trois iours durant l'espace,
Pour veu que son mari au quatriesme l'ambrasse,
Qu'elle patronne un fils, mais du fueillage vere
Son parnasse fendu cependans soit couvert.
Mais si de la femelle elle mince, elle pile
Et en bume le ius, ne fera qu'une fille.
Si ensuiesement une enceinte a mangé
La Sarrazine masle au fueillage alonget
Avecque le rosty du rauisseur de celle

Qui

Qui des trois parts du monde a nommé la plus belle.
 Ou en la chair d'Apis, qui le premier trouua
 Le contre qui premier l'Egypte cultiuua.
 Ceste planete enveloppe, & de sa main secrete
 Pour un masle y mouller dans sa fente la mette.
 Si le mari encor durant le doux sejour
 Qu'il faict en Salmacie, la fontaine d'amour:
 Si baignant Androgine avec un blanc bandage
 Le pied dextre se lie, un masle est son ouurage.
 Cest un peu plus que rien, si l'autre pied est ceinct,
 Lors que deux ne font qu'un d'un lien qui soit teint:
 Que si l'un des beffons pris du costé du foyë
 D'un rat & d'un verrat menument on poudroye,
 Et qu'il soit par la femme enuieusement beu;
 Si retenu ell'a, un masle ell'a conseu:
 Si au contraire arriuue une fille elle engendre.
 Si du gauche on luy fait le tesmoignage prendre:
 Si le caillé d'un lieure est pris par le mari;
 Si d'un lieure femelle, on donne l'amarri:
 Ou le rond tourbillon du masle pour le boire:
 Si souuent elle mange, ou boit le genitoire
 Des piolants pouffins, iuste au terme prefix
 Lucine appellera accouchant d'un deau fils..
 Que pour rendre plus beau & de meilleure grace
 Tandis quell'en sera grosse & nourrice, braffe
 Et masle ensemblement de la pomme de pin
 Le fruit né sous l'escaille, & du laict, & du vin,
 Et l'amoureuse Palme, & la Myrrhe eploree,
 Et de crocus de blond la perruque doree.
 Qu'ell prenne du matin de ceste mixtion:

DE LA CONCEPTION

Qui fert tout d'un beau train à la conception,
On dir, chose admirable, une chose diuine
Qu'elle mangeant souuent, quand son terme auoyssine
Le fruct du flanc coingner de poils d'or cotone,
Un fils enfantera à la bonne heure né,
Ayant l'ame gentile, industrieuse, accorte,
Et fera que legeré à son terme le porte.

Mais ce n'est pas le tout qu'enceinte deuenir,
Il faut ce cher deposit fidelle retenir
Et l'empescher de fondre, & par la mesme porte
Qu'il y estoit entré qu'auorron ne ressorte.
Par le persil bastard il est fixe arresté
Si la bouche le prent, le panais moucheté
Trop glissant le retient, & la maine qu'on pile
Auecque gresse d'oye, enduite y est utile.
Au secret des secrets qu'on ne toucheny voit
Applique l'oingnement qui de l'huyle reçoit
Que de la noix royale à fine force on presse.
Et l'encens myneen, & du porceau la gresse.
De la sauge la fleur & son fueillage blanc
Viuisent le fruct demi mort dans le flanc,
Si par la mere ell'est durant sa grossesse prise
Comme la tormentille ou prise ou dessus misse,
Aussi bien que sa seur au fleurissant espy.
Ardre l'on fait le corps de l'archer porc-epy,
Qui contre son chasseur herisse mille pointes:
Ses cendres elle boit, ses aines en soient oinctes.
Fays en autant encor brulant les herissons
Par la nature armez d'autres mille poinçons:
Et sur ceste partie à nommer des-honneste

On plaque l'animant qui tire de sa teste
 Corne, pour se guyder, qui sans pieds & sans os.
 Niomide, sa maison charge dessus son dos.
 Or à fin que ce fruit en sa coque demeure,
 Son temps determiné, que la datté n'en meure,
 Face au soleil secher, & le grain duquel Tyr
 Teint les draps precieux, pour les princes vestir,
 Du lentisque perlé, & ceste gomme encore
 Dont le paure pecheur l'ayde du ciel implore:
 Conjoinctement ensemble en un eau frais meslez,
 Soient par la femme grosse en humant auallez.
 En l'herbe du gramen à la blanche racine
 Qui cerche curieux y trouue vne vermine:
 Ains, que ce vermisseau à la terre ait touché
 Que l'enceinte le porte à son col attaqché,
 Ou que cinq ou que sept de ces vers ell detuorez.
 Ou si le poissonneau qu'on appelle remorez,
 Qui sur la rade peult aux Nort d'est resister:
 Et deux grands gallions eschouez arrester,
 De deux grands empercurs, ou bien ceste coquille
 Ou premiers engendra du ciel chastré la fille
 Qui n'eut moins de pouvoirs les desseings ruinant.
 De ce cruel qui guide alloit effeminant.
 En chastrant sa ieuresse, au bras tien attachée,
 Ell portera son fruit au neufiesme accouchee.
 Si encor ell tient une branche de guy,
 Religieusement sur le chevreuilly:
 Religieusement si ceste branche porte
 Ne craigne le danger que iamais ell auorte.
 Celle qui de l'oyseau qui plane au ciel volant

O q

DE LA CONCEPTION

Qui ministre au grand Dieu le tonnerre brulant,
Qui se baignant dans l'eau sa jeunesse retrouue,
La pierre peut auoir sans laquelle il ne couue
A son col appendue, attacher à son bras
Fera que l'embrion ne s'ecoulera, pas.
Et le iaspe madré de cent couleurs diuerses
De verte se changeant en rouges, jaunes, perses:
Et celle là qu'on trouue és ventrailles du Dieu
De Memphis, ressemblant à celle qui du feu
Du tombeau de Typhoe, est recuite eſt brulee.
Ou celle là encor' de la beſte immolee
Pour la greque Iphigene, ou celle de saint Pol:
Si l'une de ces trois, ou qu'on la pende au col
Ou qu'on l'attache au bras de quelque femme enceinte,
Qu'à bon port ell' n'arive il ne faut auoir crainte.
Qu'elle reçoive en bas la puante vapeur
Des charbons arroſez de l'infame liqueur
Que rend l'animal fier que des ondes le maistre
Pour servir aux humains de la terre fift naître.
Ou eſgorge la beſte en qui le cuyſſe-né
S'eſtoit, tremblans de peur, en Egypte tourné.
Comme les autres Dieux celez ſous autres beſtes
Chaffeſez par les geans de leurs maifons celeſtes.
Fais en bruſſer le cuir rebours fe heriffant
De ce pouffier cendreux, ſi ſon corps eſt grefſant,
Iufqu'au neuſieſme ira: eſt ainsi chasque année
Renaitre ſe verra d'une belle lignee.



LE TEMPLE DE L'AME, EXTRACT
DE L'ESCULAPE DE R. B. A. M.

A

TRES-HAUT ET TRES-IL-
lustre Prince, Monsieur le Duc,
fils de France, & frere unique
du Roy.



Sistre à mes desseins, ô diuine puissance,
Et me fais acheuer l'œuvre que ie commence:
Œuvre laborieux, sur nul autre imité,
Temple, que le premier à la diuinité
De l'ame ie basty, le premier ie dedie
À l'ame, qui de l'homme est l'immortelle vie.
Fay, qu'immortel comme elle il puisse triompher
De l'eau, du feu, du temps, de l'orage & du fer.
 Ie ne quiers que me soit ceste grace donnee
Par ton moyen, Pallas, deesse vierge-née
D'un dieu éceruelé, & de toy ne depend,
Apollon, mon secours, ny de ton fils-serpent.
De vous ie n'ay que faire: Aussi ie ne m'addresse
A si fantasques dieux, ny à telle deesse.
 Ains, Seigneur eternel! qui n'es pas un dieu feint,
Cest toy, qui m'octoyras un entendement sainct:

O ij

LE TEMPLE

Et qui m'enseigneras la science parfaite,
De Bezalel l'eleu excellent architecte
Du sacré pavillon, que tu vins habiter,
Dieu entre nous mortels, que je puisse inuenir
Aussi nouveaux desseins, pour ouurer & parfaire
Le tabernacle humain, de l'ame le sacraire: (re)
Reforme moy le cœur, & me conduy la main:
Car sans ceste fauerur mon labeur seroit vain.
Vous qui n'avez de l'ame opinion estrange,
Et n'imaginez pas que ce soit la mesflange
De la terre & de l'eau iointe tempereinent,
Que de l'air & du feu prenne son mouuement.
Que soit une armonie accordante en discorde
Des freres ennemis que la discordé accorde.
Que ce soit un esprit chaudement allumé,
Un sang arterieux dans le cœur enfermé,
Vne glissante humeur dont nostre corps s'abreue.
Vne moitte vapeur qui de l'humeur esleue.
Vn feu tout espesty d'athomes rondelets,
Vn esclair agissant dedans noz intellets,
Vne essence uniment aux animaux commune,
Qui d'une esparse en tous se refait de tous une.
Entrez-y librement: car il vous est permis.
Par moy qui suis son prestre en ce temple comis.
Cest à vous seulement que i'en ouure la porte:
Doncq' approchez-vous en, mais quel'on y apporte
Un cœur non curieux, n'envoulant plus sçauoir,
Que l'esprit en comprend & là veü en peut voir.
Venez & regardez la merueille de l'œuvre.

Ou l'aduis merueilleux de l'ouurier se descouvre.
 Et d'elle quant à moy, que le sor inconstant
 Et l'ordre sans raison n'en scauroit faire autant.
 Que ses compartimens sont pris sur le modelle,
 Tire dans la pensee infinie, eternelle,
 Representacion de la diuinité,
 Ainsi que le rayon est fils de la clarté.

Mais arriere bien loin, ô vous troupp'e infidelle,
 Qui vous figurez l'ame une chose mortelle.
 Escartez vous d'icy, retirez-en voz pas:
 Car dy mettre le pied vous ne meritez pas.
 Retournez vous veastrer, pourceaux, dedans l'ordure
 D'un Protagore Athée, & d'un sale Epicure,
 On de sa propre main Dieu soy-mesme s'est peint.
 Et vous gardez d'entrer dedans ce temple saint:
 Affin que ne souillez par vostre dire infame
 Le saint des saints où est le logis de nostre ame:
 Si ne voulez sentir la vengereffe main
 Du tout puissant qui peut foudroier tout humain.

O grand Duc c'est à toy (encore que suisie)
 Ton illustre vertu soit de la faulse enuié)
 Que desormais i'adresse & mes vers & mes veaux.
 Soit doncq' leur cours de grase & facile à heureux
 Haut en est le subiect, & l'entreprise grande,
 Aysee ell' me sera, si mon Duc le commande:
 Si de son oeil benin il me fait le signal
 Au Cigne Vendomois il me peut faire égal.
 Et plein de la fureur qu'aux siens Phœbus inspire,
 De mortel desormais on ne m'orra rien dire.

LE TEMPLE

Tant aura eu de force en mon entendement
De mon Prince & Seigneur un clin d'œil seulement.
Car, ou soit que tu guides une nombreuse armee
Par ta vertu presente à bien faire animee,
Rendant les plus couars magnanimes & forts:
Ou soit que tu preside entre mille Nestors,
(N'ayant pas accomply de ceste vie humaine,
Qui sans retour s'en va la troisieme semaine)
De ton sang trop prodigue, à fin de soulager
Tes François, non plus francs du ioung de l'étranger:
Et pour mettre une fin par une paix durable
À la guerre, aux vainqueur, & vaincu dommageable,
En destournant le fer rouge de nostre sang,
Pour des tyrans ouvrir l'estomac, & le flanc,
Et resoudre en un rond du Croissant les deux cornes,
Du paternel Royaume outre-plantant les bornes.
Que de nom, & de fait fatallement tu sois
À tes aimez François, suray Hercule François,
Et des Muses l'amy tu puise estre en la sorte
Que François ton ayeul, dont tiers le nom tu porte.

Apres que du Caos l'univers fut éclot:
Que sur les elemens, sous ta rondeur enclos
La grand' tenté des Cieux fut autour estendue,
Et la terre habitable aux animaux rendue:
Ayant fait resserrer l'onde en son propre lieu,
Il ne manquoit plus rien à l'ouvrage de Dieu.
» (Dont la ferme parole est dessai l'œuvre faite,
Qui aussi tost est dite, aussi tost est parfaite)
Que l'animal divin, lequel il composa
De son souffle, & d'Argile, & puis se reposa.

Car

Car c'est aussi pour luy que Dieu feist toutes choses.
 Et en luy seul il a toutes choses encloses.
 Quel autre eust peu du ciel admirer l'ornement,
 Adoré son ouvrier religieusement?
 Quel autre eust habité ceste grand' maison ronde,
 Pour l'homme seul bastir au beau milieu du monde?
 Pour ce il fut reserué à creer le dernier
 Pour estre uniuersel de la terre heritier.
 Doncq' du grand Tout apres (d'o toutes les parties)
 Furent diuinement par bel' ordre assorties
 Fut comme en un recueil en l'homme ramaßé,
 Et fut son petit corps sur le grand compassee.
 Soit qu'en bas tu regarde, ou le haut tu contemple,
 Et le moyen avecq', tousiours tu vois l'exemple
 Du tre grand uniuers, ce n'est doncq' sans raison
 Que du petit au grand ie fais comparaison.
 Chere Muse dy moy comme a esté bastie
 De l'humain Microcosme à part chasque partie:
 Et commençons au chef, qui tient un pareil lieu,
 A l'ame, que le ciel tient au regard de Dieu.

Sur un mesme patron, d'une mesme matiere
 Que les cieux furē faits de la main toute ouuriere
 Il fut crée aussi, et compassee en rond,
 Sinon deuers l'Ouest, et de la part du front,
 Qu'auancer on le voit: car alors qu'on le preſe
 Pour l'affoir sur son tronc, entre les mains s'affaisse.
 Ceste matiere tendre, et non trop ferme encor
 Et de la part du Sud, et du costé du Nor.

Ainsi que l'artisan orne et pare son œuvre
 D'une tres fine soye ell' le suruest et couure,

LE TEMPLE

(Soyé que les humains appellerent cheueux)
Fors la bouche et la ioue et le front et les yeux.
Car nature, qui fait tout à nostre aduantage,
La facen' ombragea de poil comme au sauvage,
Qui ne porte respect, qui n'a le point d'honneur
Dont l'apperit folatre est guy de et gouuerneur.
Qu'elle peine eust c'esté: car tant plus on moissonne
Ceste es pesse toyson, plus druë elle foisonne.
Comme un nuage gros de bruit, de vents, d'humeur
Nous desrobe a noz yeux la celeste lueur.
Si aussi Dieu en faict chenuel le visage,
Comment y eust-on veu reluire son image?

D'un suc lent et fumeux fust faict le cheueu froid,
Pousé par la chaleur hors du pignon estoict,
Par le cuir aussi froid, pour reparer la teste,
Et pour la r'emparer inutil quant au reste.
Femmes, penseriez-vous que d'un vil excrement
Fust faict de vostre chef le superbe ornément?
Qui est-ce d'entre vous, qui n'estale une tresse?
De qui, suivant de choist: l'infallible promesse,
Perdre vous ne deuez seulement un cheueu.
De Dieu les fauoris on reconnoist au veus
Du Nazarien pur qui par son efficace,
Leurs ennemis vainquoient, et leur donnoient la chasse.
Que si cest ornement est du chef abbatu,
De soy on sent partir l'invincible vertu.
Entre les francs iadis ce poil faisoit cognoistre
Cil qui leur Roy estoit, ou qui meritoit l'estre:
Anelé, frizotte et comme flots flottant,
Alloit au gré du vent les espanles bactant.

*Vn signal qu'à sa gent il auoit la franchise
Recoux, à l'étranger villainement soumise:
Et mourroit volontiers plustost que de rechef.
Ce royal parement luy fust rauy du chef.
Qui des estoilles sçait combien le nombre monte,
Il sçait certainement de noz cheueux le conte.*

*Du masle le menton de mouftaches orné,
Et du poil fust encor, qui toutesfois n'est né
Si tost que cil du chef, mais à poindre commence,
Quand l'homme entre en la fleur de son adolescence..
Prest à prendre le ply, & qu'amour le vainqueur.
Allume son brandon au fusil de son cœur.
Instement sur le point qu'Hercule estoit en perre,
A choisir le sentier qui droitement nous meine
Sur la penible roche où se tient la Vertu,
Laisstant de volupté le grand chemin battu.
Lors qu'inégalement l'homme enfile sa parole,,
C'est ce qui met la barre entre la femme molle
Et l'homme courageux, le menton estant nu,
A quoy eust sa moytié l'autre moytié cognu?
Ceste barbe honorable est un assuré signe
De la masle vertu eschauffant la poitrine..
Que nul ne doit porter d'homme de bien le nom,
S'il ne porte premier ceste merque au menton.
Par ce merc l'on cognoist à quil aage & l'usage
Les tiltres ont aquis d'homme sçauant, & sage.
Ce fut pourquoy iadis au grand Dieu d'Epidaur,
L'antiquité donnoit une grand' barbe d'or :
Par elle on discernoit le philosophe graue
D u populaire ras; le patron de l'esclave.*

LE TEMPLE

Cest ce qui l'homme auance, d^e le pousse en credit:
Or qu'un Mysopogon le contraire en ait dit,
De ce poi^s venerable accomparant la grace.
A d'un bouc enfumé la tres-sale barbasse:
Ell monstre aussi que l'homme est le chef d^e seigneur
De la femme, qui doit à l'homme son honneur.
Qu'un homme soit sans barbe, est-ce pas pareil blasme
Que voir à descouvert sans cheueux une femme?
Chose autant triste à voir est un menton razé,
Qu'un pré par où la saux a n'aguere passé:
Que le cheual sans crins, d^e que l'arbre sans fueille,
Plus difforme que n'est d'Horace la corneille.

Le n ose leuer l'œil, pour voir si grand' beauté,
Qui superbe s'e monstre en cest autre costé:
Tout esblouy je suis quand ces yeux ie contemple,
Ce front large et poly, et l'un et l'autre temple,
Confus quand i oy ou voy le nectar distiller
De ce double corail, qui s'ouure pour parler:
Le me pasme d^e me perds, voyant qu'un doux sourire
La bouche à l'environ mignardement retire.
Quand d'un nez alligué ie voy le gentil traict,
Et des sourcils vousitez l'un et l'autre arcelet,
Et la double paupiere habilement frangee
De petits brins de soye vnement arrangee:
La cresspine de l'œil, qui le couvre et deffent,
Comme ell se haulse ou baisse, et se plie ou s'estend.
Mais rauy ie me sens d'une vermeille jouë,
Où la grace vermeille avecq' le ris se touë.
Sa fossette m'affolle, où Venus ses attractis
Recole, et d'où son fils armé de mille traictis

Traitement embusché, et sans qu'on s'en aise
 A quiconque y regarde au cœur droitement vise.
 Quelle presumption seroit ce? me vanter
 Les singularitez pouuoir toutes chanter
 Que nature a uni en un si peu d'espace?
 Dire comme ell' a peu en si petite place
 Sur un cuir simple et prim en cent mille façons
 Representer aux yeux du cœur les passions?
 Comme frappé il est par la puissance emeuë
 Du sens premier emeu, par la chose aperceue.
 Les esprits et le sang consecutivement
 Courrent incontinent apres son mouvement,
 Que si l'obiect luy plaist, le cœur soudain envoÿe
 Son sang, pour annoncer au visage sa ioyë.
 S'il est triste ou pensif, s'il est saisi de peur
 Aussi tost fuit le sang se renfermer au cœur.
 Mais s'il se sent coupable et de sa faute ait honte,
 Viste ce vermillon en la face remonte:
 Enuie, et son contraire, amour, desdain, espoir,
 Se font par leurs couleurs en ce miroir voir.
 La fureur fait palir, et la trahison blesme
 Tant plus veut s'excuser plus s'accuse soy-mesme.
 Prothee oncq' ne changea de forme si souuent,
 Ny le chameleon, qui ne vit que du vent,
 Que l'homme fait la sienne, où souuent se reuele
 Ce qu'és cachots du cœur traistrement il recele.
 Si qu'à tort contre Dieu tu murmures moquer,
 Ley reprochant qu'il n'a, pour voir au fond du cœur,
 Au fenestre costé ouvert quelque fenestre:
 Ton visage changeant te fait assez cognoistre.

LE TEMPLE

C'est de là, c'est de là que cognoist un chacun
Si l'est ami ou non, ou s'il est importun:
Si l'est des favoris, ou s'il est hors de grace,
Si qu'au ciel estoilé l'accompare la face.
De là chacun attend de son espoir la fin,
Comme sera l'aspect, favorable ou malin.
De là le courtizan sa fortune presage,
Comme il verra muer du prince le visage:
Ainsi chacun d'en haut l'influence est suivant
Comme en mer le nauire est poussé par le vent.

Le chef doncq' couronné d'une espesse perruque
Ceindant le front, la tempe, & l'oreille, & la nuque,
Imitant l'hémisphère, où la nuit fait son tour.
Quand le char delien nous rapporte le jour.
De deux toiles se vest: tresfine est la première,
Une également blanche, mince & légere,
Faicte pour regarder, & le pourfil parfait
Qui l'œil de son Ouerier & l'esprit satisfait.

L'autre, qui est dessous epesee & pertuisée.
D'invisibles pointons de la veine est tramee,
De l'artere & du nerf, & c'est celle qui sent
Ce qui plaît au coucher, ou luy est déplaisant.
Ces cuirs font un tissu dont la teste est munie
Pour estre moins subiecte à l'iniure enemie:
Par là transpire & sole le hâsse, & la sueur,
Par là s'halene l'air evantant la chaleur.
En nostre petit ciel semble ce double voile
Au cours saturnien de la septiesme estoilé.
Sous la double cuirasse une autre rondement
Vient à l'entour circuir ce globe entièrement,

Estoffee de mesme, & de couleur pareille,
 De chair contrepointee, & de gresse vermeille.
 On l'appelle charnuë: elle estend son pouvoir
 Sur le front plus qu'ailleurs en le faisant mouvoir,
 Lors que reueſche il monſtre une chere felonне,
 Et de plis refchinez de trauers le ſillonне.
 Ou quand on voit ioyeux ſefuanouir ſoudain
 Cet ourage fronce avecque le desdain:
 Mille filons ſanglans cete tunique percent
 Qui ſur les premiers cuirs l'humeur nouricier verſent:
 Pourtant à Iupiter, qui tient le ſecond lieu
 Entre les feuz errants, ce petit ciel eſt deu.

L'os du Crane eſt deſſous ceint d'une autre mebrane
 Que les grecs pour cela nommerent Pericrane:
 Coeffe ſi admirable, & telle que Pallas
 Et ſa docte ennemie ourdir ne pourroient pas.
 Tant l'ourage eſt ſubtil, qui en blancheur ſurpaſſe
 L'iuoyre poliſſe qu'elle enuellope & laſſe.
 Cet os ne peut ſentir que par ſon ſeul moyen,
 Luy faisant eſprouuer & le mal & le bien:
 Si, qu'auffi rot quell ſent qu'on la bleſſe & la pique,
 Son mal au meſme inſtant à l'os ſe communique.
 Sans elle l'os n'auroit le plaisir du toucher,
 Ne diſſerent en rien à l'os d'un dur rocher
 Pour les plaiſirs quell fait à l'os qu'elle recouure,
 Du long & du trauers & oblique il s'entrouue,
 A fin que de fa mere, or que dure ell foit,
 Naſſe au giron de l'os qui plus dur la reçoit.
 Cete blanche Tunique, à un ſemblable uſage
 Au chef, que Mars au ciel tournant le tiers eſtage.

LE TEMPLE

Ces gimplies estenduz sur l'humain firmament
Seruent de couverture, d'^o enrichment.
Si ne remparent-ils d'une roche assez dure
La divine raison qui dans la tour demeure?
Pource tout ce pourpris d'un mur double fut ceint
Pour pouuoir faire teste à son ennemy craint.
Dancq' bastis sont les flancs d'une escaille percee
Pour donner seure entree à la voix prononcee.
Vne en chasque costé, une autre vers le front
Où l'ail veillant se tient à décurir trespont.
Si le haineux le braue, à l'endroit que la veue
Deffendre ne pouuoit ny la main estendue,
D'un os Diamentin nature fist un fort
Qui fortement epais dépite tout effort..
Plus haut vers la fonteine, où la ceruelle molle
On sent battre et pousser, (auant que la parolle
L'enfant puisse former, que ces quartiers ossuz
Fussent du fil des ans ferme ensemble coussus).
De racher entaillez presque en forme esquarree
De chasque costé un, fut la place assurée.
Et vers le chemin creux par où monte l'odeur,
Et le cerneau s'ecure, un os, qui n'est si dur,
Un Aqueduc y saict de semblable matiere
Qu'est la pierre de Ponce, et l'espunge legere;
Garni de soupiraux, biaisans, de trauers,
S'entrent tortillonnans, longs, estroits, et ouuerts.
Et croy qu'il fut basty expres de telle estoffe
A fin quel l'air trop frais eny entrant s'eschauffe
Dans ces longs laberints, d'^o n'y allast tout droict.
Ceste Roine euanter laquelle craint le froict.

Ou de quelque importun surprise ne peult estre,
Trouuant par les contours qui l'arreste e^t empestre.

Ce petit bastiment rondement compassé
D'un iuste contrepoix hardiment balancé
Fut sur un petit roc, qui tous ce temple porte.
Le Sphinx Ægyptien de si bizarre sorte
Oncq' machine ne fut, qui autour sa maison
Voit bien tard volerter sur l'arrière saison
Un perit animal, qui n'est oyseau ny besté
Voit c'est os bigarré, plant de l'humene teste.

Le maistre tout faisant, qui le Crane bastit
En huict os, comble e^t fond, sagement compartit
Pour la commodité: car si un os se cassé,
N'y a qu'un os cassé, la playe n'outrepasse
Ses orlets dentelez, e^t l'autre plus prochain
Ne se sentant du coup demeure entier e^t fain.
Et s'il falloit encor laisser quelque ouverture
Par où deuoit saillir la toile Meredure,
Pour au dedans s'estendre, e^t se tendre dehors
Sur ces os rapportés, jamais le pauvre corps
N'eust esté sans douleur, jamais n'eust en lieffé
Si le caluaire rond estoit tout d'une piece.
Comme exalés en fust la fumeuse vapeur
Du sang bouillant en nous à sa propre chaleur
Pour le clarifier e^t ainsi sort la fumee
De toute la maison par une cheminee.
C'est pourquoy fut le chef dressé deuers les cieux,
Quoy qu'on ait assuré que pour l'amour des yeux
Il est si haut monté, raison, il faut qu'on mette
Sur la plus haute tour celuy qui fais la guerre.

LE TEMPLE

Et le fanal qui monstre au nocher estranger
Y ne routhie assurée à l'escart du danger.

Cest os, le Tout-ouurier, d'artifice admirable
Recama par dessous d'une seconde table
Mince, mais pourtant forte, entre ces doubles os.
Ce que le Dyploé on appelle, est enclos
Tour plein d'humeur moelleux, mais pourquoy: d'une
Si le Crane estoit fait solidement epeffe, (piece
Ou bien tout au rebours, flacque, epezz, d^e leger,
D'estre souuent brisé l'un seroit en danger:
Et l'autre par trop lourd, & la teste pesante
Iroit encontre bas brusquement pendante.
Que si tenure & leger, bien que dur eust esté,
Il s'en fust ensuivi cest incommodité:
Car à tous corps subiect seroit l'os mince & tendre
A se rompre, ou mascher, à s'enfoncer & fendre.
Il ne deuoit doncq' estre ny mince ny epais:
Cestuy faible eust esté, l'autre un trop pesant faix.
Tel de l'ame est le fort renforcé de deux tables
Creuses par le dedans, rarement transpirables:
Tables où l'Eternel a de son propre doy
Tracé les premiers traits de sa divine loy.
L'une la pieté vers l'Eternel concerne,
L'autre vers le prochain la charité gouerne.
Le premier os sera par may accomparé
Du Dieu aux cheueux blonds au chariot doré,
Et le lambris luy s'ant de la vouste Iuoitige
Représente le ciel de la belle Cyprine.

Or d'autant que Phœbus par ses contournemens,
Dispense les saisons, mois, iours, heures, moments,

Donnant clarté aux cieux, à la terre, & à l'onde,
 Prince des feus errans, la grand ame du monde:
 Du monde le grand oeil, & le mari fecond
 De la nature encloé en son encluse rond.
 Roy de tout l'uniuers, sous qui branle & s'agitte
 Sans cesser, sans errer, le celeste exercite
 De tout le pere grand touſſours ieux & naissant,
 Duquel le ray doré eſt l'esprit tout perçant
 Et penetrant par tout, vraye image visible:
 Et le fils premier né du soleil insuſible
 L'inſtrument ſouuerain de l'eternel ouurier,
 Des Dieux l'infatigable & des hommes courrier,
 Qui tous les autres feus au ciel brillans esclere:
 D'un ſeul plus grād que lucy empruntant fa lumiere,
 Qui voit tout, qui oit tout, & qui tout animal
 Remplit de feu, de germe & de ſouffle vital.
 Des tours imaginez au ciel l'unique caufe.
 Des petits & des grands, aussi maintenir i'ose
 Qu'autant de tours on trouue au petit ciel humain:
 Qu'il en compaffe au grand, imaginez en vain:
 Et que doreſ-nauant on n'aura plus que faire
 De signalez cerceaux s'arondir une Sphère.
 Ny contraindre les cieux à denaller ça bas
 Pour eſtre mesuré à un petit compas;
 Sans tant fantastiquer & faux cercles te feindre
 Vien les voir retracez tous dix ta teste enceindre...
 Auſſe ſeulement de la face le tour:
 N'eſt-ce celi orizon qui nous borne le iour?
 Et la ligne egallant en deux moytiez le Crane?
 N'eſt-ce pas celle là qu'on diſt Meridiane?

Q. ii.

LE TEMPLE

Entre la Coronale, & le Lampda pointu
N'est-ce des animaux le grand cercle tortu?
Les deux extremitez de sa rondeur oblique
Expriment naifement l'un & l'autre tropique.
Ceux qui pres des Effeux sans sejour vont tournans,
Sont les bords escailliez l'oreille enuirannans.
Cerche toy-mesme & voy sur cest humain couuercle
Les colures iumeaux, de l'Equateur le cercle:
Car de ma tasche emprise il me faut depescher.
Passons outre, & voyions sous ce double rocher
La tante du cerneau largement estendue
Et à lafsez de soye au lambris suspendue:
Sil l'asche toutesfois quell permet librement
Au cerneau qu'elle ambrasse aller son mouuement.
Du Cerebel encor ell depart la ceruelle
Qu'elle enuellope en elle, & les nerfs naissants d'elle
Ce voyle redoublé s'enfonçant bien attant,
Droit, soubs la ligne droicte, une fosse est cauant,
Courbe en fason de faux, où le sang se presseure
D'on le cerneau attire, & prent sa nourriture
Par cent tuyaux veneus, c'est estame glissant
Par le dessus obscur & par dessous luisant,
Entre le crane est mis & la ceruelle tendre,
A fin que le plus dur le mal ne peut offendre,
Comme mediateur, l'Astre Cillenie
De Diane & Venus tient ainsi le moyen.
Des tantes du cerneau nous en reste encor une
De toutes la plus basse, ainsi qu'aux Jeux la lune,
De plus près nous gouerne, & de son large sein
Reprend l'humeur fecund dont tout le monde est plein.

La Royne des Errants, de tous la plus errante,
 Et de son frere absent nuittiere lieutenante,
 A toute heure changeant l'estat de l'univers,
 Comme ell va changeant ses visages diuers:
 Et qui de sa clarté ou plus ou moins nous darde
 Selon que le soleil loin ou pres la regarde,
 Pour temperer l'ardeur qu'il elance d'en haut,
 Tout le monde autrement periroit par le chaut:
 Comme lors que Pheton l'enfant trop temeraire,
 Feist verser de Titan le char porte-lumiere.
 Il faut que d'un accord les deux astres germains
 Gouvernent tour à tour les cieux, & les humains.
 Tant plus pres de la terre on la voit approchée,
 De sa vertu la terre est puissamment touchee:
 Vertu qui par amour eut pouvoir deschauffer
 Le cœur froid & felon du noir prince d'enfer,
 Où l'on l'appelle Hecate, au ciel Lune se nomme,
 En la terre Diane est dicté de par l'homme,
 Qu'ell fait bondir, gaillard, mouscher & voltiger,
 Espanchant son humeur variable & leger
 Dedans son cerveau creux, qui croist ou diminuë
 Comme ell se monstre à luy mousser, onde, ou cornuë.
 La tayé de laquelle est le cerveau vestu,
 A cest astre ressemble, & a mesme vertu.
 D'elle ell emprunte doncq l'argentine lumiere,
 Egale, & rouffoyante, humide, blanche, & claire:
 Ourrage si subtil, que l'œil y est deceu,
 Lequel en le voyant ne croit pas l'auoir vu.
 Comme fait sa compagne elle se continuë,
 Suruestant chasque nerf, & la ceruelle nue.

LE TEMPLE

Au trauers d'elle encor' surgeonne maint ruisseau
De sang, où ell' se bague abreuuant le cerueau:
Se rendant inuisible entre iusques au centre,
Si qu'on ne peut s'auoir comme c'est qu'elle y entre.
Ny plus ny moins qu'on voit sur leur propres effieux
Se mouuoir, se rouller les estheriens cieux,
Continuans sans fin leur eternelle course,
— Sans que l'austral crucier se bouge & se contro urse
De mesme au ciel humain le sommet, & le col
Sont les poincts proprement de l'un & l'autre pol.
Feins l'effieu au trauers, autour du quel tournoye,
Or droit, & puis en rond, ore d'oblique voye,
Le ciel de nostre chef, lequel est agitte
De sept esprits seruans à nostre volonté.
Es sept muscles espars, que la nature mere
Feist de chair, nerfs, liens, taye, vene, & arteres.

Tels sont du petit ciel avecque le tres grand
Les accords, cestuy Dieu, l'autre l'ame comprendi.
Voyons aussy qu'elle est la divine harmonie
De l'ame avecque Dieu humainement unie.

Dans le conclave rond souz ces huict cieux compris
Fut à l'ame emperiere un superbe pourpris.
Ciselé dans un roc, qu'on voit en deux se fendre,
Entre ses deux coupeaux une fontaine espandre
Ses eaux de toutes parts: ce Tertre est consacré
Aux Pegasides feurs, comme est le mont sacré.
De Parnas Aonide, & l'eau qui y abonde
Leur est sacre aussy bien que la Pegafid onde.

Nature sagement sceut ce dongeon munir:
Combien de corps-de-garde ayant qu'y paruenir

Et de fortz passe i'on: cheueux, chirs, pericrane,
 Et l'une & l'autre taye, & l'os double du crane.
 Qui t'a meu, ie te pry, faire un tel appareil?
 Est-ce que le cerueau n'a au corps son pareil?
 Qu'il est siege de l'ame, & les cieux auoyssine,
 Imitant le parfaict de la forme diuine?
 Qu'il preside & commande au gestier & au coeur?
 Ou que ne l'as peu mettre en lieu qui fust plus feur?
 Adoncq sa figure est rondement inegale
 De blaffarde couleur & tirant sur le pale,
 Brusque, aspre, r'abboteuse: ainsi voit-on les vens
 Ammonceler les flots l'un l'autre se suyuans,
 Et de sous les souspirs d'un zephire qui souffle,
 Ondoyer la moysson, & bransler l'espysoupple.
 Onde à onde est ainsi le nuage frizé,
 Quand le temps est serain & l'orage appaise.
 Tel est le double mont de l'humaine ceruelle:
 Mais pourquoy tant de tours & de retours fait-elle?
 Est-ce affin que son sang soit mieux assaisoné,
 Pour auoir en ses plis & replis seiournée
 Comme de l'Ocean de la vague espanchée
 Tournoyant & comblant mainte & mainte tranchée.
 Sur l'arene arrestee est l'humide salé,
 Par le soleil de Mars peu à peu congelé.
 Ce que sel on appelle, en noz corps s'elaboure,
 De mesme l'humain germe és tours où il demoure:
 Lequel tant plus s'arreste en chasque impression
 Par la chaleur aquiert plus de perfection.
 Seroit-ce que l'esprit, de l'ame coche & guyde,
 Par ces canaux glissant enflé ce qui est vuide?

LE TEMPLE

Ou pour nous figurer par ces contournemens
Combien sont differens les humains iugemens.
Ou bien que le cerveau de l'esprit qui le meine
Puise suseure, leger, la cadance certaine?

Coupez-la iusqu'au vif, ce qui sera couppe
Resemble à un porphire obscurément iaspé.

Si plus profondément tu fossoyé et retranche,
D'un albastre plus fin verras la mine blanche
Gentiment marqué à petits point de sang
Qui sont par cy par là sur semez sur le blanc.

Si tu creuses plus bas, et iusqu'au front penetre,
Droitement sur le front à dextre et à senestre,
Tu verras soubs tes pieds la roche s'entr'ouvrir,
Et ia deux autres creux commence à descourir:
Cambres longs et estroits et de figure telle,
Qui en son premier quartier est la lune nouuelle.
Qui sont doz contre doz, opposez vis à vis
Le signe effigiant du nombre qui fait dix:
Non par cas d'quanture, ains par un saint mystere,
La nature a chiffré au chef ce caractere.
La deuse luy plaist, ell' nous donne dix doigts,
Tant aux pieds comme aux mains, dix naturelles loix
L'Eternel nous commande, et preschent les prophetes,
Et en nombre de dix sont les globes celestes:
Apollon, et ses feurs font ce nombre parfaict,
Les Graces, et les arts font aussi trois et sept.
Dix sibiles y eut, Atride ne desire
Que dix Nectors pour Troye enflammesches reduire.
Cest le souuerain nombre à toutes gens commun,
Ou estant paruenu on recommane à vns

Les

*Les cornes se limant de ces deux demi-cerres,
Regardent du dedans aux regions externes
De leur paroy le tour d'un clair lustre bruy,
Est fait de marbre blanc également vny:
Et si ny a cristal qui mieux flambe & reluise
Que le mur mytoien qui ces antres diuisse.
Par où de l'un à l'autre, aussi tost que l'esclair
Tasse par la verrine, entre l'esprit leger.*

*Le couvert en est saict d'estoffe plus solide:
Ceste double crotesque en tout temps est humide,
Par la concretion de la moitte vapeur
Dont l'esprit se descharge, estant encor impur.
Icy est le surgeon dont le dueil ou la ioye,
Exprime tant de pleurs, dont le double oeil ondoye.*

*Ces antres souuerains descendans au milieu
De ce rac, se vòt ioindre & tous rendre en un lieu,
Ny faisant qu'un conduit, par lequel se desgorge
L'esprit, comme le vent des soufflez d'une forge.*

*Tayray-je en cest endroit l'ouvrage elabouré,
Les admirables plis de l'un & l'autre ré?
Ce que dedans son corps l'homme le plus admire,
Dont la langue se taist, que plume n'ose escrire,
Du quel l'œil égaré en l'entrelasement,
La grand perfection ne voit parfaitement.
Tels n'estoient les erreurs de la geole secrete,
Prison du monstre-fils d'une Royne de Crete.
Ce resul mille fois & mile retracé
Est plus emerueillable, & plus ambarassé,
Et beaucoup plus subtil que d'araché la soye,
Qu'elle tist pour y prendre au despouruen sa proye.*

LE TEMPLE

Pour l'esprit receuoir des hautes cieux descendu,
Nature en chascun antre a ce beau ré tendu,
Tissu de mille-brins d'arteres & de venes,
Qui d'esprits tournoyans sont vermeillement pleines.
Lesquels parfaictement ne seront accomplis
Qu'ils n'ayent mille-fois voulté par ces replis.

Cest icy que s'affine une cinquiesme essence
Des esprits animaux la legere substance,
Faict du plus subtil qui soit en l'element,
Pour à l'ame & au corps servir de ligament.
Penetrante par tout, vnuifiante & pure,
Transparente & illustre, une chaleur qui dure,
Qui respire & transpire, & qui a son vouloir
En toutes les façons fait sentir & mouvoir.
Ainst que le patron, qui tient de la nauire
Le thymon, la gouverne, à son plaisir la vire
Ou comme un Magistrat peut à sa volonté
Ranger les habitans de toute une cité.
Ell tient confusément es membres espandue
Leur lourde masse en l'air droitement suspendue,
Et faict en corrompant le naturel puissant,
Que le leger descende & monte le pefant.
Ceste influence encor en diuers lieux disperce
Diuerses actions diuersement exercez
Tout le temps qu'elle y est, tout est ouvert & plain,
Et quand ell n'y est plus, il n'y a que du vain.
Cest l'ame, c'est l'esprit, c'est la divine flame
Qui anime & euante, & salutaire enflamme
Cerueau, polmons, & cœur, qui fait ouir & voir,
Le corps sourd & muet, sans elle n'a pouvoir.
Qui penſes-tu qui soit auteur d'un tel ouvrage?

Qui ait tiré les traits d'une si belle image?
 Qui en ait peint les yeux, clairs comme deux soleils?
 Et par dessus courbé deux petits arcs pareils?
 Qui ait pelé le front, qui ait fait les merveilles,
 Du nez, et de la bouche, et percé les aureilles?
 Qui ait du chef filé les nerfs rondement longs?
 Les muscles attachez à de puissans tendons?
 Tiré, comme ruisseaux d'une vigne fontaine,
 Et du cœur et du foye et l'artere et la veine?
 Qui ait foré les os, et arrondis autour,
 Et de chair recouverts et de cuir à l'entour?
 Qui ait fendu les mains, et couplé les jointures,
 Qui ait planté le corps dessus deux plantes dures?
 Qui sur ses pieds le fait et aller et venir,
 Et qui enseigne aux mains à prendre et à tenir?
 Qui ait ouvert l'ouye et aguise la veue,
 Et qui de gouts divers ait la langue pourue?
 Et qui euente l'air de senteurs parfumé,
 Qui ait dans l'estomac tant de feu allumé.
 Pour auoir la viande et dans le cœur inspiré,
 Le poulx nourry du vent, que le poumon attire?
 Qui maintienne du corps la naïfue chaleur,
 Et qui ait teint le sang de vermeille couleur?
 Qui penetre le corps en mile endroits et mile
 Pour en faire exhaler ce qui est inutile.
 Qui penses-tu qui soit qui ces miracles faict,
 Si ce n'est cest esprit de son corps l'architect?

Ceste substance adonc de matiere etheree,
 Dans ces tortis vermeils est d'ailleurs inspiree;
 Moins pure que le ciel, engendree du vent,
 Que le cœur tire à soy par le poumon mouvant.

DE TEMPLE

Et du fumet du sang qui es veines bouillonne,
Transmis au ventre droit du cœur qui le faonne.
Du droit au gauche il passe, où il se rend si fin,
Se coulant au travers d'une cloison, affin
Qu'estant clarifié plein d'une chaleur vive,
Le cœur moult toufiours, & l'artere le suive.
Dont une portion s'euapourant à mont,
Montant par les canaux qui sommeiller nous font
Finement delice en ces filets penetre,
Ces antres tient ouverts, le fenestre & le dextra.
Elle emplit le cerneau, & l'agit & le meut,
A l'ame fert d'outil, sans lequel rien ne peut.
C'est ce feu, c'est ce Ray, comme Heraclite pense,
Qui des corps animez les actions dispense,
Et qui selon l'organe apte ou mal compose,
Fait l'homme sage ou fol, volage ou bien pose.

Pendant qu'es laberints de ces deux retz seiourne,
Qu'elle y fait mille tours, & mille fois retourne,
En s'epurant toufiours s'y parfaict tellement
Par la propre vertu de l'entre-lassement,
Que de l'ame immortelle ell usurpe le tilsre,
Neutre entre l'homme & Dieu, s'ose dire l'arbitre:
Qui les appointe ensemble, & qui faict les accords
Entre l'ame celeste & le terrestre corps,
Ensemble mariant & l'une & l'autre extréme
Si bien que l'un & l'autre est une chose mesme:
N'estant n'y l'un ny l'autre, il n'y auoit lien
Meilleur, pour les unir que ce corps aérien.
Quel autre eust allié une matière enorème,
Rude fragilement, corruptible, & difforme,

Une loge de terre, un ras emmoncelé,
 Que Prométhé auoit d'argile bouillé:
 Vne bouë, vne fange, vne pesante masse,
 Vne pastre de chair, obscure, froide & cassé,
 Materielle, abrutie, ignoble, sans arrest,
 Qui commence à mourir au moment qu'elle naist.
 A chose tant diuine, avec vne nature
 Inuisible, sans corps, sans couleur, sans mefure,
 Simple, pure, immortelle, ouurage non de main
 Faicté sur le patron de l'ouvrier souverain,
 De science & d'honneur seule au monde capable,
 Iusté, religieuse, accorte veritable,
 Un eternel soupir de la diuinité,
 Vn rayon procedent d'eternelle clarté,
 Roine de l'uniuers, & la plus belle chose
 Qui soit entre les cieux & nostre terre enclosse,
 Des creatures fin, & le commencement,
 De Dieu temple & image, & l'homme entieremēt.

Que si loyfir ell'a en son essence sainte
 Se separer du corps, & n'estre plus contrainte
 A fournir les esprits, au sentiment brutal:
 Car vueille ou non il fait, c'est un arrest fatal
 Qu'elle soit quelque fois serue au corps qui l'empestre
 (Car ensemble autrement ne pourroient long temps estre)
 Son fait ell faict sans ley, en Echase, apart soy.

Comme sont voirement les œures de la foy,

Et tous ces petits feus intelligences nues

Qu'oreille n'a oy, & que l'œil n'a point veuës.

Au contraire le corps paresseux & pèsant,

Sans elle ne fait rien, ne se meut, ny ne sent.

LE TEMPLE

D'autant qu'elle estoit nüe, incorporelle, & simple,
Il la fallut couvrir & revestir d'un guimpe
Delié, pur & net, d'un lustre plus luisant
Que la plus clere étoile au ciel resplendissant,
D'un habit tout diuin, qui ne craint que la parque
Le face traicter dans la mortelle barque,
Pour le perdre à iamais dans le gouffre oublicieux:
Ains apres le trepas il s'en revole aux cieux
Quand le temps est venu, que par la loy fatale
Faut qu'une ame à son tour en la terre deuale,
Pour venir habiter un corps obscur & noir
Devant que de partir du celeste m'anoir.
Ia informee elle est pleine d'intelligences,
(De science & vertu les diuines semences)
Ainsi que de tout temps la Marcaitea eu
Sans qu'aparance y ait, les semences du feu,
Et ainsi qu'en yuer une plante ne porte
Fruit, ny fueilles, ny fleurs, si n'est elle pas morte.

Des Dieux doncq à l'enuy & des astres lufians,
En prenant d'eux congé, acceprie les presents;
Qui veut que de son oueil elle soit l'interprete:
L'autre la predestine estre quelque iour poète,
Mars l'inspire à la guerre, & Cypris à l'amour,:
Neptune au pilotage, & Ceres au labour.
Les plus contentieux la faconnent habile,
A suivre du palais la prudence civile,
Le Dieu de Maiené, son ayeul porte faux
Luy montrent les metiers, les fueurs, les traauaux,
Par qui elle pourra, durement asservie,
A la necessité du corps gaigner la vie.

Inspiter luy enseigne à establir les lois.
 À gouuerner Cites, les peuples, & les Rois
 De nous chetifs mortels, qui a pitié l'encline
 A fuiure heureusement la docte medecine:
 L'autre de Sphere en Sphere és cieux la pourmena,
 Leurs nôbre, aspects, & branflee & nôs luy enseigna
 Et sons harmonieux, qu'elle a mis en pratique
 A noz voix accordant la celeste musique.
 Non poure estre adorée ains pour cōplaire aux yeux
 La plaisante peinture elle apporta des cieux.
 Somme, au ciel n'y eut Dieu, qui prodigue n'honore
 De quelque saint ioyau la celeste pandore.

Équippee en ce point l'ame s'en vole au chef.
 Son logis préparé, où elle est de rechef
 Aussi soudainement qu'elle y fut es coulée
 Humainement receue, aussi tost habillée
 D'un autre accoufrement, non toutesfois si fin
 Que le premier sandal Eternel & diuin:
 Mais fait du plus subtil de la confuse masse
 De l'air large espandu, & du feu qui l'ambrasse.

Mais de peur que le corps de leur ardeur épris
 (Car c'est au feu vrayment que semblent les esprits)
 Ne vint à s'embraser, & ieune se resoudre
 L'ayant remis à sec en sa premiere poudre.
 Sans cesse une eau y sourd, qui moite l'entretient
 (Car autant qu'il s'en va, autant il en revient
 Par le double aliment où elle a sa resource)
 Plus pure toutesfois fut sa premiere source
 Qu'epuise peu à peu nostre flambeau fatal,
 Qui s'esteint au deffaut de c'est humeur natal.

LE TEMPLE.

Ainsi pompeusement l'ame eftant accouftree
Fait en fon propre corps fa miserable entree.
O pauvre ame ou vas-tu! à peine à peine y eft
Qu'à tous cognoftre fait comme ell' s'y deplait
Par ses gemiffements, c'eſt folie quell' pleure,
Il faut puisqu'elle y eft que fon terme y demeure.
Car de partir de là ne luy sera permis
Sans le vouloir de Dieu, comme un ſoldat commis
À la garde d'un fort, que congé ne luy donne
Son capitaine en chef, la place n'abandonne à
Par la contagion du corps impur quell' fert
Sa naifue beauté incontinent fe perd.
De rien il ne luy chaut, et ſembla eſtre faſie
De l'oublieux ſommeil de quelque l'etargie.
En ces antres profonds languiſſent ſes deſſeings,
Et tous ces petits feuſ y font presques eſteincts,
Pour d'un gras torrent d'eaux fe voir enuironnée
Se trouue des l'entree en fon corps eſtonnée.
Pour fe voir eſtrangere en une region
Pleine de fauſete, d'abus, d'opinion:
Il ne luy reſte plus que ce deſir honnête
Qui la fait diſſerer à l'ame de la beſte.
Un deſir reſte encor, d'entendre telle de ſcavoir,
Et en ſa liberté premiere fe reuoir.
Plus deſſeche ſon corps moins ell' ſ'accouftume
A ſes complexions, peu à peu ſe r'allume
Sa diuine clerté, par affidu labeur
Recouure avecq le temps ſon antique rigueur:
Reprend cœur reueillée en cete maſſe sourde,
Et avecgle eſt muette, outragouſement lourde.

Et commence à se foudre, & tante les moyens
 S'abstraire d' depester des corporels liens.
 L'ail luy fait souuenir d'une chose la veue,
 Les oreilles ouir une voix entendue.
 Par le moyen des sens, & du sensible obiect
 R'aquier les notions du celeste intellect.
 Contre le corps s'eleve, & rebelle sans cesse,
 Apres l'auoir dompté elle en deuient maistresse
 Se depechaut de luy, se depestre des sens,
 Commence à desdaigner leur sensibles presens,
 Et par son intellect, qui est son ail, elle ose
 D'une chacune chose épelucher la cause.
 Ia ne s'amuse plus à ce qui meurt & naist,
 Ce qui est simple & pur est tout ce qui luy plaisir.
 Et si auant s'avance es secrets de nature
 Qu'a remonter au cieux à la fin s'avanture.
 Par contemplation quis l'enleue si haut
 Qu'elle trouue le lieu où est ce qui luy fait.
 Hanter ne daigne plus les choses de la terre,
 Recule loing de soy l'opinion qui erre,
 Se contantant d'auoir trouué là verité
 Des trauaux endurez le loyer merité
 Mesprisant quāt un reste hōneurs, biens, voire mesme
 Ce quel l'esprit cherist, & ce que la chair ayme.
 Or du corps & de l'ame oyez la liaison,
 L'intellect a son siège au dessus de raison.
 La raison, qui en est, où doit estre la dame,
 Obscurément logée est au profond de l'ame,
 Et les eies de l'ame est l'esprit cler & pur
 Pour voler en son corps froid, terrestre, & obscur.

LE TEMPLE

Où estant arriuée au luy présente egypte donnee,
L'habit d'un gros esprit qui touue l'envionne. (1
En ce bel equipage elle entre dans le creux
De ce temple mortel, épes tenebreux, et tenu
Où pour un temps banié, en son corps confiné
Attent l'heure à venir, à tous predestinée
Qu'on la r'appelleerà en son paix des cieux, 1
Pour éternellement vivre avecque les Dieux. 1
Es cornes de devant de chacun demicerne. 1
Les sens commun habile, et grad maistre y gouterne: 1
Les sens exterieurs, qu'il tient auprès de soy 1
Ainsi qu'ambassadeurs sont autour du grand Roy,
Seant sur un haut tronc, il entend leur messages: 1
Il reçoit leurs présens, remarque leur visages 1
Representations de tout ce qui est hors, 1
Couleurs, saueurs, odeurs, magnitudes des corps, 1
Leurs qualibres, leurs sons, leur nombre, leur figure, 1
Leurs lieux, leurs mouuements de leur temps, la mesure. 1
Pour auoir accez libre, et s'approcher plus pres. 1
De ce prince, on y va par cinq sensiers espres: 1
Comme une font qui verse en king canaux l'eau vive,
Par cinq conduicts l'objet au maistre sens arriué, 1
Dont l'image il remire en son siege Royal. 1
Comme on voit reiallez un corps d'un pur cristal
Ou l'image d'un seau, estendre en air molles, 1
Ou sur le papier blanc imprimer la parolle. 1
Ainsi le Roy des sens orienté, vny pour traitt,
Qu'il a par un d'iceux hors du sensible excedeit. 1
Mais le sens messager despêché se repose, 1
Tant qu'un nouveau patron devant lui se propose:

Luy cependant ne chomme, ains s'employ à ranger
 Les ombres des objets, que le sens estranger au corps
 Confusément luy offre, ensemble les compare, luy montrant
 Le blanc d'avecq' le noir, es couleurs il separe, trouvant
 Le doux d'avecq' l'amer, le chaut de la froideur,
 Le pesant de l'aigu & l'odeur de l'odeur,
 Leur causes epeluché, à leurs moyens pren garder,
 Et qu'els sont leurs effets contemplant et regarder,
 Reconnoist leurs rapports & leur variete,
 Enfin trouuant son entete en l'ayant arreste,
 Et qu'il a chasque especce en son ordre estrangee,
 Les liure à la fuitasque avecque luy logee.
 Cestuy-ci s'en descharge en l'autre en prent le soing,
 Qui les reçoit soigneuse & reserre en un coing
 De l'Antre enceruelé tout en bloc, pesle mesle,
 Qu'apres à son loysir il le range & demeure aussi.

Tout ainsi que la nue on apperoit souuent
 En cent milie façons varient par le vent,
 Ores semble un rocher, qui tout soudain se change en arbre,
 En serpent tortille, ou en la forme estrange
 D'un lion rougissant, a pénit est-il formé,
 Qu'on le voit, sans estrange, en un ours transformé,
 Ores c'est un byseau, ore un poisson, & ore
 C'est un dragon volant, qui un egle deuort,
 Il en creue en cent parts, qu' toutes se refont en un poisson,
 Puis tout en un instant cest un goiffre profond,
 Qui se va boletant, la voylete, qui s'allonge,
 Regarde ce Triton qui moue, qui se plonge,
 Qui se tourne en galere, elle est preff d'abismes,

LE TEMPLE

Non est fausse la voy, car bonasse est la mer.
Je voy apres un cerf de chiens une grand' mutte
Qui grand rendon courant dans les valls se cultute.
Voy ce heurt, voy ce choc, voy c'en dessus - dessous
Ces cheualiers Errants auerassez d'un coup.
Elle est là toute blanche, icy est bleue & verte,
Subit d'un crepenoir voy la là recouverte.
Là vermeille se monstre, elle est là toute en sang
Pres de ces grands Geants marchants sans tenir rang:
Montagnes entassantes, qui font contenance
Voudoir audacieux combatre la puissance
De tous les Dieux ensemble, où ils sont renuersez.
Accablez sous le faix des monts qu'ils ont dressez.
La fantasie ainsi par les formes emeuë
En autant de façons se transfigure & muë,
Soit que veillant du soys ayant les yeux ouverts,
Ou du bandeau songeard des paupieres couverts:
Oysifue n'est iamais sans repos est agente,
Resuant sur les patrois que de iour luy presente
Le commun sentiment, sur ce qui estre peut,
Ce qui est, a esté, ce qui iamais ne fut.
Controuue estrâgement, ell'a aux coeurs empraincts,
Des Demons quell fait voir une terrible crainte.
Quand de nuit vagabonds esgarez par les bois
Elle nous fait ouir leurs esclatans voix,
Depeur nous transissions c'est elle qui nous monstre
Le satyre, le pan, qu'és forests on rencontre,
Sur les monts l'Oreade & les Nymphes és caux,
Noz parents trespassés qui hantent leurs tâbeaux,
L'incube dans noz lieux la fantasie est mere.

Des centaures, d'un sphinx, de la tripe Chymere,
 D'un Pegasus ele, d'un hypogriffe encor,
 Du monstre Gnosien le felon minotaure
 D'un cruel Gerion, de Scilla la meurtriere
 De la fille portant serpentine criniere:
 Et de ses feurs encor, de la fiere Alection,
 D'un Radament feuere, & d'un cruel Pluton.
 Des Hesperides feurs, de la triple harpie,
 Et de la triple fee ourdissant nostre vie,
 Pour soist nous la rauir, & des enfers trouua
 La barque, & le chemin par lequel on y va.
 Et qu'en lieux incognuz l'inextinguible flame,
 Flambe, forette & cuist, affine & purge l'ame
 De sa contagion, car apres le trespass
 Absoulte est de sa coulpe, & de peine non pas.
 La cruche ell' inventa & la soif de Tentale,
 Le chien à triple forme, & le roc qui denale,
 Le champ Elysien, d'elle sont enfantez
 Tous ces monstres de dieux par Homere chantez,
 Et du Beotien: bref de la fantacie
 La peinture est la fille & sa sœur la poësie.

Quand le commun reposé, & l'object empêché
 N'entre plus par le sens de la vapeur bousché,
 Il ressemble un enfant, elle à une nourrice,
 Qui chantant son do-do l'endor, affin qu'ell' puisse
 S'aller esbatre seule, ainsi ceste-cy sort
 Du corps emmailloté du frère de la mort.
 Doncq s'escartant de luy solitaire repense
 En ce qui s'est passé depuis sa cognissance,
 En ce qu'ell' a ouy, de ce qui luy souuent,

LE TEMPLE

Et dans le miroüer que deuans elle tient 53
 Où du iour & de nuit son image remiroit, 1 21
 Des ombres qu'elle y voit les fentaunes retire, 21 21
 Qui si confusément s'offrent tous à la fois 111 111 111
 Que ranger ne les peut, ny en faire le chois. 111
 Et comme elle en commanda, quelque autre vient se mettre
 Au deuant, l'autre apres sur le champ demande estre 111
 Premier expedié, le voulant depescher, 111 111
 Vne foule en voy-cy, qui la vient empêcher.
 Pour ce imparfaits sont tous, l'un n'aura que la teste,
 Et c'est autre les pieds luy manquant tout le reste.
 L'un du corps la moytié aura tant seulement,
 Qui point n'aura de boutzyn de commencement, 111 111
 Tant d'esprits on ne voit en la campagne blonde, 111 111
 Tant de sablons aux bords de la marinierre onde, 111 111
 Tant de fueilles es bois que de fantaines ruisins il n'aura 111
 Se forgent en dormant es cerueaux des humains, 111 111
 Qui espere & qui songe est presque en mesme peine, 111 111
 L'un & l'autre ne voit, finor vne ombre vainement portant, 111 111
 D'une nuë qui passe, à la fin se trouuera, 111 111 111 111
 Loing de son conte auoir le cerueau plein de ventes etat, que
 Iris songe croire de Crescas lucis cheffe, rancunes et dormant
 Que la faim miserable à son reueil oppresse, 111 111 111
 Vn pêcheur songera qu'il prenra un poison d'or, 111 111
 Qui en ce monde n'a qu'un répour tout chrefor, 111 111 111
 Et l'amoureux fera de sa dame un beaute songe, 111 111
 Qui se trouue escorné au masire d'un mensonge, 111 111
 Qui desire, ou a peur, qui se contente, ou plainte, 111 111
 Selon sa passion des visionne feint, 111

En fer, & en furie est souffrours le colere, M m. 1. 1.
 Qui craint, pense en dormant que tout luy soit contraire, 1. 1. 1. 1.
 Le sanguin, qu'il se noy'e en un fleuve de sang: 1. 1. 1. 1.
 Et le pyruiteux qu'il est de nege blanc, 1. 1. 1. 1.
 Qui il boit de l'eau, qui il pleut, qui il se lave, & qu'il nage, 1. 1. 1. 1.
 Un croit estre de plomb, l'autre a estre volage 1. 1. 1. 1.
 Baule haut en l'air, le plus gaillard se plait, 1. 1. 1. 1.
 Dans un plaisant verger où il songe qu'il est, 1. 1. 1. 1.
 Qui se couche affamé songe goulé qu'il mange, 1. 1. 1. 1.
 Toute nuict a le coeur l'urongne à la vandange, 1. 1. 1. 1.
 Le laboureur reuasse à gueretter ses champs, 1. 1. 1. 1.
 Et par terre & par mer tracassent les marchants, 1. 1. 1. 1.
 Le chasseur en dormant retourne à sa brifee: 1. 1. 1. 1.
 Et moy i'ay toute nuit la muse en la pensee, 1. 1. 1. 1.
 Qui pense aussi en moy, car la nuit quand ie dors, 1. 1. 1. 1.
 Que l'ame ne s'employe au service du corps, 1. 1. 1. 1.
 Maint belle inuention elle me vient apprendre, 1. 1. 1. 1.
 Qui en veillant ie ne puis ny penser ny comprendre, 1. 1. 1. 1.
 Et quoy, le grand Morpheu a qui de nous il chausse, 1. 1. 1. 1.
 A chascun sa fortune entendre fait d'en haut, 1. 1. 1. 1.
 En nous admonestant de la mort d'un grand Prince, 1. 1. 1. 1.
 Ou que tost doit changer d'estat quelque Province, 1. 1. 1. 1.
 Hecube ainsi songea d'une torche accoucher, 1. 1. 1. 1.
 Qui enfin la brusla & son Ilion cher, 1. 1. 1. 1.
 Par un songe preueut l'incredule Alexandre, 1. 1. 1. 1.
 Qu'il prendroit le boucon de la main d'un Cassandre, 1. 1. 1. 1.
 Simonide aduerty la nuit par l'estrange, 1. 1. 1. 1.
 Qu'il auoit inhume, escheue en grand danger, 1. 1. 1. 1.
 En songe vit aussi le tyran de Cartage, 1. 1. 1. 1.
 Que d'Itale il seroit & la ruine & l'orage. 1. 1. 1. 1.

LE TEMPLE

Une nuit en Megare-on arcade endormy:
Songea qu'on massacroit tristrement son amy,
De Cire le bon heur songe le Roy de Mede,
Mais contre son malheur ne songea le remede,
Qui est diuinement par songes aduerty,
Qu'on complotte sa mort, de prendre autre party.
L'autre sept ans deuant la famine reuele,
L'autre voit en dormant que les cieux on escheler
Et l'autre nuit songea un tyrant inhumain
Que son sceptre bien tost deuoit changer de main.

En la fauer des Roys Iupiter nous envoye
Songes qui sont certains & veut que l'on y croye.
Ainsi que fut celuy plein d'augure & bon heur,
De la mere des Roys, & du Duc monseigneur.
C'estoit deuant le iour, l'annie de Cephale
N'auoit peint l'Orient de couleur iaune & pale,
Quand des paures mortels las des traualx passez
D'un somme plus estroit sont les membres lacez:
Ains que l'oyseau cresté le coy silence rompe,
Ce Dieu luy apparut qui iamis ne la trompe,
Grosse de monseigneur ia fentoit approcher
Le terme des neuf mays, qu'elle doit accoucher:
On n'attend plus que l'heure, ell'ent sa fantaisie
De ce diuin morphée estre en dormant saisi.
Son songe est qu'elle accouche, & que le fruit naissance
Est un petit laurier qui au iour se poussant
Au large sa ramee, & haut sa tume estalle,
De souefue odour remplit chambre & couche royale:
Son fueillage allongeant par un des bouts pointu,
Faisoit predire à tous sa future vertu.

La mere ceste plante en son iardin enclose
 Nourrit royalement, & de sa main l'arrose.
 Elle y profite & croist, & si belle y deuient,
 Que chacun à l'enuy voir ce miracle y vient.
 La terre à l'environ legere se soufleue,
 Et d'un suc Nectarin ses racines abreue:
 Et espere qu'un iour un fruct apportera,
 Ce fruct tant desiré, que paix on nonimera.
 Le ciel de ses grans yeux se courbant la regarde,
 La manne & la rosee & ses faveurs lui dardez
 Un Zephir gracieux autour ses esles tend,
 Et du hasle bruslant & du froid la deffend.
 Mais Apollon l'ambrasse & s'attend que couverte
 Sa teste un iour sera de ceste branche verte.
 Il proteste & promet qu'il l'aymera touſtours
 Tant qu'il se souviendra de Daphné ses amours.
 Mais Mars malicieux ne fait qu'espier l'heure
 Commode à se vanger de l'ancienne iniure,
 Quand aux dieux le soleil feist voir ses membres nuz
 Pris au ré de Vulcan, dans les bras de Venus.
 Or le temps est venu, dist le fier dieu de Trace,
 Qu'une belle vengeance il consuient que ie face
 Sur la plante prophete & le pris ordonné
 Au poète, & dont le chef tu portes couronné.
 Que i endure qu'on porte en pompe triomphante,
 Triomphante de moy ceste mignonne plante,
 Pour un joyeux signal de me voir enchesné,
 Esclauë d'une paix honteusement mené.
 Il y va de l'honneur: & en ceste colere,
 S'encourt vers l'autre creux de vents & de tonnerre.

LE TEMPLE

Solides de bout, sus qu'on aille mefier
Le feu avecque l'eau, la terre avecque l'air.
Mettez pieds contremont, d'une braue rencontre,
Ce beau plant que woyla: & ce disant leur monstre
Ce laurier nouuellet par tourbillons sortant,
Aux quatre coings s'en vont de la terre escartant:
Leurs iouës gros enflans, bouffant tournans visage,
Sifflant contre ce plant descochent leur orage.
L'air se trouble soudain, le soleil plus ne luit,
Et d'un beau iour se fait une profonde nuit.
Le Nort bat furieux, le garbin bruit, & ruë,
Et le sud s'enveloppe au ventre d'une nuë,
Qu'il fait vireuolter, tourner, pyrouetter:
Puis s'en vient tout à coup en feu precipiter
Sur l'arbrisseau tremblant, à voir cela l'on pense,
Helas, que c'en soit fait: non non, on ne l'offence,
Au trauers des esclairs on le voit vert encor,
Sa cime à terre donne, or se relene, & or
Il se recouche encor obéissant & soupple,
Branflant va ça & là, il se dresse il se double:
Il gauchist quand il voit la bousrasse venir,
Et foiblet n'ose pas encontre elle tenir.
La fuelle en tremble & bruit: pourtant elle ne tombe,
Mars a beau tempester: le laurier ne succombe.
Deux iours autant de nuits (quand un songe est fascheux,
Vne heure dure un an ce sunulte orangeux
Croist & gronde toufioure, le carreau ja s'apreste,
Ia la main est leuee, & l'œil guigne sa teste:
Il esclat, & le traict estoit pres à lancer,
Quand Apollon qui voit en la nuit mesme cler.

S'apperçoit que c'est Mars qui en veut à sa plante,
 Qui fait tel tintamarre, emeut telle tourmente.
 Il se monstre, et subit commance à descocher
 Tant de traits sur les vens qu'au creux de leur rocher
 C'est à qui mieux mieux escampe, à sa voix courrouzée:
 Le temps retourne beau, la tempeste est cessée:
 Mars demeure confus et l'arbre triomphal;
 Des tonnerres exempt ne receut aucun mal.

Icy ne s'esueilla de Monseigneur la mere,
 Le monde recourrant sa beauté iournaliere,
 Va son arbre renoir: qui si large s'estend
Que le peuple François à grand' trouppes si rend;
Pour y estre à couvert, s'asseurant sous son ombre
Encor tout estoonné de l'orageux encombre.
 Florissant ell le voit, et de ses rameaux vers,
 Luy semble qu'il ombrage elle et tout l'uniuers.
Qu'il donne aux bons François ombre seure et plaisante;
Au pillard estranger dangereuse et nuisante.
Que nul malheur ne peut à celuy aduenir,
Qui en peut en sa main une branche tenir.
Et quiconques encor en couronne sa teste,
Du Dieu tonnant ne craint l'eftonnante tempeste.
L'animal mal-faisant, le cauteleux serpent,
N'osent s'en approcher ny verminier rempart.
 Luy semble qu'elle voit de l'arbre belle et franche,
 Transplanter en tous lieux la triumphale branche.
 Sans qu'on l'offence en rien, le Flamand mal-mené,
 En espere secours: l'Espagnol bazaré.
 Desire d'en auoir, l'Eſcoſſe et l'Angleterre,
 Et le Reijſtre Allemand en engencent leur serre..

LE TEMPLE

Le Suisse en demande, Itale en veut auoir,
Le Grec & l'Abissin, & tout le peuple noir
Les images des dieux de sa ramee on orne:
De ses festons sacrez leurs autels on entourne,
Et compagne en tous lieux les superbes arrois
Des Pontifes sacrez, des Empereurs, des Roys.
De son beny branchage on enionche les temples,
Les arcs victorius les grans palais & amplex.
Mystique, ferial, vierge, chaste, fee,
Aymé de tous les dieux, & des cieux enuoyé,
Pierien, Enthee, & des muses la gloire,
Le messager de paix, de liesse & victoire.
Divin, Parnassien, Prophete d'Elien,
Veritable, puissant, delsique, Aonien.

Vostre miere s'esueille & ja l'heure la haste
D'inuoyer le secours de Lucine la chaste:
La deesse l'exauce & le poupon naissant
D'allegresse & de ieux la France est remplissant.

O que le ciel mes ans iusqu'à ce iour prolonge,
Que la France verra la verité du songe:
Et qu'autant de faneur me voulut faire encor
Qu'il en faut pour chanter luy & son siecle d'or!
L'entonnerois ses faictz d'une si grande audace
Qui égal on me diroit au sainct chantre de Trace.

Tu te pourras adonc' assurément fier
Aux songes par lesquels le ciel signifier
Nous'veut, quel est le cours de nostre destinee,
En les faisant passer par la porte cornee.
Mais il se faut garder que le faux ne soit pris
Pour le vray, suborne par les trompeurs esprits.

Et que l'euenement ne t'apporte dommage
Pour t'estre trop feit au nocturne mesnage.

Tels discours la fantasque apart elle se feint
Quand le sommeil glissant ses ministres estreint:
Mais hors de ses liens elle est si roidde & forte
Quell'souleue les corps de terre & les transporte,
Qu'en elle mesme peut l'heur d'autruy transferer
En estrange animal l'homme transfigurer.
C'est elle qui changea de l'Ita quois la bande,
Et en feist de pourceaux une troupe gourmande:
Qui le docte Apulée, & Lucian charma;
Et en asnes dossus leurs membres difformia.
Qui feist ce, dont à tort on accuse Medée,
Que tour à tour quelqu'un de la race d'Anthee
Muë en un loup-garou, qui doit courir neuf ans,
Et celuy qui mangea du ventre des enfans
L'hostie abominable, & qui la vieille guide,
Cheuachant le balay la nuit parmi le vuide:
Malencontreux oyseau, pour se trouuer au lieu
Où l'infame assemblee adore un bouc pour Dieu.
Qui feist iadis parler humainement l'anesse
Que le faux Balaan en vain talonne & presse.
Qui les corps transforma par son enchantement,
Par Ouide chantez ingenueffement.
C'est elle maintenant & un peu de richesse,
Non l'ancestre vertu qui barre la noblesse
Et le bas populaire: & si c'est elle encor
Qui fait les cheualiers de l'ordre au collier d'or.
Vn petit compagnon vn Roy elle fait estre,
Et le petit valet deuenir vn grand maistre.

L. B. TEMPLE

Cest elle qui est cause en ce grand uniuers
Qu'on voit tous les humains estrangement diuers
De la bouche, & des yeux, du poil, & de l'oreille,
Qu'on ne trouue une face à une autre pareille
Entre tant de mortels? n'est ce un merveilleux cas
Que mesme les bessons ne se ressemblent pas?
Qu'un seul homme il n'y a qui n'ait sa propre rare,
A tous, sinon à luy, nouvelle estrange & rare.
Que celuy ait le corps de seins tout marqueté,
Et qu'une femme blanche vn Negre ait enfanté:
Ou bien tout au rebours que d'une bazanee
Aussi blanche que lis, une fille soit née.
Qu'un autre en son enfant ait au vif exprimé,
Sans en avoir iony, vn qu'elle auoit aymé.
Qu'une fille on ait veu de face & de corsage
Herissee de poil, comme un ourse sauvage:
Qu'une qui engroissoit ait bien ozé manger,
Appetit enrage, de son mary la chair.
Que celle qui engroisse & ne mange d'un lieur
Accouche d'un enfant fendu par la baillieure.
Et qui desire encor d'un fruit, & ne l'a pas,
Le petit poupelein fustre de ce repas
Touſieurs s'en doit s'entir : ce n'est point une feinte
Car la tache en demeure en son corps bien emprainte.
Qui a les yeux du pere, & qui la bouche aura
De la mere, & cest autre à l'ayeul semblera.
L'autre à l'un ny à l'autre, ains à quelque homme estrange:
Si que par fois l'on prent l'un pour l'autre en eſchange.
Vn autre en fa maison d'un voyage venu.
Trouue qu'un qui luy semble a fa place tenu.

Ceste-^{cy} d'un beau fils sera grosse & enceinte
 Resemblant une image en quelque tableau peinte.
 Cela n'aduient-il pas par l'aprehension?
Quand entre les baisers de la conionction
Auecq' la volupté de toutes la plus grande
Des fantomes conçoit, imagine appreheude,
Quell' voit devant ses yeux sans iamais s'arrester,
V aguer aussi menu, que l'on voit blueter
Les flammeches du feu au trauers de la flamme:
Car autant remuant est l'esprit de la femme.
Si que, ce que la mere en cest instant a veu
L'imprime viuement dans le germe conceu.
Mesme si en sa groisse elle s'affectionne
A chose qu'elle appetet & qu'on ne la luy donne,
Au petit ensançon elle engrave desflors
Un signal, qu'à iamais portera sur son corps.
Voire peut conceuoir un fantastique germe
Qu'elle forme & anime & porte iusqu'à terme,
Tel qu'a esté Merlin en Angleterre né
Fils d'un ambrassement en l'ame Imaginé.
Si horreur seulement a de voir une ordure
Ceste aprehension marque sa creature.
C'est cela, c'est cela, c'est di-je, ce qui rend
L'homme diuersement à l'homme different:
Tesmoignage certain de l'inconstance humaine.
Mais qu'en peut mais l'enfant qui en porte la peine?
Dames qui desirez de beaux enfans avoir,
N'aprehendez doncq' rien qui beau ne soit à voir.
C'est elle qui du cœur piqué par la colere
Le poinx haste, & doubler fait le pas à l'artere,

LE TEMPLE

Qui eschauffe le foyé, et charouille la chair.
Quand de l'amoareux trait, ils se sentent toucher.
Par elle l'œil malin enforcéle d'enuite
Fait tristement languir de son haineux la vie:
Et contraint le mues à franchement parler,
Et le vieillard gouteux elle auance d'aller.
O apprehension, que grande est ta puissance!
Tu fay qu'un corps meurtry crie et prent la vengeance
Du coup morcel receu, d'où le sang ialiffant.
Remerque l'Assasin s'il se trouue présent:
Encor, ô cas estrange! ell donne à la viande
Tel goust que le friant le souhaicte et demande.
Et groumelant tout bas un murmuré incertain.
Acroire elle nous fait que le pain n'est pas pain.
Ell fait rire et pleurer, tout en un instant mesme
Par la ioye vermeille, et par la crainte blesme:
Et par elle de ioye est le cœur si ouvert
Que l'esprit eschappé s'éparpillant se perd.
Pareils miracles fait nostre Imaginative
Que des regenerez la foy constante et vine.
Le medecin heureux souuent est guerissant:
Par une opinion le malade giffant:
L'autre la medecine, ou qui la mixtionne,
Voyant tant seulement tout le corps luy frizonne.
Par en haut par en bas, comme s'il auoit been
Le falutere, Ius, il a le ventre emeu:
Et tandis qu'un quidan de deux paureaux contemplate
Le duel furieux de l'un et l'autre temple,
Du front trop atteniffent deux cornes sortants.
Qui sembloient celle-là de ces deux combattants.

De

De passe passe ioné & subtile à merueilles
 La Midas attacha d'une afne les oreilles
 L'homme fait se resoudre & sur la corde en l'air
 Les pieds dans un bassin le voltigeur baller:
 Et l'autre d'une planche, or quell fott assenree,
 Tombe au danger qu'il craint dedans l'onde azurée.
 Tant de force a encor' que sans en rien sentir
 Fera l'ame peureuse hors de son corps sortir,
 Sans plus y retourner: & tel pense par feinte
 Donner en se ionant de la mort une crainte
 (Ieu du prince vrayment) qui fait passer le pas
 De la mort la presente, & qui ne se ion pas:
 Et qui d'homme vivant n'endure estre trompee,
 Faisant faire à la peur l'office de l'espree.
 Mille autres gentils tours fait l'apprehension,
 Qui a dedans le front son habitation.
 Reprenons noz outils, & par mesme artifice
 De la sainte raison depeschons l'Edifice.

Sous ces deux arcs croisez, en chasque costé un,
 Où la fantasque loge avecque le commun:
 Là, ou du Cerebel le cerneau se partage
 On s'en va droittement reyndre au second estage
 Du bastiment de l'ame, où le grand architect
 A luy mesme basti son temple à son pourtrait,
 D'une celeste estoffe, en ce diuin chefd'œuvre
 Tout ce que peut nature & scrait l'art se decouvre.

Le plant est en ouale, & le comble vosté
 Sur trois piliers de marbre est feurement porté:
 Il falloit bien aussi que l'arcade en fust forte
 Pour soustenir le faix du cerneau qu'ell supporte

LE TEMPLE

Et ce grand miroüer des deux costez luisant
Qui est ce haut estage en deux corps dinisant.
En sortant du Paruis, tirant droit et vers l'entrée
De la maison, qui est à memoire sacrée,
Une colonne on trouue encroustee d'or fin,
Faictte en flamme de feu, ou en pomme de pin:
Passant outre tu vois derriere ce pilastre
Quatre tertres iumeaux, plus blacs que fin albastre,
Deux à deux accostez, deux sont Didimion
Des gregeoisappelez, les autres gloution.
Et plus bas on rencontre une plene egallee
A trois angles, dont l'un designe une vallee.
Qui ces corps composa il vouloit exprimer
Les membres qu'on ne peut honestement nommer
De quelque Hermaphrodite: aquoy faire, ô nature
As-tu effigié de nostre geniture
Les engins dans le chef: est-ce à fin que toufiour
L'esprit eguillonné pense à faire l'amour?
Car sans l'amoureux soing d'accoupler les deux
En bref des animaux periroient les especes: (sexes
Fut ce pas pour cela? sous ce pilier doré
Entre ces coustaux blancs disposez en carré,
Dedans la pierre vigne est taillé à l'antique
Un conduit long et droit de l'ame le portique.
Où ell se pourmene et s'en va visitant
Dans le coche soudain de l'esprit la portant
La mere des neufseurs: En ceste mesme place
Un petit Timbre y a, qui tendant vers la face
A l'embochure large, et le bordage rond,
Et qui se restrecist peu à peu par le fond.

Ainsi que le vaisseau, par lequel en Automne
Le mont qui bout encor dedans le tuy s'entonner.
Son autre extremité trouue son siege prest
Sur le basilere os, le fondement du test:
D'où l'abondant humeur par la glande percee
A iour de part en part, dans la bouche est versee.
Comme en un bon menage, où tout est ordonne
Par sage aduis, y a un lieu determiné,
Où, par conduits expres, les ordures on iette
Loing, hors de la maison, pour l'entretenir nette.
Ainsi l'humain Cekueau par des certains canaux
Iette ses excrements, cause de tous ses maux.
Le fleume mesmement, or epés, or liquide
Par cest entonnoier commodement se vuide.
Car deçà & delà païs Circonuoyfin
Les superflitez coulent dans ce bassin,
Par plusieurs canelers qui s'y viennent tous rendre,
Pour, quand il en est plein, & temps, hors les epandre.
Tout au plus pres du ciel, en ce dome vauſte,
Du diuin intellect est la principauté,
Où souuerainement haut assis sur un throne
Tient de l'empire humain le Sceptre & la couronne,
Loing des sens séparé, né meritans l'honneur
D'accoster de si pres vn si noble seigneur:
Fors que quand il luy plaist, par la loy naturelle
Tant que le corps & leys, sous la forme mortelle
Qui un homme ne feront si d'eux se veut ayder:
C'est à eux d'obeir, à luy de commander.
Il faut bon gré malgré aussi tost qu'il le mande
Que le corps sensuel humble hommage luy rende.

LE TEMPLE

Qu'amour armé de feux flechisse sous ses loix,
Ou ses flambeaux esteints, & luy rompt son carquois.
Si l'ire se reuolte & fait de la mauaise,
Seuere il la chastie & son orgueil rabaisse:
Des appetits charnels il est maistre & vainqueur,
Bien qu'ils soient fauoriz & du foye & du coeur.
Quant aux sens il s'en fert, seulement pour extraire
Les formes une à une hors de chasque matiere,
Que premier le commun en ses ventres reçoit:
L'imagination de leurs ombres conçoit:
D'autres formes encor, la forme imaginee
Est du cler intellect soudain illuminee,
Comme le raix brillant du soleil prend clarté.
Il aduise premier que l'objec & presenté
Ne soit falsifié, que de l'œil la visée
Du sensible commun ne puisse estre abusee:
A peine, quant à luy peut il estre deceu.

Des fantaumes presents apres qu'il s'est emeu
Et les a recognuz, aux sens congé il donne
Commandant qu'un chascun derechef se cantonne
D'eux il n'a plus que faire il peut sans leur secours
Desus l'image extraite ourdir mile discours.
Et de chacune forme en soy-mesme gardee
Sans plus la rechanger, en retient une Idee,
Sans faillir, sans matiere, & sans estre subiect
Au corps, & qui luy plaist, ose, entreprend, & fait.
Ainsi qu'un petit Dieu tres-puissant il transforme
En tout ce qui luy plaist, de ses formes la forme:
Et du Caos confus des fantaumes diuers
En soy mesme bastit un petit univers.

Qui ne prendra point fin; car science assurée
 Pourroit-on bien auoir de ce qui n'a duree?
 Mille conceptions peut à part soy former,
 Sans art, & sans outil, si tost qu'à fallumer
 Vient le feu naturel, la semence celeste.
 Qui aux astres defroba la race de Iapete:
 Et martelant le cœur durement enroché,
 En fait saillir le feu oyseusement caché,
 Qui errer ne peut plus s'iuuant de sa nature
 Les mouuemens secrets & l'adresse plus seure.
 Ainsi devant le jour une clarté voit-on,
 Et devant le fruit meur, la fleur & le bouton:
 L'Herbe devant l'espvy, l'espvy devant la grene,
 Et le drap est ja teint ains que son lustre il prenne.
 Brusque est encor l'acier ains que par l'emeril
 L'ourier l'ait polissé en un mirouer gentil,
 Qu'une chose si dure, aspre, rude & obscure,
 Sons sa solidité celaist telle nature,
 Leusses-tu iamais creu: si encor ne le crois,
 Tournes-toy deuers luy, & toy-mesme t'y voy.
 Qui a-il plus naif? n'est-ce pas là ta face,
 Qui vit, & qui se meut, qui rit en ceste glace,
 Cil qui de sa nature est tout resplendissant,
 Sera-il moins habile, & beaucoup moins puissant?
 La la semence y est, resté à la faire naistre,
 A force de sueurs l'arrosoant faire croistre
 Ce sont les fondements que le Ciel a plantez
 En l'intellect humain, où les arts sont antez,
 Table raze il n'est doncq; puisque les apparencess
 De tout temps y estoient des arts & des sciences.

LE TEMPLE

Qu'il insuente, & compose, & diuise & entend,
Par elles tout il ose, affeure & entreprend.
Sans accident aucun, sans lieu, temps, ny mesure,
Leur essence il comprend, leurs causes, leur nature.
La matiere & la forme il separe il rejoind.
(Oeuvre vrayement diuin, que le sens ne fait point).
Sans s'arrester cy bas à ce qui naist & passe;
Il se guinde si haut que nature outrepasse. i
(Sans touresfois bougeride sa diuine tour.)
De la seule pensee il espie à l'entour;
De la boule du monde, & si profond se iette,
Qu'il d'escouure de Dieu la demeure secrete.
Pefle-mefle il se fourre au ventre du grand corps,
Et voit ce qui se fait dedans & dehors.
Il discourt curieux, & s'auant extrauague
La terre, & l'Ocean & des airs tout le vague.
Et tous leurs changemens il contemple diners:
Comme par la froideur des rigoureux yuers.
La glace est en Janvier de brouillards composee,
Et comme au mois d'Apuril se forme la rosee.
La glace estre un humeur par le grand froid caillé,
Ce mesme estre l'egall sur l'herbette emaillé
Que les bruines sont des gouttes distillees;
De l'air, en l'air, par l'air refroidy, congelees.
Passant plus oultre il voit des grāns monts balancez
De vapeurs par les vens deçà delà pousser,
Que le chaut tire à mons, voguant tant que la nuë
Se fonde à la chaleur de Phœbus suruenue.
Adoncq' ce fond la nuë, & faire que maint torrent,
Rauine la campagne à val toustours courant,

Si l'aduient que la pluye en tombant soit surprise
 Des soufflets baloyants de la frillèleuse bize,
 Ou du froid commandant sur le mitan de l'air,
 Sur la terre on la voit menu s'espargiller
 Comme l'aine charpie: & si blanche s'esclatte,
 Que les yeux esblouift, tant leur veue ell dilatte:
 Si l'yuer est plus grand là haut qu'il n'est çà bas,
 Et de l'air mitoyen le nuageux amas
 Soit assiegé de pres de la froidure extreme,
 En buolets se changer il verra l'humeur mesme.
 Une scopeterie orageuse il entend,
 Des nuaux s'esclattant, qui au large s'estend:
 L'air en bruit refrappé, & la terre battue
 Tremble, que ses enfans & nourrissions ne tuë.
 Le vigneron blemist, le laboureur a peur
 Du vignoble & des champs que l'efpoir soit trompeur.
 Il sciait l'occasion, pour laquelle animee
 Est l'esmute des vens nez de seche fumee:
 Et la cause il cognoist de leurs venteaux combats.
 Le chaut les pousse amont, le froid les tire en bas:
 Si que grondans ils sont contrainct faire la ronde,
 Or plus haut, or plus bas, rodants l'entour du monde.
 Mille troubles il voit sans bouger de ce lieu,
 Qui endure à tous momens l'estage du milieu.
 Il y oit despiter la flamme detenuë,
 Froidement, maugré ell és prisons d'une nuë.
 Ce souffle ardent & prompt, qui se roule bruyant,
 Courant, hurlant, muglant, son contraire fuyant:
 Le voicy, le voylà, cassé, fracassé, & perçé,
 Les costes de la nuë obscure, noire & perse.

LE TEMPLE

L'efclair sort quant qd quant, est esprit enflamme
Est le traict dont le bras de Iupin est armé.
De là plus haut il monte en l'ardente contree
Où d'abord mainte chose estrange a rencontrée,
Un dragon, une cheure, un long feu serpentant,
Une poutre, un cheuron, un Typhon fesclatant,
Vn flambeau, un tonneau plein d'ardante flamee,
Une lampe brillante, une espee allumee,
L'estoille traiestante, qd le feu mal-heureux
Dont les Rois craignent tant les menaçans cheueux.
Des tourbillons bruflants, des ianelors, des lances,
Et de mille autres feux les vaines apparences,
Creerz diuersement comme l'exalaïson
Gluante, qui les fait imprime leur façon:
Ou selon que la mèche où la flamme s'allume
Par la flamme plus tard ou plus tost se consumer:
Des Elements s'ennuye élancé d'un plein saut,
Tous les cieux penetrant il gaigne le plus haut.
Où il gouste, où il flaire, eys diuinement touche
Ce que dire ne doit, une mortelle bouche,
Ny d'ancre estre souillé, où il a oyé eys veus
Ce qui doit, sans le voir, par la foy estre creu:
D'où contant il retourne, eys plein d'intelligence
Sur ton bien assuré fonde son esperance.
Tel estoit l'intellect du porte-estoille Atlas,
Sous le celeste faix qui tout suant eys las
Pour aleine reprendre, a deschargé sa somme
Sur le grand dos d'Hercule: a l'intellect de l'homme
Rien impossible il n'est, la contemplation
Diane en amoura du bel Endimion.

L'intellect proprement est ce diuin Mercure,
Qui cloüa Prométh nud sur la cime dure
Des rochers Caspiens, c'est le mesme intellect
Qui dans le mont ardent precipiter a faict
L'Empedocle diuin, qui le grand Pitagore
Iadis authorisa, qui fut d'Anaxogore
Le parein ♂ qui l'a (NOYS) de son nom nommé,
Par qui Thales en Grece est fage renommé:
Et six autres avecq', l'intellect faict encore,
Que maints mortels pour dieux en la terre on adore:
Qui nous a revelé que les cieux font neuf tours?
Et le temps que chacun met à faire son cours?
Qui nous a inventé l'admirable Buffole,
Par qui voir le pilote ♂ l'un & l'autre Pole?
Et l'aiguille ayme-nort approcher à l'aymant,
Qui par toutes les mers le guyde feurement?
Que les vieux n'ont osé entreprendre ny croire,
Terminant en un coing de la terre leur gloire?
Qui nous a dict qu'aux bons sont reseruez les cieux?
Et les lieux soub-terrains pour l'homme vicieux?
N'est-ce de l'intellect la diuine pensee,
Fille unique de Dieu, de Dieu grosse & forcee?

Mais la raison, dy moy, pourquoy tous n'ont ceft heur?
L'un estant retardé par la grand' pesanteur
De sa retifue chair ne peut si haut atteindre:
L'autre a le cœur trop bas, qui, la che, le fait craindre.
Ny pouuoir arriver: qui mal-conditionné,
N'aura le vouloir bon, qui en est destourné
Par l'auare richesse, où tout son espoir fonde.
L'autre icy bas s'amuse aux blandices du monde,

LE TEMPLE

L'autre est en beau chemin, mais la mort le suivant
L'attrappe, & ne veut pas qu'il aille plus avant:
Qui en lieu d'aller droit, tourne au sentier du vice,
Se laissant égarer à sa propre malice.
Cestuy, qui est mal né, sera plus mal nourry,
Qui bien nourry sera des cieux n'est fauory.
Comme Thaibus se voit par sa propre lumiere
Nul ce but ne peut voir, si Dieu ne luy esclaire:
Et venir n'y peut pas, s'il ne luy tant la main,
Sans le secours du ciel l'homme transaille en vain.
Il faut pour parvenir à ce degré supreme,
Qu'il ayme la vertu, & que Iupiter l'ayme.
Ce Prince pres de soy tient sa seur volonté,
Qu'aller il laisse & viure en pleine liberté:
Par une opinion de quelque bien conduite,
De ce que mieux ell' ayme, ell' fait la poursuite.
A sa dextre se fied la prudente raison,
Des appetits regente & qui comparaifon
Fait des ombres sans corps, selon qu'elle les trouue
Estre de mise ou non, les condamne ou approuue.
Icy marche en son rang le graue iugement,
Qui assiste à sa seur en son gouernement.
La contemplation hant y leue la teste,
Qui n'apprehend'e rien qui ne soit tout celeste:
En m'efrisant la terre & sa corruption,
Cerche par ce moyen une perfection,
De se rejoindre encor à ceste ame supreme,
Qui n'a commencement ny milieu ny extreme.
L'experience y est, avecq' le sage aduis,
Qui de prompte action sont pas à pas suivis.

La foy tout ce sainct lieu remplit de sa lumiere,
 Dissipant les brouillards de l'erreur temeraire.
 Voyla quel est le train & superbe appareil,
 De ce Prince, qui n'a au monde son pareil.
 Eminent par ses tous fait assez à cogoistre,
 Le lieu dont est issu, qu'il ne deuoit point naistre
 D'un element impur, ny de ce germe blanc,
 Escumeux & humide & la creme du sang.
 Qu'il est extraict du ciel, une viue estincelle.
 De la diuinité, une idee eternelle
 Du premier intellect: sur lequel a esté
 De toute eternité le monde projette.
 Des dieux le grand mignon, à qui la mort, ny l'aage,
 N'ont pouuoir, ny n'auront faire ou porter dommage.
 Qui de tout ce qui est dessous le soleil né,
 A la vie eternelle est seul predestiné.
 Qui autre obiect n'a points que l'essence des choses,
 Uniuersellement, & qui ne sont encloses
 Soubs l'accident muable, & ses esprits moteurs,
 Qui du bal eternel des cieux sont les auteurs.
 Et la premiere cause infinitement parfaite,
 Tres simple, ingenerable, & qui n'est point subiecte.
 A la corruption, en tout lieu, & sans lieu,
 Qui n'a commencement, ny terme, ny milieu.
 Qui par tout a son centre au milieu de son cerne,
 Qui tout orne, & dispose, entretient, & gouerne,
 Par son esprit diffus, dont tout est comble & plein,
 Né laissant rien dehors, ny dedans qui soit vain.
 Son essence ne peut en parts estre partie,
 Car toute en tout ell est, toute en chasque partie.

LE TEMPLE

A tous est son pouvoir evident & caché,
Et n'est de passions son vouloir empêché:
Regardant en soy-mesme elle est son exemplaire,
Sur qui ce qui luy plaist & veut elle peut faire.
Elle est tout ce qui est, & tout ce qui n'est point,
Commencement de tout, de tout le dernier point.
Laquelle en soy n'ayant ny figure ny forme,
En tout ce qu'elle veut quand ell' veut se transforme.
Ce n'est qu'air, terre, & feu: que mer & ciel profond,
Vn abisme beant qui n'a rive, ny fond,
Que langue ne peut dire, & que l'œil n'a point venuë.
A nul que par la foy de l'aureille cognue.
Celle qui du grand tout fist les compartimens
Et au dedans rengeal l'ordre des Elemenſ,
Et peupla d'animaux l'air & la terre & l'onde,
Pour le plaisir de l'homme, où tout le monde abonde.
Qui l'homme expressément a faict pour l'intellect,
Et l'intellect pour elle expressément a faict.
Qui se réplie agile, & ja belle lumiere
Retournans en soy-mesme, en soy se reuerbere:
Si qu'à luy mesme il est comme un miroir poly,
Où bel il se renire, & voit l'homme annobly
Sur tous les animaux, prendre son origine
De l'estoc des hauts dieux, de la race diuine:
De ce qui fut creé, voire y füssent les cieux,
Le plus beau, le meilleur, & le plus precieux.
En nature un miracle, un petit Dieu terrestre,
Vn animal diuin des terrestres le maistre,
Craint, honoré, seru des celestes esprits,

En qui tous du grand tout les thresors sont compris.
 Aussi fait comme luy il fut de forme ronde
 De l'infini capable, & de l'ame du monde.
 Dieu doncq' pour le petit le grand monde bastit,
 Pour l'amour de soy-mesme il bastit le petit.
 Dieu à l'homme par l'homme au vif se represente,
 Ainsi que le tableau la personne vivante:
 Mais qui doit quelque iour son terme estant fini,
 Estre la chose mesme, à sa cause r'un.
 Il n'est rien maintenant, que le Creon la monstre
 Qui de son Archetyp l'excellence demonstre.
 C'est c'est ce grand prophete, à qui seul est donné
 Pouvoir distertement par un langage orné
 De son docte intellect, qui iamais ne repose,
 Exprimer les desseings qu'il inuente & compose,
 Tant grāds & hauts soient ils, & qui malgré les ans
 Faict ses faictz & son nom les siecles suruinants.
 En ce monde il est seul, qui raison puisse rendre
 De ce qu'il dict & faict, qui puisse seul apprendre.
 La vertu generouse, & seul tient le milieu,
 Des deux participant, d'entre le monde & Dieu.
 Ains que le ciel fust rond, & la terre abaissee
 Pensé desia l'auoit l'eternelle pensee:
 Tout le premier conceu, creé le dernier fut
 Des œures du grand Dieu & le comble & le but.
 Deslogeons de ce lieu pour aller voir la gloire
 Du riche cabinet que garde la memoire,
 Hors de bruit, solitaire, & bien loing à l'escart
 Derriere retiree, a son logis apart.

LE TEMPLE

A l'entour entaillé par les tayes iumelles
Renrant se redoublant entre les deux ceruelles,
Qu'un Aqueduc conioinct fernant comme de pront
Par lequel les esprits des vns aux autres vont.
Ceste basse croteisque en une roche dure
A la docte memoire elu pour sa demeure,
On trouue un Obelisque y entrant, s'élevant
Sur le derriere, un autre on voit feur le devant:
L'un & l'autre est semblable aux aguilles d'Egypte
Ou urage tres-hardy, de marbre sienite.
Cestuy-cy feist nature à cestuy-là pareilz
Que les siecles passez consacroient au soleil.
Qui d'un Cyprez a veu la cime faite en pointe
Entrelassée autour de l'arbre à Bacchus sainte
Où la coque tournée au cornard limacon
De ces pointes a veu la gentile façon.
De ces pilier's frizez, sur chasque pointe aiguë:
Ceste maison sacree est ferme soustenue.
Dans le brun Cerebel, ce dome est mesuré
Justement myparty du rond & du quarré.
Dictez doncques Io, qui en la quadrature
Cerchez trop curieux, dñ cercle la figure,
Ce que trouuer à nul possible n'a esté.
Or icy lauez-vous, dessus là fermeté
De la forme ésquarree est assise l'histoire,
Sous la protection de l'heureuse mémoire:
Dans la roonduté les arts s'entretenans
Main à main, vont sans cesse en soy se retournants.
Comme en un bransle gay vont tous sous la cadence:
Du labeur qui les mene au but de la science.

*Et comme en une rouë ils tournent nuit & jour.
Tant qu'ils ayent trouué de leur parfaict le tour.*

*Divine prouidence! admirable sagesse
Tu imprime en chacun le signe, où tu l'adresses!
Ce cabinet est fait & taillé proprement
Comme la plume, outil de nostre entendement:
Plume dans le cerueau diuinement antee,
Par qui est la memoire au wif representee
A la posterité, des vertueux effets,
Et le braue renom, de ceux qui les ont faictz.
Qui tes traits considere il est constraint de dire
Que naturellement l'homme est né pour escrire:
Et que t'ayant en main ne doit douter l'effort
Des rauissantes faux du temps, & de la mort.
C'est de la que tout homme a nescay qu'elle enuise
Faire heritier son nom d'une eternelle vie.
Qu'epoinçonné de gloire il n'a peur du danger,
Seur que la plume apres sa mort, le doit vanger
Sus doncq' esprits eluz, d'escrire vous invite
Nature, qui vous a au chef la plume escripte.
Et vous, ô prince illustre, establesez leur pris,
A fin que voz beaux faits à l'envy soient escrits.
Taillerz de la besongne à qui 'nature taille
La plume pour l'escrire, à celle fin qu'ell' n'aille
Dans la grand mer d'oubly s'engouffrer, & l'ourier
Qui traualle pour vous vine de son meier.
On dit qu'en ces quartiers est la grotte sacrée
Où les Muses trouua le laboureur d'Ascreé
Où poëtre il fut crée & apprirent à chanter,
Du labeur & des Dieux enfans de Iupiter.*

LE TEMPLE

Là des preux renomméz Clyon la gloire y vante,
Et là tragiquement Melpomene lamante,
En ses fleures entonne Euterpe ses chansons:
Et là Terpsicore de la citre les sons
Accorde avecq' ses pas, Calliope s'aplique
A chanter grauement maint exploit héroïque.
Uranie au compas y mesure les cieux,
Et Eration la terre, & Polymnie aux yeux
Desouezusement les louanges y chante:
La comedie encor Thalie y represente,
Menioire qui preside en ceſt antre profond
Songneuse obſerue & voit ce que ſes filles font,
Chacune retiree, apres ſa tache faicté,
Sur ce qu'a entendu la memoire ſectette
Repenſe & le repete, & le met ſous la clef
Duriche cabinet du monarque dà chef.
Là ſont tous ſes threfors, cent mille belle tables
Pemtes au naturel des choſes memorables:
En autant de façons, ſont di-e, les preſents
Qu'offre la fantafie & le prince des ſens,
A tout' heure à leur Roy, que Mnemosine prop̄te
Reçoit, & qui ſ' en charge, a fin d'en rendre compte
Quand requise en ſera, cachetez de ſon ſeau
Fidellement les doit rapporter au bureau.
Mais depeur que le temps, qui ſans retourner paſſe,
Les vrays originaux n'aboliffe & n'efface,
De chacun exemplaire elle tire & extrait
Sur ces impreſſions autre pareil pourtraict.
Ce qui n'eſt de grand pris, ce que moins elle eſtyme
En cire ſeulement negligemment imprime.

Ce

Ce qu'elle veut garder plus curieusement
 En marbre ou en metal burnie viuement:
 Qui apres dedans son Louvre ell' s'enferme & propose,
 Souuent devant ses yeux le remet & propose:
 A fin que du passé se puisse souuenir.
 Car du présent n'a cure, & moins de l'aduenir:
 Le présent seulement est pour la fantasie.
 Le diuin intellect du futur se soucie:
 Vray est quand mesme obiect devant elle reuient,
 Comme encore présent du passé se souuenir.

La meditation ceste dame accompagne,
 Depeur que rien se perde en ceste riche espargne:
 Que si rien s'y egare, ell' ne fait que refuer
 Au temps, au lieu, & comme on la pourra trouuer.
 La recerche ell' en fait errant de place en place,
 Et ne reposera que n'ait trouué la trace.
 De l'image oubliée, adoncq de son pinceau
 La refraichist, trouuée, en l'antique tableau,
 Quell rend, renouuellé, à l'ame thresoriere,
 Qui le repend, fidelle, en sa place premiere..

De cest Autre sacré fors un roide torrent
 D'esprit impetueux, à grand rendon courant:
 Qui du moitte cerueaux s'elancants, par la bonde,
 Entrent au grand canal où tout le corps se fonde:
 Contre leur nature, encontre bas soufflez
 Trente couplez de nerfs en sont meuz & enflexz.
 Ainsi que l'organiste ensonne & souffle l'ame
 Qui en tous se depart, par cent tuyaux se rame:
 Ou comme un long estang lequel s'épanche, pour
 Prez & champs arroser, qui languissent autour.

LE TEMPLE

Tel est l'esprit couliz qui tout le corps transperce,
Par ces nerfs mariés, deçà delà se verse:
Par ce long eschenal, du long & de trauers
Fait sentir, fait mouvoir le petit univers.
Tout le corps fait mouvoir presque en la même forme
Que vogue la galere, à lors que la chorme
De forcats enchesnez tirants à l'auriron
Font de la Nereide escumer le gyron.

Mais mon ame dy moy (pourueu que ta pensée
De ses diuins discours ne soit trop abaissee
Pour m'ouir importun) mon ame, quand tu fors,
Pour aux nécessitez pourueoir de nostre corps,
Par la voie des sens: ou quand tu te recrée
Admirant les beaultez de la chose créee,
Dy moy, ma chere vie, ame par où vay-tu,
Ou comme à toy parviens leur extreme vertu.

Des diuerses odeurs, ie sens la difference
Par un double canal qui vers le front s'avance,
Et va coftoyant l'œil, & lequel mol & rond
Du teint de la ceruelle est perçant l'os du front
Cauerneux vient au nez où l'odeur vaporeuse
S'entonne obliquement par la narine creuse:
Euentant le cerneau, bonne ou mauaise soit.
L'impression demeure au sens qui la reçoit.
Quatorze nerfs apres deux à deux on attelle,
Qui naissent tous du fond de la grande ceruelle:
De deux toiles tissuz l'os du crane perfants
Pour faire leur passage aboutissent au sens.
Chacun organe propre à son action trouue
Qui par l'obiect externe & le moyen se mouue:

Desquels le premier pair toutes choses fait voir:
 L'autre par son esprit les deux yeux fait mouvoir.
 Celuy qui vient apres par la face se rame:
 Porte au nez, & au front les puissances de l'ame:
 Aux maschieries dents tant d'en haut que d'en bas.
 Par compas ouvre & clost de la bouche le pas.
 Vn reste se repend sur la langue friande:
 Le quart le palais couvre & gouste la viande.
 Le quint se laisse au fond du tortu limacon
 De l'aureille, & de l'air fait entendre le son:
 Les sixiesme second par dedans la gorge entre,
 Et se va partageant à l'une & l'autre ventre:
 Dont un lot en amont en rebroussant tout court
 Dont il estoit party, se retroussé & recours,
 Pour ouvrir & fermer la garamelle blanche,
 Et y articuler une parolle franche.
 De l'ame le dernier est le seur messager,
 La langue remuant d'un mouvement leger:
 Qui est cause que l'homme hors des rangs sise mettre.
 Des autres animaux, & s'en dire le maistre.

Denot ie te salue, eternel Architect,
 Qui ce temple as basti, œuvre le plus parfaict
 Qui onques crea ta voix. O Dieu maintiens-le encore
 Que l'ouvrier par son œuvre on cognoisse & honore!
 Que seruiroit-il d'estre accôply de tout point,
 Et puis le quitter là, & ne s'en seruir point?
 Comme un qui de plaisir une maison eleve
 Pour vivre heureusement, lors qu'on la paracheue,
 Elle est abandonnée aux nocturnes esprits
 Pleine de bruit, d'effroy & lamentable cris.

LE TEMPLE DE L'AME.

Ou comme le marchant, pour aller à l'emplette
Au Peru, sur la rade une nauire appreste,
Chargee on l'avanture aux ondes & au vents:
Un corsere voy-ci lequel se met dedans,
Emmene le vaisseau, la marchandise vole,
Le marchant voit du port son espoir qui s'enuolle.
Ainsi est-il de nous: tu n'en es si tost hors,
Ton ennemy voyci qui se fourre en noz corps.
Ton temple & ta maison adoncq, Seigneur, conseilue,
Que ton hosteſſe l'Ame autre que toy ny ferue.
Ne permes que l'athée & moqueurs impudens
Qui la veulent honnir, n'entrent iamais dedans.
Et que le feu diuin ell' garde pure & vierge,
De la prison mortelle immortelle concierge:
Renonçant à iamais, pour digne te loger,
Son espoux, son espoir, à l'esprit estranger.
Et quand il te plaira qu'aduienne la iournée
Que du corporel temple ell' soit exterminée.
Diuine entre tes bras veille-la recenoir,
Et la fay meriter face à face te voir:
Et quand le cor orra de ton autre venuë,
Restaure sa maison, & elle toute nuē
Reuez-là d'un corps pur immortel & luisant,
Despouillant cestuy-ci mortel, sombre, & pesant:
Et que le Prince à qui mon aventure & moy ie vouë,
Mon aventure & moy pour siens doux & benin adououé.

FIN DV TEMPLE DE L'AME.



LA FABRIQUE, OV LE TRESPETIT
MONDE.

A MONSIEUR LE DUC
de Joyeuse.

AU monde il n'y a rien qui le soleil egale,
En beaute, en bonte, en splendeur, en grandeur:
Aussi c'en est l'œil dextre, & le gauche est sa sœur,
Qui de son frere emprunte un teint jaunissant-pale.
La porte de nostre ame est l'œil, par où deuale,
Plus loist que le penser, l'amour au fond du cœur:
Et du cœur l'œil encor' est le miroir tressieur,
Qui l'ame toute nuë aux yeux de tous estale.
A vous doncq', Duc heureux admirablement beau,
Qui ez le des cieux l'un & l'aut re flambeau,
Et qui heureusement sur la France rayonne:
C'est à vous, Monseigneur, des François le soleil,
A vous Madame aussi, qui en estes l'autre œil,
Que l'œil que i'ay tiré sur voz beaux yeux ie donne.

Y iii

LA FABRIQUE.

Plus meschant iē ferois que ne fut Epicure,
Et ferois traistrement irreparable iniure
Au diuin architect: qui a fabriqué l'œil,
D'artifice, qui n'a au monde son pareil:

Si, ayant le saint temple, auquel l'ame on adore,
Superbement basty, je ne chantois encore.
L'œil, de ce bastiment le membre plus parfaict,
Où l'ouurier s'est luy mesme au naturel pourtraict.
De la diuinité l'œil est le caractere,
Vn esclat procedant du pere de lumiere,
Vn rayon apparent de cest esprit espars,
Qui vigore & nourrit du tout toutes les parts,
Et qui en toutes parts diuinement se darde,
Par qui diuinement la iustice regarde:
Et au trauers du monde infinitement s'espand,
Et selon le merite à un chascun se rend:
Par qui la prouidence eternelle, diuine
Conduit de l'uniuers la tresgrande machine.
Qui se reuerberant dedans les cercles pers,
Verts, ou noirs, bleuz ou roux du petit uniuers,
Par le petit pertuys de ces cercles le centre,
Iusques au fond de l'ame invisiblement entre:
Et entré il esbrane, & meut premierement
L'imagination, & puis l'entendement,
D'où il voit par les yeux, en l'aureille il esconte,
Par le nez il odore, & par la bouche il gouste.
Il parle par la langue, il allume le feu,
Pour cuire en l'estomac ce dont il fest repen.
Il eschauffe le cœur, ce rayon est en somme,
La seule occasion des puissances de l'homme.

Au chef il imagine, il discourt & cognoist,
 Et retient ce qu'il oit, ce qu'il sent, gousté, & voit.
 Il est l'ame de l'ame, & du bel oeil la sphère
 Est le diuin outil de ceste flamme ouuriere.
 Lequel par tout diffus & dedans & dehors,
 Nourrit, auie, anime & l'esprit & le corps.
 Puis en l'ail retournant, la lampe de ce temple,
 Il se recule en blot, toutes choses contemple,
 Qu'il imprime en son rond, dont fidelle tesmoing,
 Les formes il retient, tant de pres que de loing.
 L'ame des passions variable Prothee,
 Et dans le clair miroir de l'ail represeñee:
 Et qui d'une belle ame est diuin amoureux,
 Qui la voyë & la baise au bel email des yeux.
 S'elle est douce ou farrouche, ou fascheuse ou contente,
 Difforme ou belle encor, nuë en l'ail se presente
 En son vray naturel, en l'ail est le signal
 Pour descourir de l'ame & le bien & le mal.
 Le front n'est si fidelle, aussi nul ne s'y fie:
 Mais l'ail n'abuse aucun & ne se falsifie.
 L'ail est le vif tableau où la diuinité,
 A tiré le plus beau de la mesme beauté.
 Ce qui entre par l'ail, qui de l'ame est la porte
 Est bien plus assuré que cela qu'on rapporte
 A l'aureille, & souuent se perd avecq' le son,
 La parole empennée au fond du limaçon.
 L'intellect, oeil de l'ame, est du grand Dieu l'image,
 Et l'ail de l'intellect exprime le visage.
 L'ail est le seul quadran, qui feut merque du corps,
 Les divers mouuemens, les contraires accords,

LA FACRIQUE.

De l'homme interieur, en saglace e gallee,
 La pure verite se voit nue estallee.
 L'eil est le truchement, qui parle pour le coeur,
 Que nature estuya au fond d'un coffre obscur.
 L'eil est le different de la mort & la vie,
 D'orgueil le braue siege, & de hayne & d'envie,
 Du desdain, du chagrin: l'eil manifeste à tous,
 Comme l'ame le meut, qui est cruel ou doux,
 Et comme l'eil mondain enflamme & illumine,
 Du tresgrand animal la tresgrande machine.
 Le seul eil est du corps, comme un petit soleil,
 La couronne des cieux se courbe peinte en l'eil:
 Dont l'esclat tout perçant toutes choses penetre,
 Plus tost que le penser il est où il pense estre.
 Terre & mer il parcourt, sur les lieux voltigeant,
 Voit tout ce qui s'y saict & retient diligent:
 D'un clin d'eil, du soleil il court au double giste,
 Sur la double ourse il est, la grande & la petite.
 Prince des sens assis sur le trhone plus haut,
 Contemple s'il y a en eux quelque defaut.
 Rien plus cher n'est que l'eil, mais Dieu d'amour extreme,
 Plus cherement que l'eil nous contregarde & ayme.
 Car du dextre element est oilladant celuy,
 Qui humble le seruant de luy fait son appny:
 Du gauche & de trauers menaçant il regarde,
 Qui ses saintes mandemens rebelle point ne gardé.
 Un surion eternel s'espance dans les yeux,
 Qui par compassion prend sa source des cieux;
 Mainte larme iettant inflement pitoyable,
 Pour voir iniustement le pauvre miserable.



On diroit que des dieux pour rendre l'œil parfait
 A qui mieux de son mieux chascun present luy fait.
 De l'œil le dieu d'amour a emprunté ses armes,
 Ses traictés, & ses brandons, que par les froides larmes
 Fondant par les canaux de l'humide cerveau,
 Trempe, aguyse, & embrase, ainsi qu'à gouttes d'eau
 Vulcan sa forge allume, & par les yeux sagette,
 Où la mort, ou la vie aux amans qu'il aquette.
 Sans l'œil pour qui amour a tout basty de rien,
 N'y auroit en ce monde aucun plaisir, ny bien.
 L'œil commande, muet, que seulement il cligne,
 Tost obeir il faut à l'imperieux signe.
 Si l'on faut, d'autre signe obliquement lancé,
 De la punition on se voit menacé.
 Au monde il n'y a rien qui plus du monde semble,
 Que l'œil où les beautez du monde sont ensemble.
 Et comme du grād monde œuvre en six iours parfait,
 L'homme plus admirable est le vivant pour traict.
 Ainsi est l'œil humain, que tiers monde ie nomme,
 Un raccourcissement de l'univers de l'homme.
 Œuvre mille fois plus hardiment entrepris,
 Que du Meonien tous les carmes compris
 Dans le fond d'une noix, ou le char, qui sous l'aile
 D'une petite mouche admirable s'atelle.
 En son vny crystal il enuoyé & reçoit
 Tout ce que l'univers en sa rondeur conçoit.
 Dieu a tourné nostre œil de forme toute ronde,
 Au modelle & au tour, où il tourna le monde:
 Et d'accord mist encor dedans son petit corps,
 Des autres uniuers les accordans discords,

LA FABRIQUE.

N'est-ce un songe de voir dans sa petite boule,
Qui autour de l'essieu en son vuide se roule,
De tous corps les pourtraictz tour à tour penetrer?
L'un en est-il dehors, l'autre est prest d'y entrer.
L'homme s'y recognoist, et la beste s'y mire,
L'oiseau y pense voir son pennache reluyre.
D'arbres, fontaines, monts, des pleine, et des prez,
Verts, caelans, esleuez, vnis, et diaprez,
Les feintes on y voit: dedans l'œil sont gardees,
Vniuersellement de Platon les idees.
Sans l'œil tout l'univers ciel et chasque Element,
Ne seroit qu'un Caos, comme au commencement.
D'un, de trois, et de sept, à Dieu nombre agreable,
Fut compose de l'œil la machine admirable.
Le nerf, et le crystal, l'eau, et le venus pers,
Sont les quatre Elemenys du minime univers.
Les sept Guimperles luy sans qui son rondeau contournent,
Ce sont les sept errans qui au grand monde tournent.
Car le blanc qui reconure et r'affermist les yeux,
Nous figure Saturne entre ces petits cieux.
La tunique d'apres, comme corne luisante,
Par où l'object visible au trauers se presante,
Comme le songe à l'ame, à l'humeur glacial,
Conformément ressemble au cercle ionial.
La tierce est bleue et forte, issant de dure mere,
Plus que sa mere dure, ell appuye en arriere.
Cest humeur rayonnant plus precieux que l'or,
Plus clair qu'un diamant, qu'une emeraude encor
Duret et rondelet, de facon un peu platte
A la greffe pareil, d'où il brille et s'esclate,
Un lustre treslustre humeur oriental.

Humeur qui a le lustre & le nom de crystal
 Instrument principal, & le plus necessaire,
 Duquel l'esprit se sert pour les couleurs extraire
 De tout visible obiect, s'il luy est apparent:
 Car le vitreux humide, espais & transparent
 N'y sert que de chartron, dedans lequel s'enchasse,
 Ce crystal precieux, l'eau que la corne embrasse,
 Est dessus epanchée, affin de rebouscher
 L'esclat, qui trop à coup nud, le viendroit toucher.
 Qui a l'œil azuré ou bien de couleur verte,
 A fleur de teste il a ceste perle couverte
 Cichement de ceste eau, & celuy qui l'a noye,
 Et trop abondamment ceste eau y enuoye
 Profond s'enfonce en l'œil, ou bien l'eau y abonde,
 Ainsi que noire est l'onde où elle est plus profonde.
 Cé n'est qu'eau, que de l'œil sans couleur, & sans teint,
 Affin que par l'esprit de feu tout y soit peint.
 Esprit de feu, qui fait la vision diuise,
 Comme subtil ou gros clair ou nulle il se verse
 Dans le rond crystalin: à l'esprit qui reluit,
 Petitement subtil le iour exerce nuit.
 Et en sortant se perd, de sorte que la venē,
 Or que bonne elle soit, n'a pas longue esflendue.
 Il voit ce qui est pres, mais estant auenglé,
 D'un grand air ne peut voir ce qui est reculé.
 Si la prunelle est large, & l'œil à fleur de teste,
 Le visible rayon éparpillé se iette,
 Sortant du nerf croysé ne se serrant au bout,
 Ou bien il voit bien peu, ou ne voit rien du tout.
 Si eschars & grossier, obscure & rebouschée,

LA FABRIQUE

De iour irà la veue à la chose touchee.
Par l'esprit esclairé, aveugle sera l'œil
De nuit bien peu voyant au coucher du soleil.
Si cest esprit abonde, & de substance grosse,
Il demande aduantage, affin qu'entre la chose,
Et l'œil, qui la veut voir, entreuienne du iour
Beaucoup, illuminé par l'air qui luit autour
Trouble il verra de nuict à faute de lumiere,
Ou trop humidement la bine luy esclare.
Quant à ceux qui de iour voyent moins que de nuit,
Leur œil ressemble au ver, qui en ce temps reluit,
Leur rayon delié, lequel en plein iour erre,
Se serrant s'espessit par l'ombre de la terre.
Clair-voyant est l'esprit, qui n'est point empesché
De passer par son nerf, ny tortu, ny bousché,
Partant d'un cerneau sain pour les humeurs s'espandre,
Pour animier son tout, pour ses globes estendre,
Parfait dans son crystal, & la corne persant,
Moderément subtil, espais, obscur, luy sain.
Qui tel esprit obtient, bonne il aura la veue,
Pour tant voir, pres ou loing parfaitement aiguë,
Ceste subtile peau, qui contient les humours,
Contr' iniice de Mars les certaines erreurs.
La quarte a trois couleurs, noire, perse, & obscure,
Du raisin contre saïct la petite figure:
Le dedans en est mol, mais de dessus est dur,
Pour estre à la veu foible tem, soulagement seur.
Un naif coussiner, qui mollement enferre,
Et soustient par dessous le crystal & le verre:
Perçé par le devant, compasse un pertuis rond,

Par lequel les objets à la prunelle vont.
 La corne penetrant mince, subtile & clere
 Par la entre & au s'espand crystal la lumiere
 De dehors enuoyee, ou des visibles corps
 Par cest air moyenneur qui nous cerne dehors
 Du iour illuminé, la sur-face est depeinte.
 Lors qu'à celle de l'œil la lumiere est consointe
 Infuse du commun par le nerf, qui fait voir.
 Si le miroir auoit que l'œil meisme pouuoit,
 Comme l'œil il verroit de tous corps la sur-face,
 Dont les pourtraictz l'on voit paroître dans sa glace:
 Mais ce sens luy deffaut, & l'esprit rependu,
 Qui le globe luyuant enſle & tient étendu,
 Brillant comme l'esclair, pour colorer la chose,
 Par le moyen de l'air, que le iour lay propose.
 Ainsi par le moyen du voile étincelant
 Par le pertuys qu'on va la prunelle appellant,
 (Car plus en cest endroict ne cerche de tunique)
 A l'objet coloré l'esprit se communique.
 Comme un ray de soleil en s'allignant tout droit,
 Passe resplendissant par un pertuys estroit:
 Ainsi de la visière une ligne se darde,
 Qui droite va frapper le point qu'elle regarde.
 Le point di-je qui voit de tout le cercle vnu
 Sans çà ny là gaucher, iustum le milieu.
 De l'œil maint traict encor deça delà s'elance
 Pour voir outre ce point & la circonference
 Ce beau voile luyuant icy fait pareil tour,
 Que le flambeau des cieux qui engendre le iour.
 La quinte est un reſeul, qui rondement s'estendre

LA FABRIQUE

Vient sur tous ces humeurs, pour dure les defendre.
D'on sic bien epuré le verre nourrissant.
De Cuprine ressemble au planette puissant.
Sous ceste cy encor s'estend un autre voile:
Ny plus ny moins tissu, que l'aixegneuse toyle
Lequel par le deuant de ses filets de lin
Enlasse, ambrasse et tient le miroir crystalin,
Qu'il separe moyen d'avec l'humide verre:
Cest le sixiesme ciel, qui sans foruoyer erre.
L'autre du voyle blanc la ceruelle ambrassant
Comme une douce mere, est vermeille naissant,
Enueloppant le nerf, voyturiere de la vené
Tant dessus que dessous, sur l'oeil est estendue
(Fors qu'alendroit du noir) cest ce voile vermeil
Trame de fils sanglans, qui a suffire à l'oeil
Donne nourrissement, cestuy-ci est semblable
Au planette plus bas, des seps le plus muable.
Chacun d'eux tient son cours, son propre mouuentet
Tantost bas, tantost haut, à costé, rondement:
Et un autre commun à noz sens manifeste
Ismellement porté du branle de la teste.
Les sept muscles encor sont les espris mouuants
Qui vont diuersement les sept cerceaux roulants.
Dans leur petite voulte, ainsi que dans le vuide
Une ame chasque ciel roule, pourmene & guide
La Sphère où attachez sont tant de clous de feuz.
Cest le crane d'uin qui se courbe dessus,
D'on, comme d'un haut ciel, les sens & les puissances
Decoulet sur le corps comme des influences;
Et le visible esprit qui anime l'oeil prompt

Resemble à la grand' ame infuse en ce grand rond,
 D'où empruntent leur vie & leur mouvement teliennent
 Tous animaux qui l'air & les ondes haleinent.
 L'œil s'ourant, il est jour: se fermant, il est nuit.
 La nuit la Cynthienne à son tour y reluit.
 Et comme elle en son ciel icy se masque & muë
 Selon que sa clarté accroît ou diminue.
 Adoncq par le moyen de ce rayon de feu
 Qui a-t'il en ce tout qui ne soit veu & scue?
 Et l'eternelle essence infinie, accomplie,
 Se laisse à l'œil comprendre, & en l'œil se replie.
 L'homme beste aveuglée, ignorant, mal-heureux
 N'eust jamais cognu Dieu s'il eust esté sans yeux:
 Mais ainsi qu'une taupe ensouye, enterree,
 Perpetuellement sa misere eust pleuree.
 L'œil foudroyé irrité, & descoche l'esclair,
 Puis se calmant soudain se fait bonasse & clair:
 Tout ainsi qu'au grand monde en l'œil y a des venes,
 D'orages, de vapeurs, de pluyes, de fontaines.
 Qui ne s'estonneroit qu'un si petit Surgeon
 Peut de larmes fourrir une si grand foison?
 En l'œil il n'y a rien qui soit vague ny vuide;
 Il est tout plein de feu, de l'air, & de l'humide,
 Et n'apperçoit-on rien en tout son orizon
 Poly, clair, & leysant, de cent couleurs, sinon
 Ne sçay quoy de tout bon, de tout beau, qui atteste
 Que l'ouurage est diuin, que l'ouurier est celeste:
 Qui n'a rien épargné pour rendre l'œil parfait,
 Que mesme ô grand bonté! deux il nous en a faict,
 De peur que si l'un d'eux (car y a il partie

LA FABRIQUE

Plus que l'œil precieux au mal assujettie)
S'eteignoit, se blessoit, s'eclipsoit, tenebreux
Que le sien pour le moins fist le devoir pour deux:
Pource il les enclaua dans la face de l'homme
En deux chatons percer, pour y estre, ainsi comme
Est Phœbé pour la nuit, & Phœbus pour le iour,
Deux astres vagabonds qui eclerent tout iour,
A celle fin que l'homme aille droit, & ne choppe
Contre un monde de maux, qui fascheux, l'enveloppe,
Et que l'œil eust du corps & la garde & le soing.
Le sauvant du danger qu'il voit venir de loing.
Comme le bon cocher, qui destourne & reuire
Son coche de devant tout ce qui luy peut nuire.
Tout ainsi en fait l'œil, de l'homme le cocher,
Le destournant de mal s'il le voit approcher,
Pource rond il fut fait pour estre plus mobile:
Petit il fut moule, pour estre plus agile:
Et fut dans un rocher, seurement emmuré
Pour contre tous hazards se tenir assuré.
D'un dur sourcil rendu sur la molle paupiere
Nature rempara la plus haute frontiere,
Et vers le grand canton d'un nez long & vuidé,
Comme d'un ruelin, iour & nuit est gardé.
S'il se vent reposer pour recreer la veue:
Il fut encourtiné d'une crespine menuë
Sous les rideaux charnels obscurément enclos,
Ou s'estant retiré il prent un doux repos.
Ceste cespine fut artistement frangée
D'une subtile soye uniment arrangee
Qui couronne les bords, des cartilages ronds.

Long

Longs & tenures de l'œil, comme les auroirs
 Egalement distans aux flancs d'une galera
 Comme la penne entree est en l'ele legeré
 Des passagers de l'air, ainsi est poil à poil
 Le rase disposé, le pennache de l'œil.
 Souple il fut composé pour se pouuoir estendre,
 Et pour se replier, & dur pour l'œil defendre.
 Et pour servir encor' d'un ornement gentil,
 Et à fin qu'en s'ouurant ce double ré subtil
 Adressast du regard d' l'une & l'autre ligne,
 Pour au droit point se rendre où son angle termine.
 Le comble de tout bien, & le plus grād qu'aux dieux.
 Demander l'homme puisse, est des cler-voyans yeux,
 Qui sont au chef poséz comme en une tournelle
 Pour y faire veillantes de iour la sentinelle:
 Pour aduertir la main de se mettre entre deux.
 (Se voyant en danger) entre le coup & eux:
 Que la teste soudain s'en d'estourne & l'enite,
 Et les pieds que le corps ils sauuent à la fuite.
 Nature a bien preue que le traistre meschef
 Touſours de quelque mal aguigneroit le chef.
 Pource ell fortifia la part la plus fugette
 Aux traictz, que l'ennemy sans relâche luy iette.
 Doncq' comme un double mur, sur chasqu'œil elle estend
 Un sourcil herissé, qui targe & le defend:
 Et les poils clinetants engardent que la veue
 Ne soit de l'ennemy surprise à l'impourueü.
 Pourtant bon guet ils font, ouurant, fermant par tour
 De l'ame les guichets, dame de ceste tour.
 S'il auient toutesfois que par quelque surprise

LA FABRIQUE

Sans l'auoir merité, ta veue fait eprise
D'une douleur amère, un triste sentiment
Qu'apprehende le sens qui iuge fainement,
Or rens lucy gracieux les biens qu'as receu d'elle,
Appaise la douleur, qui la presse, et t'apelle
A l'aide gemissant, tu l'ostes, si tu mets,
A gençant proprement sur les deux yeux fermez
Des rideaux sommeillants, la toison enjurée
De l'olive tranquile à Minerue sacrée:
Si tu portes sur toy du Scorpenot de mer
Les deux yeux emperlés, tu la pourras charnier.
Si pour cela ne cesse, à mon aduis faut prendre
Du chou la fueille sable, et la reduire en cendre:
(Icy avecque le vin faut que le chou soit mis,
Quoy qu'autrement ils soient, comme on dict, ennemis)
Et la poudre d'encens, dont les dieux on honore.
Du salubre beton de cheure pren encore.
Mais effuryé bien premier l'humeur lent et cireux,
Puis couche ceste vnguent mollement sur les yeux:
Tu en verras la preuve en moins d'une nuictée,
L'angoisse guerissant de l'eil soudain ostée.
Qui a les yeux chargez de brouillas tenebreux
Seduits par faux objets voletans devant eux,
Desquels rebouchée est leur pointe accoustumée,
Qu'ils voyent bluetter par l'espesse fumee
Cents mille points errants, droicts, trauersants, et torts,
Qui de l'ame et de l'eil vont troublants les accords.
De ces faultaumes vains tu dissipé la nuë,
Si tu es distillant dans la prunelle nuë
L'erienne douceur, que l'auette d'hibla

Des plus exquis fleurons de Sicile assembler.
 Du paillard bouc encor' mets y de la colere:
 La berhoine qu'on dict si beaux miracles faire,
 Pour en tirer le ius, il te faudra mascher.
 La chasse elle chasse, et fait les pleurs secher.
 Si l'aige plus pesant mais aussi la plus sage,
 Te tend dessus les yeux un encombreux nuage,
 Tu chasse ceste nuict, espachant dedans l'oeil
 Le ius purifie de l'herbe du fenoil:
 Du fenoil qui enseigna aux humains la conleature
 Quand sa maille effacant son beau printas recouure
 (Que l'homme n'ait point hote, or qu'il soit de haut pris
 De confesser avoir du serpent mesme apres)
 De l'hiben miel ioins y l'onde epurée.
 Pour de ta veue obscure escarter la brouee.
 L'amer d'un vautour noir avecq' le ius brouillé
 De l'herbe qu'aux humains l'hironde a reuele.
 Or qu'il y ait long temps que supporte ta peine.
 Pour la veue esclarcir l'esclaire est souvereine.
 L'amer roux d'un vieil coq surueillant de la nuit.
 Aiguise le taillant de l'oeil, dessus enduit.
 Maille, tayé il en racle, et toute tasche noire:
 Mais qu'il soit detrempe d'eau claire et bonne à boire:
 La fiente dissoute à l'oyseau de Cypris,
 Et le iawnissans fiel des lascivies perdris,
 Et le sucre coulant de la diuine abeille
 Prens, et les mesme ensemble en mesure pareille:
 Prens moy pareillement de l'hironde le plant,
 Et du vin autre tant: et les deux accouplant.
 N'en fay qu'un, que dessus il te conviendra mettre
 Pour esclarcir puissant de l'esprit la fenestre. Aa ij

LA FABRIQUE DE L'OEIL.

Il applanit aussi ce qui égal n'est point:
Ce qui est séparé il recolle et reoint.
Si quelque estrange feu, o paure homme! s'allume,
Dans les venes de l'œil, qu'les arde et consume:
Ce charbon rougissant est tout à coup esteint
Si du laict d'une chienne est dessur eux espreint.
Le verdet ratissé de la bronze qui rouille
La gresse de serpent brouille ensemble et rebrouille:
La playe réunie, quand ils sont appliquez
Dessus les yeux cassez, creuassez, et piquez:
Si l'eau du beau crystal, et son esclat illustre
Est changé en du plomb, et a perdu son lustre,
Quelqu'un de son desastre horrible estant fasché,
Du bouffe dedans l'œil, apres avoir maché
Le pallissant Cummin, dont la tourbe trompee
Par le faux hypocrite est prisé à la pipée.
Que si l'œil se gonflant se foriette dehors,
Et de sa couche ronde outrepasse les bords,
Referrer le febras sous la iumelle cille.
Si autour tu l'enduy de la potiere argille.

FIN DE LA FABRIQUE DE L'OEIL



SONNET.

A MONSIEVR LE LIEVTENANT
GENERAL DE LOCHES, SIEVR DE
saint Astaucin, sur l'anagramme de
son nom Gilbert Seguin.

Le cœur que je vous offre est ce qui nous fait viure,
A mille passions humainement subiect:
Et mesme autant de fois que le sens quelque obiect
Par l'apprehension soit bien ou mal luy liure.
Le cœur l'appetit fol brutallement veut suire,
Le cerveau s'y oppose & partie se fait
Contre l'affection, iuge en est l'intellect,
Des premiers mouuemens diuinement deliaire:
Chasque partie ouyé il deboute le cœur,
Fait le diuin cerveau de la cause vainqueur,
Et tous ces fols desirs il condamne en l'amende.
Iuges qui l'intellect esleu de la cité,
Que Dieu entre voz mains a commis, & commandé,
Estre Dieux comme luy, IUGES EN LIBERTE.

Aa ij

LE COEUR OU LE SOLEIL DV
petit monde



Vel Demon dedans moy bondissant se mutine!
 Qu'est cela qui esbranle d' secouft ma poitrine:
 Et semble que tout rôpre il vneille das mo corps
 Me fendre l'estomach pour en sortir dehors.
 Tant rudement mes flancs hurte, pousse et repouffe.
 Ah c'est toiy doncq' mon cœur qui despit te corrource,
 Et te plains que ie t'ay ingrattement omis . A H .
 En mes vers que je donne aux intimes amis.
 Cest pourquoy, cœur mutin, contre moy tu te bande,
 Et feruir importun'un autre corps demande.
 En bon lieu ie te veux adresser et loger,
 Ou à un autre cœur meilleur que toy changer:
 Ou du tout te donner à un autre moy-mesme,
 Pour ne viure sans cœur un corps transi et blesme.
 Par quel bout me prendray-ie à subiect si fecond?
 Digne d'autre escriuain mieux disant, plus facond:
 Diray-ie que le cœur est l'ené de nature?
 Qui le premier se meut et le dernier demeure:
 Babatant l'estomach, tremblorant dans le corps;
 Long-temps apres encor que les membres sont morts?
 Qu'il print place au milieu de la chande poitrine,
 Lieu le plus honorable en l'homme, et le plus digne,
 Où sans se reposer, et sans iamais cesser,
 On le sent se haussier, on le sent s'abaisser.
 Se haussant, eslargy de l'air tire le souffle,
 S'abaisstant, reserré l'air en l'air il resouffle:
 Par un certain compas, touſours mesure il tient,
 A mesure qu'il bat l'artere via et vient,
 Se refarrant, le ſang dedans l'artere verfe.

L'esprit soudain le suit qui chaleureux transperce
 Le corps de toutes parts, courant vif & leger,
 En toutes parts s'espand, soudain au desloger
 Impatient debusque entrant en la grand bouche
 Close d'un ré subtil qui pour luy se debousche.
 Et d'artere en artere errant de part en part,
 Par infinis tuyaux aux membres se depart.
 Si qu'endroit il n'y a si petite partie,
 Où l'esprit fretilant l'ame n'ait departie.
 L'artere, qui du cœur prent son commencement,
 Du cœur, suit peu à peu le réglé mouuement.
 Et iamais de ses pas ne se detraque ou erre.
 Ore l'arge s'estend, or estroite se ferre:
 Soit qu'elle succottant l'air à tire de l'air,
 Qui la doit raffreschir, ou se laissant aller,
 En se restrecissant, des vapeurs allumees,
 Par le cuir perçoté & criblant les fumees.
 Touſiours va meſme train, pendant que la fante
 Es termes fe contient de mediocrite.
 Sans les deux mouuemens des pouffantes arteres,
 Quel animal viuroit encor' qu'ils soient contraires?
 Mais quand le cœur fe sent conuaincu du danger,
 De son trac tremblottant on la sent eſtranger.
 Soit que l'occasion au dedans soit la tante,
 Ou bien que par dehors quelque mal la tourmente,
 Le chaut, le sec, le froid, & la foif & la faim,
 Et les mets diſſolus, le labeur & le bain,
 Ou de quelque languer l'apprehension triste,
 Et tout cela qui l'ame eſgayee ou bien contriste
 L'aage, le sexe, & l'er, l'exercice & le temps
 En un mot, chaque excez rend les poux inconstans.

LE COEVR.

Le coeur dedans l'artere, elle par le cuir lasche
Chasse l'humeur dehors qui contrarie la fasche.
Quand le souffle vital a fait faillir au coeur,
Quand elle brusle au feu d'une fieureuse ardeur:
De respirer souuent adonc se sent contraindre;
Et souuent transpirer pour ces flammes estaindre
Et recouurer sa perte: occasions en nous,
Qui souuent soubs les doigts font varier le point.
Or viste en peu de temps il fait longue carriere,
Le tardif est cely qui fait tout le contraire,
Le grand est comparty du long, large et profond:
De l'humble, court, estroit les petits poux se font.
Le vementement s'oppose à la main qui le touche:
Soubs la pointe des doigts le languissant rebouche.
Au mou mole est l'artere, et le dur tout ainsi
Qu'un cuir trop pres du feu se rencontre endurcy.
L'artere, enſle au plein, pleine d'esprit humide:
Le vuide au toucher semble une artere vuide:
Le chaut, quand chaut l'on sent de l'artere l'endroit,
Et quand cest endroit mesme est frold, le poux est froid:
Sans repos le frequent dru et menu replique:
Le rare à deux repos va battant sa tunique,
Qui en certain desordre est touſours ordonné,
L'autre est changeant par tout l'ordre desordonné:
Qui un ſeul coup à droit desordonné ne frappe,
On le pense tenir, inegal il eschappe:
Qui de chasque nature est ſuivant le compas,
L'autre à ſon naturel ne ſ'accommode pas.
Les coups du poux egal ſ'entrefuient ſemblables:
Mais du poux inegal les coups ſont variables.

Du nombre qu'on attend ore quelqu'un deffant,
L'autre fait qu'on n'y pense, entre les deux un faut,
Ou decroissant se perd, ou bien se diminuë,
Ou sa taille inegal, ou egal continuë,
Or fait la cabriole, or s'en recour le pous,
Ores il s'entretasille & ne suit pas ses coups,:
Or il va floflottans à petites ondettes,
Ou foiblement rempant comme ver à courbettes
Il s'en va tout hectique, il est desia retraiet,
Elancé le voy-là & fuit comme le traict.
Qu'une robuste main de l'arc bandé descoche:
Ore comme une scie on diroit qu'il se coche.
Le formillant ressemble aux flammesches de feu,
Qui par faute d'humeur va mourant peu à peu:
Signe feur qu'à la porte est la mort qui enue
A d'entrer pour trencher le filet de la vie.

Le soleil est aux cieux comme leur cœur vital;
Le cœur est au soleil des cieux en l'homme égal:
Doncques des cieux le cœur par sa vertu féconde,
Anime de ses rais le corps de tout le monde.
Et le cœur, le soleil dedans l'homme mouuant,
Inspire sa chaleur à tout membre vivant.
Des celestes flambeaux la contrarie influence
Peut du soleil celeste empescher la puissance:
Des ventrailles aussi l'indisposition
De nostre humain soleil faict faillir l'^{actions}
Le grand faisant son cours par tout sa vertu porte:
Toute chose, s'il tarde ur. moment devient morte.
Si du petit aussi ce soi le mouuement,
Chaque membre du corps mourroit en un moment.

LE COEUR.

De peur que l'ain ne brusle ~~et~~ que l'autre ne glace
Des extremes, ces cieux de vertu print la place.
Le quart des sept errans seruiteurs, qui ont l'œil
Ouvert, pour obeir aux signes du soleil:
Des pieds & de la teste en la distance egale,
Pour iuste departir de sa flamme vitale.
Le cœur dans l'estomach d'archers enuironné,
Des Princes de son sang se tient accompagné.
Le cœur qui dans un iour fait dans les cieux sa course,
D'esprit & de chaleur est la vitale source:
Des humains le solsil, qui est aussi leur cœur,
Fournaise leur fournit d'esprit & de chaleur.
Où Phœbus est présent, toute chose est plaisante,
Toute chose desplaist, si la clarté s'absente.
Si joyeux est le cœur, tout le corps l'est aussi:
Languissant & failly, tout le corps est transi.
Six dieux pour le conseil des cieux suivent le Prince,
Le cœur est gouverné des grans de sa prouince.
De Phœbus attrempee est par Phœbé l'ardeur,
Le cerueau temperer doit les ardeurs du cœur.
Phœbus sans fin poursuit sa carriere diuine,
Sans relasche le cœur dans l'estomach chémine.
Qui du diuin soleil peut retenir le cours,
Qui engarde le cœur qu'il ne mouue tousiours.
S'il aduient quelquefois que du beau iour le pere
Retire, tenebreux, des terres sa lumiere,
Les humains de frayeur le courage ont failly,
Si par mesauanture ou trouble est assailly.
Le cœur petit soleil de la machine humaine,
Chaque membre languit, tout le corps est en peine.

Ainsi du cœur humain, & du diuin soleil
 La chaleur est égale, & l'esprit tout pareil:
 L'un de l'homme est la vie, & l'autre l'est du monde,
 L'un haut, & l'autre bas, tous deux de forme ronde:
 Et tous deux ont encor' deux mouuemens diuers.
 Car en un an Phœbus ardant court au trauers
 Du celeste baudrier, du cancre au Capricorne,
 Et de l'Inde au couchant, son cour iournalier borne.
 Le cœur, ainsi que luy, s'estendant, se ferrant,
 Fait son cours ordinaire, une autre fois errant,
 V'a pour suyuant l'objeict que l'ame sensitue
 Luy monstre gracieux, par l'imaginatiue:
 Il s'elargist & ouvre, & enuoye au devant,
 Pour son hoste accuillir, son esprit recevant.
 Mais s'il est ennemy, autre qu'il ne desire,
 L'esprit fermant la porte en son fort se retire:
 L'objeict premier aborde au sens qui emouuoit
 Par sa presence faict du cerveau le pouuoir:
 La raison qui n'est pas faible ny corrompuë,
 Par l'image foreine apres le sens émeuë,
 Juge en premiere instance, & de l'objeict présent,
 Selon qu'elle cognoist profitable ou nuyfant,
 Naist l'amour ou la haine, ou bien l'ire enflammee
 Par la vapeur du sang dans le cœur allumee:
 Mais du bien ou du mal qu'elle preuoit futur,
 Presentement s'engendre & l'espoir & la peur.
 L'enflee ambition, la hardie assurance,
 La honte, & la tristesse, & l'autre esperance.
 L'ame, à qui appartient equitable estimer,
 Tout ce qu'il faut hair, ou ce qu'il faut aymer,

LE COEVR.

Tel qu'il s'offre, aussi tost au cœur le represente,
Qui fascheux, le contriste ou ioyeux le contante.
Comme le sens commun meut l'apprehension
Par l'object, ceste-cy conçoit l'opinion:
Ou comme la raison, qui n'est touſtours maistresse,
A l'appetit conduire & gouuerner se laisse.
Tantost on sent l'esprit tremouſſant ſesouir,
Tantost hauſtivement en ſon ſerrail fuir.
Quelque fois le vouloir, qui au cerueau preſide,
Libre le laſche aller, on lui ferre la bride.
Son espere du bien, le cœur verrez ouurir:
S'il a crainte du mal, affin de recourrir,
Il fe muſſe & rapift: mais ſi l'ſent de la ioyë,
L'orgueil ſefpanouift & lui ouvre la voyë.
S'il a honte ou vergongne, ou ſi l'eft triste auſſi,
Il fe cloſt comme on voit, vers le foir le ſoucy
Regretter ſa planette, il fe ferme, il fe bouche
Comme la paſſion diuerſement le touche,
Selon qu'il eſt touché le ſans en caspareil,
Au dedans fe retire, ou fe monſtre vermeil,
Pour le bon heur d'autruy qui fe chagrine, ou ayme,
On le cognoiſt au front ſi l'eft vermeil on bleme.
Le pale deſefpoir, l'impudence, & rancœur,
Le froid, eſtonnement, la pitié, la douceur,
L'orgueil braue & hautain, la temeraire audace,
Quoy qu'on les cache au cœur, paroiffent ſur la face.
Et comme en une moſtre on voit tous euidens
De l'orloge ſecret les diſcorſs ſ'accordans:
Tel eſt l'humain uifage, où un chacun peut lire
Ce que ſouuent la bouche honteufe n'oſe dire..

O admirable ris, vray & souuerain bien,
 Propre d'unique à l'homme! ô sans qui ny a rien
 De beau, d'heureux au monde! ô ris dont la puissance
 Au vieillard radottant rend la verte iouance!
 O ris qui faix egaux les dieux & les humains,
 Et qui cent & cent fois a saict tomber des mains
 De Iupiter le tonnerre, & cesser la tourmente
 Si tost qu'il auoit veu Cypride la riante.
 Si tost que tu parois, ô Dieu mignard & doux!
 Toute noise s'acoise & finist tout corroux.
 Si tu te monstre ouvert, tu descouure au visage
 Ce qu'on pensoit tenir secret dans son courage.
 Qui te peut retenir, qui te peut attraper,
 Si rompant bride & morts on te laisse eschapper?
 Des cyzeaux de loton sauuent, tu nous deliure
 Tu charmes noz ennuis, contans tu nous fais viure.
 Tu derrides le teint, & tu fais que rians
 De plus de la moytie nous termoyons noz ans.
 Tu chasse les brouillards de la melancholie:
 Sans toy viure est languir, & viure n'est pas vie.
 Ou te pourrois-ie mieux, ô Dieu plaisant rieur!
 Ny plus commodement loger que dans le coeur?
 La rate & orde d'infame, & qui ne fait que boire
 Du sang la bourbe impure, obscure, trouble & noire,
 Ne merite heberger (or qu'au prouerbe viens
 T'ait chez elle logé) hoste si gracieux,
 Si gay & si joyeux: si doncques se presente
 Par l'oreille ou par l'oeil quelque gayte plaisante
 Si quelque tour folatre, impete, sans danger
 Sans pisié, sans la vie & l'honneur outrager

LE COEVR.

Soit qu'on y pense, ou non, ou par quelque rencontre,
Par faict, ou par parole aux sens trompez se monstre,
Qui par les sens trompez trompe l'opinion,
Qui trompe derechef l'imagination..
Ceste-cy n'a si tost du faict la cognissance,
Que pour le rapporter soudain elle s'elance
Du cerneau dans le cœur, avecq' elle descend:
Le folatre pourraict du ridicul plasiant..
Le cœur tout resouy de la nouuelle folle
D'aize sautelle egr dance, egr d'allegresse vole:
Et si n'estoit qu'il est quelque peu retenu
D'un peu d'ennuy meslé au plaisir suruenie,
Ses espacez esprits se resoudroient en ioyë:
Mais l'ennuy s'y oppose, egr empesche leur voye:
La ioye les repousse, egr contraint de courir,
Le triste le retient, la ioye secourir.
Les uient, pour les haster, la ioye egr la tristesse
Debattent à l'envy à qui sera maistresse,
Se hurtant l'une l'autre alternatiuement
Contraires elles font contraire mouuemens..
Par ces deux passions la poytrine frappée,
La voix tremble au dedans murmure entrecouppée..
Comme le vent qui entre egr reffort tout soudain
Des soufflets agitez d'une legere main,
Et bruyant comme l'eau qui se desrobe egr glisse
Par cailloteux destroits se coupe egr s'entrebrisce..
Le cœur des passions gay egr triste agité,
Ne peut de la raison faire la volontee..
Du ris doncq' le cerneau mene le premier branle,
Le cœur sautant apres le Pericarde ebranle..

Cestuy tenoit la main du Diaphragme rond
 Tire & mene apres soy le Diaphragme prompt,
 Qui suspendu aspire une voix fredonnée,
 Se perdant, inspirant autre fraiche alcinee.
 Ce muscle trauer sier, qui est comme le mur,
 Separant mitoyen & le foye & le cœur,
 La poitrine rauist, l'elargist & pourmeine,
 Soufflant les poumons leur faict reprendre alcine,
 La bouche s'ouure grande & contrainte baailler,
 Ou elle estofferoit, faut qu'elle prenne l'air.
 La leure s'aplanist & retire grossette,
 Et de perles estalle une double rangette:
 Enfonce le menton, en chasque iouë un creux,
 Dont la grace peut faire un Caton amoureux.
 Force le front chagrein, clair & serain s'estendre,
 Et bien heureux celiuy lequel se lairra prendre
 Es beaux rets amoureux qui se liment tendus
 Sur les yeux doux riants mignonement fendus.
 Telle mine se fait quand la rieuse face
 Les chatouilleux esprits & sang bouillant ramasse,
 D'ont elle se remplit: si ce trouble au dedans
 Croist, encor on verra signes plus evidens,
 Quand matiere de rire excessive est offerte,
 Comme autre Democrite on rit à bouche ouverte.
 Lors le visage on voit de rides sillonnez,
 L'œil comme une escarboche ardente estinceler,
 La face enluminer & gros s'enfler les veines
 Du col, des yeux, du front excessivement pleines
 D'esprits vifs, tous groullants, d'un sang bouillant & chassé
 Remontant pour gaigner de la face le haut.

LE COEVR.

On en sue, on en touſſe, au nez force eſt de rendre
L'humeur qu'on a riants à la gorge fait prendre.
On ſent comme iſſenſez tous ſes membres croſſer,
Et quelque fois le ventre y laſche tout aller.
Ce plaiſant deſplaiſir en fin eſt ſi eſtrange
Que la lieſſe en dueil, qu'en pleur le riſ ſe change.
Philemon en mourut, voyant l'afe oreille
Qui mangeoit le diſné pour luy appareillé:
Et le peintre Zeuxis contemplant ſon ouvrage
D'une vieille en laideur une parfaicté image,
Le menton, front & bouche, & le nez & les yeux
Barbu, ride, ſans dents, roupieux, chaffieux.
Mais laiſſons-là ce riſ d'un cœur humain la marque,
A cheuons de chanter des membres le monarque.

Sur la forme parfaicté il fut faict rondement,
Plein d'air, & de claré, d'eſprit & mouuement:
De toutes parts dardant ſa ſalutaire flamme,
Comme un autre animal, animé d'une autre ame
Que n'eſt du corps le reſte: il eut pour obeir
La raſion pour regente, oreilles pour ouir.
Il eut ce qu'on doit mettre entre les grand merueilles
Auffi bien que le chef, pour ouir deux oreilles:
Ou ſi tu aymes mieux, eles les appeller.
Il eut comme un oyſeau, deux eles pour voler,
Qui fermant & ouurant ſes baouantes pennes
Éuant le corps par ſes freches halenes.
Rond nature le fit l'eguiffant peu à peu,
La figure imitant qui a ſon nom du feu.
Deux autres y caua dont le dextre ſe cambre
Comme un nouueau croiffant, & en fit une chambre,

Pour

Pour y loger du sang le subtil eſt leger.
 Et en l'autre coſté une autre pour loger
 L'efprit qui des vapeurs du ſang ſe renouelle,
 Pour chaut entretenir ce que vie on appelle,
 D'un ſang purifié, paſſé par le tamis,
 Et par l'entremoyen ſubtilement transmis
 De l'autre droit au gauche, une partie euante
 Et nourriſt leſ poulmuns, l'autre eſt l'ame viuante.

Or il eſt ſi bouillant, les eſprits ſi ardants,
 Que ſi à tous momens il n'aspire au dedans,
 Un air humide & frais, que chaut luy couient redre
 En moins d'un tour de main le corps deui droit cendre...
 Nature l'eftuya, ô precieux ioyau! (dre...
 Dans un luyſant cryſtal eſt l'arrosa d'une eau,
 Substance precieufe, eſſence euaporee.
 A la tiede chaleur d'une flemme etheree,
 De peur qu'il ne fe brule à ſa propre chaleur,
 Il nage dans ce bain eſt fe plonge au ſur cœur.
 Vaisſeau plus clair que verre, une ronde cuvette
 Où ſans cefſe ſurgeonne une viue ondelette:
 Ou librement il noué, ou il ſe va baignant.
 Si n'eſtoit cef humeur le cœur incontinant
 Arreſteroit ſon cours, ſon aage fer oit breue:
 Comme au poiffon ſans eau languissant ſur la greue,
 Ou comme d'une rou  on voit ſouuent l'effeu
 Qui roule ſans humeur eſtre amorce du feu,
 Il fut empaqueté d'une toyle filee
 Des paladiens doigts Mitoyenne appellee,
 Pour ce que la poytrine elle partit en deux
 Venant de la clanette à l'oblique entredeux.

Cc

LE COEVR.

S'en va droit rendre au cœur où ell se fend & ouvre,
Et de tous les costez l'enueloppé & le couvre,
Pour touſſours le tenir ſuspendu au milieu,
Pour ne bouger jamais droit & ferme d'un lieu.
Deſſous lui rondement ſe tend le Diaphragme,
Le ſejour d'Alegreſſe & pavillon de l'ame:
Entre les mouls poulmuns pleins de venteux eſpris,
Comme entre les deux mains, noſtre cœur eſt compris.
Pour ce Roy refreſchir, leur office eſt de prendre
L'air froid qui incontinent fumant leur conuent rendre.
Mais qu'en diray-je plus? qu'il eſt de toutes parts
Emmuré de cent os, aſſeuré de remparts:
Que toute choſe encor, laquelle eſt contenue
Depuis le trauerſal iuſqu'à la leure nüe,
N'eſt faicté que pour lui, qu'il ſe trouve des cœurs
De qualibre diuers, que les epez & durs
Font le melancholique, ingenieux, & sage.
Que les mols ſont ioyeux, mais laſches de courages
Que iadis on trouua dans l'eftomac ouvert
Du fort Aristomene un cœur de poil couvert.
Les petits ſont hardis & vont bien à la guerre,
Les gros n'y valent rien que pour fuir grande erre.
Qui a le cœur bouillant, eſt aleſur le front
Une grand hardeſſe & un courage prompt,
A faire hazardueux, toute haute entrepreſe:
Prifant trop ſon honneur toute choſe meprise.
Qui l'a ſec, par exceſſe à eſchauffer eſt lent
Son courroux ſuffoqué: mais, beaucoup plus brulant
Si un coup iſſité ſa colere ſ'amoſce:
Ainsi que d'un ſer chant plus ardente eſt la force

Que d'on boyss allumé, son sein foisonne en poil.
 La poytrine d'enuie, de rage et d'orgueil,
 Cruel, autrecuidé, de l'estomac inique
 Souffle meurtrierement un esprit tiranique
 Contemprieur d'un chacun, implacable, inhumain,
 Impudent, furieux, et trop haut à la main.
 Qui aura son contraire un cœur froid et humide,
 Un paresseux doit estre, et laschement timide:
 Sans fiel, sans amertume, amateur de la paix,
 Vne belle entreprise il n'acheue iamais.
 Misericordieux, doux, paisible, et affable:
 Vers Dieu deuotieux vers l'homme pitoyable,
 Sans nulle ambition, et vivant sans espoir
 Met toutes les faueurs des grands à nonchaloir:
 Content de sa fortune à peu d'homme cognue,
 Et du genereux poil la poytrine il a nü.
 L'Egypte curieuse et du Ciel et des temps
 Tient que nostre cœur croist iusques à cinquante ans,
 De deux dragmes chasqu'an, et d'autat chaqu'annee
 En cinquante ans decroist où l'aage est terminée:
 Que le cœur vient à rien: et de viure sans cœur
 Possible feroit-il? s'il est de vie autheur:
 La chandelle s'esteinct quand la cire est fasillie,
 La linotte s'enuole hors des prisons fallie
 De sa cage rompue, et le verre cassé
 Le vin qui est dedans est par terre verlé
 Au cœur tout se rapporte et par luy tout commence
 Mytoyen il enuoye à la circonference
 Sa vitale vertu, bry mourant tout deffaut.
 Et quoy, mon coeur cruel, tu redoubles l'affaut!

Cc 9,

LE COEVR.

I'ay fait, i'ay fait, fuy t'en, & cesse de me battre,
Accorde le discord qu'en moy ie sens debattre.
Or que Dieu te conduise, & ne retourne plus:
Et fais dans moy cesser ces grands faux perilleux.
Tu diras à celui auquel humble se t'offre,
Que de mon estomach i'ay fouillé tout le coffre,
Que rien plus precieux, plus riche, ny meilleur,
Pour luy donner, je n'ay trouué que toy mon cœur.

FIN DU COEVR.

A M O N S I E V R B O U L A Y
Aduocat à Loches.

I'euex en mile parts mon corps partir & fendre,
Et me veux membre à membre offrir à mes amis,
Au premier rang desquels mon Boulay, te t'ay mis,
Qui m'as toujouors voulu amour pour amour rendre:
Le ne puis mon amour leur faire mieux entendre,
Qu'en leur donnant moy-mesme il ne m'est pas permis
Te departir des biens à fortune commis,
Aussi n'en voudrois-tu de moy ton ami prendre.
Quand à ceux de l'esprit, qui t'en voudroit donner,
Seroit verser de l'eau proprement dans la mer:
Mais à qui plus qu'à toy est la nature amie
Or tiens voyla capte, c'est le membre où l'amour
Et ses freres elez font l'amour aux felonur,
Domen ame le tiers, la moytie de ma glo.



LE FOYE.

Nature ingenieuse, ô admirable ouuriere
De tous les animaux, ô mere nourriciere
De toute creature, ô le commun suict,
Et la matiere encor dör le mōde fut fale!
La main de l'Eternel est puissante et be-
nigne:

Sans art industrieuse, et docte sans doctrine,
Pour maintenir ton auure entier, parfaict et sain,
Pour le contregarder du peril ta prochain,
Ou qui est ia present, ta sainete prouidence
Tousours en tuy demembre, et sage le dispence
Plus doctement que l'art: tu ne fais rien en vain,
Sans cause, ou superflu: quel est le sens humain,
Qui les causes pourroit de ces effects comprendre?
Faut doncq que l'artifice aille de toy apprendre:
Et faire que qui desire estre artisan fauant,
Qui il nille le patron de tes caures suivant.
Bien qu'il te contre-face, et Artiste t'enfuir,
Autant qu'à dire y entre la chose vino
Et la morte, et autant que l'ouurier souuerain,
Nature est par sus toy, de l'Artiste la main:
Tant bien appriso et soure, et habile soit-elle,
Inferioro codo à l'auicre naturelle.

C. 14

L E F O Y E.

Ce qu'engendré tu as d'un soucy maternel,
 Tu tasche, si tu peux, à le rendre éternel.
 Sil n'est tel, tu n'en es, ô nature, coupable:
 Par ordre successif un autre à luy semblable
 Tu remets en son rang, la generation
 D'un autre recommence en sa corruption:
 De celuy qui prend fin perpetuant la race,
 Un autre ou plusieurs tu recree en sa place...
 Car, ô nature, c'est par ta seule bonté
 Que toute chose au monde engendrée a esté:
 Est, & sera encor, & par toy est parfaité,
 Voirie mieux qu'au compas du docte Polyclète.
 En parle qui voudra, le repreneur mordant
 Ne peut sur toy trouuer lieu où mettre sa dent.
 Rien ne se peut penser plus iuste ny plus sage,
 Mieux accompli, plus beau, qu'un naturel ouurage.
 De ce que sans semence, ô nature, tu fais,
 Iouant de passe-passe au monde ie me tais.
 Comme c'est que tu graue és rochers les coquilles,
 Et fais naistre les vers du bois, & les chenilles
 Des rosées de May, du ver le papillon,
 Et du cheual guerrier la guespe & le frelon:
 L'abeille d'un veau mort, & du bois la pierre,
 Et main poisson encor des boyaux de la terre:
 Et du limon du Nil engendre la sourry,
 Le traistre scorpion du basilic pourry.
 Je me tayray encor des estranges merveilles.
 De cest arbre Escossois, dont tu changes les fueilles
 En oyseaux mariniers, & des ais naufragez
 De l'hebridide nef en des oyseaux changez.

*Que Plotin contemplant tes beaux tours de soupplesse,
N'appelle enchantement ta divine sagesse.*

*Vray est que tu n'es pas my le commencement,
Ny le premier motif, ains de Dieu l'instrument:*

*Qui meut tout d'vigore, & la cause seconde
De tout ce qui se forge en l'arsenac du monde.*

*Car d'un feu, qui au ciel son origine a pris,
D'un humeur premier ne, & vegetants espris*

*Ensemble temperez, se fait une substance,
L'outil & la matière & la forme & l'essence,*

*Par lesquels tu peux faire engendrer, animer
Tout ce qui est en terre, en l'air & en la mer.*

*Et tout pour l'aduantage & l'usage de l'homme,
Quoy qu'un iniarieux sa maratre te nomme.*

*Dame des Elemenſ, ame de l'uniuers,
C'est, Deesse, à ce coup que t'appellent mes vers,*

*Que ma muse te pry que tu sois fa conduite,
Pour dignement entrer es lieux où tu habite.*

*Dans l'estomach humain au creux d'un antre enclos,
De musiles, de tendons, de membranes & d'os,*

*Que l'oblique entre-deux par le dessus ambrasse,
Droitement soubs le cœur qui la vie compasse:*

*Le foix tout de sang obscurément figé,
De couleur d'emariste au ventre fut logé:*

*De mains vaisseauix sanguins fa chair est parsemee,
D'air vivable, & de feu perspirable animee.*

*En tous il n'est égal, les gloutons & craintifs
Sont ceux qui l'ont plus grand; sobres sont les petits:*

*Mais hardis & prudens, car au sang qui se ferre
T'a plus de chaleur, qu'en cil qui vague & erre.*

Du chaut sont les conduits larges & plains de sang,
 Les membres eschauffant, & le ventre & le flanc
 Se herissent de poil, & seruiteurs infames,
 Aux brutaux appérits de la gueule & des fémîmes,
 Touſſours le goſier ſec, & touſſours le dedans
 Des mains, & le deſſoubs des pieds brûlent ardans.
 Contraire à cefte-cy l'autre température,
 Du foſye engendre auſſi toute vñé autre nature.

Eſtre de loing un mont de iaſpe rouge & noir,
 Lijſé de tous coſtez on diroit à le voir,
 Gros, eſpais & peſant, plus ferme qu'une roche,
 Loignant de toutes parts au membre le plus proche.
 Vers la droite du corps inégalement rond,
 Il ſe rehaufſe en crouppe, & caue parle fond,
 En voulte il ſe récourbe, où l'ardente cholere,
 Dans un vaiffeau de verre y pend jaune & amère,
 Pour attirer du foſye & eſcurer l'humeur roux,
 Et pour de l'iraffible attifer le courroux.
 En ceft endroit du corps eſt toute la deſpence,
 Que la nature mere à ſes enfans diſpence,
 Aux membres iuſtement tant d'en bas que d'en haut,
 En donnant à chacun autant qu'il luy en faut.
 C'eſt icy que le ſang vermeillement furionne,
 Icy fecondement ſe cuift, & ſaſionne.
 Le chyle, qui eſtoit dedans l'eſtomach blanc,
 Ioy change de teint, & prent le nom de ſang.
 Icy eſtable encor au plus creux de ceft antre,
 L'orde cupidité attachée au bas ventre,
 Qui rend l'homme ſemblable à tout autre animal,
 Qui n'a diſcretion ny de bien ny de mal:

Nee ell' est avecq' l'homme, & friande & lascine,
 Affin que sans plaisir insensible il ne viue,
 Affin que chatoillé de l' amoureux desir,
 Et du glout appetit, ne vesquist sans plaisir.
 Ceste fiere, sauvage, indocile, reside
 Au foye où ell' se souille au sang chaud & humide.
 Là enfermee ell' est, comme en une prison:
 Car elle contreuint aux edicts de raison.
 Son la laisse courir, estant farouche & forte,
 Tout le corps en danger à vauderoute emporte.
 Adonc pour ne troubler du celeste intellect
 Les beaux & hauts discours que iour & nuit il fait,
 Et ne peult deboucher insolente, insensee,
 Divertir les desseins de la haute pensee.
 Pour encor allecher la chair de ses apas,
 Loing du cerneau fut mise au ventre le plus bas:
 Qu'eu-ce esté que de nous, si ceste insatiable
 Ne eust en séparément loing du chef son estable?
 Si sur elle n'estoit le courroux qui souuent
 De la raison maistresse est le party suinant.
 Et qui comme un chien, bonne & fidelle garde,
 Toujours veille à la porte & de sortir en garde
 Ce bouc sale & lascif, qu'il fuut bien arrester:
 Autrement la raison feroit precipiter
 De son diuin dungeon en l'humene valee.
 Arrangez sont ainsi les membres de ce corps,
 Affin que la raison peult aux lascifs efforts,
 Aux appetits gourmands de la concupiscence,
 Contester courrageuse, & faire resistance.

LE FOYE

Commis pour la raison fut le courroux au cœur,
Pour de l'homme animal estre garde & vainqueur.
Car à ses volontez l'ire est toujours contraire,
Qui se saacha jamais pour, obeyssant faire
Ce que raison commande, & pour n'avoir esté
Lascivement consentant à la cupidité?
Quand la raison complaist à la concupiscence
Soudain le repentir & de pres fait l'offence,
Iour & nuit becquetant, & cruel tirassant
Le soye en son tourment iour & nuit renaisant.
Punissant le forfait en la part criminelle,
D'un martel qui croissant nuit & iour renouuelle.
Titie ainsi languist pour avoir attenté
De la chaste Latone à lapudicité.
Venus au soye est née, & de sa blanche escume,
Au foye elle accoucha de l'enfant qui allume
Le sang d'un fol amour, lascif, desordonné:
Car le chaste est au cœur en lieu plus noble né.
Le foye est la maison que le grand' architecte
& de ses propres mains pour y habiter, saïte.
Sur un throne Royal y sied sa maiesté,
Où iuste elle commande à l'uniuersité
Du petit monde humain, si sage le police,
Et si bien, que tout membre y fait son droit office.
Souveraine elle y est, iuge à droit ou à tort,
On n'en peut appeller à un autre ressort.
Des flatteurs appetits elle est toujours suiuie,
Rebelles de raison, leur antique ennemie,
Esclaves des plaisirs qui la perdroient, sinon
Qu'ils fussent retenuz de la mesme raison.

D'un perdurable cours, une rouge fontaine
 En cest endroit ressourt entrant dans la grand' veine,
 Par cent conduits desborde en mille autres sanguans,
 Regorgeant, arrosant tous les membres vivans:
 Comme une vine souche à la terre voisine
 Qui deçà, qui delà iette mainte racine.
 Chasque racine apres de la terre est suçant,
 La sene que le tronc succe à soy nourrissant.
 L'arbre, qui en rameaux & en branches se fourche,
 Le foye, tout ainsi, qui est la vine souche
 De l'homme, qui on appelle un arbre renuerfé,
 Apres auoir le sic des racines succé.
 Ces racines ce sont veines de mesentere,
 Ressuçant l'estomach qui est leur terre mere:
 L'abreue & se remplit d'humeur presque vermeil,
 Luy donnant par la force un second appareil,
 Apres l'auoir doué d'une naturelle ame,
 Le versant au gros tronc, qui en branches se rame,
 Grosses de sang, de feu, & des esprits esparts,
 Nourrit, eschauffe, allume un corps en toutes parts.

Dame nature adoncq, ame vegetative,
 Quinteuse, menagere, ingenieuse, active,
 Sans peine, & sans repos, qui au corps fait la loy,
 Tient quatre vertus sœurs servantes pres de soy.
 Chascune à tour de rolle, & par alternatiue
 Va seruir son quartier à la vegetatiue.
 Electice pouruoit, & fournit au gesier
 L'humeur, qu'elle cognoist luy estre familier..
 Car hectice reçoit & retient ce qu'apporte
 Sa compagne & sa sœur, tirant la veine porte.

LE FOYE.

Cuisiniere est Peptice, & le sang commancé
Assaisonne, & recuit pour estre dispensé.
Mais c'est confusément, car bien peu se soucie
De trier le meilleur, le pur d'aucq' la lie.
C'est à toy Eccritice, avecque iugement,
Tu frelate le sang, & mets se parément
L'util de l'inutil, ce qui est bon sur range,
Et l'estuyé en son lieu, dehors iette l'estrange.
Les vertus n'ont qu'un but, d'entretenir tousiaurs
En une equalité de nature le cosers:

• Et de regenerer l'humidité natale,
Qui par son propre feu se desèche & decale.
Un feu, qui de l'humeur qui l'engendre se paist,
Un humeur, où ce feu viuifant renait.

Or que leurs actions ne soient pas toutes une,
Elles n'ont qu'un outil, leur boutique est commune.
Le foye est leur boutique, & l'esprit leur outil,
Un corps chaut, vaporeux, esclairant, & subtil,
Qui la chaleur ennee, autre instrument de l'ame,
Divine portion de l'éternelle flamme,
Qui fut rauie aux cieux du sage Promethé,
Mais cherement vendue à sa posterité.
Tous les membres d'icy prennent leur suffisance,
Chacun selon son grade, & pour son indigence.
Que si ces quatre feurs chascune tour à tour
S'aquittent de leur deu, le sang sera toujour
Ny trop clair, ny trop gros, vermeil & mediocre,
Doucereux, sain & net, la nourriture propre
De ce corps animé du petit uniuers,
De mille pieces fait, de mille accords diners.

S'elles ne font aussi ce qu'elles doivent faire,
 En lieu de profiter elles font le contraire:
Vn sang rond, morne & froid, baveux & rongelé,
Ou lentement gluant, trop fade, ou trop salé:
Ou comme feu flambant de couleur verte & grise,
Ou de l'eau de la mer quand elle est plus rassise.
Ou de noir hebenin, ou de charbon esteinct,
Tel qu'est dessous le cuir le sang, tel est le teinct
Du miserable corps, qui en prend nourriture,
Diffamant sa beauté d'étrangere teinture.
Si doncq' ces quatre feurs les ouurieres du sang
Leur office ne font vn sang loyal & franc.
Que si de tout le corps la despence n'est saine,
Le foye est le premier qui en porte la peine.
Pareffeu, nonchallant il desendra bouffy,
Ou froid comme un glaçon, ou recuit endurcy,
Ne fera que des eaux, le corps molasse & blesme
Boursouffle treluisant parist douleur extreme,
Encor' que le poulmon trempe en l'humeur salé
Il estoiffe de soif, le goſier est brûlé:
Le flanc qui le contrainct, la coſte qui l'ambrasse,
Pouſſif, gros & enflé, pouſſe hors de ſa place:
Si d'heure on n'y pouruoit finallement esteinct,
Premier que d'eftre vieux vieillette nous atteint.
Si ton foye est frappé de cefte maladie,
Pillant l'humeur benin nourricier de la vie,
L'humeur qui fert de lampe & d'huile à la chaleur:
Tu trouueras icy pour guerir ta douleur.
Si le coup est donné, boy l'onde miellee
Au ſalutaire ius de laſauge meſſee.

LE FOYE.

De fresne les noyduxe enclos dans les feuillards,
Seurement boy encor, & des vautours pillards
Au ale les gesiers, ou bien le bouillon hume
Des perdrix efforant au clair soleil leur plume.
Du poatre aigre-mordant, de la plus dure poix.
Broye & pisse menu, pour en prendre le poix.
Que la dragme trebuche à balance droitiere,
Ensemble reduy-les en subtile poussiere:
Puis un melange en fax pour apres estre beu.
En l'onde demortie à la chaleur du feu.
A nature agreable est la chaleur modeste:
Mais le frost importun luy est triste & moleste,
Et le ius de l'aluyne or qu'en la bouche amer.
Au foye il ny a rien plus plaisant à humer.

FIN.

A MONSIEVR GANGNOT.

Aduocat en la Cour de Parlement.

Gangnot dont la candeur a sur moy tant gaigné
Qu'à Princes n'y à Rois mes labours ie n'adrefse:
Ils ne font cas de nous, pour un mot ou souplesse,
V'n bouffon sera mieux qu'un de nous guerdonné.
C'est à toy qu'ils font deux, pourtant ie t'ay donné
Mon Phrenetic, de qui la fureur l'ame blesse:
C'est toy qui le premier me remist en l'adrefse,
D'où pour suivre autre train ie m'estois destourné.
Sans toy ie n'eusse osé si grand' aventure entreprendre:
Ce n'est doncq' te donner, c'est seulement te rendre:
Ce que ianois de toy receu premierement.
L'espys le premier meur Ceres pour soy demandé,
Et le premier raisin Bacchus veut qu'on luy rende:
En attendant la fin pren ce commencement.



LE PHRENETIQUE DE R. B. A. M.
EXTRAICT DE SON ESCULAPE.

Poursuivions noz deſſeins, ma chere Calliope,
 Que pour moy i'ay eleue en la ſauante trop'e.
 Des neuf pucelles ſœurs, que pour guide je prens,
 Pour conduire à ſa fin l'œuvre que i'entreprens.
 Je n'est assez encor d'auoir basty un temple,
 Où ſa diuinité l'homme mortel contemple:
 D'auoir tiré les traits d'un admirable corps,
 Où du grād'on peut voir l'ordree & tous les accords:
 Contregarder le faut de l'exceſſive iniure,
 De la pale langueur, à fin que devant l'heure,
 Que condamné il eſt par arreſt du deſtin
 A prendre, quoy qu'il tarde,inevitabile fin,
 Ruiner ne le puiſſe, auant le temps diſſoudre,
 Chose commune à tous, en ſa premiere poudre.
 Soit que cela ſe face, ou par froid ou par chaus,
 A lors que l'un excede, ou bien l'autre deffaut:
 Ou bien que quelque effort ait cete humeur ranie,
 D'où n'ait, & fe repaift le feu de noſtre vie.
 Dy moy doncq' les motifs & les occasions
 Qui font que hommes tous à mille paſſions,
 A mille maux ſujets, tout autant que nous ſommes
 De vivants ſous le ciel, & ſur la terre d'hommes:

LE PHRENETIQUE.

Soit que la cause en soit cognue à l'un des sens,
Ou profonde recluse, & loing des yeux absens,
Que la raison recherche, incertaine & obscure,
Guidee par le signe ou par la conjecture.
Retournant sur mes pas par moy sera chanté,
Ce qui aux corps rauist, la treschere santé:
Qui rompt leur Symmetrie, & qui corrompt leur forme,
Qui la proportion de leurs membres d'iforme.
Soit que le mal soit seul, ou d'autre accompagné,
Ou premier, ou second, ou le troisième né.
Mal, par qui l'action à l'organe cognue,
Se gaste, ou bien se pert, ou bien se diminue.
Le diray tout d'un train les diuers accidents,
Les signes par lesquels, ce qui se fait dedans
Les corps troublés, se voit, qui venants à paroistre,
L'occasion du trouble au sens font recognoistre.
Par eux long temps devant on s'fait dire & prevoir
La fin, à celle fin de bonne heure y pourvoir:
Qui fera qu'un chacun ainsi qu'un Dieu admire
(eluy qui s'fait pourvoir, & prevoir & predire.
Le passeray plus outre, & suisy d'un bon heur,
Aux remedes i'yray, hardy entrepreneur:
Et à chasque langueur i'opposeray la cure
Non temerairement ou par cas d'avanture:
Pour ce de l'uniuers ie parferay le tour.
Iiray où le soleil eclost le point du jour,
Cercher la perle fine, & la pierre indique,
Le parfum precieux, & drogue Aromatique:
Puis à gauche tournant i'iray voir l'Africain;
Et mon retour hastant, le peuple Americain.

Ton

Tout le monde nouueau, de ceste gent Barbare,
Quoy qu'il couste, l'auray l'espice la plus rare:
Mille animaux diuers que sa terre produit,
Et du baume puissant le ius, le boyz, le fraict.
De là ie chargeray au Nord qui touſieurs gele,
Tout cela que nature enuieſe y regle:
De la mere commane ouurant les flancs encor
Len tireray la terre aussi chere que l'or.
Il n'y aura liqueur, pierre, metal, oï mine,
Profitable aux mortels qu'en soufflant ie n'affine,
Dressant pour cest effect maint fataſque fourneau:
Pour en tirer l'esprit, l'huile, le sel & l'eau.
Puis dedans l'ocean à cheſ baſſé me plongé,
Pour le Coral pefcher, l'Ambre riche & l'efponge:
Les eſcailles, les os des humides troupeaux,
Et les threfors cachez ſous le cryſtal des eaux:
Mille autres nouueautés dont la nature eſt grousſe:
Et que de iour en iour ell' enfante en eau douce.
Au pied de l'herondelle, & de l'aigle leger,
D'un vol Dedalien ſans craindre aucun danger,
Les pierres tiray querre au dessus de la nuë:
L'une fait accoucher, l'autre fert à la veue.
Voix au fond des enfers ſi la neceſſité
Me commandoit d'aller ſur les bords de Lethé
Les deux pauots cuillir, pour euoquer le ſomme,
Pour celuy endormir que ceste erreur conſomme.
Il n'y aura récoing en tout c'eſt uniuers,
Où ie n'aille que ſter les remedes diuers,
Pour piteux m'opoyer d'une cure hardie
Aux efforts violents de chaque maladie.

LE PHRENETIQUE.

Comme on voit rang à rang un esquadron marcher,
Sentant son ennemy, pour combattre, approcher.
Se ranger, se serrer, & ri son enseigne suire,
Resolu de mourir ou victorienx viure.
Ainsi que chasque membre en nostre corps humain,
L'un à l'autre s'allie, & va d'ordre certain,
Suiuant ce mesme train, & de façon pareille,
De nostre vie humaine, hardy, ie m'appareille.
L'ennemy attaquer, & mesprouuer, vaillant,
Contre le mal qui est nostre vie assaillant,
Ainsi de main en main feray que le remede,
Contre chasque langueur s'entresuine & procede:
Opposant l'un à l'autre un chacun à son tour;
Le commandant de l'ame à deffendre la tour.

Mais quoy ? l'ame, qui est une chose impassible,
Non subiecte à mourir, celeste, incorruptible,
Immuable, & qui n'est serue à la passion,
Son logis exemptant de la corruption,
Peut-elle estre aux langueurs d'un corps assubiette?
Et aussi bien patir que toute autre partie?
Nenny, non, quant à elle, à nostre aduis, ell' sent
Les vices des conduits, par où ell' va passant.
Mais nostre aduis s'abusse à l'egal ell' ne souffre,
Que l'eau qui va glissant par des veines de souffre,
Ou celle qui s'escoule en un bourbeux canal:
C'est le sens, qui patist, elle n'endure mal.
Non plus que fait Phœbus, quand son luisant visage
Rouge ou blef me nous semble au trauers d'un nuage,
Non plus que luy encor, quand il se monstre obscur,
(S'estant mise entre nous & luy, sa belle feur.)

Et non plus que sa feur, lors que la terre entiere,
 Vis à vis, opposite empesche que son frere
 Ne voit sa face obscure, & qu'un nuage ombreux
 Luy affeuble le chef d'un voile tenebreux.
 Et non plus que nostre oeil qui durant la nuit s'ombre,
 N'e voit autour de luy que de la terre l'ombre.
 Pour celà dirois-tu en ceste obscurité
 Que ton oeil cependant fust veuf de sa clarté.
 Non, non, l'ame ne souffre, & moins de mal endure
 Que l'oeil enueloppé d'une nuitée obscure.
 Et nesouffre non plus qu'en yuer le soleil,
 Quand un brouillard espais s'entrepose à nostre oeil.
 L'ame subiette n'est à nul sentiment triste:
 C'est en ses instrumens que la douleur consiste.
 Ses sentiers, hors desquels il n'y a que fureur,
 Qu'un oublieux sommeil qui suit du sens l'erreur.

Phrenesie est donc une erreur furieuse
 Espanchant dessus l'ame une nuit tenebreuse,
 Qui dé son droit chemin la detraque, en danger
 Que plus à son bon sens ne se vienne ranger.
 Si grand est son desastre, & fier, que plus tost cede,
 A l'implacable mort, qu'au salubre remede:
 Quel tan, qu'elle folie, ô pauurette! & pourquoy?
 T'es-tu tant esgaree & estrangee de toyz?
 Quel Demon mal-faisant te pique & te tourmant?
 C'est mon logis qui ard par la fumee ardante,
 D'une fiere infensee, un brasier allumé
 Dans le cœur, qui luy a l'humide consommé:
 Le foye est bruslé, le poumon s'en altere;
 Et tout le sang en boust dans la veine & l'altere.

E e q.

LE PHRENETIQUE

Ainsi qu'ardoit Hercule, quand son mortel par feu
Repurgea, sur Oeté, d^e que d'homme il deuint Dieu:
Semele ainsi ardoit lors que trop curieuse
Voulut voir le tonnerre en la dextre amoureuse:
Ainsi brûloit encor l'enfant (limenien
Dans le Paix culbuté du char Titanien.
Ce feu continuant en son ardente rage,
Le miserable corps forcenement saccage:
Il s'eleue d'en bas une chaude vapeur,
Qui la teste eschauffant souffle ceste fureur,
Et l'atize sans cesse, en seduisant la veue
Par qui la fantaisie est faussement deceue
(Encor que la raison iuge bien autrement)
Quelque fois fol tout seul sera l'entendement
Sans que le sens se trompe, en ce qu'un tel fol pense,
Fait, ou dict, il ny a aucune vray semblance.
La memoire s'oublie aussi le plus souvent:
Si qu'on diroit à voir tel corps estre vivant
Sans ame raisonnable: en la ceruelle molle
S'imprime estrangement mainte vision folle:
Ainsi qu'on aperçoit tout au plus haut de l'air,
Or droit, or de biais maintes flammes voller
En diuerse façons, la vapeur chaude e^t seche
Sert au feu, qui l'alume, e^t d'amorce e^t de meche.
Elle monte rauie en estage plus haut
De l'air, par le soleil ou d'un autre astre chaut:
La terre, qui en est eprise d^e enflammee,
Secrueuse amoureuse, haut, pousse sa fumee
Près l'element brulant, lequel quand il s'y prent,
Voyant briller ces feux tous estonez nous rend,

Maintes impressions de l'aride fumiere,
 S'engendrent ceste part, selon qu'est la matiere
 Duite à l'air conceuoir, tantoft se referrant,
 S'amoncelle & ramasse, or esparse & errant,
 Voltige ça & là, ou bien large espandue,
 Continument se ferre ou erre entrerompue.
 Montant ou descendant fait semblant menacer,
 Les mortels esbahis, on luy verra tracer
 Dedans le clair ferain de feux dix mille feintes,
 Que plus tost ou plus tard, tantoft verrez estinées.
 Ceste exhalation, or qu'une chose soit,
 Toutesfois diuers noms en la terre reçoit.
 Qui un traict flamboyant, ou sagette l'appelle,
 Qui un ardant cheuron, brandon, torche, ou chandelle:
 Qui cheure bondissante, & qui belliers cessans,
 Un dragon effroyable, & cheueux menaçans
 La terre d'un desastre, ou bien le feu d'Heleine,
 Qui touſtours aux nochers quelque malheur ameine,
 Oules freres bessons, fils d'œuf, venans calmer
 Les courages troublez, & les flots de la mer.
 De ce que plus ell' semble haut allumee en somme,
 Par des noms empruntez entre nous on la nomme.
 Ainsi est des vapeurs, dont le chef est espris,
 Qui de fantasmes vains vont troublans ses esprits:
 Et de brouillars fumans l'ame offusquée & pleine,
 Des choses ne voit plus qu'une apparence vaine.
 Tel que l'humeur fera auquel l'homme est subiect,
 Telle est la vision qui dans l'ame se faict,
 A sa cause semblable: ore c'est la colere,
 La portion du sang escumeuse & legere.

LE PHRENÉTIQUE.

Mornasse, palissante, à la couleur de l'or,
Soudaine & fretilante, & cest humeur encor
Par la chaleur recuit, qui enflé & qui enflamme,
Les deux tantes du chef, tabernacles de l'ame.

Le cerueau ondoyant des roites ambrassé,
Trop voyain de leur feu soudain est ambrassé.

1. Cest quād on perd son sang où gist la vie humide:

2. Ou que par trop insiner on a le cerueau vuide:

3. Ou bien par quelque coup sur la teste donné:

4. Ou des espris le Prince, est trop passionné:

5. Ou quād dessus le liure en veille on se consomme,
Se priuant, studieux, de la douceur du somme.

6. Ou quād ait des presens de Bacchus par trop pris,

7. Ou quand le froid reserue au dedas les espris.

Auecque la chaleur, laquelle ne se suante,

Lors là de dans s'allume une fournaise ardente,

Le feu prent à l'esprit, & l'esprit tout de rang,

Brusle le sang, le corps est allumé de sang:

Du sang, qui est logé à l'estroit, sans iſſuë,

Naiſt la corruption dont la fièvre est conceuë.

Desordre si piteux peut-on voir sans fremir?

Dormir touſours refuant, ou iamais ne dormir.

Cà & là se debattre en ſuivant la manié

De l'humeur furieux qui le pique & manié.

Bien qu'importuns ils foient par liens retenus,

Né pouuans remuer leurs pauures mombres nust.

La bouche ils n'ont iamais ny la paupiere cloſe,

Ny babillards, iamais leur langue ne repose,

O quelle pitié c'est voir qui au parauant

Doux & paisible estoit, modeſtement vuant.

Devenir un farouche, & d'une voix hardie,
 Ne respondre à propos à chose qu'on luy die:
 Colere, audacieux, forcevant & mutin,
 Hors du liet's eslancer point de son auertin
 Ne se laissant forcer plus fort que de costume,
 A cause de l'ardeur qui son courage allume.
 Ils estranglent de soif, & leur tient au palais
 La langue noire & aspre, & toutesfois iamais
 Ils ne parlent de boire, ils ne plaignent la teste,
 Combien que soit l'endroit que le mal plus moleste.
 Ils poussent loing à loing à grans & à longs traictis,
 De soupirs un orage, hors des poulmons extraits.
 Ainsi que l'amoureux duquel l'ame est vivante,
 Hors de son propre corps pour viure en son amate:
 Si que l'esprit, qui fait la poitrine mouvoir,
 Est occupé ailleurs, & oublie, son devoir.
 Des arteres le poux, de la viel' indice,
 Foible & petit aussine fait bien son office.
 Leur veue ont esgaree, ils flamboyent des yeux,
 Effroyables à voir, esflorez furieux,
 Chassieux, foriettez, & leurs petites veines
 Esparses sur le blanc de feu parroissent pleines.
 Leur nez le sang degoutte, ils ont l'orreur du iour,
 Et les mains demenans furetent à l'encour:
 Et pincetant les draps cerchent sur la couverte
 Mile festus vallans devant leur veue ouverte.
 L'un ne s'en fait que rire, & on peut feurement
 De plus pres l'accoster: mais l'autre engragement,
 Dangereux, crie, & frappe, hardy, craintif ensemble,
 Mourir veut, mais de peur, il frissonne & en tremble.

LE PHRENETIQUE.

Leur eau tomber ne peut, s'ils en font quelque peu,
Aussi rouge sera que la flamme de feu.
Quelque fois blanche aussi, mais c'est lors que plus fertie,
La fievre au Bac des morts meurtriere les emporte:
Prisonniers de Pluton, d^e proche du trespass;
Quand pres sont de la mort ils murmurent tous bas.

Lairrons-nous doncq' mourir ceste pauure personne,
A faute que secours personne ne luy donne?
Or que de son salut en doute soit l'espoir,
Ie ne lairray pourtant d'y faire mon devoir.
Essayer il vaut mieux une cure incertaine,
Taschant à soulager d'un malade la peine,
Que le laisser languir, cruels, l'abandonnant,
Un iouet miserable à l'herreur forcenant.
Et vous diray comment qu'en la chambre où il couche,
L'uyer, l'air temperé, l'Esté le frais le touche:
L'un luy donne grand iour, l'autre nuble & obscur,
Le moyen ce me semble on prend pour le meilleur.
Car la fureur s'aigrist en lumiere tres grande,
Et le sommeil oyseux les tenebres demande.
En l'obscur, où les sens cessans se tiennent cois,
L'esprit pensif se feint mille peurs, mille effrois:
Gisant il ne sera en chambre peinturee,
Ou inconsante veue extrauage esgaree.
Qu'autre, sinon l'amy ne l'aille visiter,
L'étranger sa fureur ne feroit qu'irriter:
L'amy s'accommodeant à sa passion fole,
Ne luy contredira de fait ny de parole.
Corrige doucement le trop audacieux,
Feins des successions à l'auaricieux...

Ly moy quelque beau liure au sçauant Phrenetique:
 Chante devant celuy qui ayme la musique:
 Si le est trop remuant, il le faudra tenir
 Gré à gré, si tu peux, sinon, fay le tenir.
 Et les pieds & les mains estoientement luy lie:
 Car plus il se tourmente & plus croist sa folie.
 Et sa force se lasse, & l'inuoqué sonmeil
 N'a cependant loysir de luy arrouser l'ail.
 Sougne qu'il ait tousiours mol & lasche le ventre,
 Par ce remede feur, qui parle bas, y entre:
 Et luy fay, sans delay, la veine enflee ouvrir,
 Que verras vers le chef sur la dextre courir.
 Selon l'excez du sang, & du bras la portee,
 Plustost moins qu'autrement, soit l'abondance ostee.
 Mais bousche bien la playe, affin que l'incensé
 La vie aussi le sang, par où il est percé,
 Ne perde, quand le coude il estend ou replie.
 S'il refuse le bras te tendre en sa folie,
 Sayssis le moy au corps, & d'un bandage mol,
 De laine cordonnee ambrasse luy le col:
 Pren ta lancette en main, assuré donne contre
 La veine qui au front droite & pleine se monstre.
 L'asperge cuitte & prise en la forcee du vin:
 De la mauue le ius: & la chair d'un sucrin.
 Cuitté en mesme liqueur, du cocombre la grene]
 Bené en laict de la femme, ou celle dont est pleine
 La courge, & la citrouille esprandre qui voudra;
 Et boire l'eau, ferré le chaut mal esteindra.
 Du boulet arraché, du cedre sarmatique
 Est souuerainement salubre au Phrenetique.

LE PHRENETIQUE

Qu'il retire estant bēu hors du mortel dangers:
 Mais ausē fait estre en faisant desloger
 L'humeur qui est au corps & à l'ame contraire,
 Gardant de l'irriter, luy estant trop feure.
 Soys luy doncq gracieux, du rosoyant miel
 Qu'es champs Appuliens Jupiter faict du ciel
 Toute la nuict plenvoir, dessuz son arbre chere
 Pour bening subuenir à l'humeine misere,
 Esclattant, grumelant, & tous farcy de grains,
 Deux onces fay luy boire, ou bien la moytié moins
 Dela mouelle enchassée en la coque du Cayre:
 Mais pour la prédre il faut tout frâchemet l'extraire
 Le Mirabolan iasme, & le datté Indien
 Rangent ceste ennemy, par un mesme moyen.
 Quoy oublirois-ie bien ceste racine rare,
 Qui apporte avecque soy de la terre Barbare
 Del'indique Catay un nom Barbare aussi?
 O ciel, amy tu n'es de la terre d'icy,
 Où croistre ne la fais, mais d'un pais sanguage,
 Qui sa vertu ignore, & n'en fçait pas l'usage:
 Nous qui l'entendons bien, & en usons encor,
 A cheter l'a nous fais du volge, au pois de l'or.
 Mal partis sont tes dons, cétuy-cy m'en refuse
 Qui bien me serviroit, l'autre l'a qui n'en use.
 Grosse & ferme doit estre, orengée au dedans,
 Rayée, de filons semblants au raus ardents
 De l'estoile de Mars: grisastre en est l'escorce,
 Des quatre premiers corps imitant la force:
 L'air rare, & le feu chaut, espars sont par dessus,
 Au fend avecque l'eau le terrestre est confus.

Ceste estrange racine, en son corps, qui enferre
 Les puissances du ciel les vertus de la terre,
 Porte un suc precieux (si le More trompeur
 N'en tiroit le premier la vitale liqueur,
 Qui nous en vent le corps exprimant pour soy l'ame)
 Duquel, qui boit, esteint la phrenetique flamme,
 De l'onde, où par trois fois on fait tremper la fleur
 A qui Mars faict porter son nom & sa couleur,
 La puissance est égale, & sa graine menuë
 En peu bien faire autant, l'une & l'autre est à beue.
 Autant tu en peus faire, ô rosier damasquin,
 Si pressurant ta fleur on voit son ius pourprin
 Et de ton incarnat, qui vingt feuillages mange,
 Fais que ceste fureur de son cerneau vuidange..
 C'est ainsi que tu dois chasser cest humeur roux,
 Ne luy donnant loysir de s'emparer de nous:
 Et que dans nostre fort le plus fort ne puisse estre.
 Ce pendant pense aussi à t'en rendre le maistre,
 L'assegeant par dehors: au commencement donc
 Tons le chef frenetique, puis la temple & le front:
 Et tout l'os couronné d'aigre rosat arrose,
 De l'eau sainte à Venus, du meurte & de la rose,
 De la chaste laittue, & du nerueux plantain,
 De celle qui d'amour l'arc debande, & rend vain,
 Vierge nourrie en l'eau, de la froide morelle,
 Et de la mandragore, or male & or femelle:
 Longuement composé du plus tendre bouton
 Du peuple d'Ambre pleurant la mort de Phaëton:
 Employer y pourras, vertueuse y est l'huile
 Où tu suffoqueras une vine torpille.

Ef. ij:

LE PHRBNETIQ VE

Poissen qui prent celuy par son propre poison,
Qui l'a pris, l'apatant d'un trompeur hameçon.
D'huile où le tors lierre, arbre gaye & lafcine,
Qui tué en ambrassant celle qui la tient viue,
Et sucçant faict secher celle qui l'entretient,
A trempé, luy frotter front & temple il conuient.
Pren la semence noire à l'herbe boutonnée
Qui des puces a nom, l'huile mixtionnée
Aux graines des pauots, & leur ius espeſſy
En la necessité seruir on faict icy.
Qu'on s'en garde autrement, comme de tout extrême.
Il esteindroit le feu de la nature mesme
D'un eternel sommeil: à sentir le poil blond
De croctis on sommeille, ou s'en frottant le front.
La rubarbe & nombril herbe aux parois aymee,
Ont maintes fois aussi la paupiere fermee.
L'huile espreint, & tiré de la mouelle des os
De persique, & phillis prouoque le repos.
Enduite sur le front, la hanne-banne plonge,
Tous ceux qui elle assommeille en quelque fascheux songe.
Des arbres bdy la mousse à l'agreable odeur,
En du vin Angeuin, des lambrunches la fleur
Sur la teste esparpille, une nourrice espanche
Le laict reiallassant de sa mammelle blanche,
Et du vin-aigre encor dont la chaude froideur
Penetre l'espeſſeur de l'os masſif & dur.
L'herbe verte on applique, ou de son pressurage,
Entre les doigts ferree, arrouſe le visage:
Ou y mouille un bandeau dont ceins le front resuant,
L'esté froid, l'yer tiède, & le change souuent.

Pour cuire, prens les vns de cest ordre & mesflange,
Humes en leurs bouillons, ou bien leur fueilles mange.
De nourrir le malade, & guerir sa langueur,
Point n'est-ce à vostre aduis un moyen doux & feur?
Lorge frais metiué de son esorce esmonde,
Mets la semence avecq' cloſe en la teste ronde
Du pauot grillotant, du doux sommeil amy,
Du cocombre tortu mesle les grains parmy:
Et dans l'onde bouillie avecq' l'herbe laittiere,
Pile, preſſe, & le ſuc dont fe braue Madere.
Remele & le recuy, blanc, trefluyſant & fin,
Et lequel ne doit rien au breuage diuin.
Fay luy, quand le ſommeil ſous ſa grand aile noire
(ouure tous animaux, ce doux breuage boire.

La laittuē en ſecret miſe ſous l'aureiller,
Fait l'œil trop eueillé malgré luy ſommeiller.
Mais tourne vers le chef la cime verdoyante,
Et la racine en bas vers l'une & l'autre plante:
Du iuſquiamē noir le feuillage bourru,
En a meint en la forte au beſoin ſeconru.
Et du pauot bruyant la racine, & la pomme
De l'herbe circeenne euouuent le doux ſomme.
Et de l'aluyne amere une branche, pour veu
Que, qui ſoubs le couffin la cache, ne foit veu.
Du lierre hermaphrodite à fuir du pied viſte,
Qui des chafeurs preſé va mourir dans ſon gife,
Qui deſſoubs le cheſné le fiel roux cachera,
Autant qu'Endimion, voire plus, dormira,
Mais garde que trop long ce ſommeil ne luy dare,
Et qu'il n'aille dourmant payer de la nature

LE PHRENÉTIQUE.

Le tribut à Charon: ostant doncq' cest amer,
Fay luy pour l'eueiller, du vinaigre humer:
Ise Camphre que l'Indois pur eys blanc nous enuoye:
Dormir faict, appliqué sur le cœur eys le foye.
Oins luy les pieds encor de gresse de glyron:
Ou du vin fay luy boire, ou le bec d'un heron:
Tout un iour a trempé, ou bien près de sa couche
Feins un ruisseau couler, qui murmurant luy touche
L'oreille d'un son doux, de haut dans un bassin,
Bruyant goutte apres goutte d'un endormeux tintiny
D'une main chatouilleuse hanche eys cuisse luy flatte,
D'une ongle fretillard sous la plante le gratte,
Ou le creux de la main, ce chatouilleux plaisir
Fera qu'un d'oux repos luy viendra l'ail saisir:
De tout ce grand herbier tu dois encor elire
Quelques uns des plus froids que tu feras recuire
Dans des celestes flots avec fueilles de faux;
Et leur vapeur odore halestant des naseaux:
Qu'il s'en laue les mains, & les pieds & la tesse,
Les aisselles eys laine, & la part des horneste.
Ses membres demi ards soient nuz enuelopez,
De linges, qui seront dans ces ondes trempez,
En la mesme eau encor il conuiendra qu'il plonge,
Pour luy faire odorer l'achilienne esponge.
Le froment qui naguere a despoillé l'espyn
D'on sommeil vaporeux a la fièvre assopy:
Si la farine au front il enduire qu'on mette
Pestrie au ius de l'herbe à la fleur, violerte:
Insquicy auons nous l'ennemy combatta,
Qui de l'ame occupoit la tour, par la vertu

De cent simples diuers, ja il branle e^r encline
A se rendre; & la place, à la main medecine.
Pour s'uiuons la victoire, q^u que loysir n'ait pas
De faire de rechef de ses forces l'amas.

Moderons la froideur du desusdict remede,
Auecque la chaleur mediocrement tiede
Du ius, de l'eau, de l'huile, où le gay pouliot
Trempe, bout & s'infuse, q^u le blond melitor,
Le serpolet renspant, le thim, la mariolaine,
L'ache, le Calament, l'origan, la betoine,
Et de l'herbe qui porte & le nom & l'odeur
Du fruit du franc pommier, la blanchissante fleur,
Et l'amante changee en l'herbe de la mente.

La fleur du rosmarin l'an deux fois florissante,
Ensemble la guy-mauue, & la mauue y conioincs.
Si remoictir le chefa caterreux tu crains,
A l'herbe capitale ally l'a coriandre:

Mais gare ceste ey, on en pourroit trop prendre,
Ell' uire le cerneau: des sandaux le bois sec,
Du rouge vermillion mets la semence avec:
Et le tout say seche, pour le reduire en poudre,
Laquelle surfemant le chefrazé saupoudre.

La sansue peschee aux riuies d'un estang,
Se s'appant sous l'oreille, hume ce mauuais sang.
Ou luy verse de l'eau tieudemant sur la teste,
Ou l'arrose de lait saillant chaut de la tette,
Ventouse defou pleine en peu de lieu contrainct
Qui, ayant deuoré l'air prisonnier, s'estinct,
Sur le col decouppé, sur l'espaule hachee
D'un rasoir bien trenchant ferme soit attachée.

LE PHRENETIQUE.

D'un coq viffens le dos sans aucune pitié,
L'oiseau Venerien couppe par la moitié:
Ou le chien compagnon, recompense cruelle,
Pour à son maistre avoir fait seruice fidelle.
Escartelez soient mis dessus le cheffendu,
Tant qu'ils ayent la vie & leur chaleur perdu,
De l'estomach ouvert de l'ouaille bellante,
Prens les poumons fumans, ou my-morte haletante,
La vie bouge encor: & en ceindre fois pront
De ce pauure refueur les temples & le front.
La laine atout son suin y sert, si allumee
On luy en fait sentir la puante fumee.
Souuent a-on guaray par puantes odeurs,
Ceux que Ceres piquoit de ses chaudes fureurs:
N'atten iamais le coup, cestuy-là n'est pas sage,
Qui à son ennemy a quitté l'avantage.

A. MESS.

FIN.



A M E S S I R E A N T H O I N E F V M E E,
C H E V A L I E R E T C O N S E I L L E R D V C O N-
s e i l p r i u é d u R o y , s e i g n e u r d e s R o c h e s ,
s a i n t . Q u e n t i n ..

Vous qui estes poussé de la sainte fureur
Qui les hommes mortels aux immortels allie,
Vous qui ne tenez rien de l'humaine folie,
Et qui vous tenez loing de la commune erreur:
D'un visage bening, je vous pry, Monseigneur,
Receuuez le present de ma melancholie:
Mal chasqu'un affligeant, mais que chascun palie,
Vn mal sans aucun mal, sans fieur, et sans douleur:
Quand deux contraires sont opposez, et mis contre,
Le grand pres du petit, et le blanc pres du noir,
Beaucoup plus apparens l'un et l'autre se monstre.
En ces vers vous verrez, s'il vous plaist de les voir,
Vostre sageſſe layre entre l'infiry nombre
De fols, comme Phaebé reluit en la nuit sombre.



A I LE MELANCHOLIQUE.

EN fut-il oncq' un seul, en est-il, qui serace:
Voire fut-il issu de la celeste race,
Sur terre cheminant, portant visage humain,
Qui n'ait le cerneau creux, & trop leger d'un
grain,
Ou de deux, ou de trois? ie ne veux pour balance,
Pour le verifier, sinon ta conscience.
Confesse franchement la pure verite.
N'as-tu iamais senty ton cerneau agite,
D'un humeur brusque, & gay, bizerremet folal-
Verneux, resueur, fantasque, inconstant, opiniastre,
Gaillard, gentil, & prompt, plaisant, recreatif,
Sec, noyraut, & leger, taqturne, inuentif,
Ingenieux, sublime, bien contant de soy-mesme,
Tout autre desdignant, des bons espris la cresme,
Le subtil du subtil des plus diuins espris,
Qui soubs le bon Saturne ont leur essence pris.
Et qui faict les mortels aux immortels coformes,
Abstract, & tire en bas les eternelles formes,
Par dessus le nature haussant leur intellect,
Espionnen le ciel, pour voir ce qui s'y fait.
Humeur, où la clarté divine reuerbere,

Comme le clair soleil se voit en l'onde claire:
 Rauissant tellement les esprits iusqu'aux cieux,
 Les separant des corps d'un decez precieux,
 Qui l'homme curieux par sus la nüe emporte,
 Pour yvoir mille cas, faits de diuersé forte.

Des feux volans par l'air, qui nuict & iour font peur,
 Grefles, pluyés & vens, engendrez de vapeur,
 Et les brillans esclairs de l'esclattant tonnerre:
 Qui imiter il oza de retour sur la terre,
 Si effroyablement, & si grand coup tonna,
 Qu'il esbranla la terre & les cieux eslonna.
 Craignant encore un coup que les fils de la terre
 N'eschalassent le ciel pour leur faire la guerre.
 Ils sont tous en ceruelle, & pour fuir ces maux,
 Ils se cachent couarts sous diuers animaux.

De l'humeur, qui de vie heureuse & longue est cause,
 De l'humeur par lequel, pour peu d'honneurs, on ose
 Vne moytié du monde encontre l'autre armer:
 Et pour un petit gain toutes les mers ramer,
 A trois doigts de la mort, ayant pour toute guyde,
 Vne esguille de fer: par la grand Beauce humide.
 Pour moins que ce qu'auons auurement cerchant
 Les Indes, le Peru, le midy, le couchant.
 De l'humeur, qui tirer faict des creuses entrailles,
 De la grand mere, l'or, pour forger les tenailles,
 Qui plus cruellement que les damnez Pluton,
 Serrent le cœur humain auurement glouton.

De l'humeur qui soufflant par mainte & mainte annee
 Noir, poudreux, enfumé, comme une ame damnee.
 Noir comme un charbonnier sauage hoste des bois,

Gg ij

LE MELANCHOLIQUE

Noir comme un ramoneur, dont la hurlante voix
Fait les enfans trembler: peut par le feu extraire,
Tirer, & separer du corps elementaire,
De la terre, & du feu, de la terre & de l'air,
Autant d'astres qu'on voit de nuit estinceler
En la vaste du monde: humeur qui manifeste
Fait es corps composez tout l'univers celeste,
La lune & le soleil, & constraint soubs sa loy
Mercure faire ioug, & s'arrester tout coy. (croire)
Humour, qui tous les cieux (ce que pour vray faut
En or peut trasformer, que pour viure il faut boire.
Tous les cieux trouue en l'homme & ses mutations,
De ses mouuemens cause, & de ses actions.
Et dans le rond astré, qui iamais ne se change,
Autant, & mesmes corps eternellement range:
D'arbres, d'herbes, de plants, de mines, de metaux,
De pierres, & encore de mesmes animaux
Qu icy il y en a, pour les semences estre
Icy bas a iamais de tout ce qui doit naistre.
L'univers refondant, & ses fondemens seurs,
En sel, sauphre & liqueur change ses quatre humeurs.
Mais en fin, ô malheur! sa quinte fublimee,
Et toute son attente s'enapore en fumee.
Laisstant pauuret & vieil au credule heritier,
Vn four, vn Pelican, outils de son mestier.
De l'humeur, qui le peintre, & le Poete fait naistre,
Et qui rend l'artisan grand & souuerain maistre,
Des arts unique auteur, qui a seul recerché
Ce qui est dans le puy de verite cache.

Et qui de toute chose acquis nous a l'usage:
 Qui fait que l'homme est seul entre les bestes sages,
 Et qu'entre tous les Grecs on n'en conte que sept,
 Ce sainct nombre honorant diuin, sacre & parfait.
 Humeur, qui n'a repos que premier il ne sonde
 La logueur, la largeur, la profondeur du monde.
 Sans ce gentil humeur, pere d'inuention,
 Ce monde ne seroit qu'une confusion.
 Pour abreger, chacun tient de la quinte essence
 De cest humeur, par qui tout s'acheue & comance:
 Et oncq homme ne fut si sage reputé,
 Qui n'ait fait en sa vie un tour de gayeté.
 Et si folie estoit un mal qu'on ne peut feindre,
 Par tout on n'etendroit que se douloir & plaindre:
 Ains c'est un mal si doux, si plaisant, que marry
 Un chascun se plaindroit, s'il en estoit guery.
 Tout homme donc s'en sent, & n'y a difference
 Entre le fol marqué & cil que sage on pense:
 Sinon que cestuy-là tient sa marotte en main,
 Cestuy-cy finement la fourre dans son sein:
 Mais non si sagement qu'on ne voye en sa vie
 Luy eschapper souuent quelque traict de folie.
 Fust-ce toy, ô Socrate, & toy sage Zenon,
 Qu'un chacun iuge à part si ie dy vray ou nom,
 Le masque seulement paroir fait l'homme sage.
 Voy-là comme le monde est de fols une cage,
 Ou bien un eschaufaut, où un monde de fous
 S'entrecouënt l'un l'autre & se moquent de tous:
 Ou bien une grand nef de fols passagers pleine,
 Voguant sur la grand mer de ceste vie humaine,

LE MELANCHOLIQUE.

Pousee par les vens de diuerses humeurs,
De langage diuers, d'habits, d'aages, de meurs:
Et presque autant y a en ce monde ou nous sommes
De manieres de fous, que de visages d'hommes.
Et si ny a estat nulle vacation,
Qui se puisse exempter de telle passion:
Passion, sans laquelle au monde il n'y a ioye,
Que pour souuerain bien le ciel à l'homme octroye:
Necessaire à la vie autant qu'autre Element,
Si que qui plus est fol, vit plus heureusement.
Qui en troupe effronté se garde bien de rire,
Et pour sol n'estre pris: mutet n'ose rien dire.
Qui tout seul est tout fol, magnifique au marcher,
Le sage conrefait, se gardant d'approcher.
Beaucoup moins fous que luy: l'autre tout au contraire,
Sage au parler, mais fol quand faut venir au faire.
Les plus fins ce sont ceux, qui plus doubles qu'ongnons,
Font des fols sagement, trompant leurs compagnons.
Qui se plaint, qui se deult, et qui veut que l'on rie,
Ne se chaut ny du temps, ny de la seigneurie.
La plus part presumant de folte estre absouls,
Grans fols se vont riant des tours des petits fols,
Qui les veut reformer, mais quelqu'un par derriere,
Des fols, moins fol que luy, luy pend la grand baniere.
Mais celuy qui son mal libre confessera,
C'est cil, à mon aduis, qui le moins fol sera.
Quel plaisir auroit-on au monde, quelle ioye,
Si l'homme quelque fois follement ne foloye:
Mais entrepris ie n'ay de vous conter icy
Tous les fols folatrans, ny leur folie auftes.

Car plus fol ie serois, que cil qui la mer toute
Entrepris d'espuyser, & boire goutte à goutte.
Autre plus fol que moy, s'il s'en trouue, & hardy,
L'entreprene, s'il veult: quant à moy ie ne dy
Ny ne chante, sinon que de ceste folie.
Dont la cause & le nom est la melencholie:
Vn suc gros, limoneux, espais, pale, & obscur,
Parmy le sang brouillé, dont la seche vapeur
A la voulte du chef obscurément comblee:
Dont l'ame est apres estrangement troublee
A cil, qui vagabond tout seul erre de nuict,
Ayant pour compagnie une peur, qui le suit:
Il tremble s'il entend une fueille qui tremble,
Son sang fige de peur: l'ame peureuse semble
De tenebres couverte, & ne peut concevoir,
Que ce qui est horrible à penser & à voir.
Ell ressemble encor, à cil dont la berluë,
Mainte Chymere oppose à l'ame, & à la veue.
Maint fantausme ennuyeux, maint simulacre feint,
Iour & nuict se presente à l'ame qui le craint.
Ce qui est hors le corps, la peur luy faict accroire,
Estre tel que dedans, ell est obscure & noire,
Et tel se represente aux tremblotans esprits,
Que le sens fantastiq la faussement compris.
L'humeur, qui telles peurs sans occasion cause,
Et qui le chef remplist d'apprehension fausse.
Vaguant de place en place occupe lieux diuers:
Ore du corps humain il tient tout l'univers:
Ou l'un & l'autre flanc, mesme le gauche assi ge,
Et la raison souuent il met hors de son siege.

LE MELANCHOLIQUE

Posé le cas qu'il soit par le cerueaudiffus,
Ou bien parmi le sang de tout le corps confus.
Ceux qui en sont atteints on remarque au courage
Que lasche ils ont perdu, & à leur noir pelage,
Duquel se herissant les membres ont couverts:
Nuit & jour vont errants seulets par les deserts,
Courants apres leur verue, & leur est ennemie.
O Timons inhumains, l'humaine compagnie
Qui les deust consoler, tous leurs conduits veneux
Se gonflement sur le cuir d'un gros sang limoneux.
Bas ils portent la teste à la terre panchée,
Sans varier leur veue en terre ils ont fichee,
Et où leur oeil se iette ils tiennent, obstinez,
Ferme là leur regard, esperdez, estonnez.
Gros ont le ventre & dur, de la gorge les venes
D'un sang noir & meurtry s'enflent grosses & plenes,
Maigres, secs, elancez & violet leur teinté.
Semblable au eramoy si duquel la pourpre on peint,
Où maint flambant bouton on y voit souuent croistre:
Pendant que l'un s'en va, un autre est prest à naistre.
De la mort, tous ont peur, & toutes fois beaucoup
D'une meurtrière mains en sont donné le coup.
De tristesse & de peur leur divine pensée
Sans nulle occasion personelle offensée.
Ce mal vient peu à peu, & si caut nous surprend
Sans fureur & sans douleur, qu'il est ja fort & grand.
Devant qu'il soit cognu, plus difficile à mestre
Dehors, si une fois de l'ame il s'est fait maistre,
De l'apprehension, si l'erreur decevant
A gaigné du cerueau les deux forts de devant.

Ceste

Ceste folie en tous n'est semblable ou egale:
Car l'un touſieurs eſt fol, l'autre par intervale.
Comme le vin qui eſt pris sans discretion;
A l'urongne fait voir mainte apparition:
A l'un d'une facon, à l'autre d'autre sorte
Selon que l'auertin de chacun ſe comporte..
Ains diuerſerent maniez & pouſſez
Sont ſelon leurs humeurs ces pauures incenſez;
L'un n'en fera que rire, & nouveau Democrite;
Imagine ce qui a rire plus l'incite.
A cefſui-cy pleureur la larme pend à l'œil,
Et n'apprehendé rien que la crainte & le dueil.
Ceft autre eſtre un coq pēſe, & du chant de l'ele
A toute heure de nuit le point du iour r'appelle:
Un autre eſtre une cruche, à tous diſt gare heur,
De peur d'eſtre cassé l'autre tremble, de peur
Qu'Atlas portant ſur foyn la grand charge du monde
Ne fe laſſe, & le ciel brisé ſur foyn ne fonde.
Comme cil qui croyoit que du doigt du milieu
Il ſouſtenoit le ciel, le ſaint ſiege de Dieu.
L'autre fait du corbeau, & ſans cefſe crouaſſe;
L'autre le roſignal, dont le chant ne fe laſſe
De refluerer Iulis, & qui mué ſe croit
En quelque autre animal ainsi qu'il le conçoit,
En ours, en loup, en cerf, ou en quel qu'autre beſte,
Dont la voix contrefaict, & l'aller & le geſte:
Ou en un dur rocher, en poiffon, en oyſean,
Ou au ciel attaché en un astre nouueau.
En fleur portant ſon nom, & la fille d'Inache.
L'Egyptienne Iſis penſoit eſtre une vache.

LE MELANCHOLIQUE

Qui se croide estre Pape, ou Empereur, ou Roy,
A tout le monde veut faire & donner la loy.
Cestuy fait du prescheur, & rau en Echafe,
Ne parle que de Dieu, de justice, & de grace:
La penitence annonce au peuple desuoyé,
Qui a le sainct esprit des hauts cieux enuoyé.
Il predict l'aduenir, l'autre dict qu'il s'enuole.
Au ciel, il fait le mort, feint perdre la parole
L'un croit estre fans teste, & l'autre auoir les flâcs
Farcis, pleins de fouris, de rats, & de serpents,
Ou de demons parlants, au riusage du nile
Certain Artemidor voyant un Crocodile,
Tout cela qu'il sçauoit oublia tout soudain,
Pensant auoir perdu les cuisses & la main.
Icy tayrai-je ceux dont les amours despites
Cherissent seulement les vieilles decrepites?
Et cil qui de son nom une fleur fist nommer,
Pour en l'eau se mirer, s'admirer & s'aymer:
L'autre hanter ne veut ny approcher personne,
Pour un fantasque estat, craignat qu'o l'époisonne.
Il court, & puis s'arreste, il conte par ses doigts:
Mais tout court il demeure & ne peut dire trois.
Quelqu'autre au meurtre cry qu'o luy coupe la gor
Selon sa fantasic ainsi chacun se forge. (ge,
Des Chymeres en l'air, leurs metiers anciens
Tous exercent & font, le riche, de ses biens
Parle, l'aduocat tient au poing quelque requeste,
Le chasseur iour & nuit va poursuivant sa queste.
Et le Poete inspiré, indiscret, importun
A reciter ses vers est ennuyant chacun.

LE MELANCHOLIQUE.

62

Le prestre entre ses dents marmote une priere,
Et l'amoureux se plaint de sa maistresse fiere.
Brefou chacun iadis sage s'est adonne,
Cest ou fol maintenant il est passionne.

Quelle plus grand fureur, quelle erreur, quelle rage,
Que l'amour, qui constraint folatrer le plus sage?
Lis qu'ay-je dict l'amour! t'ay-je point offence?
T'appellant furieux, fol, resueur, insense?
Folie n'est-ce pas, telle solicitude,
Mettre en un faux plaisir une beatitude?
Suirer un fol appetit, estrange & defregle:
Courir apres l'erreur, d'un enfant auengle:
Quitter sa liberte pour esclave se rendre,
A un qui ne se peut d'une femme deffendre?
Un bien par apparance, une corruption
De l'ail, peruertissant l'imagination:
De l'ail, qui en lieu d'estre a l'ame feure voye,
Met en combustion & le coeur & le foye.
Ce fut pourquoy Nature auoit de la raison,
Loing du foye & du coeur, separé la maison.
Amour est le vautour, & l'aigle qui deschire,
Et le foye & le coeur de cil qui le retire:
Et plus cerauisseur de son tourment se paist,
Tant plus grand son tourment fans fin prendre renait.
Cest une passion qui prend sa nourriture,
D'un incertain espoir, d'une certaine cure.
Mais a quoy cognoist-on ce faux bien, ce vray male?
N'a-t'il pour s'en garder sur soy quelque signal?
De ce feu forcenant l'insatiable rage,
Des membres perissants l'humidité faggace,

Hb y:

LE MELANGHOLIQUE

Sans sang, & sans couleure sont ces fols amoureux;
Affreux ont le visage & les yeux ont affreux:
Le sourcil abbaissé, des poumons ils halettent,
Et mille ardents sanglots de la poytrine iettent.
Leur amouurant fait leur langue fallir,
Le cœur papillotent sur leur sein tressaillir:
Leur voix & leur pouls tremble aussi tost que nommée
Par quelqu'un qui ny pense est la personne aymee.
Au docte Erasistrat par le poux fut corinu
Sa belle mere aymant d'Antioque le feu.
Ce grand Galen encor descouvrir ces flamme
Dont tristement ardoit de Boëte la femme,
Quell nourrissoit honteuse & connois dans son sein;
Eprise folement d'un beau danseur Romain:
Tu cogoistras encor ce doux-cruel martire.
Aux grands & longs soupirs, que loing à loing il tire
Du cœur tout embrasé, par la bouche fumant
Pour ce brasier nourrir, qu'il va consumant.
Ce tam l'amant reueille, & d'une leure blesme
Va, resueur songe-creue, seul parlant à soy mesme:
L'une & l'autre paupiere il clignetrousiours,
Tout autre desdaignant n'ayme que ces amours.
Ayant le cerneau sec ne pleure ne lamente,
Et seul de sa fortune heureux il se contente.
Tousiours veille pensif, taciturne, transi,
Il brusle & si n'a soif, n'a de matigez soucy.
Mais laisseons là l'amour avecques sa folie,
Et retourrons chanter de la melancholia.
Les genres un à un. Si cet humeur follet,
Occupe seulement le soubrendron mollet,

Tu l'y orras gronder, ainsi qu'un vent qui erre,
 Engagé dans la nuë, ou es flancs de la terre,
 Il cerche s'il pourra quelque breche trouuer,
 Simon il faict la nuë ou la terre creuer:
 Le nuage fendu un trait ardent descoche,
 Et le vent tremoussant toute la terre hache:
 Ainsi bruire on entend l'un & l'autre costé,
 Le gauche mesmement de ces vens agité,
 L'estomach s'en soufleue, & à chasque secouſſe
 Maints rous aigres-amers l'un apres l'autre pous
 Et de si grand douleur il se sent oppreſſé,
 Qu'on le sent c'en dessus, c'en dessous renuerſé.
 La dent blanche s'agasse, & le cœur petillant,
 Se ferrant, se tapisſt, & le poix tressaillant
 En fretille & fremiſſt, l'aureille luy en corne,
 A l'etonné cerneau il semble que tout torné.
 Il ard, & fin a soif, mais apres le manger
 D'estre vif ſuffoqué il doute le danger.
 Que ſi ceſte humeur froid des autres la fondree
 Duquel l'erreur de l'ame eſt premier engendree,
 Outre le temps prefix es veines retenu,
 Sec ſe vient ambraſer, comme par le menu
 S'allume le bois verd, quand le feu ſ'y vient prendre,
 Rien plus aſpre chaleur qu'au ſec on luy voit rendre:
 Ainsi ce ſuc vaincu par le flambeau ardent,
 Brufle plus viuement aſpre, cruel, mordant,
 Et plus noir que le geſl, tout ce qu'il touche il gaste,
 Et ſoufleuer le faict, comme un leuaïn la paſſe.
 Cruels ſont ſes effets, i aymerois beaucoup mieux,
 Rencontrer en ma voye un ſanglier eſcumue,

LE MELANCHOLIQUE.

Un lion harcelé, une tigresse viste,
A qui on a vollé ses fans dedans le gîte.
Que de tels fous trouuer de l'humeur noir touchez
Fuy sur toy se ruront hydieux, effarouchez.
Horriblement hurlants: durant l'ardente rage,
La force leur augmente avecque le courage.
Plus que charbons ardens rouge ils ont le regard,
D'alliance il n'ont point, ny d'amitié esgard.
Querelleux, riotteux, à leur veue allumee,
Touſſoirs il semble voir une epeſſe fumee.
Et dedans bluetter mille rayons bruslans,
Leurs yeux touſſours ouverts sons cler esſincellans:
Et vont crollans la teste ainsi que la preſtrefſe
Qui deuine le ſort quand ſon Demon la preſſe.
Ils ont un appetit deſreglement vilain,
De toute vilenie ils appaient leur faim:
Et ſont tellement points de la mouche enragee,
Que ſe mordans, cruels, de leur chair ont mangee.
Et plus que boüc phans, plus que Faunes cornus,
Courrent les champs piquez des fureurs de Venus.
Deschirez baillonnez nuds-pieds, car de leur robe
Chasque eſpineux buiſſon quelque loſin deſrobe..
Sans eſparger leur chair, d'ulceres tous ſanglans,
Les pieds gaſtez ils ont les cuyſſes, et les flancs.
Mais le plus dangereux ſoy qu'un chafcun eutte,
Eſt le fol qui les loups et les chiens imite:
En leur facon de faire il hurle, il iappe, il mord,
Le iour muſé ſe tient, la nuit horrible il ſort.
Aux cimitieres court et les monumens ouure,
Il ſe terre dedans, de leurs lames ſe couure:.

Puis en ressort soudain, d'un regard plein d'horreur,

Les passans il espie & faict mourir de peur.

Il hait & fuit chascun, de la bouche tiree

Vn pan de langue il monstre, aspre, noire, alteree.

L'ceil creux, & la veue courte, aux iambes mille losps,

Des chiens harasse hurte & tumbé à tous coups.

Des foulz qui sont sans nombre, adiousteray-je au roole

Ceux que des eaux la crainte engragement affole:

Qui durant les ardeurs d'un chaut-bouillant esté,

Ou d'un frileux yuer, pointés ou mordz ont esté

De quelque chien fol, dont l'escume ou dentece-

Ont avecque le sang leur raison infectée.

Presque pareils à ceux que l'ardente fureur,

Melancholiquement esgare en son erreur.

Ces malheureux on voit sans raison & sans ordre,

Côtez eux-mesme acharnez se deschirer & mordre.

Leur visage ambrassé, leurs membres tressaillir,

Et les premiers venuz de la dent assaillir.

Aoyer, & hurler sans personne cognoistre,

Ne recognoistre plus pere, frere, ny maistre.

Celuy doncq qui crains l'eau d'une hideuse voix,

Du chien qui l'a mordu imite les abois.

Tout ce qu'il oit & voit c'est un chien qui iappe,

Qui gronde, & le poursuit, qui le mord, qui le happe.

L'eau de sa guarison, qui est l'unique bien,

Luy presente l'horreur d'un furieux chien.

Le cœur luy papillotte, il en tressuë & tremble,

& Au chien qui l'a mordu voyant ce qui ressemble.

Les mirouers il abhorre, & tout corps transparent,

Où du chien qui l'a mord l'idole est apparent.

LE MELANCHOLIQUE

Mesme en l'eau de son corps sans vergongne versée,
De ce chien enragé est la forme tracée:
Contre terre il se ueastré & la pry de s'ouvrir,
Pour son corps miserable & sa honte goûrir.
Du ciel il a horreur, honte de la lumiere,
Et hait plus que la mort à voir l'eau salutaire.
Tout son corps est en feu, il n'imagine rien,
Son ame ne conçoit que l'horreur d'un chien.
Des fous ayons pitié & recerchons la mode,
Comme on les peut guerir par remede commode.
Auecque leur folie appointe sagement,
Comme à un qui croira estre entré en dormant
Un serpent dans son corps qui le cœur luy deuore,
Accorde luy cela, & luy promets encore
Que dehors le mettras, repurge luy le corps,
Et fine le trompant tu supposeras lors
Sous luy un serpent mort: le voyant fuisi d'aise,
Son opinion perd & sa fantasié appaise.
Appelle le barbier, mais faut premierement
Tenir net l'intestin du plus sale excrement:
Lequel le pignera d'une dextre hardie,
Stau chef seulement luy tient la maladie.
En la veine du chef: car en deux autres cas
La moyenne vaut mieux, dans le reply du bras.
Commune à tout le corps: que si l'Hemorroide
Et le sang fleurissant tous les moys ne se uuide:
Descend du pied au bras le col du pied serrant,
La veine qu'on uerra sur la cheville errant;
Et plus grosse apparoist qu'on appelle sapheine,
Hardy donne dedans, ou bien perce la veine.

Qui

Qui s'ensle entre les doigts, entre le medecin,
 Entre le port aneau & son petit voisin:
 Ou bien celle du front, si elle n'est manifeste,
 Sur le pied, sur la main, au bras, ou en la teste.
 Ou ure moy celle-là qui se monstre le plus:
 Car le sang & l'esprit ont un flux & reflux,
 Tout le corps est percé, & l'esprit par tout passe.
 Vuide de sang n'y a au corps aucune espace,
 Les membres differens tous d'un accord y sont:
 Artere, veine & nerf, l'un à l'autre y respond.
 Fay l'ouverture large au sang, qui gros s'apanche:
 Mais s'il coule vermeil, que soudain tu l'estanche,
 Permetts luy, tost apres mollement sommeiller:
 Car nuisible luy est le trop long temps veiller.
 Qu'on ne le laisse seul, donne luy compagnie
 D'une gaye ieunesse, agreable & amie:
 Reueillé, qu'on le meine à pied, ou à cheual
 Voir des bois la verdure, ou le fond d'un beau val,
 Ou le Cristal des eaux, ou l'email d'une pree,
 Des fleurs de cent couleurs, & d'herbes diapree,
 Dans les vergers fruitiers, dans les iardins plaisans,
 Pour les oiseaux oyrr leurs motets degoisans.
 Aux sons de cens chansons foulter l'herbeuse rive
 D'un ruisseau surgeonnant de quelque source viue.
 Là le Cystre y resonne, & le Luth à son tour,
 Qu'on n'y parle de rien que de rire & d'amour:
 L'amour, pourueu qu'il soit moderé, luy profite.
 Qu'alternatiuement maint conte on luy recite:
 Qu'il soit entretenu de maines propos ioyeux,
 Son espoir retenant, & ses espris peureux,

LE MELANCHOLIQUE.

Qu'il use de viande assaisonnée & tendre,
Et boive du meilleur qui le gay sang engendre:
Du capprier genevois qu'il mange les boutons,
En vinaigre susat, & les mollets ietrons
Du oublon que la terre ore tendrelets pousse,
Au retour du prin-temps, en l'humeur aigredouce.
Le citron medien les perdus appetits;
Estant mangé, recouure, on dict que les petits
De l'oyseau nysean qui fut pere de Scile,
Aux cerueaux euantez estre viande utile:
Et ceux de Nyctimene oyseau vollant de nuit,
Par la seule faveur de Minerue conduit.
Fay lui manger encor le merle au noir pennache:
Le ioyeux nepenté que l'on nomme bourrache,
Le soucy qui de ioye enst & comble les caours,
La racine de l'eau engendree des pleurs
De la belle gregeoise, en vin d'Anjou humee,
Dissipe les brouillards de leur ame enfumee.
S'il est fort à tenir & que par doux moyens,
On n'en puisse cheuir, à force de liens
Tien-le au licet attaché qui portatif se roule,
Berfe-le, tant qu'es yeux le doax sommeil se coule.
Que si son mal ne vient de tristesse ou de peur,
Le lui defens du vin la funeste vapeur..
Affeure toy de lui, ofte lui la puissance,
Qu'à toy ny à autruy il ne face nuissance.
Affin de le remettre au train de la raison,
Pour le rendre dispos recevoir guerison.
Quelques iours se suiuans lors que l'aube ivemeille
Les mortels au labeur matineuse reueille,

Fay luy boire le jus, le bouillon, la liqueur,
 Ou la racine, ou l'herbe, ou le fruit ou la fleur
 Aura cuit ou trempé, quatre huict douze ensemble:
 Plus ou moins en prendras selon que bon te semble
 A ta discretion, & comme expedient
 Au mal tu verras estre, & à ton patient:
 En compassant le froid, le sec, le chaut, l'humide,
 Prends le poix pour ta regle, & la raison pour guide.
 Doncq' la racine arrache au verdo�ant fenoil,
 Que trouua le serpent collyrepour son oeil
 Du brusque enraciné à la piquante verge,
 Du persil sauoureux de la tendrette asperge.
 Du cabaret croissant par vallons ombrageux
 Du souches qui s'agree aux bords mares cageux:
 De l'herbe qui a nom de la plus belle Argie,
 Du signet nouailleux, & de l'herbe lascive,
 Qui bessonne se fait des satyres nommer.

La perite haire la grande fait aymer.
 Et de la tormentille, & de la quinte fueille,
 De forme & de vertu l'une à l'autre pareille.
 L'escorce du capris espineux & rempant,
 Et celle-là du frefne ennemy du serpent:
 Du soupple tamarix est égale la force,
 De l'odorant citron n'y oubly' pas l'escorce.
 L'herbe apres la racine est mise au second ranc:
 Prens donc les Politriques & le noir & le blanc,
 La buglosse, & sa feur, le cetrac plein de poudre,
 Qui en quarante iours la ratte peut dissoudre;
 L'herbe à langue de cerf, sans tige, graine & fleur,
 La fueille dont l'abeille ayme & cerche l'odeur.

LE MELANECHOLIQUE

L'Hysope, l'aigremoine & l'amere maronne,
Et celle à qui le nom de petit chesne on donnez:
L'origan d'Héraclee, & le Vincenain,
Et celle qui la fueille & l'odeur a du pin.
La Scabieuse, l'aluine, ou oubelon, qui lie
Les arbres ses voisins, le serpolet allie,
La marjolaine encor' qui emporte le pris
Sur les douces odeurs; avec elle soit pris
Le plant de la betoine, herbe tant renommee,
Et celuy que de terre on appelle fumee,
Apres l'herbe le fruit: Il se faut mettre avec:
Du raisin candiot sans pepins le grainsec,
De la roquette encor' la lascive semence,
Celle de l'osier chaste, & de l'aspire garance.
Les grains de la Cubebe apportez du Levant.
De l'Anis qui déchasse hors du ventre le vent:
Les Cices de Venus, du basilic qu'on sème,
Pour plus beau deuenir, avecque le blasphemee:
La graine du Citron, qui a l'escorce d'or,
A tout venin contraire: Il y faut mettre encor'
La fleur, qui du Printemps anonce la venue,
Et le Passeuelours qui son beau teint ne muë
Pour quelque hyuer qu'il face, & celle que Chiron
Plus amer que fiel baptisa de son nom:
Celle du vert fusseau, ronde, grappue & blanche,
Et celle qui du Thyme estreint la dure branche,
Herbe d'herbe naissante, & qui meurt sans appuy;
La Cuscule vivante en la vie d'autruy:
Celle qui prend son nom des stochades Fraçoises,
Du rosmarin qui croist es pleines Narbonnoises.

Et celle dont le miel Ericien se fait
 Du bourru Tamaris, des Nymphes, du genet.
 Plustost que le subiect manqueroit la parole,
 Si chanter ie voulois, qui reduit l'humeur folle.
 De ce peu, soys content, qu'il convient frais cuillir:
 Puis lentement le faire à perits flots bouillir,
 Tant que le tiers de l'eau s'enapore en fumee.
 Le reste fay passer par la chausse estamee,
 Pour le rendre agreable au nez & au palais:
 Qu'il aromatise soit de la poudre du bois
 Du gangotique Aloé, du ionc de Nabathee,
 De la canelle encor' d'Arabie apportee,
 Et du Nard qui produit aux racines l'epys
 Ou au Nard defaillat supose nostre aspy.
 Recuy-le & le repasse, & en l'onde epurée
 Le suc caillé dissous de la canne sucree:
 Recuy-le encore un coup bouillant à petit feu,
 Tant qu'il puisse liquide & vermeil estre bien.
 Si l'herbe tu ne puis reconurer vert & fraiche,
 Quel remede y a-t'il? ayde toy de la seche,
 Dont le poussier menu en vinaigre meslé
 Soit avecque un bouillon chaudement aualle.
 Boire en de l'eau le ius de la mauue molasse,
 Hors de l'entendement les tenebres dechasse.
 Humier faire & matin de l'eau en du miel,
 Du Centaure le sang, de la terre, le fiel
 Qui du plus grand fenoil à la racine prise,
 Et la graine en de l'eau ceste fureur maistrise.

Tels aprests tu feras devant qu'aux mains venir,
 Si tu voy qu'il ne puisse encontre toy tenir,

LE MELANCHOLIQUE.

Qui il commence à caller eſt marchande à ſe rendre,
Pitoyable à mercy garde toy de le prendre,
Deffay-le entierement, honteufement chaffé,
Ayant de toutes parts tes forces ramassé,
Pour combattre à outrance: en premier fay luy boire
De la fueur du ciel, eſt de la caſſe noire.
L'indois Myrabolan en laiſt de cheure, infus,
Ou en huile d'amande, ou bien pris dans le ius
D'un des ſimples nommez la fueille orientale,
De qui la gouſſe imite au ciel le croiſſant pale.
Gouſſe groſſe de grains, de l'herbe du ſené,
Qui le veut prendre entier, de ſon corps ſoit donné.
A boire en meſme laiſt le pezant d'une drame:
Trois fois plus il en faut quād on n'eſt que l'ame
Avec le ſeu abſtracte, ou par l'infuſion,
Ou bien avecq le ius de la decoction
Du pruneau damasquin, d'une pouſſaille vieille,
De la fleur d'epithim croiſſant d'une autre fueille,
Dedans du petit laiſt: brouille le en le cuiſſant
D'un baſton de figuier, boyſ-en trois gros pefant.
Prendre le megne à part ou de cheure ou de vache,
La porte de derrière à l'humeur noir relaſche.
Que ſi plus volontiers tu prens ſolidement
En maſſe compoſé quelque medicament,
Puissant pour chaffer hors cete fiere manie,
En pouſſiere reduy la pierre d'Armenie:
Adiouſtes-y encor celle qui peint l'azur,
Laue les tant de fois que leur pouſſier ſoit pur,
Et qu'ils ait depoſé ſa force corroſive,
Fais-en d'un jaune d'œuf une paſte maſſive,

En petits pains partie il n'en faut que le poix
 D'un obole adoucste ou à deux, ou à trois,
 De l'une & l'autre entor & la verte & la perse,
 De l'eau par douze fois sur la poussiere versé.
 Demie on ce ioins -y du senné d'orient,
 Deux fois plus, & le quart, du Potyron qui vient
 Au tronc de la Melezè: ensemble y accommode
 Autant de poudre encor mets y du polypode.
 Du plant scammonien mets y le sang figé
 Des pommes de cydon, mais premier corrige:
 La pesanteur d'un gros, & la fleur dessechée:
 Du suzeau bonne y est, la semence hachee
 De la mauue, melon, de l'anis doux piquant:
 Le doux sel indien meslez y quant & quant
 Le tarte de vin blanc reduict en poudre fine,
 Et du cartham le grain armé de mainte espine:
 Vn ag greable odeur tu leur feras auoir,
 Si du g yroffle indois tu y ioins le clou noir:
 Et l'escorce du bois qui rend la plus heureuse
 De toutes nations l'Arabie odoreuse.
 De l'indien rousseau le crystal reliuant,
 Cest amas adoucisse à la bouche plaisant.
 Qui prent de ceste poudre autant que deux fois monte
 La dragme, la fureur melancholique donte.
 Melampus le berger des proëtides feurs
 Repurgea les cerueaux transportez de fureurs,
 Leur faisant prendre à iun la puissante racine,
 Du plus noir Helebore à fleur blanche & pourprine:
 Herbe chasse-demons semblable au chef vaillant,
 Qui marche le premier, le premier assaillant,

LE MELANCHOLIQUE.

Qui premier se retire hardy se faisant suire
Aux esclaves bumeurs dont le corps il delire;
Qu'on en prenne le corps je ne conseille ceste veux:
Mais bien l'infusion de ses petits cheueux.
Propre est le Turbit, ceste blanche racine
Qui croist en la Lybie à l'ocean voyfne.

Que si le desfuyé de l'entendement fain
Prendre ta droguerie auoit trop à desdain,
Il te le faut tromper de quelque douce amorce,
Cachant la medecine au dessous d'une escorce
D'une figuë ou raisin, ainsi que le poisson.
Est amorcé pipé & pris à l'ameçon,
Cachant dans son bec croche un apas qui l'aleche.

C'est assez combacu par enbas ceste breche,
Changeons la batterie & redoublons l'affair,
Et le faisons vuidre par la porte d'en haut:
Allons quester secours en l'isle d'Anticire
De l'Helebore blanc, dont la feuille retire
Au plantain, à cinq fils: prens doncq' le saillerin
Du reffort ennemy de la vigne & du vin,
Et qui d'or fut sacré à Phœbus par la Grece.
Piquer le conuient de mainee & mainte piece
Du plant chassé falie: il faut que tous les deux
Au breuage aigredoux soient toute nuit infus.
Laquelle estant passée, offes son belle bore,
Boy à iun ce breuage & le reffort deuore.
Si tost que pris l'auras, aussi tost renomy
Verras devant tes pieds s'enfuir l'ennemy,
Si du reffort la grenne ou son escorce tendre
En eau riede tu bois, luy seras gorge rendre:

Comme

Comme faict du laurier la fueille, & les fleurs d'or
 De la lente geneste, & la semence encor,
 Racine, fueille & herbe à l'Arroche graffere.
 Le Nassisord la scif, l'impudique roquette,
 Et l'aigu fenceue qui point la langue & mord,
 De l'ongnon la semence au goust cusingant & fort:
 Le cabaret, qui ayme à croistre dessous l'ombre,
 Le melon doucereux, le saunage cocombre.
 Du plant que l'on dict estre issu du genre humain,
 Vne dragme pesant, de l'espurge le grain,
 Cinq fois double auallé, mundes de leur escorce.
 Trente grains de la main de chrisf ont mesme force,
 Comme le ius du lin rence, lent & relent.
 De ces simples cuillis prens le moins violent,
 Qu'aualler il conuient en mielleux vinaigre,
 Ou bien prens quinze grains d'amere staphisagre.
 Charge ton estomach de mile mets gourmand,
 De beurre tout rancy, d'huile pourri relent.
 Toft apres tel repas d'une plume te touche,
 Tant que bailler pourras, le goulet de ta bouche.
 La figue qui cuillie a esté fraischement,
 Mangée par excez caufé vomissement.
 Si trop forte est la drogue apres la prise, engorge
 Le coulis blanchissant de sucre, & de ius d'orge:
 Puis t'endors là dessus, des pommes la douceur
 Est au melancholic secours plaisant & seur,
 Si cuittes on les fert des l'entrée à la table,
 Cesera un melange & doux & profitable,
 De cent simples diuers agreables au cœur.
 D'une & d'autre buglose adoncq' cuille la fleur,

LE MELANCHOLIQUE

Et du satyrion la racine impudique.
Du pancaut testu qui de cent pointes pique,
Et du fruit persien l'escorce & le pepin,
Vie de nostre vie & la mort du venin:
Les racines encor de l'herbe tintaride,
Les grains rouges & noirs de l'herbe glyriside.
A dioufles y aussi du precieux parfum
D'ambre, duquel cognu le pere n'est d'aucun,
L'apostume du musq y soit aussi meslee,
Et les filles encor de la Nacre perlee,
Des barbares sandaux l'aromatique bois,
Le gyroffle & canelle, & l'euantine noix,
Le puissant theriaque & la plus chere gomme
Du Camphre oriental, le doux suc de la pomme,
Qui de plaisant odeur d'autour parfume l'air.
Le suc Madericy il y conuieni mesler
A iun des le matin: si de ceste melange
Aussi gros qu'une noix le fol patient mange,
Tost il verra ranger son ennemy puissant,
Que s'il est à se rendre obstine refusant,
Obstine comme luy d'autre cargue nouuelle,
Opiniatre toy à battre ce rebelle
Arme le cœur tremblant de la vie lefort,
Pour plus fort resister au violent effort
De ce diable d'humeur, prenant de ceste liste,
Des simples recerchez de toutes parts l'este.
Des uns par le feu, tire une souefue ligueur:
Comme de la bourrache & de l'herbe sa feur.
Les seches conuiendra subtilement dissoudre,
Et les brisant menu en faire de la poudre.

Du coral verd & mol soubs les vagues caché,
 Qui s'endurcist vermeil aux vagues arraché,
 Pierreux arbrisseau allie ensemble, & broye
 Deuant que teinte soit la precieuse soye,
 De ce vers qui l'engendre, & la deuide apres,
 L'honneur oriental des peinturés Ceres,
 De crocus les cheueux, desquels la belle Aurore
 Pour nous reuenir voir se parfume & redore.
 L'eau de la fleur du fruct que le Troyen berger
 A Venus ayma mieux qu'à nulle autre adiuger.
 La pomme du citron par qui fut arrestee
 Atalante trois fois, deuant elle iettee:
 La fueille perle & fleur du meurte palissant,
 Pour trop craindre l'yer qui le vient menaçant:
 Les secz reduis en poudre, à laquelle meslee,
 L'onde qui plus resiste à la melancholie.
 Une piece de drap teinte en escarlatin:
 Mouilles y, puis l'estens sur le gauche tetin,
 En l'endroit où bouger de taille entrefuiuie
 On sent sans nul repos l'autheur de nostre vie.
 Fay que souuensi il entre en la trempe d'un bain:
 Fay luy lauer la teste & les pieds & la main,
 En une eau temperee, ou bien dedans laquelle
 La manue aura bouilly & sa feur avecq elle,
 Les fleurs du rosmarin, chamomille, & anet;
 Et l'herbe à qui son nom donna le Dieu fluet.
 Fils du grand Iupiter & d'une des Pleiades.
 Et celle en qui reut le renom des estoechades,
 Garde d'y oublier les semences du lin,

LE MELANCHOIQUE

D'un belier esgorge la teste & l'infestin.
Mais qu'est il de besoing que mal plaisant ie chante
Tant de fois une note: au reste, l'on fomente
L'estomac d'une espongé & tous ses environs,
La douleur affligeant les mallets soubtendrons.
Où l'on oit grumeler un vent qui se remue,
Comme un tonnerre gronde au ventre d'une nue.
En tel cas bouillir fay en la vertu du vin,
L'accréste pouliot, les graines du cumin,
Et du persil funebre & l'autre, contenue
Duseneue mordant en la gousse cornue,
Du rosmarin la fueille, & l'herbe dont ses fleurs
De l'arche pluieuse emprunte les couleurs.
Les racines ioins y de l'eune helénienne,
Et celle en qui reuit la Roine Corienne:
De la verte Daphné la perle & le tendron,
L'anis, l'anet, la rose, & l'escorce au citron,
Le serpolet trainant, & le plant de la rüe,
Qui vert fait l'amour viure & sec l'esteint & tua
La mente en fait autant, mais sur routes y duit,
Qui de l'Aloé le nom se & les vertus ensuit:
Et mile & mile encor qui secs & mis en poudre
Entre deux taffetas ensemble il conuient coudre,
Taillez en escussions, faisant dessus pluvoir.
Du vainqueur Indien l'indomptable posuoir,
Que sur les flancs douillers, sur le dos on applique
Ou bien les fais tremper dans le suo pacifique
Du fruit sacre à Pallas, ioins y, pour faire mieux
L'escorce du caprier se trainant espineux,
Et du genet les fleurs, la graine bazanee

De la nielle portant la teste couronnee,
 Et le joyeux saffran, dont les fœillages verds
 Vont braues despitans la rigueur des yuers.
 Maint' unguent embaumé de mainte odorâte her-
 Rabat l'orgueil venteux de la rasse superbe. (be,
 Comme l'ammoniac coulant sur le sablon,
 Des deserts libiens du dieu-belier Ammon.
 Diffont en du vinaigre, & la poix Idienne,
 Distillant des hauts pins de l'escorce ancienne.
 D'huile Laurin diffont les mariant avec
 Des simples tant de fois chantez, le poussier sec.
 Que si au mesme endroict une ventouse on ante,
 Aussi soudainement ceste douleur enchantee
 Qu'un tour de main est fait: mais si le mal est haut,
 D'huile d'amande douce, ou de viole, il faut
 Oindre le chef razé: l'huile où la renouee
 Et le meurte ont trempé, est icy haut louee.
 La courge, la laittue & les fuesilles de faulx,
 Quand les elancemens de la fureur sont chaux.
 Si laict de femme blanche, & la glaire, qui tremble
 D'un œuf n'a guere pond, sont tous battus ensemble,
 En la vineuse aigreur, si vertueux sera,
 Ce remede applique, que le mal cesserá.
 Ou le fay mordre autour de la teste tonduë,
 Au friant mussquin de la gloutte sang-suë.
 D'un aigneau my-party soit le cerveau trouble,
 Ou bien d'un coq fendu chaudemment affublé.
 Qu'il haleine souuent quelqu'eau d'odeur plaisante,
 Quelque bouquet tissu de diuerses fleurs sente,
 Qu'il tire la vapeur exhalant du bouillon,

LE MELANCHOLIQUE

De quelque herbe choisie, ou prenne de Philon
La drogue sommeillarde auçat qu' une létaille, (piller:
Ambre, camphre & blacs d'œufs, y mesle & puis le
Repestris & rebrouille, & depars en tourteaux,
Qu' alternatiuement fourre au creux des nazzeaux.
A quoy tient-il encor' qu' on ne puisse defaire,
A la sagesse humaine un humeur si contrarie?
Ionè a quitte ou au double & employe inhumain,
Et le fer & le feu plus forts que n'est la main.
Or la necessité estre cruelz nous force,
Quand le medicament bening n'a plus de force:
Employ' le vray cauterie ou le potensiel,
De sçauon & de chaux-vine, & de caustique sel:
Fay-le sommet brusler & la peau profonde ouure,
Tant que le test à nud à tes yeux se descouvre.
Fais en-tomber l'escarre, y laissant un ruisseau
Coulant lentement une rouffoyante eau.
Ou couppe jusq' au vif les doubles os du crane,
La scie contournant de la ronde trepane:
Et par la playe ouverte, ainsi que d'un surgeon,
L'humeur s'escoulera qui troubloit la raison.
D'un si noble secret l'homme est le redueable,
Or qu' auugle elle soit, à fortune muable:
Qui maints en-a sauué, les faisant trebucher
Du plus haut de sa rouë, ores sur un rocher,
Ou sur un fer aigu, par la playe fendue,
Ont tous avec le sang leur folie espandue.
Et quoy sera il vray, comme chante Nazon,
Que d'amour le chaut-mal ne reçoit guerison?
Que ceste passion est si folle & superbe.

Qu'elle ne veut ceder à ius, racine, ou herbe?
 Tu as beau le prescher & dire que ce feu
 Est cause de tout mal, que ruiner à peu
 Mille & mille citez, que sa fatale flamme
 Mene à perdition le corps avecque l'ame.
 C'est perdre temps & peine, & parler à des sourds:
 En amour n'y a-il doncques aucun secours?
 Remede y-a par tout: remonstre luy sa honte,
 Si un sale plaisir laschement le surmonte.
 Qui amour est un serpent qui ne va que de nuit,
 Qui par un faux plaisir l'opinion seduit.
 Que ce meschant garçon, le bastard de Cyprine,
 A faict que Paris fut d'Ilion la ruine:
 Qui à son pere Raza Scileun cheue fatal,
 Que la cruelle Astride a tant commis de mal.
 Mir Hercul au rouët, que par l'amour perire
 Mille morts, mille torts, le pauvre monde endure.
 Ire, noise, desdain, fraude & beaucoup de fiel,
 Cache dessous l'apas d'un bien peu de miel.
 Qui amour est un sorcier qui lentement consomme,
 L'homme, quand par les yeux son sang luy tire & hume.
 Tasche par la vertu remettre ses esprits,
 Fais-le loing eslongner les beaux yeux qui l'ont pris.
 Fay luy hanter, songeard, joyeuse compagnie:
 Conseille luy d'aller au change à autre amie.
 Detestant ceste-cy tu luy conseilleras,
 Une autre careffer que tu luy nommeras.
 Belle gentille, & sage, & fille à luy esgalle,
 Digne qu'on doive aymer de l'amour coniugalle.
 Le chaste Nenuphar pris par quaran: e iours;

LE MELANCHOLIQUE.

Ammortif les ardeurs de ces folés amours.

La graine de paouti de la froide laitue,

Celle-là du poser pié en duite, prise de beuë,

L'osier chaste, le saute, le seneue mangé,

Auecque le cocombre ont ce mignon rongé.

Aussi bien que le germe, à l'anet, à la ruë:

Frotte luy ses tesmoings du ius de la ciguë.

Du ius du chast'ozier, oins luy les reins, le flancz.

Vne lame de plomb plaques-y, et le sang

Du rignet arraché d'une geniffe noire,

Des satyres manger fay luy le genitoire

Lemoindre et le plus flac, sur luy fay le porter

Ce poissonneau qui peur une nef arrester,

Malgré les Aquilons, que d'un hippopotame,

Qui se sentant chargé de trop de sang, s'entame,

Du front du costé gauche il ait sui soy la peau:

Et du vin dans lequel le marinier barbeau

Long temps aura trempé, les ondes soient humees:

Fais luy le honteux membre enduire des fumees.

Des fouris, et du ius de creçon fomentees:

Fay luy dedans du cuir un crappaudeau porter.

Si tu luy oins les reins du fiel d'une torpille,

Au mestier de Venus le rendras inutile.

Si tout cela n'y fert, reste à mettre hors,

Par ieusne et oraison ce diable du corps.

Ou laisse faire au temps qui d'une course lente,

Fera que ce desir loing de son cœur s'absente.

Car je ne suis d'aduis qu'aucques sang humain

Sacrifier il faille à un Dieu si vilain.

Assiegé de la faim s'il refusé se rendre,

Qu'il

Qu'il aille au bois choisir un arbre pour se pendre,
 Mais laissez ces fols-là qui ne veulent guérir,
 Et allons diligens les autres secourir,
 Mordus d'un chien fol, ains que des eaux la crainte
 Soit en leur fantaisie entragement emprunte:
 Car danger il y a qu'en perdant un seul pointe^t
 De l'opportunité qui ne rebrousse point;
 Le malade on ne perde: or toutesfois espere
 Qu'on le pourra sauver tant qu'en la glace claire
 D'un poly miroir cognoistre il se pourra.

Si tost donc que le chien malignement aura
 Dans la chair de quelqu'un sa détestable imprimee,
 Laisse long temps segner l'ulcere entenimée
 La sang-sue ou ventouse, ou les cornets mordans.
 Sur la playe attachez au dehors du dedans,
 Attire l'achoisson: toute la chair touchee,
 D'un bié tréchât rasoirer soit tout soudain tréchée:
 De l'ulcere segneux les enuirons machez,
 De cent incisions soient menument hachez,
 D'un fer estincellant ouure large la playe.
 Que si le feu cruel craintivement l'effraye,
 Le sel appliques y du sublimé brulant,
 Qui brûle sans douleur d'un feu secret & lent:
 Fay la crouste tomber de la playe mordue,
 En la remolissant par la gresse fonduë
 De beurre frais braisé par l'humide vernis,
 Et le moyeu d'un œuf, au beurre frais unis.
 Fay-di-je choir l'escarre & la playe beante,
 D'argent vif calciné de poudre rougissante,
 Soit souuent saupoudrée, entretenant le cours.

LE MELANCHOLIQUE

De l'ulcere fluant plus de quarante jours.
Mordu auoir esté de la beste enragee,
Rudement, & souuent la part endommagee
Frotte & laue du flot de son corps espanché:
Ou d'onde dedans qui le poisson desschê
Incorruplicon garde, ou bien de celle où trempe,
Ou bout le marrabin, le Panax, & la lampe.
Bassine cest endroit: la rüe avecq' longnon,
Le potamogeton des nymphes compagnon:
Pas ny fait oublier la mordante moustarde,
La roquette, aiguillon de Venus qui trop tarde.
Les fumees de cheure en vinaigre puissant,
Ioms y le fel marin, & le miel iaunissant.
Brouille du souffre avec la saline de l'homme,
Adionste, si tu veux la vechemente gomme,
Qui fait reniure encor' par son nom ancien
Euphorbe medecin d'un grand Roy Lybien.
La poix qui des vieux pins quand on les brusle coule,
Auecque ce secours, fait encor' que tu bruaille
La feue gonesche aussi qui porte dans ses fleurs
Du dueil des trespasser, tristement les couleurs:
En deux bien iustement par la moytié fendue,
Applique chaudement sur la place mordue.
Et le froment l'honneur des moissons de l'Efté,
Cuit entier ou maché souuent cause a esté
Que maints sont eschappez, mis dessus la morsure.
On dict cas merveilleux, & l'esprenue l'affeure;
Que le poil du chien qui fol mordu t'aura,
Le mal qu'il aura fait luy-mesme guerira;
Si l'y est appliqué: qui a mal à la teste

Pour auoir fait carroux, dit, qu'il faut de la beste
 Qui la mord le poil prendre, & le scorpion mis
 Sur la playe, guerist le mal qu'il a commis.
 Par l'Heamonien fer la sante recouree.
 A Telephe ainsi fut par lequel fut naeree
 D'une grand playe sa chair, le mal, le reblesant,
 Qui ennemy fit Achile, fut amy guerissant.
 Ceux desquels ie m'appreste ore dire la force,
 Pris, ou magez, ou beuz, ou mis sur la chair morse,
 Sont remedes certains: Adonc pren l'ail testu,
 Et que la nature a de cent robes vestu.
 Dans les iardins planté, ou cil qu'elle fait naistre,
 Serpentin, sur les monts, ou en plaine champestre:
 Le chamaras avecq' qui leur odeur retient
 Incorruptiblement, qui les monts entretient.
 La racine de l'herbe appellee de Langer,
 Et l'herbe que l'assete ingenieuse mange,
 Pour apres le tourner en la douceur du miel,
 De la femme du ciel mets y encor le fiel.
 La betoine, l'armoise & plus amere aluine,
 Et l'herbe la tresbonne aux femmes en gesine. -
 La germandree encor des durs rochers naissant,
 Et l'oseille vineuse au ius appetissant.
 On dict tressouueraine y estre l'aigu-lampe,
 En vinaigre & miel, on y joind l'ypocambe,
 Et le gay pouliot eternellement verd,
 Prise, comme l'on veut, la theriaque y fert.

Les remedes fuiuas par la bouche on doit prendre,
 Au feu de ferment blanc brusle & reduy en cendre,
 Les chancres reculans nourris de la douceur

LE MELANCHOLIQUE.

Des nymphes, &c qui font leur sejour soubs l'azur
Des fleuves tournoyans: fay boire à iun la poudre,
Mais auexque vin blanc la faut premier dissoudre.
Et de la gencianne, & de l'encens mesfier
Deux fois vingt iours durant, autant qu'une cuiller
Trois fois en peult tenir, ou à sun fay luy boire
L'herbe sur les venins qui gangne la victoire,
Dont superbe elle porte & la gloire & le nom:
Accompagner la dois du benedict chardon,
Et de la lamp aigue & leurs ondes pressure:
Que quatre fois dix iours contre ceste morsure
A iun le patient boira: l'herbe alisson
Monstre que de la rage elle est la guerison.
Du sodomite lac boy aussi le bitume,
Du sauvage signier pour ce l'escorce on hume.
Deux fois vingt iours durant, on dist que qui boiroit
L'urine & sang d'un chien, de ce mal gueriroit.
Et qui boiroit encor l'ourrage de l'abeille,
Avec l'olive grasse, ou la rose vermeille
A quitté ses vertus: qu'encor luy soit baillé
A boire d'un regnard, ou d'un bouc le caillé:
D'un lieure, ou bien d'un chien: de cestuy-cy poudroye,
Pour le prendre une fois, le salutaire foye,
Mais faut estre rufé, que par un long tuyau,
A longs traictz & souuent fay luy boire de l'eau
Que le nourrissant cice a de sa couleur teinte,
L'eau perdant sa clairté il perd aussi la crainte.
Que l'on le bague encor auant que le poiffon.
Ait plus auant gangné le fort de la raison.
Ains que dedans le bain l'apprehension folle

Luy face fausement voir d'un chien l'iddle:
 L'aillere d'un mastin qui enragement fol,
 Aura qu'elcun mordus si on la pend au col,
 Contre ce mal de dent, d'un plus fort contre-charme
 Qui la porte sur soy, ayde preserue e^r arme.
 Du cormier ferme e^r droit se garde d'aprocher,
 Ny la verge sanguine aucunement toucher.
 Enduy luy tout le corps d'un puissant Dropacisme,
 Couure l'entierement du plus fort sinapisme,
 L'humeur desia infect, mais non du tout gaſte,
 Du noircissant venin de vuidier soit haſte,
 Hors du reſort du corps par la purge qui chaffe
 L'humeur qui triste e^r noir parmi le ſain fe brasse.
 Du coccombe eſtranger prens le ius du fruit meur,
 Et le plant de Tapsus portant orine fleur,
 Eprains-le, hume ſon ius, ou implore à ton ayde,
 L'antimoine iacint pour l'extreme remedie.

SONNET.

DE noſtre corps humain la ratelle eſt la reine,
 Qui noble cependant qu'à ces plaiſirs ſ'adonne,
 Vers les membres ſubiect ſon deuoir abandonne,
 Les opprefſe, e^r leur ſang ſucce de vene en vene,
 Grosse, ſuperbe, enſlee, e^t de ſon humeur plene:
 Comme une eſponge boit, e^r dure, exactionne
 Des membres la ſubſtance à ſes taignons la donne,
 Elle eſt ſeule à gogo, tout le reſte eſt en pene:
 Mais tandis qu'elle engraffe e^t qu'elle epiuſe, gloute,
 De ces ſubiects l'humeur à la dernière gouute,

L 1 iij

Qu'hydropique se fait, le corps deuient hectique.
Que fera elle plus, n'y trouuant plus que prendre?
Force aussi luy sera les derniers abois rendre:
Voila quel est l'estat de mainte republique.



SÖNNET.

A MADAME LA MARQUISE
de Thury.


V'en son premier Caos l'uniuers se confonde,
Premier que d'oublier la liberalité,
Dont vostre defunct pere enuers moy a esté
Tres liberal, pédant qu'il viuoit en ce monde.
Encor que la puissance à mon vueil ne responde,
Non merat, une pierre un iour luy présenté.
Ce ne fut l'union tans richement vanté,
Ny celles là encor dont le leuant abonde:
Mais celle qu'en noz corps il s'en trouue souuent,
Qui iadis affligoit vostre pere vivant,
Et dont l'ombre en ces vers humble ie vous desdie.
Comme à son heritiere, à quiconque vous ait
I'en souhaité le corps, et en senté l'effect:
Le bien vous appartient, à luy la maladie.



LA PIERRE EXTRAICTE DE L'ES-
CULAPE DE R. B. ANG. M. A MONSIEVR
de la Tour d'Argy, Cheualier de l'ordre du Roy.

Ne costume antique eſt ferme demeuree,
Que les siecles ingrats par leur longue duree
N'ont peu faire oublier, depuis la faſon d'or
Toutes les nations l'entretiennent encor.

Ore que l'enragee & fanglante querelle
Des freres coniurez, renuerſe peſle meſle
Les droictz des vieux Françoyſ: Si eſt-ce qu'à touſieurs
C'eſte faſon humaine en France aura le cours,
Qui eternellement & iuftement comande
Qu'à ſon ſeigneur l'homenage un chacun face & rende.
Teſmoing perpetuel à la poſterité
D'une humble obeiffance & bonne volonté:
Proteſtant qu'à iamais il veut tenir ſa vie
Au plaisir d'un ſeigneur gracieux aſſeruie.
Je ne veux donc faillir à faire mon deuoir,
Puiſque d'œil ſi bening il vous a pleu me voir:
Mais, pauvre que ie ſuis, ie ne ſçay comment faire,
Tant mon foible pouuoir eſt au vouloir contraire:
Car encor que de peu les petits ſoient contants,
Les grandeurs toutesfois appartienent aux grands. !

LA PIERRE.

Mais vous n'êtes celuy qui les sourcils renfrongne,
Seuere en desdignant des neuf seurs la besongne:
Filles de Jupiter & germaines des Roys,
Quoy qu'elles loing des courts errent parmi les bois,
Elles vous ont nourri & apres tant de gracie
Que pour leur propre frere on vous prent à la face.
Vous en avez le teint, le parler, les façons,
Et scauez accorder leurs plus doctes chansons:
Vous ne portez respect qu'à qui bien le merite,
Et n'avez en desdain l'apparence petite. (mains,
Ains conforme au grand Dieu, sans regarder aux
Tant seulement les coeurs vous fondez des humains:
Ce n'est assez pourneu que ie vous puisse plaire,
Vous offrant le present d'une estrange pierre.
(Estrange, ab! qu'ay-je dict, à qui l'engendre, helas!
Elle est par trop cognue, estrange n'est d'ont pas)
Ny telle que l'Indois auurement apporte
A nostre nort tremblant, des la premiere porte
De l'aube matiniere, & telle encor n'est
Que le riche Vnion qui de la Nacre naît,
Conceu de la rosee & l'honneur de l'oreille
De la Royne d'Egypte: ell encor n'est pareille
Aux flamboyants rubis, à tes gros diamants,
Qui esclatter avez veu autour des deux amants,
Qui n'ont faict qu'une gent d'Alemagne & de France,
Et engendré la paix par leur sainte alliance.
Mais de l'estoffe elle est qu'aux torrents sablonneux
Sur la greve on rencontre, ou aux fonds limoneux
Des canaux par où l'eau secrètement se glisse,
Pour garder que Paris alteré ne languisse.

L'onde

E' onde en roullant amasse un grauier delié,
 Qui d'un gros phlegme ♂ lent l'un à l'autre est lié,
 Dont Phébus par ses rais humant la part subtile,
 En pierre ♂ endurcist la matiere plus vile.
 Ainsi, estrâge cas! noz chetifs corps humains
 De tels amas pierreux farciꝝ sont ♂ tous pleins,
 Et n'y a cauité, espace, vuide ou ventre,
 Où telle pierrierie insuisiblement n'entre:
 Dans celles du cerveau, où la raison se tient,
 Dans celles qui du fief la colere contient,
 Dans le large intestin, dans cil qui droict s'apelle,
 En touffant quelquefois on pouſſe de la greſſe
 Hors des poumons pantois, ♂ les abres ouverts,
 D'osſelers pierreux sont quelquefois couverts.
 Au foye, en la ratelle; ♂ au champs où nature
 Seme diuinement l'humaine geniture,
 Se creent des cailloux démentants les tourments
 Que l'accouchee endure és vrays enfantements:
 Mais plus qu'ē autre endroict dedas le large espace
 Du rein, ♂ dans le vase où l'urine s'amasse.
 Dieu a deux coulouers posé en chasque flanc,
 Deux rongnons sinueux pour epurer le sang:
 Comme par la ficelle escole la bergere
 La tresse du troupeau pour faire menagere,
 Des fromages pour vendre, ainsi l'humeur coulant
 Par long tortiz percez va lentement roullant,
 Des venes ♂ du foye, une matiere grosse,
 Qui bauense s'amasse en la petite fosse
 Du rongnon eschauffé, ♂ se cuit là dedans,
 Comme un potier la terre en ses fourneaux ardents.

M^r

LA PIERRE.

Du subiect qui l'engendre elle tient la teinture,
Du moule qui la forme elle ayme la figure:
Tout ainsi que la terre en ses ventres seconds
Engendre des metaux de diuerses façons.

Aux vns ce mal se laisse ainsi qu'un heritage,
Qui entre les enfants iustement se partage:
Ou en passant les nuictz enfonçant trop auant
Les passages obfours de quelque autheur scauant:
Un autre l'a gaigné, quand la chienne etheree
Seche l'humidité de la terre alteree.
Qui couché sur le ventre ardent sur un ruisseau
Boit trop gloutonnement la bourbe avecque l'eau;
Les gros vins, les gros mets, la gueulle insatiable
Font naistre obscurement ceste mine de fable.
Il aduient quelquefois que ce rocher du rein
Descend dans la gargouille au grand & large fein,
Ou dans ceste vessie estant froide & nerueuse,
Se fait d'une matiere & glayreuse & bauense,
Peu à peu amassée, & qu'un estrange fou
Eschauffe & endurcist & renuit peu à peu:
Es enfants mesmement qu'on voit sans garder ordre
Et sans regle tenir, touſtours macher & mordre,
Courir, jouer, sauter, & se creuer de laict,
Matiere proprement dont le calcul se fait.
Qui petit du premier se veautrant dans l'ordure,
Se recouvre croissant d'une autre couverture:
Comme crouste sur crouste on voit s'entr-acoller
La pelotte qu'on fuit sur la nege voler.
Puis le froid suruenant, en pierre ceste masse
Ainsi que le crystal dans ses venes se glase.

Mais à fin que chacun cognoisse sa douleur,
 Que pour la Nephrite de on ne prenne sa force,
 En mesme endroit des flancs, qui a senty sa peine,
 Qui deçà qui de là ferme ne se pourmene.
 Plus pesant qu'un quintal quand du rein veut partir,
 En l'uretere entrant fiere se fait sentir,
 Et de mile aiguillons doloreusement tranché.
 La cuisse s'engourdit, le tefmoing, & la hanche,
 Et du coste qu'elle est la carene du dos
 Refuse d'obeir au gouernail des os:
 Tantost claire est l'urine ainsi qu'eau de fontene,
 Tantost traîne apres soy une sanguante arene,
 Goutte à goutte distile, & souuent le rocher.
 Justement, tout à coup vient le destroïet boucher:
 Si que l'eau arrestee grondant dedans les venes,
 Faict vomir, faict suer faict mile & mile penes:
 Si devallee ell'est par le conduit glissant,
 En l'enier de noz corps cruel son mal on sent,
 Quand son eau il veut fair, helas! qu'il ne peut faire,
 Et s'il en fait, elle est plus claire que l'eau claire,
 On au meugue semblable, & toujours l'enfançon
 Sent à son petit bout une demangeaison,
 Qui le tient droit & roidde, & sans cesse a envie
 D'aller, là où le ventre importun le conuie.
 Mais quoy qu'y feriez vous, si le mal est caché:
 Si par aucun ouil ne peut estre arraché,
 Sans destruire du corps le fragile edifice,
 Et rompre les accords de l'humaine police?
 Ie diray les moyens que l'ancienneté

LA PIERRE.

*A laissé par escript à sa posterité
Qu'ell a tiré du sein de la riche nature,
Pour deliurer noz corps de l'inique torture.*

*Or devant que venir à miner ce rocher,
Où en vain tu travaille, il te faut despescher
Le grand chemin public, & du corps la sentine
Escurer doucement d'une façon benine.
Si le sanglot redouble, & le sang est au plein,
Qui on en tire levez d'une fidelle main:
Ainsi qu'on oinct un tour à fin que mieux il vire,
D'un doux medicament faut le passage enduire,
A quoy propre sera de l'air le doux miel,
Qu'aux champs calabriens est envoié du ciel.
De l'Egypte fertile il faut la gousse noire,
Ou de l'huile commun, ou des amandes boires:
Par ainsi la pierre allant en biaisant,
Bellement coulera par le sentier glissant.
Tost apres, feurement avoir fait ces approches,
Faut venir à la sappe & abatre ces roches:
Ou employer te fait l'hibleenne douceur,
Cuite en vin qui perdu a l'antique chaleur,
Cuit avec la betoine, & la douce racine,
Le caprier, le laurier, l'eune, la sarazine,
Le nombril & cheueux de la belle Venus,
Larreste beuf, la scile, & saligots cornuz,
Lanet & le genot, l'herbe sentant la pomme
Du fecond cerisier, & du prunier la gomme,
Et la mile pertuys, l'aluine beue en vin,
Le noyan du nefflier, celay de l'Aubepin,
Le reffort, le souchet, la liuesche & garance,
L'odorant bassilic, & la froide semence*

Du cocombre & citrouille, & coucourde & melon,
 La baguenaude rouge, & le gay oubelon:
 L'ache, & le gloutteron, & l'espingle esglantine,
 La berle, & le cresson herbe des eaux voisine.
 Adioustes y encor' les fleurs du rosmarin,
 Et la cristemarine, & le fenoil marin.
 Le noyau de cerise, & de l'amande amere,
 Le chiendent, le cumin, & la persipierre.
 L'oseille, & le pourpié, le brusque, & le gremil,
 Le persil & l'asperge, & le poudiot gentil,
 La fueille cheuillée alliée au poix ciche,
 Le chardon l'erneen de teste le plus riche:
 La figue, le pinon, le doux fruit du fraisier,
 La graine de plantain, celle du geneurier.
 Meslez-y de l'orge encor' & de la pinpenelle,
 La cretique carotte, & l'ortie avecq' elle:
 Et celle que la cheure errante par les bois,
 Brouette plus volontiers, & l'herbe de paroys.
 En vin blanc cuits encor', ou bien à boire donne
 Du tamarix la poudre, & de l'herbe marronne:
 De la chaste arthemise au feuillage chenu,
 Des racines de ronce, & du paupot cornu.
 D'iris la bigarree & des graines de frefne,
 Du cottonneux dictan, eau de fueilles de chesne:
 De royale confoude ayant pourprine fleur,
 Et de la veronique à semblable couleur,
 Et de la filipendre & dé mousse qui erre,
 Fueillue & verdoyant sur les flancs de la terre,
 Du plant qui fueille à fueille est lié à cent nœuz,
 De cil dont les effets ont surnommé bargneux.

LA PIERRE.

Des manues le bouillon la grauelle faict rendre,
Et l'ongnon pris & cuit dessous la vigne cendre,
D'hisoppe boy le ius du blanchissant bouleau,
Quand on le coupe ou perse, il conuent boire l'eau,
De la lampe la re de la mente la graine,
Et la brierre encor cuite y est fouveraine,
Et la gomme qui croist au plant trois fois diuin,
Qui pour daioye emplit noz coeurs verse le vin.
Et mille & mille encor desquels l'experience
A donne aux humains la parfaicte science.
Que selon l'occurrence & les occasions
Le ministre accommode en cent & cent façons.
Ore par doux moyens le fier tyran il flatte,
Or cruel à oultrance il faut qu'il le combattez.
Tantost par le dedans, tantost par le dehors
Tache son ennemy de destoyer du corps.

Si comme l'affiegé qui ne se veut point rendre,
Obstiné fe resoult la batterie attendre.
Use moy de rigueur, & le rompt si mente
Que le plus petit grain n'en puisse estre cognu.
Comme si sur un roc estoit tombé la foudre,
Bruise-moy par sepe fois un verre, & mets l'en poudre
La pierre qu'à haut cris, & grands gemissemens
Le graueleur aura rendu premierement:
Celle qu'en s'escrueice on trouue blanche & ronde:
Celle qu'en fiefs de bœuf on rencontre aussi blonde.
La poudre du corail sous l'onde un arbrisseau,
Hors l'onde une pierre hume avecque de l'eau.
Des cheaux les furoz & l'Arabique gomme,
Le luyuant bdellium: de la teste de l'homme

Les osselets broyez fumees de soury,
 Maints hommes graueleux pris en vin ont guery.
 Brusle d'un rat la teste & d'un cheual les ongles,
 D'une anesse le foye, & les blanches pettoncles,
 Les tournoyans palais des cornuz escargots,
 Les boyaux de la terre, & vilains escarbots:
 Le traistre scorpion piquant par le derriere,
 Et les cailloux qu'on trouue en l'espunge legere.
 Brusle d'un lieure encor les reins & les talons,
 Et les pennages peincts des biiez & coulons.
 La resine oricie, & pierre d'Idumee,
 La chair de roitelets en sendre consumee,
 Et les coques d'un œuf esclos de peu de temps,
 L'oyseau qui n'est amy que durant le prin-temps.
 Mers en cendres encor la sauterelle nee
 Auecque le prin-temps de la fresche rosee,
 A milie piedz marchant le petit porcelet,
 D'une cheure sans corne & noire boy le laict:
 Et ce que le vieillard qui la verite trouue,
 Sans en rendre raison nous monstre par l'esprenue.

Si doncq' avecq' le ius d'un limon pressuré,
 Ou parmy du vinaigre, ou en miel epuré,
 Ou ay ius d'un vieil coq, ou en cebey d'une herbe,
 De ces poudres tu boy, ton ennemy superbe
 Te quittera la place, ou d'un coup violent,
 En pieces le mettras comme un foudre bruslant.

C'est aussi chose seure, & en dois grace rendre
 A qui si beau secret a voulu nous apprendre.
 Que si d'un ieune bouc le sang chaut & fumant,
 Qui seul peut trespassant briser le diamant,
 Tu repans sur les reins, & tout d'un long oblique

Tu le laisse couler iusqu'au membre impudique:
 Où sec, d^emis en poudre e^t pris en du vin blanc,
 Le brise en la vessie e^t le ront dans le flanc.
 Autant en fait la cendre, d^e l'huile qui est teinte
 Au meurtre du scorpion, si la part en est oincte.
 Qui d'auatage en vent cerche aux ch^{as} des Romains,
 De l'Arabe e^t du Grec, qui fertils en sont pleins:
 Que si à pas vn d'eux le rebelle ne cede,
 Vulcain Dieu sans pitié soit le dernier remedé.
 Cest la pierre enchaßée en extreme douleur,
 Soudee dans noz corps par leur propre chaleur:
 Que ie vous donne, helas! que Dieu me feit la grace,
 Qu'oster ie la vous peusse à iamais de sa place:
 Son nom seroit infame, d^e de la terre osté;
 Comme du criminel de leze-majesté.
 Ainsi i ay, Monseigneur, du creon de nature
 Grossierement tiré sa triste pourtraicture,
 Pour faire entendre à tous qu'en mon entendement,
 Comme vous dans le corps, ie sens vostre tourment.
 Mais si quelque humeur gros, d^e gluant elle enferme,
 Pour apres le tourner en pierre dure e^t ferme:
 Qui bouchant les canaux par où l'urine court,
 Ne la laisse passer, ainsi l'arreste tout court:
 Si que mille souffirs doublars le mal extreme,
 Sur le visage peint l'Idee à la mort mesme.
 On y remedira broyant l'herbe qui fend
 Des rochers la dureté dont son nom elle prend:
 Et la pierre legere en l'espouge trouuee
 En contre ceste-cy s'est souuent esprouuee
 Du petit brus^a tou^z u qui dans la fucille enclos

Porte son fruct vermeil garny d'un petit os
 Que vertueusement à Bacchus on allie,
 Et à l'huile ~~et~~ au suc, dont les monts d'Italie.
 Le Libien sappa, on fait prendre en du vin
 Les grains notrs fricassez du sauvage cumin:
 Et dedans l'aigre-miel la fierte poudreuse,
 Du sauvage ramier pareillement confuse.
 Encor on y fait boire, ~~et~~ fait-on boire encor
 Le darte d'une cheure abominable ~~et~~ ord:
 Mais toutesfois si fort que ce grand mal accable,
 Menisant le rocher en un defflé sable,

SONNET.

A MONSIEVR D'ALLONNE AV
LIEVTENANT PARTICVLIER
à Loches.

Comme qui seur ~~et~~ loing regarde une tourmente
 Balançant une nef sur les flots orageux,
 Comme qui des plus grands voit les tragiques ieux,
 Que le docte Garnier aux François represente:
 Encor que l'un ny l'autre il n'esprenne ~~et~~ ne sente,
 S'il ne les doit il voir que les larmes aux yeux,
 Et les soupirs au cœur: que vous faciez ô Dieux,
 Que tel orage ou rage au loing de moy s'absente.
 Et si les doit encor de loing encourager,
 Et seur par cris ~~et~~ veuz les tirez du danger,
 En leur monstrant le port, des mains ~~et~~ de la teste.
 Ainsi moy qui contemple ~~et~~ qui plains vostre mal,
 Du port ie vous fay signe allumant le phanal,
 Pour vous faire escharter la Colique tempeste.

N^o.



LA COLIQUE EXTRAIT DE L'ESCVLAPE DE R.B.A.M.

NE sortiray-je point de ces tourz e^r retourz?
Je m'auance le moins qu'ad plus roidde ie cours:
Ne sortiray-je doncq des rencontres du vêtres?
De l'une depesché dans une autre ie r'entre.
Où suy-je en quelle part? où aller me faut-il?
Que n'ay-je pris d'entree, c'Ariadné, ton fil?
Qui seur me peult guyder e^r ramener encore,
Apres auoir defaict un autre Minotaure,
Le me voy renfondré dans un gouffre profond,
Me voicy retombé dans un ventre second:
Qui, naissant du flanc droict à s'etlargir commence,
Tirant vers l'estomach se destourne, e^t s'auance
D'atteindre l'autre flanc: il joint en cest endroit,
De tous les intestins le dernier, e^r le droict.
Il est large e^t profond, fait, à croussilles rondes,
Et à replis sanguins, comme petites ondes,
C'est où se tient le plus excrement endurcy,
Reste du chyle blanc: il en patit aussi:
D'autant qu'il est tresample e^r tresgrand, on l'appelle
Colon, e^t sa douleur, la Colique cruelle.

Cruelle-vroyement, & telle que ie croy,
 Que plus cruelle n'est l'irrevocable loy
 Du tyran des damnez, telles ne sont les peines,
 Que Promethee endure, en son foye, en ses veines:
 Ny des boureaux d'enfer l'implacable tourment,
 Executant l'arrest du preuost Rhadament.
 Si qu'on diroit, oyant, qui la Colique endure,
 Que c'est un criminel qu'on tire en la torture:
 Que c'est une furie aux viperins cheueux,
 Qui luy farcit les flancs de serpens veneneux.
 Qui s'entortillonnans s'accrochent l'un à l'autre,
 Et qui se rebrouillans l'un sur l'autre se veautre:
 L'un va glissant à gauche, & les aynes mordant,
 Les ronge, les tirasse & perce de sa dent:
 L'autre grimpe en amont, où estroicte est la voye,
 Et du rongnon y faict sa curee & sa proye.
 Icy mordre on se sent de ce serpent coquin,
 Comme qui les costez fore d'un vibrequin.
 L'autre là rate attaque, où il se gorge & saoule.
 De la lie du sang, l'autre se roule & coule
 Par dessous l'estomach, où plus au large il est,
 Sifflant le faict enfler & l'enfant s'en repaist.
 Un autre court au foye, & fascheux l'escarmouche,
 Et plus fascheusement en passant mainte touche
 Donne au fiel qu'il repend, & si serré l'estreinct,
 Que de son suc doré le sang en jaune est teint.
 Tout le sang iaunissant de sa couleur encore,
 Porté par tout le corps, tout le corps teint d'or:
 Où las & non pas saoul d'usur de cruanté,
 Bruyant, tourne-visage au senestre costé.

LA COLIQUE

Ou tou court s'y arreste, y trouuant le passage
Estroict, qu'il ne passe outre horriblement enrage.
Qu'entrer n'y puisses-tu, plustost plustost mourir,
Qu'une telle vermine entre mes flancs nourrir:
Le cœur se souleuant bondist & se renuerse,
S'efforçant de vomir l'ennemy qui le perce,
Apres mille sanglots pres apres se fuiuans,
Apres auoir poussé un orage de vents:
Apres auoir mis hors de routs une tempeste,
Et s'estre escartelé la poitrine & la teste..
Par mille forts efforts, rôjde comme un torrent,
Qu'une rauine amasse à grand brandon courant,
Vomit les morceaux cruds, dont la gorge estoit pleine:
Puis les humeurs desgorge avecque plus grand peine,
Que par la bouche il file en cent couleurs diuers:
Les uns sont blancs ou noirs, les autres roux ou verts,
Tel bruit on oit hurler & gronder dans le ventre
Des tourbillons rouants, ainsi qu'an fond d'un autre
Un orage s'enfourne, où ne pouvant trouuer
Le vent un soupirail, fait la terre creuer,
Largement feuentrèr: elle tremble agit tee,
De peur qu'elle ne soit hors de ses gonds ietree.
Celuy qui dans son corps tel orage oit tonner,
Se tordre gâ & là, haut & bas se tourner,
Ensemble sue & tremble, & a grand peur qu'il faille
Que son corps parse, affin que ce grand vent s'en aille.
Qui furetans les flancs & n'y trouuant conduit,
Murmure, enfile, & bronille, & l'excrement récuit:
Et razant rondement le soubtendron qu'il pique
Espargne le lien de l androgine antique,

Mais on se sent cerner de cent razoires trenchants,
 Les boyaux goldronez hors du ventre arrachants.
 Sans faim la soif l'estouffe, ainsi la canicule.
 Quand sans halene est l'air, nous altere & nous brule:
 Ny par bas, ny par haut, ny l'excrement, ny l'eau,
 Ne peuvent s'esuenter, tout reste en ce boyau.
 Apres un long traueil ce qui sort d'avanture
 Semble à une pelorte aussi legere & dure
 Que d'un beuf laboureur l'excrement dur leger,
 Qu'on voit venteusement sur les ondes nager:
 Et l'eau, qu'a la vecie en ceste peine epreinte,
 Vermillement paroist de couleur du feu teincte.
 Quand l'intestin s'eschauffe & vient à s'enflammer,
 On se sent peu à peu au dedans consumer
 D'un ardeur sans repos, sa fieuré sans relasche,
 Le brûle interieur sans que iamais le lasche.
 Touſtours en meſme endroit le mal fiché fe tient,
 (Pour autre occaſion il tourne va & vient.)

Si ceste Paſſion conſumace a enuie
 Rauir impatiēte au patient la vie,
 Sans poulx, & sans halene, & sans couleur roidir
 Sent ſon corps, & ſon ſang en ſes veines frodir.
 O pere dont la force eſt en delphē adorée!
 O ſon fils medecin à la barbe dorée!
 Diétes nous-en la caufe, ô Dieux! qui la ſçavez,
 Et le plus prompt ſecours qui inuentez vous auz;
 Que de vous inspiré aux mortels je redie
 Ce que vous m'aurez dié de ceste maladie.

Eſt-ce un excrement dur, où l'humeur froid & lent,
 Qui enflent prisonniers, des boyaux le plus grandi?

LA COLIQUE.

Est-ce le phlegme gros semblant ceste matière,
Que le Noble transforme en soufflant en verrière?
Amassé peu à peu, pour avoir trop souffert
Mangé fruits, beu de l'eau, oyseusement vivant.
Ou une legion de vents dedans conceuee?
Qui les gonfle & les trenche, à fin d'avoir issue.
Ou des vers freillants, dont le boyau est plein,
Le rongeans harcelez d'une trop longue faim.
Ou qu'un sang bouillonnant, qui brûle sa tunique?
Ou l'humeur roux amer qui cholere le pique?
He! que seroit-ce doncq', quelle autre occasion
Pourroit l'homme assurer à ceste passion?
Cruelle Passion, si elle continue,
En autre mille fois plus cruelle se mue.
Trop inegal eschange, ô trop cruel tourment!
Qui ne peut qu'en la mort trouuer allegement.
Alegement cruel: hé qu'est il plus estrange,
Abominable ord, que de faire un eschange
De la bouche à celuy qui sert vilainement,
Et changer la parole à l'infame excrement?
O bourrelle iliaque, execrable, inhumaine,
De tes mains entre mille un seul eschappe à peine.
Mal qui sentir se fait au dessous des tetins,
Tressant un ceinturon des gresles intestins,
Pour nous lier si fort, d'une corde si forte,
Qu'il faut que par le haut ce qu'on mange ressorte.
La cause de cela seroit-ce les grands frôids,
Ou l'inflammation qui ferment les destroictz.
Des moindres intestins? quelque humeur amassée
Lentement ceste part, qui ferre & tient pressée

*L*eur taye, outre laquelle il ne peut rien passer.
*A*uroit-on bien ozé par force repousser
*L*e boyau qui en l'aine honteusement deuale?
*S*eroit-ce point aussi que l'excrement treffale
*E*st icy engagé, arrresté, endurcy,
*E*t n'en peut plus bouger? seroit-ce point aussi,
*Q*ue quelqu'un ton estat ou benefice aboye,
*E*t en poste aux enfers en quatre iours t'envoye,
*A*ussi roidde qu'un pau, aussi froid qu'un glaçon,
*P*our sa depesche auoir au moyen d'un bouccon?

*V*oy-la d'estranges maux, mais y a-il remede?
*I*l n'y a mal si grand, ny si fort, qui ne cede
A la cure fidelle, & heureuse, pouruen
*Q*ui il y soit de bonne heure & sagement prouuen.
*I*l se faut bien garder du danger qui menace:
*Q*ue s'il t'a preuen, fay luy quitter la place.
*M*ange l'oyseau Tymbté (alouet est son nom,
*D*ont dicté fut iadis toute une legion)
*O*n du lieure peureux la pressure arrosee,
*O*u la melange encor du persil composée.
*E*t d'un des Calaments, & du mastiq perlé,
*D*es odorants aners au feuillage entaillé,
*D*onne à ton patient, quand la colique rage
*L*uy tenaille les flancs, leur bouillon en breuage.

*O*u prens-m'ay les saueurs des abeilles, le thym,
*L*e glissant serpolet, & le blanc marrubin,
*E*t l'anronne & l'alvine & l'armoise & la rue,
*L*eaulne, le pouliot, & l'hissope ramuë,
*L*asperge & chamaras, le Mirfilien fer,
*L*a perle & reicction du prophete laurier.

LA COLIQUE.

L'amere sarafine, & franche mariolene,
De la pivoine encor la racine & la grene:
Du cumin la semence, & celle du feneuil,
Des marais le plantain, l'embouqueté cerfueil,
Les graines des panés, & tous les deux centaures!
La Jonize ta puce, & l'angelique encores:
Racine, fueille & fleur du plaisant romarin,
Les semences d'anis, & celles là du lin,
Le bouquet champenois, la belle camomille,
La manue & la guyymaulue à mile maux utile,
Le saffran sarafin couronné de fleurs d'or,
La tymbre sauoureuse, & mile & mile encor,
Dont le jus tu prendras, ou bien le pressurage,
Ou bien leur huile epreins feruant à cest usage.
De la Royale noix prens donc l'huile rancy,
De la flambe & du Nard, & de l'aspic aussi.
Et celuy qu'en pressant de la perle on distile:
Que porte sur son chef de Teneus la fille,
Ou du poivre poignant, ceux qui sont exprimer
Du scorpion meurtrier, des carreaux enfumez:
L'huile qu'on tire encor de la forte semence.
Du refort, du nauean, à la mesme puissance:
Mais n'oubly pas celuy que l'on tire des grains,
De l'herbe dont la fueille est semblable à noz mains,
Ny celuy-la de l'herbe ou des graines pressées
D'hibbles, ny l'huile amer des amandes cassées,
Du genitoire mol du Pontique Castor,
Ny celuy que des os de pesche on tire encor,
L'huile du blond Cartham, l'huile de colocynthe
Ny oubly, ny les pleurs du gommeux Therebinthe.

Mais

Mais quand seroit ce faict si je voulois conter
 Tous ceux la dont l'on peut ce grand mal surmonter?
 Choyfis-m'en vn; ou deux; ou plus, qui puissent faire
 Teste, & la reste encor à la douleur contraire.
 L'archer qui n'a qu'un traict est bien tost abatu:
 Sans armes nul ne peut esprouuer sa vertu.
 Tu en as à suffire icy, soit que tu iette
 Leurs ius, en les poussant par la boîte secrète:
 Ou que tu les applique entiers, ou bien pisez,
 Cuictz, ou cruds, tousiours chauts, separez ou meslez.
 Ou soit que tu en laues estue, & fomente
 L'endroit, que la tranchée extremement tourmante,
 Que par vnguents il faille amollir sa rigueur,
 Par sachets maintenir sa nature chaleur:
 User de tous moyens, qu'un docte ouvrier rëcontre:
 Quand l'occasion chauue, en passant, les luy monstræ.
 Mais fais l'un apres l'autre, & sans confusion,
 Laissant faire à chacun sa natale action,
 Pour les uns stringer dans le corps par derriere,
 Faire cuire il les faut en vin ou en eau claire.
 Doncq' des simples nommez, qui te sont plus à main,
 Preñ la decoction, pousse ton canon plein.
 Dans le ressort d'embas, adioustes-y la branche:
 De la melisse gaye, & de la purefranche,
 La figue douce molle & le pale cumin,
 La semence ramee & longuette du lin.
 Si le riche est frappé de ceste maladie,
 Qu'il tire pour garend le Nectar de Candie.
 Aussi tost qu'affaillly, qui veut secours auoir,
 De Bacchus & Minerue implore le pouvoir.

LA COLIQUE.

Faute d'huile, touſſours toutes choseſ n'abonde)
Pren du beurre, & de l'œuf la molette plus ronde:
Brouille les, diſſou-les: ſi le rebelle mal
De gré ne veut faillir par la breche d'auſſi,
Taſche de l'eſtonner par la froide morelle,
Ou par l'herbe iſenſee appareilee à elle: -
Par le chef du pauot ou par ſon ſuc dormant,
Ou prenant de Philon le froid medicament,
Tandis qu'en toutes parts la matiere on ramaffe,
Pour les trippes lauer, qui en la maſſon on braffe,
Au ſang Centaurien l'Hibleenne douceur,
Et le ius du ciclame à la verte couleur
Et la courge ſauvage, & le ſel que reluyre
Plus clair que glace on voit, que l'on ferá tant cuire
Que la douceur s'en perde & fe tourne en amer:
Et qu'un glan rond & long on en puiffe former,
Pour ſ'en accomoder: que ſi le mal ne cède,
La letheenne drogue accoupple à ce remede.
Aux fomentations, qui veut, adiouſtera,
Ce qui mollifiant le ventre eſchauffera:
La figue, & le fuin grec, de l'ortie la grene,
Le poiture noircissant, la nielle romaine:
Ce que cuire en de l'eau ou en de l'huile il faut,
Pour t'en feruir encor au bain tielement chaut,
Où chaut tu entreras: ſi la douleur ne fine,
Se lauer, ſe ſtuer d'eau ſouffreufe ou marine,
Eſt un tres prompt ſecours: & au fortir du bain,
D'aluyne, ou de cumin le vin boire eſt bien ſein.
D'un huile ou bien de deux, de trois, de quatre grefſe,
Les enuirons mollets que la colique angoiffe:

Mais touſſours du milieu va le ſentier ſuivant,
 Les deux extremitez au beſoing refervant.
 Acheue par un bout, par le plus doux commence,
 Celuy qui cours & tombe ou peu ou point ſauance.
 Eſſaye de gaigner l'ennemy par douceur,
 Siſon d'un ſuc trenchant retranche ſon humeur.
 A quoy faire il ſe faut dans ces huiles diſſoudrer
 Le poivre, & le gyroſſle, & la canelle en poudre:
 Le pyretre & gingembre & de badan les nois.
 Et toute la denree à l'efpicier Indois.
 Le ius de ſugapen, ferule de Medie,
 Et le brulant empharbe apporté de Libie:
 Le Galban Syrien, & les parfums d'Ammon,
 Qui ont pour leur parrein l'Arrabesque ſablon,
 Diſſouts en eau vitale, cteignent la colique,
 Soit quel'on les ſyringue, ou bien qu'on les applique.
 Si riche & delicat ne peut ſouffrir ton cœur
 De ces ſucs eſtrangers la penetrable odeur,
 Meſſi y l'ambre nageant deſſus la vague eſmeueſi.
 Le muſq, & la liqueur que la ciuette ſue,
 T'mouillant chaudemēt la layneufe toyſon.
 Du vieil Hermaphrodite oins-en la lyaison:
 Par la chaude moiteur ſi l'humeur lent, qui peche,
 Ne ſe veut chafquier, voyonsſi par la ſeche
 Corrigier ſe pourra: le mil au chef penchante
 Te fournira de grain, qu'en la toyſe enſachant:
 Tout chaut appliqueras, & la vague ſalee,
 Que le brouage ardent a durement gelee,
 Poar redoubler leur force on les allie avec
 Le ſouffre, le cumin, le lin & le foin grec,

LA COLIQUE

Et le son fritture, soins y la camamine,
Le melilot flairant, & des ers la farine,
Qui secs ensachetez feront dessus poser,
Ou des carreaux fumants de vin blanc arroser,
Lenoyau persien & sa coquille dure
Rostis sur les charbons sur le nombril endure:
Qu'on plaque chaudement, qu'on y soit appliquant.
Des poitures indiens le long au goust piquant,
Et le jaune d'un œuf. & l'escorce menuë
De froment en vinaigre, ou cuit avecq' la ruë.
Qui la mie d'un pain tout chaut du four venant,
T couche son angoisse accoife incontinant:
Et qui la mange encor' trempee en eau bouillante,
Du colon la tranchée en moins d'un rien s'absentes.
En huyle camamine on mince, on cuit encor'
L'esclaire, don du ciel, portant suc & fleurs d'or.
Quoy douleur, des douleurs la plus que tres cruelle,
Quitter ne veux-tu pas ceste place? ô rebelle,
Sors, ô tristesse, sors! quoy ne veux-tu doncq pas
Abandonner ce fort par la breche d'embas:
Tu sortiras adoncq par la porree d'ivoire.
Changeons la batterie, or sus faisons luy boire
Du meilleur vin Gascon ou d'autre aussi puissant,
Ou du maluoyfien, ou l'aromatizant
Hippocratiquement par l'espice plus rare
De l'Isle de Zeilan, que le marchant auare
Precieuse nous vend, laquelle tient le lieu
Du cinamome saint, consumé par le feu,
De l'enuieux sauage, ou de l'ardent orage
Du celeste chien, qui les forestis sagace.

Ce vin soit adoucy par le sucre affiné:
 Son bouillon soit tousiours de vin assaisonné.
 En vin blanc qui a pris trois grains de poivre en poudre:
 Ou les a faict pour boire en vn chadeau dissoudre,
 Ou la poudre du duc: qui prent vingt gousses d'ail
 Quand vesper brunissant donne treue au trauail:
 Et qui d aux a facy l alauette ou mesange,
 S exempte de ce mal, s'il les boit ou les mange.
 Qui en vin candiot mariolaine est trempant,
 Ou l autre calamenter qui combat le serpent:
 Qui en ce mesme vin ou neuf ou onze encore,
 Perles du Laurier sacre, ou les fueilles deuore
 Du reffort adoré en Delphes massif d'or,
 Sans iamais oublier les tesmbis du Castor:
 Ny du poivre Indien la perle ronde e& noire,
 L acable, si manger il les fait, ou bien boire.
 Du sçauant Andromache, & du Pontique Roy,
 L'un & l'autre Antidote aplique, mange d boy.
 Va ten aux châps cueillir es prez en la montagne,
 Aux vallons & aux bois, les herbes que i enseigne
 En mon auant-fueiller, qui manifestement,
 Fortes, donnent la chasse aux coliqueux tourment.
 Loins à leur esquadron la puissante racine,
 Qui aux rives de Rha onde à Ponse voisine.
 Noire d lisse farrache, & les cheueux du Thim:
 Et l Iue herbe musquée la fueille & flair de pin:
 La rouge Veronique aymant frisches desertes,
 La melisse, d la niente aux fueilles blanches-vertes
 Epraintes, font un ius, que quiconque en boira
 Par trois iours, en trois iours il se garantira.

LA COLPOVE

Et le bonillon eſt l'eau que des eaux on distille,
Et l'eau d'~~le~~ le bonillon que rend la camomille.
Des bruyeres la fleur deux fois l'an fleurissant,
Eſtreincle, à qui les boit eſt un ſecours preſent.
Des fleurs du bouillon blanc la poudre en bouillon-beue,
Et les grains da chou ſobre ont la force rompuë
De cefte affliction, la poudre d'ius diners,
En vin blanc on doit prendre, eſt les simples tous vertes:
Cuire avecque vieſil-coq; qu'on doit tant faire cuire,
Que pour un ſeul breuage il en reſte à ſuffire.

De tout le bloc confus de ces auant-coureurs,
Des rez, fueilles eſt fruites, des ſemences, des fleurs,
Pren le choix, pour bonillir, boyz en l'eau miellee,
Ou en de l'hippocras l'exprefſion meſſee,
Et la racine dure au glayeul eſclaron:
Et celle-là encor' du colchique Acoron,
Qui du tout eſt ſemblable à la cane odorante,
La nouēuf galange à la langue mordante,
De l'onite origon, d'amatantique meu,
Du centaure Lefné, du roſmarin fueillu:
Et du vincenenin despitant la dent noire,
De la beſte enragee, eſt de l'imperatoire,
Du mentaſtre velu, de la mente ſa feur,
Et du chardon teſtu à l'espineufe fleurs
De l'herbe que Peon diuinement emploie,
En penſant du dieu Mars eſt de Venus la playe,
Du gramen qui la terre accolte à mille nœuz,
Des dictans aux cheureux de la Crete cognus.

Inſqu'icy nous auons en cent eſt cent manieres
Attaqué l'ennemy d'efcarouches legeres.

Cest maintenant qu'il faut combastre ouuertement.
Descharge l'estomac par le vomissement:
Du meilleur arme-toy evitant le breuage
Du bon Achelous, que si la force ou l'aage
L'indiquent, & le mal soit violent & chaut,
Du bras interieur piquer la vene il faut,
Et d'une main legere, pour ne forcer nature,
Auare tu feras estroite l'ouuerture.
L'humeur cause du trouble, & lequel offencé
A le corps, hors du corps bany soit & chassé
Par le medicament qui luy est plus contraire:
Mais d'entre tous choisis la drogue sacr'amere.
Si tu veux tout d'un coup & chasser & flatter
L'intestin ennemy, il t'y faut adiouster
Des pauoys letheens les larmes espanduës,
Quand de glaives trenchans sont leurs testes fenduës,
Deux grains tant seulement on y doit meslanger:
Qui en prend d'avantage il se met en danger.
Du poil blonc de crocus, de la rançon du bieure,
D'un d'eux un gros, pourueu qu'il n'y ait point de fie-
Remede souuerain soit dedans ou dehors. (ure,
Le bieure ayde les froids & les humides corps:
Et la melange encor qu'a iadis inventee
Le medecin tarsois, il y soit adioustee.
Mais si tu t'aperçois que l'ennemy vainceur,
De ta peine se ionë, & te braue moqueur:
Monstre-toy comme luy n'anoir l'ame peureuse,
Cours-t'en viste au fecours de la ventouse creuse.
(La ventouse tu dois refermer pour la fin)
Son ventre remplis doncq' des puissances du vin,

LA COLIQUE.

Dans lequel tu feras un des ennemis cuire
De ceste passion: ou bien le fonds enduire
De son ventre profond, & ses cernes vouslez
D'une herbe au goist aiguë, ou d'aux autant frotter,
Soudain de flambe grosse, & de feu, qu'on l'applique
Droit sur le neud du vend à l'entour duquel pique
Le foret coliqueux: le feu leans enfermé,
Après avoir tout l'air du dedans consumé,
Par faute d'aliment s'estouffe dans le ventre.
Elle s'attache & sappe, & succe autre air qui r'entre,
Au lieu du feu estompé, & s'en remplit soudain.
(Nature creueroit s'il y auoit du vain)

La douleur tout à coup s'euanouist perdue:
Merueille que ne croit celuy qui ne la veue.
Elle s'euanouist, & perd aussi soudain
Que peult maistre Gonin faire un tour de sa main.
C'est un songe, un fantosme, un charme, un sorcelage,
Tant vistement se vooir quitté de ceste rage.

Quant à la passion, qui cordonne & retort.
Les menus intestins, quand par bas rien ne sort,
Ains il faut que le haut qui a pris la viande,
Puante, corrompuë honteusement la rende:
Ne veut estre traitee autrement que sa sœur:
Des plus gros intestins la moleste douleur:
L'autre est en ce seul point à ceste-ey diuerse.
En ce cruel martire il faut que chaut on verser
D'une chauve souris desmembree le sang,
Sur ce qui est compris de l'un à l'autre flanc:
Ou sur ce mesme lieu qu'en frottant soit conduite
Des serpents la vieillesse, en huile rosat chritte,

Dans

Dans un pot estamé l'homme traist fois heureux,
 S'il posoit, raiuny, sa vie leesse comme eux:
 S'il fe renouuelloit comme fait cest engeance
 De serpens, recourrant deux fois l'an sa iouissance.
 En ce mal miserable il faut mollifier,
 Par plans appropriez, le ventre dur d'^{et} fier:
 Soit que sus on les mette, ou la bouche les prenne.
 Tel est le ius d'aner, tel le suc de la greine
 De la maulue molasse il n'est secours pareil
 Au sien, ô camomille herbe sacre au soleil!
 O sainte camomille! humant de ton herbage,
 Onde à onde bouilly, le salubre breuage,
 Ou le ius de tes graines, ô Paladien lin!
 On peut vaincre tout mal extremement malin.
 Cuisant ces simples vers en l'olue ou en l'onde,
 De l'humaine sentine estuues-en la bonde:
 Ou dessus leur vapent fay le malade soir,
 Pour lascher le ressort qui ne fait son devoir.
 Mais retournons au point des Coliques superbes,
 Si vaincre on ne les peut par ces puissantes herbes,
 Ny rompre leur ferte les armes dans le poing.
 Combattant à outrance, adoneq' il est besoing
 De la peau du Lyon adiouster à la force,
 De celle du regnard la piperesse amorce:
 Ruser, flatter, tromper, user de trahison,
 Tous moyens employer pour auoir sa raison.
 De quoy te soucy-tu pourrien que tu les donnes?
 De la fiente du loup n'ayes horreur ny honte:
 D'un loup qui rauisseur affamement glouton,

LA COLIQUE.

A mangé tous brandis les membres d'un mouton,
Ou bien une autre proye: on queste les fumees
Sur les piquans buyssons par cy par là semees,
Blanchissantes encor d'ossemens deuorez.
Qui n'ont pu dans son ventre estre à point digerez,
La Colique on en chasse en du vin blanc humees,
Où qui des os broyez trouuez dans ces fumees
La poudre blanche auale: ou qui fait de la peau
De ce fier, sa ceinture, & en ceinct le boyau
Où s'enfle la mauaise & faschense Colique,
Qui une caquerotte en cest endroit applique,
Pleine de fient lousquier: mais le cordon qui sert
Pour l'apprendre à son col soit fait de cuir de vif,
Propre pour cest affaire, ou de laine tresser.
De brebis, que le loup aux champs morte laissee,
Qui de la peau d'un loup comme le iour son dos,
Couure la nuict son liet en prenant son repos:
De la Colique est franc, soit qu'il dorme ou qu'il veille.
De ceste fiere beste on conte encor merueille,
Que son boyau qui est en poudre redigé,
Les boyaux peut guerir de ceux qui l'ont mangé.
Pour un certain rapport, comme qui a meslee,
Des poulailles l'ordure en l'onde miellee
Et mangreant laboit: si subtil je reduy
En cendres, par le feu, l'osselet, qui d'appuy
Sert au talon fourchu du porceau aymc-fange,
S'affeure de guerir, qui ceste poudre mange:
Comme qui le coral engorge en du vin blanc
De l'anguille bouense, autant en fait le sang,

Et tout autant en faict, qui auale les cendres,
 Des cornichons du cerf qui sont calcinez, tendres:
 Mais bien plus puissamment si avec y sont mis,
 Le poivre perusin, la mere d'Adonis.

Es iardins & vergers, & par les lieux humides
 Maints limats vont errans: leurs cornes sont leurs guides,
 Les plus tendres reiects pillants du renouveau,
 Grisastres sur le dos, qui d'un naif pinceau
 Bigarement est peinct, nez nuz, & sans coquille,
 Qui leur serue au besoing d'asseuré domicile:
 Qui avecques le pied est leur chef escrasant,
 Leur faict vomir leur pierre au lustre clair-luyuant,
 Qui en vin blanc la boit en poussiere reduitte,
 Pour ne reuenir plus, met la collique en fuite.
 Qui le gayet bruslé es ondes qu'il ne craint,
 Et qui estre ne peut que dans l'olive esteinct,
 Pierre chasse-demon, lisse, luyante & noire,
 A faict huit iours durans une dragme en vin boire:
 Poudroyé finement, chassera le plus fort,
 Ce demon, ce felon qui les ventrailles mord:
 Mais que le gobelet auquel la poudre il hume,
 De sa fumee obscure huit iours durans parfume.
 Qui la roche glacee hume encor du crystail,
 Victorieux pourra triompher de ce mal.
 Et l'ambre que les seurs de Pheton ont plorce,
 Luyante, tirepaille, à la couleur doree:
 Peut en moins de trois iours broyee & prise à iun;
 Chasser sain & gaillard ce tourment importun.

LA COLIQUE.

Qui d'un brasselet creux & d'or son bras ambrasse,
Où, d'un enfant naissant le nombril on y enchasse:
Qui porte de la toile où est empaqueté
Le chef du fruit humain, qui heureusement né,
Reçoit de Jupiter son heureuse influence,
Deffit du mal cruel l'orgueilleuse puissance.
Et qui l'on de boira, où le genital nerf
Du cornu, du leger, & du timide cerf
A tout un iour plongé, ou bien qui fend & ouvre
D'un herisson le corps, la taye en prend, que couure
Et tendue au dedans que l'estomach comprend,
Chascun selon son sexe ou l'un ou l'autre en prend.
Boy durant ton angoisse escargots que l'on pile
Auecque de la myrrhe, auecque leur coquille,
Ou leur bouillon bauex: de ces encoquillez
Soient dans un four ardent logis & corps bruslez.
Pour en gobber la cendre, on seche, on ard, on broye,
Pour l'engloutir apres, d'une cheure le foye:
Du pontique condrier, qui porte enclos son fruit,
Dans un estuy de bois, dont le charbon enduict
Sur le front des enfans, l'œil vert, bleu, ou roux change
A la triste couleur, qui souuent ce fruit mange:
Ou qui sa cendre grise bume en quelque liqueur,
En la guerre intestine il sera le vainqueur.
La banira du tout, qui un gros d'ordinaire,
De l'orange au teinct d'or prendra l'escorce amere.
Le fruit du citronnier au feuillage espineux,
Le fruit du grenadier farcy de grains vineux,
Tout autant en feront, si on boit leur escorce.

Boulet d'Agarien tairay-je icy ta force?
 Contre tous maux secrets, & qui blanc & leger,
 Contrains, pris en vin doux, l'ennemy desloger.
 Comme celuy qui boit de la cire sondue,
 Et qui une noysette au col porte pendue,
 Comble de vis' argent le pere des metaux,
 La memoire abolist du pire de tous maux.



A MONSIEVR LE MARESCHAL
de Cossé.


 Que penffe-ie voir aussi clair en la goutte
 Que Lyncé qui les dieux & les Manes peut voir:
 Qu'encor eusse-ie autant qu'Apollon de pouvoir,
 Qui voit tous les secrets de la nature toute.
 De son fils barbe d'or qui met la parque en route,
 Et qui reconft les morts, eusse-ie le sçauoir,
 Je pourrois mon seigneur à voz gouttes pouruoir:
 Mais las! comme l'on dit, en goutte on ne voit goutte.
 Orphee appaiza bien par les saintes douceurs
 Des ses vers, les ensers, le Roy & les fureurs:
 Voyez si par les miens qu'humble ie vous desdie,
 Vous pourriez adoucir la fille de Pluton,
 Que Megere alaitta, que conceut Alecton,
 Pere, mere & nourrice à vostre maladie.



LES G O V T T E S, EXTRAIT DE
LES CVLAPES DE R. BRETONNAY AV A. M.

Trois & quatre fois en la malheure né,
Qui éternellement fut des cieux condamné
À souffrir en son corps la pene intollerable
De la goute enragee, horrible, abominable
Invincible, & qui fait trembler mesme les
dieux:

Un nom plus que la mort, aux mortiels odieux,
Tiran, inexorable, & qui bourrelle & geſne,
Inhumain, les humains d'une pene inhumene:
Le tirant, l'estorçant & l'estreignant si fort,
Qu'il n'a desespéré plus qu'en la ſeule mort
Refuge, ny recours, que tant plus il appelle,
Beaucoup moins que le mal fe demonſtre cruelle:
Sourde le laiffant viure, un tourment ſi tres-grand,
Qu'un plus grand le penſer ne conçoit ny comprend.
Si le eſt vray qu'aux enfers les fautes on puniffe
Qu'au monde on a commis, par quelque grand ſupplice:
Punir il ne falloit d'Ixion le peché,
Le contournant au tour d'une roue attaché,
Faire perir de ſoif, mourrir de faim Tantale,
Ny faire que Sysiphe un roc monte & denale.
De tous les maux que l'homme onques cognisis auroit,

Pour sa punition, la goutte suffroloit:
Voir eust-il massacré, comme un Oedippe inceste,
Celuy qui l'engendra, plus felon qu'un Thieste,
Celle qui l'ensanta, la goutte seulement
Suffit pour le punir d'assez cruel tourment.
Comme l'Athé d'Homere à pas hastez s'avance,
Sen sayssiner des corps, lors que moins on y pense:
Sur noz testes marchant d'un pied viste & foudain,
Pour nous surprendre aux pieds, aux coudes, à la
De là dedas le creux plustost qu'une saiette, (main:
Des hanches, de l'espaulle & des genous se iette,
De ioincte en ioincte errant, qu'elle brise & deioinct
Faict les os craqueter, ses griffes les estreinct:
Tire, rompt & démembre, en flamme, gele & perce,
Ronge, froisse, déchire & tous ces maux exerce,
Sans playez sang respandre, on se pense estre épris
De quelque forcelage, ou de quelques espris:
Mesme lors que chacun espere plus de ioye,
Que la terre laissant son dneil, verte s'egale,
Que Zephir soupirant gracieux parmi l'air,
Des arbres mollement fait les fueille tremblér.
Que Progne mariée à Therese en malheure,
Entre nous cerche encor à faire sa demeure.
Et que le rossignol, Philomene jadis,
Rechante les regrets de son nepuен Iitis:
Secrette elle se glisse & traitresse se cache
Es replis de noz corps, & si ne ven qu'on ssache
Son nom triste & infame, & confesser ne veut,
Pourquoy elle se plaint, se lamente, & se deut:
Honteuse en quant-mot, toujours excuse fauce

LES GOVTTES.

De ce qu'elle est boyteuse elle dict estre cause,
Que son pied s'est entors, qu'un nerf est tressaillys
Ou cest qu'en demarchant le pied luy a fasilly.
Conuaincue à la fin par la douleur moleste,
Par signes euidens son nom se manifeste:
Mettant au desespoir ceux qui en ses liens
Elle esclave à iamais, & enrolle des siens.
Qui pis est errhenee, esclopée & tronquée,
Tant s'en faut qu'on la plegne, elle est de tous moquee.
C'est un plaisir la voir miner jusques aux os,
Les plus braues courriers plus legers plus disposz.
Il n'est si haut monté que le boyteux n'atrappe.
N'espargnant sainteté de prelat ny de Pape,
Cardinal, ny Evesque, ell' a ses rets dressez.
Contre la sainteté des Abbez engressez:
Les laboureurs des châps, le pauvre & simple pre-
Et le simple artizan peu souët elle empestre. (stre.
Des Roys, des Empereurs le pouvoir est trop bas,
Quand il luy plaist de prédree en ses pieges leurs pac.
Au pris d'elle des dieux la puissance est petite.
Podagre fut Priam, or qu'il fust du pied viste,
& chif, le fut aussi, & Clopante atrappa.
Celuy qui la Chymere à triple corps frappa.
Oedippe fut podagre: adioustez à ce conte
Le biberon Silene, & sa troupe qui pronte
Mis les Indois à sac, Ulis n'en est-il mort?
Encor que Thelegone on en accuse a tort.
Philoteete naure fut de sa fleche amere,
Et le braue Telephe, or qu'Hercul fust son pere,
Quoy? les cieux ne sont pas exemps de ce malheur,

N'a elle faict sentir à Vulcain la douleur,
 (Combien qu'il eust succé de Iunon la mammelle)
 Que souffre ceux qui sont sous la griffe cruelle
 De l'oyseau stymphalide, & Plutus qui du bien
 Qui en terre se rouille auugle est gardien,
 Qu'il descouvre, & qu'il offre au premier qu'il rencontre;
 N'a il aussi esté gybier de ce fier monstre?
 Cest elle, & non Titid qui Mars naurer oza
 En la cargue troyenne, & la dextre bleffa
 De sa mere Venus, voyez qu'elle est l'audace,
 Le meschant naturel d'une bastarde race,
 De se prendre à sa mere: & vous autres soudards,
 Qui de Mars & Vénus suynez les estendarts,
 Et des douceurs du vers duez l'ame rauie,
 Pensez-vous que la goutte espargne vostre vie?
 Par divin privilege ell'a dessus les corps
 Obtenu plein pouvoir, pour garder les thresors:
 Pour estre un guet veillant sur la toison doree,
 Qu'à l'auaricieux pour Dieu seule adorée.
 Dieu pour punir ce crime encontre luy commis,
 A l'idolatre auare à se monstre soumis:
 Qui iamais ne deffaut à comparoistre au terme
 Qu'il luy est assigné, depuis l'ail ne luy ferme,
 Touſiours est en alarme, en ceruelle, & de peur
 Luy bat en la poytrine incessamment le cœur.
 Le colchique serpent qui sur la toison veille
 Que l'auare gouteux ne fait veille pareille,
 Au moindre bruit qu'il sent, il pense auoir ouy
 Un laron deterrant son argent enfouy:
 Touſiours à l'œil dessus, & maugré luy sommeille,

LES GOV'TES

L'importune Harpie aussi tost le renueille.

On tient qu'elle fut fille à la belle Cypris,
Et du faict de Bacchus de son amour épris,
Qu'es cieux elle nasquit, mais soudain que la mere
La vit tant contrefaicté, infame vitupere,
Un monstre si horrible, effroyable & hideux,
Ayant croche la main, les pieds forts & croches,
L'ongle croche & le bec, le corps d'une venuë:
Qui courbé & noueux sans ioinctes continuë,
Sans nerfs, sans mouvement, toutefois sans repos,
Donnant du nez à terre, & qui n'a iamais clos,
La bouchey les yeux, qui d'une voix felonine
Cent mile maudissans execrable se donne:
Comme qui a marché par megarde un serpent,
Toute trembla d'horreur, voyant tel son enfant,
Ains qu'on s'en apperceut elle desfrobe & ferre,
Et l'envoye nourrir secrètement en terre.
Or pour mieux receler son infame peché,
Ce part incestueux a dans le corps faché
Des auariciens, auant dans la ioincture,
Où, oyssine, elle prend sa propre nourriture.
Elle y croist & s'y paist d'humeur visqueux & lès
Qui est dedans la boite, où l'os se va roullant,
Et n'en partira point que la mort de son hoste,
L'ayant de comble en fond tout mangé, ne l'en oster:
La mere qui ne peut, or que l'enfant soit laid,
Hair son propre sang, puisque folle ell' a faict,
A nourrice l'envoye à madame Richeffe,
Pour les ayles auoir & biens à grand largesse,
Nourrice luy falloit qui eust un tel moyen,

Pour estre bien traitee, & ne manquer de rien.
 Non pas la parure, qui se tue & consomme,
 Pour sa vie gaigner, qui iour ny nuict ne chomme:
 Qui au serein se loge à la pluye & au vent,
 Et qui son soul de pain n'a pas le plus souuent.
 Sous le planché des cieux ou bien dessous l'enseigne,
 De la toille poudreuse à la pendante araigne,
 Sur la dure couchee on reposé son corps,
 Rendant par ce moyen ses membres durs & forts,
 Contraincte par la faim estre de peu contante:
 Et contre sa fortune avoir l'ame constante,
 La goutte qui se fourre auant entre les os:
 Aymant à rien ne faire, un repos sans repos:
 Et qui cent fois le iour, tendrette & delicate,
 Se faire remitter d'une main, qui la flatte:
 Comme l'enfant du bers, n'auroit aucun plaisir
 Chez le pauvre qui n'a une heure de loysir.
 Il ne merite aussi de loger telle hostesse,
 Fille d'un puissant Dieu, & d'une grand' deesse.
 Venus fist sagement, tel enfant estoit deu:
 A qui faict icy bas d'or & d'argent son Dieu:
 Des mortels la ruine & de tous maux le prince:
 Lequel pourtant qu'il craint & la touche & la pince,
 Et qui plus que le vent est muable & leger:
 Touſtours prest à fuir, prompt à maistre changer.
 Plus lubrique & glissant qu'une bourbeuse anguile,
 Qu'arreſter on ne peut, à tenir difficile,
 A qui on ne se doit aucunement fier,
 A bondroit on enferme entre des murs d'acier:
 Ainsi que Danae, & pour le garder vierge,

Q q ij

LES GOVTES

La goutte il luy falloit pour fidelle concierge,
Plus qu' Argus cler-voyante, et que Lynoe encor
Pour reueiller son hoste et pour garder son or,
Luy de l'autre costé recognoissant la pene
Que luy donne et luy faict son hostesse inhumene,
Humainement la traitee, et flatte nuict et jour,
La caresse et courtise, et dorlote toufiours
La pry que contre luy despit ne se fasche,
La sert, honore, adore, à fin qu'elle relasche,
Tant soit peu, la rigour qu'ell tient à son amant,
O deesse qui a le cœur de diamant,
Un indoné courage, escoure ma demande,
O Royne des tourments, dont la puissance grande
Redoute Iupiter et en tremble de peur;
O qui craindre te fais jusqu'en la profondeur
Du sejour de Neptune et que Pluron son frere,
Encor qu'il soit superbe, humble et crainctif reuera,
Garde licet, arte pied des doigts qui fass des nois,
Deuant qui les plus grands flechissent les genous,
Les pieds et mains liez, et deuant qui faut rendre
Tapis pour n'offender des pieds la sole rendre,
Tu fais eraquer nos os, tu etira nos nerfs,
De sang la veine epuiser en somme l'univers,
Et tous ses habitans ont ta force cogneé,
Nul ensens ne t'appartient, et n'es point retenué
Par sacrifice aucun, ny par sang rependu,
Oblations, ny ven, sur tes autels pendu,
Machaon, Podalire, et seulaope est son pere,
Tous faict ce qu'ils ont peu, et sun ont peu rien faitre,
Herbe aucune il n'y a, racine, feuille ou fleur,
Fruit, semence, ny ius, ny larme, ny liqueur,

LES SOYTTES.

Ny animal aucun mis en dix mille pieces,
Laict, date, ny sient, os, mouelles & gressess
Ny mine, ny metal sous la terre trouue,
Que l'on n'ait dessur toy, ô Deesse, esprouue.
On est alle pour toy aux puantes sorcieres,
Aux charmeurs, envoyage aux deuotes prieres;
Qu'en est-il aduenus? quel secours, quel effect?
Plus ils t'ont irritee & pis tu leur as fait,
Pour le iuste loyer de leur peine perdue,
Desesperez ils ont mainte larme espandue.
Mais ceux qui contre toy tels cas n'ont attente,
Traictable t'ont cognue, & plus douce as esté,
Deesse à qui la terre & les cieux font hommage,
Viens adoucir mes maux & mes tourmens soulage.

Que malheureux tu es, ô qui la fers, combien
Que mille maux t'ait fait, tu n'en dis que tout bien,
Bien que cent fois le iour contre elle tu te fasche,
Et qu'en grinçant des denes tes angoisses remasche,
Ne te pouvant tenir ny debout, ny couché,
& ayant toufiours le dos aux linceux attache,
Les yeux toufiours ouueyes, qui ne voyent que l'ombre
Du iour, par le trauers d'une verriere sombre,
Si ne voudrois-tu estre exempt de ce malheur,
& crois que ce malheur porce quelque bon heur,
& que sans ce malheur tu ne serois pas riche,
Car ce malheur larmois chez les pauvres ne niche,
Aymans mieux auoir mal que du tout n'auoir rien,
& auoir beaucoup de mal que ce que un peu de bien.

Mais qui est plus fantasque, & plus forte à cognoist,
Que son bizerre humeurtores elle veult estre

LES GOUTTES.

Chaudement, mais bien tost du froid elle voudras;
Si tu la flatte & oins ingrate ell' poindra.
Si rudaier la veux, tu modere son ire:
Tant moins on la tourmante & plus aigre elle empire:
Elle est abandonnee à la lubricité,
Tenant ce vice-là du maternel cofté.
Car lors qu'elle est en rut, or qu'il luy soit contraire,
Paillarde, autre mestier ne voudroit iamais faire.
Du ciel elle cognoist les revolutions;
Et des quatre saisons scait les complexions.
Tour & heure predit, & d'un seul point n'y erre,
Qu'il fera pluye ou vent, froid, chaut, nege ou tonnerre.
Et boit comme un templier, & toufours du meilleur,
Que bien tost luy vendra cherement la douleur.
Mais son plus grand plaisir est l'entreprise vaine,
De quiconque la veut vaincre par force humaine.
Et s'esclatte de rire alors que son venin
A trampé le sçauoir de quelque medecin:
Or pensoit bien Venus, qui sa fille deteste,
Qu'on ne cognoistroit rien, en son faict deshonneste.
Mais elle fabusoit, tandis que ieune elle est,
Petite, & en maillot, aucun ne la cognoist.
D'elle ne faict parler son nourricier, encore
Ne la craint ny la doute, & ses parens ignorent.
Mais l'enfant generoux, & deuenu plus grand,
Se faict desira tenir, & veut garder son rang:
Et si se faict accroire, instruite de nature,
Qu'ell a tiré d'en haut sa noble geniture.
Qu'elle est des dieux issue, & maugré ses parens
Recognoistre se fait par signes apparens.

A doree veut estre deesse tenuë,
Fille des immortels des hauts cieux venuë.
Veut qu'on luy dresse autels, qui on luy rende des vœux,
Non de boucs, ny taureaux, ny centenes de bœufs:
Larmes, soupirs & cris, pour son service ordonne,
Deux fois l'an pour le moins, au Printemps en Autonne.

Le chef de Jupiter de cheveux verd est ceint,
A Bacchus le lierre; & le laurier est saint
A Phœbus, & le meurtre à Venus cytheree:
Mais l'hibble est à la fille deuotement sacree.

Jupiter foudroyant a le tonnerre ardent,
Et du grand Dieu marin le sceptre est le trident.
Le petit fils d'Atlas le caducee porte,
Dont du ciel & d'enfer ouvre & ferme la porte.
L'Egyde est à Palas, dont le regard affreux,
Peut empierrer quiconque y adresse les yeux.
La faux est à Saturne & la hache felonne
Est à Mars, à l'Amour arc & fleche l'on donne.
Le beau ceste est l'enseigne à la belle Cypris,
Mais sa fille un baston tout nouailleux a pris:
Baston, qui doit servir de compagnon & ayde
Au corps pris par les pieds que la goutte possede.
Tiers-pied, di-le, qui doit plus ferme sustenir
Le corps qui ne peut plus sur les siens se tenir,
Pour estre appuy fidelle, & de guyde par voyage,
De peur qu'il ne trebuche & le pas ne fouruoie.
Verifiant le doute auant que d'estre tueux,
De sphinx trois fois formé, trois fois malicieux,
Que l'homme en son enfance à quatre pieds chemine,
Puis à deux, puis à trois, quand sa fin est voisino.

LES GOVTES.

Honteux ie te supply qu'en la mauaise part
Mon discours tu ne prenne, yurongne, ny paillard
Personne ie n'appelle à tort maistre tointure,
Et du chaste & du Sobre endure ceste iniure.
Ne donne à l'affligé nouuelle affliction,
Il y peut bien avoir quelqu'autre occasion,
Que qui mortellement te fist au monde maistre,
Te fist à luy semblable, & goutteux te fist estre
Ou c'est de ce grand Dieu le tresinste vouloir,
Duquel tu ne te peux ny plaindre ny douloir.
Mais ce qui me despitè, est que ceste harpie,
D'ail traistrement malin tousiours les grans espies
Leur met les fers aux pieds, les manotes aux mains,
Et enueusement gaste les beaux dessains
Des hommes genereux, comme à vous, qui la France,
Monseigneur, avez mis hors de longue souffrance
Ladis son Diomedé or son facond Nector,
A la guerre, au conseil & qui estes encor
De nostre grand Achil le Chyron iuste & sage
Mais que ganoneras-tu, ô des rages la rage,
Combien que sur le corps tu monstre ton pouvoir
Sin as-tu, enragee, en son ame que voir
Dont le prudent aduis fait en France révire,
Le douce paix encor du faux subcon delture
Chassant la guerre au loing dans les terres de ceux
Qui nous l'ont enuoyé, & s'en moquent ioyeux
Qu'e laisser pufes-tu, furie intolerable
Les membres opprimez de ce chef venerable
Pour piedz, bras, anches & mains, saisir, tenir, serrer,
De ceux qui tant de maux nous ont fait endurer.

Ne permets donc iamais que ceste plante immonde
 Iette dedans ton corps sa racine profonde,
 Et s'epandé par tout: si le temps opportun:
 T'eschappe paresseux, n'y a remede aucun:
 Aucune herbe il n'y a, fueille, racine aucune,
 Qui r'oste deiformais ceste peste importune:
 Comme quand un bon vin est du tout aigre ou bas,
 Sa premiere bonté n'est reconure pas:
 Pendant que tendre elle est, et n'a gaste la masse
 De tout le sang, il faut que prompt secours tu brasse.
 Ains que ceste Harpie es miserables corps
 Aie plus auant fourré ses crochus arigots,
 Coupe luy le chemin, et ne vuelle permettre
 Que sa ferre tortue ell ait loysir d'y mettre.
 Comme Zethie et son frere, enfans d'un vent leger,
 Contraignirent ses seurs qui venoient pour manger
 Les repas de l'hyuer, à debusquer grand erre:
 A ce monstre d'enfer ie veux faire la guerre.
 Je la veux estouffer ains que plus fort ait mis
 Ses crochets plus auant es mal-heureux replis
 Du pauvre corps humain, suivant l'ele haultene:
 Du docte Sammonic, du grand Quinte Serene,
 Grand poëte et medecin lignage d'Apollon:
 Comme les fils elez du frilleux Aquillon.

Si la sciatique doncq des Dieux la main terrible,
 De toutes les fureurs la plus fiere et horrible,
 Des gouttes la princesse, et dont l'extreme mal
 Passe tous ceux qu'on dist estre au gouffre infernal:
 Au despourenu te happe, et que l'ente se glisse
 Dans la concavite de la hanche, où la cuisse
 Se roule et se conioinct avecque sa maistresse: Rr

LES GOVTES.

Sur lequel vont tournants tous les verteils du dos.
Lors tu la sentiras forcener enragee,
Et repoussant la cuisse en sa boette rangee,
Un malfaict incroyable, adoncq' on ne peut pas
Esrené, es banché avancer un seul pas.
Des filles de Clymene és bords du Po plantees,
Qui pour des cheueux blonds ont fueilles argentees,
Et qui pleurent encor l'ambre à la couleur d'or,
Lescorce donne à boire, e preins le ius encor
Des fueilles du genet qui soupples verges porte:
Ses verges trempe en vin à l'odeur aigre & forte.
Mets la garance avecq' dont la vine couleur
Imite d'Adonis la printaniere fleur.
Des escargots baueux à la conche tournee,
La chair dedans du vin à boire soit donnee:
Si on donne loysir à la triste langueur,
Es membres affaillis prendre force & vigueur,
Et la foible iointure assiege opiniatre,
Mettant le pature corps en une longue chatre.
Au figuier, qui ne craint les menaces du ciel,
Allie incontinant la iotte avecq' le miel,
Brouille-les & remeute: avecq' l'onde marine,
De Bacchus ioinis le don qui le courage anime,
Qu'à boire tu prendras, cependant garde toy
De la sobrieté n'outrepasser la loy:
Que ceste grand' douceur traitresse ne t'aleche,
Et ne face en ton corps à l'ennemy la breche.
Qu'il ne t'en prenne autant qu'au bon hōme Ennius,
Qui iamais ne chantoit des hommes ny des Dieux,
Ny leur braues exploicts, ny leur belle victoire,
Qu'à ses premier n'eust mis mainte coupe à bien boirre,

Mais sans s'en auisier ce mal, qui traître & fin,
En beuant le surprint, se cachoit dans le vin.
Qui le va doncq cerchant n'a que ce qu'il merite,
It ne vient que trop soft sans qu'à boire on l'initie.

Ne desespere point qu'on ne trouue remedie:
Au mal qui furieux & insensé possede
Les pieds, le fondement sur qui l'homme est planté,
Qui son nom odieux a des pieds emprunté,
De la goutte inhumaine une des feurs germanies,
Que le ciel suscita pour les sautes humaines,
Toute semblable au pere, & fille de Venus,
Vaine, molle, faict-neant & poltronne comme eux,
Que le fils d'Apollon dit de trois formes estre,
Vne qui ne commence en chatouillant qu'à naistre,
L'autre ardente se gonfle & colere se teint
Des couleurs dont le nez du bon Denis on peint.
La tierce durement s'empare de la place,
Ne craignant medecin qui defloger l'en face.
De la vaincre & deffaire il n'y a plus moyen,
Tfuisse-tu toy mesme, ô Epidaurien:
Urav est qu'on la peut bien d'unemain douce & souefue,
En la flattant induire à donner quelque trefue:
Et selon qu'on luy donne ou du froid ou du chaut,
La douleur s'amodere ou redouble l'affaut.
Suis doncq puisque par fois manier ell' se laisse,
Que les fueilles on cerche & l'escorce qui presse
Les saules riuageux fecondement branchus,
Qu'on les broye & marie aux presents de Bacchus:
Soient frottez d'une main de leur ius molle & oincte,
Les nerfs, qui treffassillants s'en retirent de craincte..

Rr ij

LES GOVTTES.

Ou si tu t'apperçois qu'elle face semblant
De se vouloir ruer sur le pied ja tremblant:
Sçais-tu que tu feras, d'une constance dure,
Les caueeres ardents sur les plantes endure.
Ou ouurant l'estomach d'un bouc demi mourant,
Où l'ame par la playe est encor soupirant:
Les pieds mets dans son ventre, ainsi à ceste peste,
On tranche le chemin, que tout homme deteste.
Mais si l'humeur peruers a desia tant gaigné
Sur toy, qu'il y voulust tenir fort, obstiné,
Obstiné plus que lui, plustost que de te rendre
Rempare toy, & pren la mie d'un pain tendre,
Du fueillage haché du Cypres porte-dueil,
Du vin couvert d' brusque, & fais un appareil,
Qu'appliquant sur les pieds mestras fin à tes larmes:
Ou si du suif bouquin d' hiebles tu les armes:
Qui en vinaigre aigu a detrempé la fleur
De l'honneur de Ceres, de ce mal est vaincueur.
L'huile, dans qui la chair de la grenoille est cuitte,
T'est pareillement utilement enduite:
Le vinaigre piquant avecq le sel confus
Y fert, y adoustant de l'esclaire le ius:
Et la sansfue aussi inhumainement gloutte,
Avec le sang des pieds, hume & tire la goutte.
Ce n'est point un rapport de quelque bruit leger,
Ie l'ay leu dans auheur qui n'est point mensonger:
Un quidam se trouvant un iour dedans son aire,
Où le vent costoyant try la balle legere
Du grain volant à part, comme il se sent saisi
Du mal, qui faict le sourd à qui lui cry mercy,

Et voyant devant soy de blé une mont-joye,
 Fust la rage où le sort qui luy monstra la voye,
 Le pied dedans il plonge, ô fort ingenieux!
 Tu sais, sans y penser plus que l'art curieux,
 Miracle, la douleur fit rost place au remede,
 Comme si Dieu expes fust venu à son ayde.



DES HEMORRHOIDES, EXTRACT DE L'ESCVLAPE DE R.B.A.M.

 (meure,
 Omme l'on voit rougir sur son arbre la
 Qui sage à faire fleur la dernière demeure
 Comme l'on voit les grains sur la grapp:
 grossir,
 Ainsi au fondement voit-on souuent noirçir
 De gros bouttons de sang, que la nature humaine
 Tasche d'espanouir, deschargeant la grand veine,
 Le foye, & mesentere, & la rate, & les reins,
 Quand le sang est mauuais ou qu'ils en sont trop pleins.
 Par des conduictz expes qui droictement descendant,
 Où les gros excremens d'ordinaire se rendent.
 Garde de retenir ce sang noir & infect,
 Retenu, un degas de tout le corps il fait.

Rr ij

DES HEMORRHOIDES.

Il regorge aux poumons au cerneau & au foie,
Où leur chaleur estinct, ou leurs espris il noye.
Tous n'y sont obligez, ains tant seulement ceux
Que le malin Saturne à veu n'aistre des cieux.

Mal, & non trop grand mal: car Hippocrate afferme
Qu'il est bon que le corps se purge à certain terme,

De la goutte poncte & rend du lepre franc:

Il escure les reins, & la mère, & le flanc.

Que l'ame il assagist de vapeurs obscurcie,

Iette les songes-creux hors de la fantaisie.

Car s'il sang est pur dont les esprits sont nez,

De l'ame table rase instrumens destinez.

Si seche est sa vapeur l'ame sera tressage,

Auerant d'Heraclit le tenebreux adage.

Ce degout lunonneux coulant hors des vauisseaux,

Exempte les humains de mille & mille maux.

S'ces bourgeons enflez & retenans le sang,

Durs te font endurer une passion grand:

Bonne y est la racine à la vigne porrette,

Pour en que d'une noix en la coque on la mette,

La coque sur le mal: mais bien garder se faut

Qu'on ne blesse le sain partie secours trop chaut.

Tu prendras du sel blanc de grenadine motte,

Dont le rouge surgeon de la morene frotte,

Ou de la suye encor merqué de fou estinct,

Don son image ombreux le peintre docte peint:

Aueques du miel en l'appliquant meslee,

Fait cesser les douleurs de la morue enflee.

Si ces cuisans bouttons sont plus que feu ardens,

Eay bouillir en de l'eau pour les baigner dedans,

La guymaue, & la mauve, & la fleur odorante
Du gentil melilot, & l'autre jaunissante
De la mille-pertuys, de qui les saintcs parfums
Font, ce dit-on, fuir les ombres des defuncts:
En la graine de lin, l'ulcere douloureuse
Oincete d'huile rosat, de hytarge & ceruse,
S'appasera tantoft, mais plus tost ce sera,
Si on y mesle avec des larmes de Myrrha,
Et de l'encens sacre, par la liqueur espreinte
Du pauot incise, ceste ardeur est eftinte:
Si du saffran de Tyr y ioins le cheueu blond,
D'un œuf au feu durcy on prend le moyeu rond,
De la puciere graine eftreins le mucilage,
Tous ensemble brouillez ont dompté ceste rage.
L'herbe qui mieux ressemble au serpent terre né,
Qui naift au temps qu'il fort, quand il est retourné
Au ventre de sa mere, aussi l'herbe fe cache,
Marquant sur son dos, comme luy, mainte zache.
La ré feras roftir sous un brasier ardent,
Et celles-là d'arum au gouſt acre & mordant:
Les fueilles du plantain, & du pourreau les fueilles,
Les fueilles & les fleurs, des bouillons font merueilles.
Et le jaune d'un œuf, & le pain bien fréſé,
Ont ces grandes chaleurs meſlangez appaifez.
La morue s'accorde alors qu'on la parfume,
A la vapeur qui fort du bouillon qui s'allume:
Le suc du pourpié gras ou tout le simple cuît,
T'ert avecque un œuf entierement enduit.
Ou avecque l'onguent qu'on fait du bourgeon tendre,
Qui du peuplier commance ores l'efcorce fen dre.

DES HEMORRHOIDES.

E'huile qui des noyaux de pefches est espreint,
Fort singulier y est, si le mal en est oinct.

Du ius de insquiarie et celuy que l'on preffe
Du senegre cornu, frotte, la douleur cesse.

Que si la vene seigne, et que le sang meilleur
Se gaftant, gaste aussi la meilleure couleur:

Du lieure grand aureille il sera bon de prendre
Le poil mollet et doux, de l'endroit le plus tendre,
Et du Dragon le sang vermeillement espez,
De l'elephant bleſſé, qui creue soubs le faix.

Ta composition tu rendras plus puiffante,
Y ioingnant le bouton de la fleur roſſoyante
Du grenadier piquant, avecque des blancs d'œufs
Ce flux arreſteront appliquez par dessus.

La toile d'Aracné où la fleur est volee
De froment, le referre, eſtant deſſus collée.
Ards la cime bourrue et en cendres rediuy,
De l'herbe pied de lieure, ſur la playe l'enduy.

De chourz de coques d'œufs les eſteintes fiammesches,
Cendre de tartre gris, poudre des os de feches.

Roudre de copperoſe, ou humeur congelé
Es veines de la terre, et de l'alun bruffé,

Il te faut ſaupoudrer la ſale Hemorroiide.
Iette encor ſur ce mal deshoneſte et humide,

De l'aloé poudroyé en vin cuit eſpeſſy,
Du geneure odorant iette-y la gomme auſſi

N'oublly d'y ioindre l'huile où la roſe fleurie
A trempé, ou bien l'arbre à Vénus fauorie.

Le roſmarin fueillu, le roncier eſpineux,
Cuits, et deſſus endriects fechent le mal ſeigneur.

L'herbe

L'herbe que les bergers ont appellé leur bourse,
 Cuistte appliquée a mis tout à sec ceste source.
 Ars du liege leger la renaissante peau :
 Brusle le plomb pesant, les plumes d'un corbeau
 Les cendres surfenant sur la sanguante meure,
 Tout court le sang fuiart dans sa veine demeure:
 Il se guerist du tout du mal trop ennuyeux,
 Qui des bougranes boit le bouillon ou le jus:
 Si la meure est profonde à l'œil non descouverte,
 Vne cyboule cuy soubs les cendres couverte:
 Metis du vinaigre avec & l'amer verdoyant
 D'un bœuf, dans un mortier le remuant, broyant
 Souuent, l'appliqueras, si elle est aperçue,
 Perce-la moy hardy, attache y la sang-fuë.
 L'herbe, ou ius formiant de l'ortie qui put,
 Autant que la sang-fuë ou la lancette peus.
 Des fueilles de figuier ou de l'apparitoire,
 Aspre frotte les bouts de ton ampoule noire.
 Qui du ias de cyclame a son mal fomanté,
 Ou qui de sa racine a ses tumeurs frotté:
 Qui en vinaigre fort un oignon cuit demeuse,
 Qui de la colocynthe applique la mouelle,
 Qui des estuves d'eau où le petit centaur
 Sera pourry de cuire, où de l'alsyne encor'
 La racine a bouilly, de la flambe ou aurnone,
 De la Brione aussi & amere maronne.
 À l'huile de moustarde il faut ioindre le sel,
 L'asiente de pigeon, l'amertume du fiel.
 Tous ensemble pillez l'Hemorroide s'ouure,
 Si de ceſt onglement tu la touche & la couure.

Sj

A MADAME DE LA VALETE

N

Oñ, ce n'est pas pour vous que ces fards ie com-
pose,

Vous n'en avez besoin: tout ce qui plaist le
mieux,

Vous l'avez sur le front, aux sourcils, & aux yeux,
Vostre teinte est d'ivoire & voz teures de roses.

Tout vostre corps est beau, mais e'est bien peu de chose,
Au regard de l'esprit, le plus beau qui des cieux
Vint onques en la terre, où à l'enly, les Dieux
Ont chacun leur vertu divinement enclose.

C'est toutesfois à vous que je les offre, affin
Que celles qui n'ont au le ciel autant benies
Que vous, vous leur soyez un exemple, un modelle:
Où chacune pourra tirer le plus parfait,
De l'esprit la bonte, du visage, le trait,
Pour estre vertueuse & pour estre plus belle.



LA COSMOTIQUE ET ILLUSTRA-
TION DE LA FACE ET DES MAINS,
extraicté de l'Esculape de R. Breton-
nayau. A. M.



E l'Epidaurien apprenez, damoiselles,
Les souverains secrets pourr' vous maintenir belles.
Car pas une n'y a dessous le ciel vostre,
Qui n'envie le prix de la prime beauté,
Que le bergen arbitre entre les trois deesses,
A Venus adiugea d'Ide és forêts espessés:
Icy souiller ne veux vostre precieux nom,
Qu'esi adore, déuot, q[uo]d le chaste renom,
Qui, braue, vers le ciel vous fait haußer les testes.
Et vous fait appeller belles, chastes, honnestes.
C'est le grand point d'honneur, vostre honneur excepté,
Thresor vous n'avez point plus grand que la beauté,
Privilège divin qu'à peu le ciel octroye:
Puissance, dessous qui toute puissance ploye.
Sans user de contraint le ains volontairement,
Toute chose obeyt à son commandement.
Elle contrainct les dieux en la terre descendre,
Et le mortel aux ciéux monter osé entreprendre.
La lune tous les mois voit son Endimion,

Sf ij:

LA COSMOTIQUE.

Pour une Iunon feinte au ciel monte Ixion.
Tous ces dieux amoureux (croyez les fables vaines)
Masquez viennent souuent voir les beautez humaines.
La voix se fait sans elle, & si peult toutefois
Commander l'impossible & le faire sans vois.
Cest que charite, un bien qui plus apporte,
De bien, a qui le voit, qu'a celle qui le porte.
Un bien qui n'est par fois que par la foy asymé,
Bien, qui ne coûte rien, mais le plus estimé.
Aussi dans le beau corps habité la belle ame:
Le laid quoy qu'on en die est la prison infame
De l'ame laidde aussi: car la complexion
Des parties du corps suit la proportion.
La beaute est le but, où l'œil de la nature
Visé entenitivement formant sa creature:
Autrement elle mesme a de son fait horreur,
Si son œuvre n'est belle, & s'elle y voit erreur.
Farder est imiter l'Eternel Architecte,
De la terre habitable, & de l'arche celeste:
Conferuer ce qui est, suppleer au defaut;
A ce qui n'est parfait, adouster ce qu'il faut.
Ce fut pourquoy Bias, & Socrate le sage,
Aduisoit un chascun à revoir son image
En la fidelle glace, affin de reformer.
Sur le beau corps, l'esprit qu'on doit le plus aymer.
Ce grand tout ne seroit qu'une confuse masse,
Sans ordre, sans compas, sans mesure & sans grace,
Si peint n'auoit esté de mille fards diuers,
L'air est blanc, le feu rouge; & les hauts cieux sont pers,
Tous brillants de flambeaux, & la mer azurée,

Et de toutes couleurs la terre bigarree,
 Il n'y a corps compris dessous le caue enceint
 Des creux, vivant ou non, que nature n'ait peint.
 Mesme celuy de l'homme a tous moments se muë,
 Comme l'aage & le sang croist ou se diminuë,
 Brune & noire est la nuit, blanc & clair est le iour:
 Phebus a le poil blond, & la lune touſtouſt
 Soit quelle soit tardive ou soit qu'elle s'avance,
 Errante dans ſon ciel y fait mainte muance:
 Or rouge, or blaffarde, or blanche comme lait.
 Au ciel dedans la nue où voit un arc pourraſet,
 Qui de quatre couleurs ſoir & matin ſe monſtre,
 A lors que le ſoleil pluvieux donne contre:
 L'Eſté eſt jaunissant, blancs ou noirs lesyuers:
 Mons, plenes & vallons au renouveau ſont verds.
 L'automne eſt piolé ſi au ciel tu prens garde:
 Tu vois cent fois le iour qu'il ſe change & ſe farde:
 Qu'au iour il n'y a heure, en l'heure un ſeul moment,
 Qu'en ſa terre il n'y ait quelque deguyſement.
 Tant ſe plaift la nature au change & ſi y delecte,
 Que cent fois faict, de faict & refaict chose faicte:
 De mille illuſion trompant noſtre regard,
 Et pour dire en un mot, le monde n'eſt que fard:
 N'en diſtes donc point mal vous qui ſur le front blesme,
 Hippocrates rufez, portez peint le fard mesme:
 Sans honte confeſſez que ce n'eſt point peché,
 Secourir au beſoing un visage entaché:
 Soit que la faute ſoit du naturel venyē,
 Par une cicatrice, ou par l'aage chenuē,
 Ou du ſoleil le haſte ait le teint obscurcy,

Sf ij

LA COSMOTIQUE

Ou le froid ternissant son yuoire, noircy.
Ou qu'autre occasion la viue couleur changes,
En iaune, ou rouge, ou brune, ou en une autre estrange.
D'auant de que le corps est naistrement beau,
Entre vous un noir signe un blanchissant corbeau,
Qui farder quoys voleroit feroit comme qui plastrer
Le marbre, ou qui blanchis d'ancre noire l'albastre.
Dommage aussi seroit d'un artilampinbeau.
Diffamer ce qui est naturellement beau,
Pour ce icy n'y a rien pour vous, mais bien pour celles
Qui ne sont comme vous, se parfaictement belles.
Faire donc tantz expressz deux vaisseaux tu feras,
Large, rond et profond sera celuy d'embas,
Plus que celuy d'en haut, qui de sa pointe imite
Des sepulchres l'orgueil des Pharaons d'Egypte.
D'vn de ses flancs fay naistre un canal long et creux,
Faict come un bec de proye, en les couplat tout deus xe.
Fay que si justement l'un dedans l'autre s'ante,
Que l'encluse vapeur n'euapore et s'euante.
De tes materiaux dont tu veux la liqueur,
Soient fueilles, ou racine, ou grene, ou fruit, ou fleur,
Rempli de l'alembic la panse plus profonde,
Loins et plonge son fond en un cuveau plein d'ondes
Et de ses tropis vaisseaux un corps soit compose
Sur un ardant fourneau soit ferme et droit poser,
Compassant la chaleur par degres et mesure,
Selon que cognoistras que la drogue l'endure.
Dans le recipient bien tost pourras tu voir
L'humide euaporé goutte a goutte pleuvoir,
Apres avoir apres l'invention gentile,

Comme un Quint Element des quatre se distile:

Mets dans ton alembic les fleurs que les François

Ayment sur toutes fleurs, pour l'amour de leurs Roys:

Et l'argentine rose, & ceste fleur premiere,

Qui du printemps, qui tarde à venir, est fourriere.

De la pudique Nymphe, hostesse des estangs

La racine distile, ou ses beaux fleurons blancs:

Ny oubly celles-là dont les couleurs diuerses

Imitent l'arc des cieux, blanches, jaunes & perses.

Et pourprines encor, qui meritent le nom

De l'aquatique Iris courriere du Junon:

Ny les caduques fleurs de la blanche Molene.

Pour faire le beau teinct voyct la souverene.

Dans ta retorte creuse, agence entremeslez

L'Ambroisienne chair des melons canelez:

Les racines de lampe à la fueille aiguisee,

Et du salpettre en poudre une once y soit pesee,

Et deux de tartre blanc, de sept siorrons le jus,

De l'ironde estrangere ecrasiez-y les eufs:

Versez sur cest amas d'une cheure laitiere,

A son retour des champs, la tresser journaliere,

Qui a l'eau de plantain, à cinq nerfs remarqué,

Et l'huile vertueux du Tartre alambiqué,

Et celuy du Bision, qui a du laict de vache

L'esprit euaporé, qui sous le blanc se casché:

Qui dedans du vinaigre a fait tremper du son,

Puis la fait distiller, & le lent limacon.

Avecque sa coquille, & le peint fasole,

Qui sublime des eufs la voque tendre & molle,

A force du vinaigre, & qui du plant fertil

LA COSMOTIQUE.

De la ventouse fene a ce diuin outil,
Des fleurs tire l'humeur des fauas de la gousse,
Peut l'opprobre effacer de la lantille rousse,
Et leur farine enduire aux ridez de la peau,
Maint efface visage a faict rauoir beau.

D'un pain blanc prent la mie, et par dessus epanche
Blancs d'œuf, ius de limons, et lait de cheure blanche.
De la poudre camphreuse, et le vermeil coral,
Et l'alun verd glace, le borax mineral:
Et le blanc Espagnol, mais chacun d'eux dispense
Pefant chacun à part, à la iuste balance.
Merueilleuse est ceste eau, l'impeïge surbrun
Par le vinaigre s'oste adioinct au sel commun:
Et l'aloé pour un tiers: mais de la colouurine,
Cuisse sous cendre chaude applique la racine.

Du Royal Aphrodil d'Hesiode chanté,
Qu'Homere aux champs heureux des ames a planté:
La racine accommode en vinaigre bousillie,
Car par elle est la tache en la face a ballie:
Où le ius y respans de longnon reuestu,
L'odorant poulior a pureille vertus.
Du prunier damasquin employez y la gomme,
Celles du cerisier qu'en cent sortes l'on nomme,
Resoutte en du vinaigre, au nez copperose;
Le pourreau cheuelu est propice apposé.
Plaisante scabieuse, ou soit que tu boutonne,
Ou que tu passe fleur, mille plaisirs tu donne:
Au berger, qui remire en ton chef autant d'yeux
Qu'en eut l'Alectoride, ou qu'il en flambe aux cieux,
Tuy es secourable, ou qu'on le mange ou boive:

Qu.

Où que dessus la tasche appliquer on te doive,
 Dans le ius de la bette affriandee au vin,
 Contre ce mal on trouve un remede diuin:
 Celuy, qui du bouleau coule quand on le perce,
 Rendra le teint plaisant, si dessus on le verse.
 Autant en faiet celuy du fresne estant nauré,
 Et l'eau des pieds de veau lequel n'est point seuré:
 Du saule amer la seue en la fleur distillée
 D'un œuffrais la sueur en le cuisant coulée,
 Y sont propres aussi, Comble de limaçons
 (l'entens de ceux qui n'ont sur le dos leurs maisons).
 Une cruche à demy, de l'aigreur les arrose.
 Du citron Medien qui iamais ne repose,
 Ains en tout tēps se charge ou de fleurs, ou de fruitz
 Puis suseme dessus de ce sel qui reluit
 Plus clair qu'un diamant: au chien celeste exposé.
 Ce vaisseau qui aura l'emboucheure bien close.
 Un baume il s'y fera dont qui voudra s'ayder:
 On viendra comme estant refondu regarder.
 D'une legere main qui se contourne et vire,
 De la Ceruse broy sur l'egal d'un Porphire:
 De ceste poudre blanche il faut prendre une part,
 En six fois plus d'eau rose on detrempe ce fard:
 Quand repassé l'aura l'hippocratique manche,
 Ta face il faut mouiller soudain de ceste eau blâché.
 Qui l'humide vertu, par ces vaissœux couverts
 Abstraict des pignolats cependant qu'ils sont verts,
 Biffe les plis du front que l'age multiplie:
 Et du figuier le laict les egale et deplie;
 Comme celuy de Truyé estant versé dessus:

LA COSMOTIQUE.

Oubien en se gressant la face d'huile d'œufs:
La venaison d'un loup, la tresse d'une anesse,
Raiunissent le teinct aussi bien que sa gresse:
Comme iadis Popée aux dames enseignoit,
A lors que toute nue en ce l'aict se bagoit.
Le suif d'un ours libic viuement le colore,
Et le jus de l'orenge, & de la fraize encore:
Le jus du bon Henry, & de la berle épraint,
Si faict celuy que rend le genouillet estreinct.
Qui à sceu par le feu l'humeur celeste extraire
Du cocombre sauvage, & de la serpentaire,
Que le prince Glaucus de miel trop glouton,
Pour s'en estre engoué fait hoste de Pluton,
Feist repasser deça l'oublieuse riuiere:
Qui viande aux serpents fut dict le serpentaire,
Riere faict retourner le temps qui s'avancoit,
Et rabat les sillons que sa grand' faul traçoit.
Qui ceste herbe serpente a peu reduire en poudre,
Ou bien Arum sa feur en cendre a faict resoudre:
Ou qui cendre & l'exine a fait de gousses d'aux,
Et des cancrez, nourris à la douceur des eaux.
Au moulin cliquetant qui sous la mente broye
Ers, segle, senegré, orge, lupins, yuroye,
Froment, nielle, auene, & ses farimes-cy
Qui peffrit en vinaigre en du miel adoucy:
Pour les fortifier encor y peus-tu mettre
Du soufle estincelant, du petillant salpetre:
Et si tu veux avec allier y pourras
Les poudres ou les jus, qu'à force exprimeras,
Du senené mordant, ou des Lupins superbes,

Qui toute compagnie haissent d'autres herbes.
Des raisins doux-amers malplaisants au goûter,
De la sauvage vigne, on y peut adoucier.
Le labeur de labeille, ou bien les assouvié
Aux semences du chou, du lin, & de l'ortie.
Qui la racine a cuir de l'herbe, dont les fleurs
Du lent chameleon empruntent les couleurs:
Qui du Narcis vermeil la racine ongnonniere
En vinaigre a recuit qui de l'amende amere
A l'huile de son corps, & l'esprit retiré,
Par le feu, par qui est de tout corps séparé
Chasque élément à part, pour veu qu'avecq' on mette
L'onrage elabouré de la songnenje auette,
De la cire qu'encor la mesme mouche a faicté:
Du lis racine & fleur plus blanches que le lait,
Pour faire un aingnement: de l'amendier encore
Fay bouillir la racine, & l'herbe du centaure,
Qui du vainqueur lierre & touſtouir verdissant,
Et du lent saunier le feuillage est cuisant,
De l'aigras verdelet, qui presse le liquide.
Des uns la poudre applique, & des autres l'humide:
Soit qu'il en faille uſer prenant chacun à part,
On tous mixtionnez par mesure & par art,
Il effuye, applanit, efface de la face
Roufieurs, rougeurs, saphirs, les rides & la crasse.
De mes profonds secrets tairay-je le meilleur?
Qui teint le teint esteint d'une belle couleur?
D'un mouton esgorgé les os des pieds faut prendre,
A force de bouillir separer la chair tendre,
Concasser bienmenu l'osment denue,

LA COSMOTIQUE.

Tant qu'en cent mille parts il soit diminué,
Fay chasque portion en mille autres reduire:
Fais encore une fois ces os froissez recuire
Tant qu'apres que le froid sera maistre du chaut:
Les os fondent en bas la mouelle nage en hasut:
Ce qui nage, ramaesse, ou qu'on se leue ou couche,
Cest ongnement enduit blanchit tout ce qu'il touche.
Qui fait de la litarge en vinaigre bouillir,
S'en lavant, a de quoy son visage embellir.
Un fart exquis d'or rare et veux-tu apprendre à faire:
Du Mercure argentin de tous metaux le pere,
Entre les mineraux de l'or le mieux aymer,
Peze un quarteron iuste, d'or blanc sublimé
Quatre fois d'avantage, et les larmes de l'Arbre
Du saint Camphre Indien, dans un mortier de marbre,
Broy-les moy si menu que tu face des trois
Un poussier delié, ton pilon soit de bois,
Laue-les d'eau de meurte, et les refeche encare:
Puis d'une fueille d'or ta melange redore,
Quand du sommeil pressé au licet tu te rendras,
En huile de lentisque un peu tu dissoudras,
Dans le creux de ta main, pour le mettre en usage:
Mais laue toy premier d'eau rose le visage.
A la mesme heure encor une lame de fer
Sur un brasier ardent te conuient eschauffer,
D'un vin tout pur d'Aniou ayant la bouche ensilee,
Epluy-le sur le fer halene soufflee:
Le fer petile et crie, et le feu murmurant,
Une espece vapeur engendre en se mourant.
Penchant la teste en bas sous un voile enfermee,

De la face reçoy la vineuse fumee.
 Approche de rechef ta lame pres du feu,
 Pendant que de la myrrhe on brise peu à peu,
 Sur le fer mugissant ceste poûssiere verse,
 Reçoy comme premier la vapeur blanche eſt perse.
 Ce faict, tu t'en iras mestre au liet emplumé
 Le visage couvert d'un linge parfumé.
 Qui par huit iours suivans garde ceste ordonnance,
 Les pas il rallentit de l'aage qui s'auance.

L'huile gommeux extract de l'inceste Myrrha,
 Par la moitra froideur cela mesme fera.
 Qui au matin eſt au soir, toy qui ne veux qu'on voye
 Les signes apparens d'un trop chaleureux foye,
 La face laue-toy d'onde où seront bonillis
 Les ongongs escailliez des racines du lis:
 Le coulis de noyaux de la pefche qu'on casse,
 Et des grains de la courge au teint roux donnent grace:
 Et qui d'une pucelle aufer voudroit de l'este,
 De la vieille Pirrha raiuniroit la peau.

Si tost que le boutton de la fueille de l'orme,
 Persel l'escorce tendre une bourse s'y forme,
 Crespelue, inegale, où s'engendre un humeur,
 Qui en mousche s'enuole aussi tost qu'il est meur,
 Qui s'entraile le cuir du baume, qui decoule
 Quand de la main ferree on escaife l'ampouille.
 (Qui croynoit telle force estre en telle liqueur).
 Rend le lustre luyant au teint morne eſt obscur.

De l'espine du bouc qui detrempe la gomme,
 Dans un bassin pliez d'eau, eſt en l'ue, ainsi comme
 De celle où le mastic sera defaict aussi.

L'ART DES MOTS TOIQUES

Faict ton fard precieux, comme faict cestuy-cy;

Va une once choisir du plus fin blanc d'Espaigne;

Qu'en quatre fois autant d'eau de morelle bagnes;

Prens autant de vinaigre, adioustes-y encor;

Pareille quantité de la litarge d'or:

De camphre clair & blanc que son arbre degoutte;

Quand le ciel courroucé croule la terre toute;

Et l'encombre d'esclairs, tu y ioindras un peu:

Mets-y du souffre vif frere germain du feu.

Mets-y du sel, de l'ambre, & de la myrrhe encore,

Et l'encensachepté de l'Arabesque. More;

Que tout trempe en eau rose, & du vase en vaissain,

De l'un plus haut que l'autre, on face engoutter l'eau

Le long d'un feurre espais, duquel le bout plus large

Moüille au tymbre d'en-haut qui au bas se descharge

Qui use de ce laift, virginal appellé.

Oste le deshonneur de son front maculé.

V'n autre à moindre frais on brasse en ceste sorte:

On detrempe, on confond du souffre à l'odeur forte,

Des os de seche en poudre, & l'aigreür du limon,

De la blanche ceruse, & le jus d'un oignon,

Camphre, son, & alum, qui le visage arroso

Auecque leur degout, effuy la goutte-rose.

La fondree appliquant d'huile extraicte du lin

Fera la peau estendre au front, & au tetin:

Et mieux, si tu y ioins la gommeuse resine

De Chio, d'Arabie, & de la Tragantine,

Et le camphre indien: du mesme huile le marc

Efface en pluy fondre des ans passer le trac.

Sidé sang tu enduys de poule au blanc pennaché.

Le front lentiginieux, tu abolis ta tache.
L'alum broye, confus, et cuit au blanc d'un veuf,
Au radotant Aeson peut rendre un corps tout neuf.
L'huile de tartre grise des lupins la farine,
D'une cheure le flet, la poudre cristaline
D'alum, et de limons le jus aigre brouillez,
Repolissent la peau des visages rouillez
Des rides, de rousseurs, et de dartres volages,
Et tout ce qui honnist l'honneur des beaux visages.
La re de la bourrasche estant maschée à iun,
Sur le visage enduite esclarcit le teint brun:
Si tu crains que Phœbus ne le brusle et le gaste,
Fais du blanc amy-don, d'oeufs d'aubins une paster,
Arme-toy de ce fard au logis-revenu,
Oste ce deffensif monstre ta face à nu,
Du hasle tu es seur si du gras mucilage
De manues et de coins tu armes ton visage.
Qui pain de bouche prend emmietté menu,
Les grains de cent couleurs du fasol cornu,
De chascun une liure, une courge detranche
En mille taillerins, et dans la tresse blanche
D'une cheure les trempe en un vaissau bien clos,
Ayant que de la nuit dure le doux repos.
Quand Phœbus de retour sera de l'autre monde,
De l'arbre persien trois onces d'os emonde,
Et autant de pinons sous l'escaillo reclus,
De grenes de melons il y faut deux fais plus
Melange les ensemble, à ceste paster molle,
Ioins un pigeonneau blanc qui tremouffe, et ne vole,
Mets-y la plume avecq; qui se pouffe dehors:

LA COSMOTIQUE.

Mais osten-luy le ventre, & n'en prens que le corps,
A l'humide chaleur la quinte evaporee,
Qui est du corps terrestre une essence etheree,
Que tu verras couler par le conduit tortu,
Pour te maintenir jeune & belle, & grand vertu.

Fay ton cas en secret, à quiconque se farde,
Den'y estre surpris il te faut prendre garde:
De peur qu'un surnenant te prenant sur le fait,
Ne prenne pour la face un masque contrefait.
Qui sa Ceruse pale, au vermillion eschange,
De peur d'estre accuse, aux ny cumin ne mange
Et de la Coriandre cuiste la vapeur,
Ardente elle descouvre à tous le fart trompeur:
Le temps donc plus commode est lors que la nuit sombre
Cele tout ce que font les mortels sous son ombre.

Qui trois & quatre fois abstrait d'un mesme vin
L'onde vivisante, & son esprit diuin,
Où tremper il fera du rosmarin la cime,
Qui avecques l'alembicq' encor un coup sublime,
Vne fois en huit iours, qui s'en est abreueé,
S'estant à eau & de vin le visage laueé:
Qui deux dragmes a beu de ceste puissante onde,
Une grace il aquiert qui plaist à tout le monde.
Ou bien fil ay me mieux dans le monst angeuin,
Face les fleurs bouillir du mesme rosmarin,
En boiu le bonillon quand l'Aube s'affranee
Reneille les mortels pour faire leur iournee:
Et qui de l'Agaric blanc & leger a beu,
Qui ordinairement s'est de cices repes,
& qui on a l'hiscope en breuuage donnee:

Et qui

Et qui sobre a mangé mainte figue grecce:
 Et qui soir & matin hume, & prend le bonillon
 Où cuire on aura faict fleurs & fruits du oublion
 Qui des boutons vermeils de l'eglantine rose,
 La bourre nestoyant qui est dedans enclose,
 Mange à iun la conserue, ou la boit dans du vin,
 Dès le premier de Mars jusqu'au dernier de Iuin,
 Et de la cichoree amerement ingrassée:
 Ou le moirobolan, ou l'egyptien dattre
 Qui souuent mangera, sa iunesse entretient,
 Et retient en arrest la vieillesse qui vient.
 Mais si trop de blancheur la perfection mesme
 Est prejudiciable, & ne peut plaire extreme:)—
 Eblouissoit les yeux d'un esclat violent,
 De ses admirateurs la véue epointelant:
 Ainsi que tout obiect, qui quand l'organe touche,
 Impetueusement son propre sens rebousche.
 En ce cas mince & pile en poussier bien subtil,
 Mille & mille coupeaux du barbare bresil
 Et la racine encor de la rouge organette,
 Detrempe l'un & l'autre avecque de l'eau nette,
 En laquelle on aura roché d'alun fondu,
 Soit un peu de ceste eau sur la nege espandue
 De la iou palissante: à cela mesme on use
 Du vermillon flamant faict de plomb & ceruse,
 Qui se fait d'un iuste poix le blanc & le vermeil
 Bien proportionner, peut faire un teint pareil
 Au rougissant coral, une Hecube fardee
 Passer en plein midy pour la grecque Ledee,
 Qui d'une rude main iouë, & le ure a frotté

LA COSMOTIQUE

Du vermeil tourne-sol ou du cuir affecté
Du Tam phénicien, teint sa face blesmie
Du fard duquel se peint de Céphale l'amie.

Pour les palets couleurs prens du rouge santal,
Bois précieux & cher du crud oriental:
En la vineuse aigreur qui six fois la retorte
Aura reuerberé pour la rendre plus forte,
Trempe-le, & le recuy lentement sur le feu,
Et de l'alun en roche adioyistes-y un peu,
Un peu d'ambre, ou de musq' si ta joue en est peinte
Tu recouure l'honneur de ta couleur esteinte.
Et si la vierge pas le a seulement frotté
Sa joue au genouillier, voyla ce teint offré.

Qui a honte se voir arriver au sainct aage,
Et se voir honorer d'une vieillesse sage,
De la grand' mer humaine, ô vieillesse, heureux port,
Où l'homme sa misere est pres de mettre abord,
Et paye l'interrest d'une trop longue vie,
Saumé de mains dangers, de fortune & d'ennie.
Qui veut sa barbe grise honnour des hommes vieux,
Reteindre, & redorer l'argent de ses cheveux:
Cheueux nez de vapeur gluante, humide & grosse,
Que le cerueau fumant hors de la teste pousse,
Que le froid estranger, le cuir, & les os froids,
Font durcir en issant hors des pores estroictz:
Ou nez d'un excremente terrestre aride & sale,
Qu'enleue la vapeur qui de nos corps exale.
Un reste demeurant du dernier alimient,
(Chaque membre s'estonne nourry suffisamment)
Du dedans au dehors que la nature enuoye,

Et d'en bas en amont, par la secrete voye
De la veine, & artere, y estant arrue,
Au suc pituisseux dessous le cuir trouue,
Vers les plus chaux endroits s'accompagne d'assembles
Le poil à l'un des deux, où plus ou moins ressemble,
Selon qu'il participe à l'un ou l'autre humeur,
(L'un de ces deux est noir: l'autre a blanche couleur.)
Pareille à la matiere est la tresse engendree,
Noire, blonde, rongeatre, où roussie ou bien cendree.
Le poil crespe sera, si sec & chaut est l'air,
Comme celuy du more, ou bien avec le fer
On le gredille & frise, ou bien par voye oblique,
Hors de la peau sortant, se retort & riplique.
Ou bien c'est la chaleur qui pousse foiblement
De son exhalaison le fameux excrement.
L'air moyen, le cuir mol, l'exhalation forte,
Fait que hors de la peau le poil droittement sorte.
Si tu la scias, dy moy, je te pr'y la raison,
Pourquoy aux vieilles gens est le cheueux grison.
Le Stagyrite tient, d' de Pergam' la gloire,
Que quand du feu natal l'exhalation noire,
Qui engendre & fournit noirriture au cheueu,
Par la chaleur debile estre cuitte n'a peu:
Ell rauist & pourrist, qu'adoncq' la cheueleure,
Moysist relentement se tourne en chancisseur.
L'autre contre eux foustient, que quand ce feu defaut,
Plus ne peut sa fumee estre portee en haut,
(Vivant nous dessechons: nostre chaleur s'allente,
Car la vieillesse n'est qu'une mort douce & lente.)
Alars le phlegme blanc enduit sous le cuir froid,

Uv. ii

LA COSMOTROPE.

Plus que l'autre abondant, par le pertuys estroict,
Engendre, & boutte-bors au merton, en la teste,
A la barbe, aux cheueux ceste blancheux moleste:
Ainsi le phlegme blanc, qui surcroit les gens vieux,
De sa couleur depeint la barbe & les cheueux.
Honorablez cheueux, plus que chose du monde,
Et barbe venerable, où la prudenece abonde:
A qui on fait honneur ny plus ny moins qu'aux dieux.
Le senat compose est des plus blancs cheueux,
Deuant qui la iunesse, or que gaillardes & forte,
Se leue, & reuerence ainsi qu'aux peres porte.
Qui les derniers leuez, sont les premiers assis,
Quoy que leur teste branste ils ont les sens rassis:
Comme ils ont le poil blanc leur ame est aussi blanche:
De couleur de leur poil on depeint la foy franche.
Qui leur monstre à ne dire & à ne faire rien
Indigne & mal-seant de leur poil ancien.
Thresor des ieunes gens, où des choses passées
Pour eux fidellement se gardent amassees.
Ce sont les cheueux gris qui sous les saintes loix
La terre ont balance d'un iuste contre-poit.
La vieillesse est le but de la carriere humaine,
La porte pour entrer au celeste domaine,
Que l'homme en ces bas lieux va cerchant, mais en vain,
Pour fin de ses désirs & comble souverain.
Pourtant sages vieillards, laissez vos barbes croistre,
Et faictes vous grisons par la vertu cognostre:
Et pour dix ou douze ans qui vous restent encor,
Fauffaires, ne changez vostre argent en de l'or.
Doncq qui honteusement les grisons tant desdaigne,

Qu'il paruienne à telle aage & honneur n'est pas digne:
 Mais ieune & fol ensemble, & plus noir qu'un corbeau,
 Sans nom & sans honneur merite un noir tombeau.
 Mais puis qu'il a enuie à chacun faire accroire
 Auecq un fard menteur que sa barbe soit noire,
 Qu'il prenne du vinaigre, y mince du Cyprès:
 (Cypres arbre sacree au gendre de Ceres)
 Du lentisq' flechissant prenne la fucille encore,
 De l'aspre au gouſt sureau prenne la grene more.
 Mais l'huile, qui ſe fait des petits vers venus
 Du grand ventre fecond de la terre tous nuz,
 Le poil mort regenere, & de couleur plus belle
 Le chef gris raeunit d'une toyſon nouuelle.
 Si d'eftre appellé vieil il te ſembla fascheux,
 La nege ſecouer tu peux de tes cheueux,
 Assemblant cire & glu, & la larme eſpandue
 Du montagnard ſapin, par l'efcorce fendue.
 Telle, quiconque ſoit de ce dire l'autheur,
 Ou de tous les Romains le plus grand Orateur,
 Dont la langue Latine eſt encor honoree,
 Ou autre quel qu'il foit, tient pour chose aueree.
 Que ſi on veut bloquer ſon poil noir à un blon d'
 Que les cices reduict en ongnement le font:
 Et ſi la femme enceinte enuieſement mange
 Une soury captiue, ô appetit eſtrange,
 L'enfant qui en naſtra, cas plus prodigieux,
 Noire, dit-il, aura la prunelle des yeux.
 Or apprendre te veux comme on peut taindre en iaune
 Les cheueux noirs ou blancs: Pren racines de l'eauue,

LA COSMOTIQUE

D'esclairo au laict orin, du refort quant & quant,
Celles-là du chardon à cent testes piquant,
Du buis les blonds coupeaux, la plus douce racine,
La racine & l'escorce à la vineuse espine:
Et la racine encor' du glayeul florentin,
Et le guy engendré premier dans l'intestin,
De l'oyseau qui le seme, en l'arbre qui le porte,
Et le bourru cetrac chiqueté de la sorte
Que le verd Polypod, qu'aussi faut mettre avec
Les lupins tref-amers, le cornu fenagrec,
La fleur de la stéchade au blond soleil pareille,
Tout ainsi qu'à la lune est pareille la sueille:
Du sandal citronné prens les eschantillons,
Les jaunissantes fleurs des cottonnez botillons,
Le pastel rouargoys, la garence carree,
Et du froment l'epy, & la paille doree.
Cuire feras les vns dans les bôndes du ciel,
A leurs bosillons conioins le rossoyant miel:
T'mestant du ssauon en feras une ointure,
Dont frotter conuiendra la noire cheueleure:
A pres que du lierre auras le bois brûlé,
Ou l'Indien gaiac, bois saint au corps greffé,
Ou les satments tortuz reduicts en cendre grise:
Fais en une lexieue, où d'alun sera mise,
La crystalline roche, drofoz on du chef
Et du menton le poil, oins, effuy de rochef
Barbe & cheueux mouilléz, quand la nuit tu repose.
On bien ton chef penché au beau soleil exposé,
Ou prens fleurs de caprier, semence de refort,
Qui pour les appetits restéiller pique & mord:
Qu'uneen encens, fumées de l'ronde.

Et du souffre vivant ioinz y la mine blonde,
Et d'un taureau tout blanc l'humeur roux & frelleue:
Mais premier de lexine arrose les cheveux.
De ceste mixtion si tu les frotte & gresse,
On verra sur ton cheff flamber l'or de la tresse.
Que si d'un lustre orin tu les desire encor,
Tant naturellement à un chacun plasit l'or:
Que qui n'en peut auoir, à tout le moins en porte
La tres-richie couleur, qui son desir conforte,
Six onces prens adoncq d'alun luyant & clair,
Quatre de vitrial avecq' y faut mesler,
Deux de salpetre blanc, tires en l'eau, & plonge,
Pour tes cheveux mouiller, une legere esponge:
Ou de l'humeur glayreux, argentin, clair & lent,
Des rouges limacons confits en sel coulant:
De la re troglodite & du catay barbare,
Que l'espicier fidelle hors ne iette la tare,
Ains infuser la face en lexine ou en l'eau,
En laquelle a bouilly du guy fueille ou rameau.
Laisse toy de ceste eau la barbe blanche ou noire,
Qu'à une esponge seche il faut faire reboire:
D'huile de tartre blanc, des noyaux de pescher,
Un ongnement melange, au soleil fay secher
De la terrestre iris, la re blanche & massue,
Pour la poudre y mesler ioinz y de la lexine
D'aliser produisant fruit si doux au manger
Que pour luy son Itaque Ulys' voulut changer:
Et le ius verdoyan exprime de la brancho
Du plant dont l'on faisoit iadis la laine blanche;
Et dont le nom il porte, herbe utile au foulon:

VLA. COSMOT LQ.V.E.

Du lentiisque le suc, celiuy des grefillons,
Garde d'y oublier pour plus puissant le rendre,
Du tartre grisonnant iy faut mettre la cendre.

L'eau de l'ard distillée fait barbe & cheveux blonds:
D'Auronnes maistre aussi les rend blondement longs.
Et qui distille encor' les boutons de la Capre,
Pendant que tendre elle est, brusquement verte & aspre,
En verd il changera son poil blond, blanc ou noir,
Seché par le soleil, chose platsante à voir.

Que si le noir t'agree, & te plait d'avantage:
Couleur qui sied le mieux en l'œil, & au pelage,
Comme le docte Horace, & Pindare ont chanté,
Iuges trespertinents de l'humaine beauté.

Fay cuillir, fay bouillir du figuier du laurier,
Du meurte noir la fueille, escorce du palmier,
Et du saul & du houft, des noix la robe verte,
Et celle dont Ispin a son arbre couverte:

La gale, l'artichaut la ronce, & le bouton,
De l'espineux caprier, & l'avant-fruit, chaton
Du persique noyer, d'ophris la double fueille,
La fueille du sumach à la grene vermeille.

- Les fauarts, & lyseuse, & le liege habillé
D'epaisse & double escorce, il faut de l'un brûlé
Faire lexine, où bien le ius de l'autre eprendre,
Et de l'un & de l'autre, & barbe & cheveux peindre:
Un peigne dentelé mouillé souvent & teint,
En leur decoélions, ou dans leur suc epreint,
Haut & bas le menant, que ta grene partisse:
Où du pegne de plomb, où d'estaing la noircisse.
Qui en huile cedrin long temps aura trempé.

Ainsi

Ainsi le plus rusé pourroit estre pipé:
 Et prendre un capete, un Codrus sur sa fosse, -
 Pour Nerée au poil blond, à la lèvre de rose.
 Avec sanon françois, pren vitriol Romain,
 De pierre noire un peu, d'ambre gris quelque grain:
 Ou quelque grain du musq' par les flambes dissoudre,
 En cendres fay le plomb, le machefer, en poudre: -
 Qu'à la liquide poix tous ces simples soient iointz,
 Et de leur mixtion e barbe e cheueux ointz.

Si d'un ordre inegal tu veux tes tresses blondes
 Crespes autour du front faire flotter à ondes,
 Lave les en lexine, où le bois jaunissant
 Du buys, qui porte fueille à jamais verdissant,
 A quitté sa vertu, e la puissante escorce
 Du citron s'armontant du noir venin la force,
 D'un Roy Lirien l'herbe portant le nom.
 De la châtaigne encor brûlé le herifon,
 Et sa cendre y employ, laracine testiuë
 Du plaisant Aphrodil faict la tresse crespuë.

Que ton poil ne grisonne empêcher si tu veux,
 Et vieillard maintenir l'honneur de tes cheueux:
 Puis que rongner ne puis l'élé du temps volage,
 Endury-les barbe e tout de l'oline sauvage,
 Ou d'un jeune chien arrosoe les de l'eau:
 Qu'y a-t'il qu'on ne face à fin de paroir beau?
 Si en lieu de ton corps le poil épés te fasche,
 Qui ce qu'il faict beau voir, des honestement caché,
 Un front large, un sourcil d'Hebene façonné,
 Comme un jeune croissant rondement arçonné:
 Oins moy tous ces endroits d'huile où la scolopendre

LA COSMOTIQUE

Morte est, moins y avec cendre de salamandre,
De l'oyseau de Pallas, du malheur meffager,
En flammeches le corps par le feu fais changere
La maritime ortie, herbe, poisson ensemble
Du reueille matin l'humeur blane y assemble,
Et l'humide gelé dessous le sec fablon
En sel blanc couverti es longs deserts d'Ammon,
Et le cumin aussi: mais ces drogues parfume
Du cheureul porce musq' y meslant l'apostume:
Du violent orpin tu mefferas parmy,
Et les ceufs foisonnans de la sage formy.
Le lieure de la mer meschante nourriture,
De la soury, qui vole en la faueur obscure
Des brunissantes nriictz, le massacre sanglant
Le sang de la tortue à petits pas allant,
Des fugeres naissant es chefnes, la racine,
L'eau coulant, en brulant du sarmant de la vigne,
Du lierre la gomme on doit mettre en ce rang.
Ards le chou, brule encor' la sansüe ayme sang,
En lexine ou vinaigre estants tous mis ensemble,
Ou chacun d'ennx à part, le poil de noz corps emble,
Ou bien si tu diffous ou boust legerement,
En du lexif commun chant vine et orpiment:
Qu'on laue les endroictz que le poil deshonore,
Par où passe ceste eau comme un feu le deuore,
Et à fin qu'importun ne regerme iamais,
Enduy, frotte et refrotte, et sus la place mets
Du chat l'orde fiente en poussiere reduitte:
Ou ius de hane banne, ou bien son huile enduite,
Le ius de la cigue extremement trop froid

L'engardé de renaistre enduit au mesme endroit.
 Mais si tu aymes mieux estre barbu que sage,
 Et sage estre tenu par ce seul tefmoignage:
 Comme c'est qu'il faut faire or de moy l'apprendras.
 Les cendres d'une taupe aveugle tu prendras,
 Des frestons bourdonnans, de syringue, l'amie
 De Pan, qui fut changee en une chalemie:
 De la mouche à miel, & des noyaux vestus,
 Du datte Idumeen, des herissons pointus
 De chasteignes, ioins y les cendres de nouzilles,
 Apres auoir brûlé leurs petites coquilles,
 Des cheueux de Venus & du noir & du blanc:
 Et de la taupe encor prens la peau & le sang,
 Du cabaret adiouste a cest amas la grene,
 Dont la fleur emboitée est fecondement plene:
 Le persil sauoureux, du rouge oignon le ius,
 Qui constraint distiller le cerneau par les yeux.
 Au suc de patience adiouste la racine
 Du lis blanc, du refort, & de la couleurine:
 Et la myrrhe Arabesque, le resineux Ledom.
 Vne crasse attachée aux barbes du menton
 Des boucs broustant le cyste, on y ioint les fumees
 De la soury pillarde, & huiles exprimees,
 De l'amande plus donece, & de la noix encor,
 Que gland de Jupiter appelloit l'aage d'or.
 Du souef-flairant aspic par le verre tiree,
 De l'herbe portant fleur comme Iris coloree.
 Gras de Tesson, & l'huile au geneurier poignant
 Beurre frais mets avecq', de tous fais un vnguent,
 Dont qui se frottera d'une belle venue,

L'AMCOSMOTIQUE

Reuerra bourgeanner la barbe en la chair nue,
Le lendemain d'apres que le menton gressé
Sera de ton vnguent simple ou bien composé,
Lau le de rethef du bouillon de parelle,
Où la rosine fleur feras cuire avecque elle,
Et la fueille, & le fruit du meurte paphien,
Les coupeaux tronconnez du bois saint Indien:
Quand de retour sera la gaye primeuere,
Lau toy le menton d'eau tiede & le fay raire.

Mais laisson ceste barbe, & voyons si dedans
La bosche il y a rien qui honnisse les dens.
Qui a-t'il mieux feant, quelle plus belle chose,
Que de voir enchaßez au milieu d'une rose
Deux beaux rancs d'onions qu'on decouvre en riant,
Qui ranallent le pris des thresors d'orient?
A doncques s'il aduent que la dent qui l'uoire
Doit passer en blancheur, soit rance, jaune ou noire:
Tu y remediras, les frottant les lavant,
Leur rouilleure curant, qui les gaste cauant,
Par les ius, par les eaux, par la poussiére ou cendre
De l'herbe séche: ou vertueor ses donc te faut prendre
L'origan candiot, le pouliot trainant,
Et l'hissope branchu, & l'olivier poignant,
Le flairant rosmarin, & de Pluton l'amante,
Fille de l'eau Coccite, & la branche odorante
Du meurte tapissant les costes de la mer:
Le glutineux lentsisque, & le plant tres amer
De l'herbe sarrasine, & la sauge y accouple,
Et l'aspre staphis aigre, & le tamaris souple,
La faveue mariolaine, & souchet doux sentant,

Es lieux marescageux soy-mesme se plantant.
 En poudre bien menue il faut l'amande amere,
 La serpentinaire aussi, & la parietaire,
 La teste d'un regnard, & d'un lieure leger,
 Marbre, perle, & les os de seche rediger.
 Loins-y la dent indique, alun, sel, & cinabre,
 Et l'empierré coral, qui autre-fois fut arbre.
 Du cerf peureux la corne, & du cheual la dent:
 Que tous brusler feras dans un creuseu ardens.
 Broye pour mieux faire encor' la pierre arabienne
 De l'escreuisse, avecq' d'espunge, & samienne.
 Laponce, l'emeril, des tritons les cornets,
 Et de la pourpre aussi dont les Roys sont ornez:
 Des moules, d'escargots mille coques diuerses,
 Que trouuent les plongeons dessous les vagues perses.
 Du mastic candiot n'oubly d'y mettre avec
 Du poivre, & du pyretre, & d'aloé le bois sec.
 Cronste de pain de segle, & les espices mesme,
 Du gyroffle odorant, du nard, de la canelle.
 Aromatise-les de la musquine noixe,
 Que Badam nous envoye, & du parfum indois.
 Des uns reduits en cendre on frotte la gencive,
 Des autres distillez en vin blanc en eau vine
 La bouche on gargarise, ou les mastiqueras
 Par le moyen gluant de l'odorant storax:
 Ou de la gomme arabe, & en fais une paste,
 Dont racle de la dent la rouille qui la gaste.
 Pour ce encor' fay bouillir le triacle vanté,
 Dans le suc du rayzin, que Bacchus a planté,
 De l'herbe, dans le ius du serpent approuree

LA COSMOTIQUE.

Et dit-on pour tout uray que la bouche lavee
De l'eau qui cuistre aura la racine au plantain,
Aura les dents d'yoire: on tient pour tout certain,
Que qui avecq' charbon de la vigne pucelle
Dont encor' on n'a veu aucun fruit issu d'elle.
Les cure, mariez au miel triomphant,
Blanches obscurcironnt celles de l'Elephant.
Pour la fin, la racine on seche de la maune,
Maune qui les mortels de mille langueurs sauve:
On la fera tremper en l'onde un iour entier,
On la recuira moyste es fuiletts d'un papier,
Soubs le brasier cendrier: prens mon serment pour pleige,
Que la dent qu'elle escure honte saict à la nege.

Cest assez pour les dents, faut chanter de la main,
Le membre plus parfaict de tout le corps humain:
Et dont autant, ou plus, necessaire est l'usage
Que du diuin cerneau, du cœur, & du visage.
Ses mains descourez vous, à fin qu'on puisse voir
De vostre grand ouvrier l'admirable scauoir.
Où doi-je commencer à chanter vostre gloire?
Vostre beauté confond ma langue & ma memoire.
Mais s'il vous plastr, Madame, ô des Dames l'honneur,
A qui Dieu a esté si liberal donneur.
Du plus beau qui le mieux orne le corps & l'ame,
Que la perfection de la vostre, Madame,
De mon creon i imite, aisē il me servoit.
Ah qu'ay-je dict aisē: comme aysement pourroit:
Des deserts libiens ma main conter l'arene?
Et les herbes des prez, les espics de la plene?
Comme il est mal aisē mesurer la vertu,
Dont Dieu a vostre espouse diuinement vestu:
Autant m'est-il aisē de vostre main aymee.

Du pauvre souffreux, en cinq beaux doigts ramees,
 Les beautez louanger, doigts, en l'extremite,
 Desquels un bel ongle est richement ante:
 He qui a il plus beau, plus docte & pitoyable
 Que vostre blanche main, s'auantre & fecourable?
 A laquelle ceder, Minerue, tu ne dois,
 Et leurs beautez quitter de l'Aurore les doigts,
 Or que l'aube les ais vermeils comme la rose,
 Qu'es il faut sur la gaze animier quelque chose,
 Ou bien faire parlez doctlement le papier,
 De toy faut que Minerue apprenne son mestier,
 Au grand entrepreneur favorable est fortune;
 Si toutes ie ne puis, i'en chanteray quelqu'une,

Entre tous animaux que la terre a nourry,
 L'homme seul fut du ciel cherement favory,
 Meritant d'estre dict seul, divin, & feul sage:
 C'est pourquoys il a en tout sent des mains l'usage,
 Les autres ont des pieds deux fois autant que luy:
 Leurs corps aussi auoient besoin de double appuy,
 On permis que les pieds les mains meuuent & tiennent,
 Les pieds tant seulement le corps pesant soustienent,
 L'homme seul a des mains, qui sont les instrumens
 Prompts a effectuer tous les commandemens,
 Et les conceptions, que l'ame ose entreprendre.
 Ses armes sont ses mains, par qui, brave, defendre
 Se pent en temps de guerre, & qui l'ose offencer,
 Peut, premier assaillant, l'injure repousser,
 En temps de paix il n'a que les mains, pour arquerre
 Ce qu'urle luy est, soit par mer, soit par terre,
 De tous les instrumens la main est le premier,
 Ainsi que la raison est le premier ouvrier,
 Et art devant tous arts, qu'il exerce & manie.

LA COSMOTIQUE

Car l'ame au corps descend de tous arts des garnies.
Le corps de l'homme naist d'outils & d'armes nu:
Des autres animaux, l'un naissant est cornu;
L'autre de la dent ioue, & qui s'arme d'escaille,
A cest autre le cuir sera de cuirasse ou maille.
Qui armé ne sera aura les pieds legers;
L'autre fin par nature eschue les dangers;
De tous les animaux la nature diuerses;
Une chascene à part, on art certain exerce.
L'airegne tist son ré, l'abeille sa maison,
Le formy pour l'yer fait sa prouision:
L'homme seul n'aura doncq armes pour se deffendre.
N'a il peu, ains que naistre un art pour viure, apprendre,
Qui le croit, il s'abuse, il est bien mieux pourveu,
Pour estre ignorant né la raison il n'eut;
Et pour estre né nud la maro il eut adextre,
Par lesquelles il peut dompter, se faire maistre.
Du cheual braue & prompt, du lion, du sanglier,
Et peut soubs mesme ioung les onces accoupler.
La main seule de l'homme artistement imite
Ce que la besté faire est par nature induite,
Et cent fois d'avantage il trouua les outils,
Pour tout faire & ouurer, par ses cinq doigts subtils.
Il a son corps vestu de drds siffus, de toiles,
Aux ondes & aux vents commandant, à de voiles
Les pins sur mer élé, sur la terre a dompté.
Les plus fiers animaux, pour maistre estre porté
Triomphant sur leur d'os, sur les chars, où pour fendre
La terre, & l'obliger à rapporter & rendre
L'usure cent pour cent des biens en semensez,

Qui

Qui seront l'an d'apres par la main ramassiez
 Ell'a planté la vigne, ell'a anté les arbres;
 Les mines a caue, taillé rochers de marbres,
 Pour esleuer palais, des Roys plasiant fèstoir,
 Et de la terre entiere elle arpente le tour.
 Combien que de la main petite soit la prisé,
 Si a elle des cieux l'infinité comprisne,
 Par un petit quadran qu'elle mesme a dressé
 Ell'a de bord en bord toutes les mers passé,
 Trouué un nouveau ciel, gés nō veuz l'autre mode,
 Et sceu toute la terre estre habitable et ronde.
 La main iuste a les loix par escripte redigé,
 Et les plus furieux dessous ses loix rangé,
 Ell'a basty autels, et engravé bardie,
 Esleue, taillé, peint, mille dieux qu'ell'dedie.
 Le prescheur sur ses doigts de son fermé les points
 Deduit de point en point: il les faut avoir ioines
 Quand le pecheur priant avecque Dieu s'accorde:
 La main est l'outil sainte de la misericorde,
 Et de la charité, de la iustice aussi,
 Sait qu'il faille punir ou bien prendre à mercy.
 De la sainte amitié la main est le symbole,
 Et de la foy encor, gage de la parole:
 On la présente aussi, entre les plus humains,
 En signe d'obeissance on se baise les mains.
 Ne fait elle parlé les trespasser, et viure
 En pierre et en papier, en erain et en cuivre,
 Mille ans apres leur mort et rechanter les bois,
 Melodieuusement, en differentes voix.
 Les dents de l'instrument sont les cordes qu'on touche,

T. 3.

LA COSMOTIQUE.

La gorge en est la rose, & le fust c'est la bouche.

La langue fert d'arbores, les lèvres font le son,

La main est la raison, qui dicte la chançon.

Ainsi la main sera la raison corporelle,

Et la raison de l'ame est la main éternelle.

La main sçait par ses doigts, autant que peut monter,

Des celestes flambeaux la grand' somme, conter.

Et par engins encor, dont elle est docte ouuriere,

Loing à loing transplanter mainte montagne entière.

En l'air n'a elle fait pigeons de bois d'oller?

Vne teste d'eragn disentement parler,

De Iupin coleree elle jmit le foudre,

Menassant les humains, & leurs citez en poudre.

Les monts thessaliens, rocher dessur rocher,

L'un sur l'autre entassa pour des eieux appacher,

Et d'attaquer les dieux main à main eut l'audace.

Qui a il que la main n'entre prenne & ne face?

Où pour donner plaisir, ou pour chasser la faim,

Conseillere mauuaise, hors l'estomach humain.

Qui singe de Nature, imite tout ouurage,

Faisant beaucoup mieux qu'elle, & beaucoup d'auata-

Telle est doncq' de la main le souverain poiuoir

Et le diuin sçauoir, qui n'est moins belle à voir,

Qui sçauante & puissance, estant beaucé nommee,

Vne proportion bien complexionnee,

Qu'on voit quand s'aduoir ell fait parfaitement,

Non pas vne blancheur, mollesse, ou autrement,

Qui n'est qu'une beaucé menfongere & fardee,

Faicté tant seulement pour estre regardee,

Puis doncquesque la main est de l'atouchement,

Et de la prise encor le naif instrument.

Disons ores comment, et de qu'elle matiere feist la main tout ouvrier, v. 11 VI
Le tout-puissant ouvrier feist la main tout ouvrier, v. 12 V
Pour copredre tous corps courbez cauez et droits, un cou
Plus gras ou moindres qu'elle: elle fust en cinq doigts, v. 13 E
En diuerses facons sagement diuisee, v. 14 E
Commode n'eust estre autrement, n'y ay see, v. 15 E
Elle n'eust peu sans doigts se l'argir n'y ouvrir, v. 16 V
Ny les corps plus gras qu'elle et les moindres courbures, v. 17 V
Et forma chascque doigt la prudente Nature, v. 18 V
De trois ronds offelers, et a triple iunctiure, v. 19 E
Non sans os, n'y d'un os alongé seulement, v. 20 E
La main se figurer n'eust peu si promptement apper ce que voulz, v. 21 E
En chacune action, ou soit qu'elle s'enfende, v. 22 E
Ou se ferme, empoignat chose moindre ou plus grande, v. 23 E
Le poulce qui tout feul peint, aux quatres oppose, v. 24 E
Autant que tous les quatres, au dessus fut pose, v. 25 E
Pour seurete meilleure, et bien la prise faire, v. 26 E
Il falloit que le poulce aux quatres fust contraire, v. 27 E
Et que des doigts les bouts egalement unis, v. 28 E
En se diminuant, d'angles fussent munis, v. 29 E
D'ongles ny durs, ny mous: pour les grans corps comprendre, v. 30 E
Et les petits pincer, cueillir, ferrer et prendre, v. 31 E
D'un exquis artifice ouallement tournez, v. 32 E
Pour fermes retenir, et pour n'estre escornez, v. 33 E
Ny casser, ny rompus: car la ronde figure, v. 34 E
Bien plus patiemment que l'anglure endure, v. 35 E
Et d'autant que toujours l'ongle sy vantant, v. 36 E
Tout autant qu'il s'en pert il en voint renaisant, v. 37 E
Ainsi que des cheveux, leur feconde racine, v. 38 E
Reiette de nouveau ce que l'usage mine, v. 39 E
Nature qui n'a fait en l'homme rien en vain, v. 40 E

LA COSMOGRAPHIE

N'a surcharge de chaire le dessus de la main,
Ny des doigts l'entre-jointe ouy bien la part profonde,
Pour mieux s'accommode à la figure ronde.
Et les coftez encor ainsi n'escole point,
Quand on creuse la main le doigt au doigt conioinc,
L'humeur qui s'y rejent si une suffisante
N'est assez pour ilancer une charge pesante,
Vne autre a son secours vient de l'autreosté
Ainsi des deux ensemble un grand faix est porté.
Pour faire une entreprunse hardie il faut de l'ayde,
Aueque un fin Vliss, un vaillant Diomède.
Mais pour quoqz est ce encor Nature que tu viens,
Des cinq doigts deux petits un grād ou deux moyés?
Affin qu'engangla la main iugale fendue,
Un cerne également faire estant large esfendue.
Et mieux enuironner de tous corps la grandeur,
Est-il rien plus capable des corps que la rondeur?
Seroit ce point aussi quelle creuse et profonde,
Couppe retenir peus le poussier et l'onde.
Et le cuir de dedans rayé de mille crachés,
Qui sont les plus du poing naturellement faictz:
Où le peuple ignorant ceste besté commune,
Va cherchant, mais en vain le cours de sa fortune,
Ce cuir di-je qui est tendu interieur,
Tient tellement la taille entre la mol et le dur,
Que le dur pour durer est faict à la besongne
Affin que la main dure et noitement empengnez
Et le mol pour sentir et donner iugement.
Des qualibres divers du lourd attouchement.
C'est iustement icy que deda chose dure.

Et de la molle encor,gist la droictte mesure.

Ce beau compartment qui de l'ame & du corps

Eft l'outil principal,tient a mille ressorts:

Soit qu'il le faille clorre,ouurier,ou bien eftendre,

Ou qu'il faille bailler,ou bien qu'il faille prendre,

Ou faire artiftement mille ouurages diuers.

Ces ressorts font tendons,cartilages,& nerfs,

D'offsets un regimant,dont le muscle eft le guyde,

Faisant la volonté de l'ame qui preside.

Le muscle eft maistre icy,comme en'un atelier,

Où volontairement il comande, & premier

A la besongne marche,un chacun de fa suite

Sa tasche y faict à part,par le muscle conduitte.

Main tu retiens ma main,& la bouche me clos:

Car fe faire sil vaut mieux que mal châter ton los.

Il n'y a plus qu'un mot,ô main propre & experte:

Je t'auise,d'audant que tu es descouverte,

Que tu foys touſiours belle,auſſi blanche que lait,

Que la nege,l'yuoire,& qu'en toy il n'y ait

Rien qui puiſſe desplaître à l'œil & à la touche,

Et qui puiſſe mal faire au cœur,ou à la bouche.

Qui telle ne t'aura qu'il vienne icy chercher

Ce qui ta honte penſ'honnêtement-cacher.

L'onde d'un melon meur,sa ſemence pilée,

Par le chaut alembic à gouttes distillée:

De l'aigras le ius mort,& le meugue du lait

De la cheure recuit en effacens le laid.

Si au ſuc du limon le ſel commun tu brouille,

Et de l'ouuriere main la tache tu en mouille,

Tu l'efface en partie,& du tout,ſi on voingt

LA COSMOTIQUE

Aux simples ia nommee la limaille au bois sainte:
La miette d'un pain, avecque la racine
Du cocombre sauvage, & de la serpentine,
De l'herbe qui de l'arc celeste a les couleurs:
Du rosier Rhodien les albastines fleurs,
Et celles qui du sang d'Adonis sont vermeilles:
Celles qui n'ont au monde en blancheur leurs pareilles,
Du beau lis verdoyant, & les beaux fleurons blancs,
De la Nymphé qui fait sa demeure es estangs,
Des œufs, & d'une cheure adoucste le laitage.
A l'embique les uns, ou tous pour cest usage,
En l'eau que le ciel verse en la terre benin,
De l'alun fais tremper, & le sel crystalin,
Sept ou huit iours durant en la saison ardente.
Qui s'en laue, il aura la main blanche & luyfante:
Ce sera pour le soir, mais pour le lendemain,
Matin, se faut frotter & l'une & l'autre main
De cest autre onglement, & des dietes eaux prédre
Certaine portion, & sur la chande soudre.
Les reduire à demy: & dans le demourant
Adoucste l'aigre ius du limon odorant,
Le rayon Narbonnoys, l'huile d'amere amande:
Meste-les, brouille-les tant qu'en cuiant les rende
En forme humide & molle, il y faut mettre encor
La cire elabouree & lauissante comme or.
Si enflée est ta main pour la grande froidure,
D'un canard près la gresse, & la crasseuse ointure
D'une soison laineuse, avecques qui soient ioindis
Muccilages de lin, de manues, & de coings:
Huiles de moyeux d'œufs, d'anet, & de la rose,

De cire &cⁱ d'amidon, un autre unguent compose,
Des cices amoureux de farine, &cⁱ du ris,
Du miel, &cⁱ du sanguin, &cⁱ de my^e de pain bis,
Et d'un beuf assommé de la colete rousse,
Du seneué mordant, de la chair la plus douce.
Des figues, des pinons du Cybelien Pin;
De la resine encor^e du montagnard sapin,
Et du terebentin de la lysante gomme.
De ces vnze meslez vnis en une pomme:
Qui se frotte, &cⁱ aprés se relauet en de l'eau,
A ses mains il rendra mollette &cⁱ blanche peau.
Pour blanchir, pour polir, &cⁱ la main tenir nette,
Et la face &cⁱ la dent, d'une seule recette;
Quatre onces fay pezer d'hermes vif sublimé,
Du liquide &cⁱ du crud, par lequel consummé
Est tout autre metal, moytié d'une once estincte:
Que tant defoys piller te faut qu'ellé soit teinté
En laicteuse couleur, qui usé en voudra,
Qu'il en prenne une part, que cuire il conuendra
En onde fontenière, ou en l'onde celeste;
D'une part qu'il s'en l'aue, &cⁱ en garde le resté.
En rester^t il encor^e n'est il temps de cesser?
Quand on pense avoir faict c'est à recommander,
I'aurois plustost les eaux goutte à goutte, une à une,
Conté, qui se vont rendre au giron de Neptune:
Du printemps les amours &cⁱ tous ses passe-temps,
Pierres, mineraux que porte dans ses flancs
La grand' mere commune, &cⁱ chanlé les ramages
Des oyseaux gazouillais, &cⁱ leurs diuers plumages,
Que de nombrer les fards que les Latins &cⁱ Grecs,

L'AMERIQUE COSMOTIQUE.

Et toutes nations inventerent expres,
(Et mesme l'Amerique c'Androphage inhumaine).
Pour embellir le corps de l'ame le domaine.
Il n'est de femme né, & n'a le cœur de chair:
Ains est fils d'un Caucase, ou d'un autre rocher,
Aleté d'une tygre, horriblement farouche,
S'il ne sent la beauté qui doucement le touche:
Pour elle seulement nous sont donnez les yeux,
Qui font l'ame iourir du bien qu'elle ayme mieux,

SONNET TRADUIT DU LATIN.

Triginta hæc habeat quæ vult formosa videti.

Elle qui veut paroîr des belles la plus belle, (blancs,
Ces dix fois trois beautez trois longs, trois courts, trois
Trois rouges & trois noirs, trois petits, & trois grands,
Trois estroictz, & trois gros, trois menuz soient en elle:
Longue la taille soit, le poil & main iumellez.
Courte oreille & le pied, des dents les doubles rangs:
Le poil blond & le teint, & l'ivoire des dents:
Rouge ongle, leure & ioque: & le nom que l'on cele,
Et les sourcils soient noirs, prunelle des yeux.
Tête,nez & tetin,petits : ample entre deux
Des sourcils, & le sein, la fesse: estroicte l'aine,
Et la bouche & le flanc: enflé soit l'embompoint
Des cuisses, de la fesse & ce qu'on ne dit point:
Legres,doigts & cheueux menuz, tell fat Hélène.



LE SINGE.

Nest-ce une ingratitudo grande,
 Digne que la pareille on rende,
 A quiconque me faist ce tort,
 Se rire d' gosser de ma mort?
 En lieu de me pleurer d' plaindre,
 Laisser ma memoire estindre?
 Et pourcent mile gentils tours
 Que pour tōy i ay faict en mes iours,
 Pour mainte gaye fingerie,
 Faut-il ingrat, que tu te rie
 Des trespasses?est-ce le dueil
 Que tu mene sur le cercueil,
 (Pour t' auoir à force de rire,
 Contrainct lascher qu'on n'oze dire)
 O ingrat, mal-reconnoissant
 De mestre Ian singe plaisant,
 Que la coqueluche n' aguiere
 Feist guer des moris la riuiere,
 Remplissant d'un gros pblegme d' froid
 Son cerveau, qui par le destroict
 Que l'on void au fond de la bouche,
 Descendant aux poumons, les bousches...

zz.

LE SINGE.

*Si que ne pouuant respirer,
Force luy fust l'ame expirer.
Maudite sois-tu maladie,
Qu'eraut m'as cuyde la vie;
Et me faire le compagnon
De ce bel & gentil guenon:
Et es cause que n'ay peu rendre
Encores à sa froide cendre,
Le piteux & dernier devoir
Que meritoit tel singe duoir.
Singe, je dy, quant à l'espèce
Mais presque homme quant à la dresse.
Voire qu'on l'eust pris bien soquent
Pour quelque Docteur bien sculant,
Ou pour quelque sage personne,
Tant il auoit la tronche bonne,
Auecque un accoutrement long,
Une cornette, un bonnet rond:
Et n'eust on connue l'imposture
Sinon à lors qu'à sa nature
Il retournoit, qu'on luy iettoit
Des nois, ou qu'on luy presentoit
Ce que tout Singe plus appette.
À volée, ce qu'on luy iette,
Friant, recevoit & haussé,
Comme iouant au pot cassé,
Comme qui ioné à la pelotte,
Il grippe, rompt, brise, marmotte:
Il epluche, prend le meilleur:
Et plus leger qu'un bastelour,*

Qui d'une hardiesse folle,
 En l'air, dessus la la corde vole.
 Il fait de sachefne à l'entour
 Souplement maintour et retour.
 Et d'un maniment qui ne cesse,
 De mainte gaillard de souplesse:
 Sans se lasser, se gambadant,
 Eblouissoit l'œil regardant:
 Et faisoit venir la berluë,
 Par ses mouuements, à la veue.
 Si un coup s'estoit apperceu,
 Qu'il estoit par quelqu'un deceu,
 Ou bien auoir pris l'un pour l'autre:
 O Dieu scrait quelle patenostre,
 Grinçant entre ses dents disoit,
 Grondant quelle mine il faisoit:
 Reseruant à son aduantage,
 A faire le moqueur plus sage,
 Et luy apprendre une autrefois:
 Ne prendre plus singes aux noix.
 Maistre Ian auoit le corsage
 Si disposit, si viste, et volage,
 Qu'en moins d'un rien, tout d'un plain saut,
 Des arbres grimpoit au plus haut:
 Estant depestré de sa chefne,
 Ainsi qu'on voit de chefne en chefne,
 Et de branche en branche, leger,
 L'escurieul bondir, voltiger,
 Et l'arbre estant de fruit chargée,
 Se sentoit soudain deschargee.

LE SINGE

En moins de quatre ou de cinq coups,
Tout le fruit en estoit secoué:
Et eust fait tomber plus de pommes,
Qu'une demy douzaine d'hommes.
Leglan estoit par luy batu,
Comme d'un orage abbatu.
A il faict le voyla par terre,
Ou le fruit abbatu referre,
Tornant, virant, virevoltant,
De chacun il alloit tatant:
Et quoy que maistre Ian fust beste,
Si estoit il autant honnesté
Que maint homme usant de raison,
Ceux qui venoient à la maison,
Maistre Ian sçauoit bien cognoistra
S'ils estoient amis de son maistre.
Del amy alloit au devant,
S'autant l'ambrassant, le suivant,
Dt d'une voix grefle & menuë,
Il saluoit sa bien venuë.
Mais ceux qui ne rendoient l'honneur,
Qu'on doit porter à son seigneur,
On deuinoit à sa grimace
Qu'il les mettoit hors de sa grace.
Car grumelant & rechignant,
Son derrier leur alloit tournant,
Et eust pris volontiers vengeance
Sur le champ, sans la renerence
Qu'à son maistre portoit, de ceux
Qui se monstroient trop paresseux.

Quel plaisir c' estoit voir ce Singe,
 Affublé & coëffé d'un linge,
 La chambrière contrefaisant,
 A qui l'amour on va faisant:
 Et qui d'une folastre rusé
 Veut qu'on le prenne, & le refuse.
 Maistre Jean n' estoit mal-faisant:
 Vieilles & laides hayssant,
 Ne carestoit que les plus belles.
 Maistre Jean auoit des querelles
 Aux petits enfans d'alentour,
 Qui tousiours quelque mauuais tour
 T'aschoient luy faire, & le surprendre:
 Mais bien il le leur fauoit rendre,
 Les esgraignant ou mordent,
 Ou de la griffe, ou de la dent.
 Ne pouvant son noble courage,
 Faire, ny endurer outrage.
 Maistre Jean filoit au roüet,
 Maistre Jean aux tables' ioüoit,
 Aux eschets, aux Dames, de forte
 Que tousiours sa part estoit forte.
 Maistre Jean dançoit & balloit,
 Touſiours à la cadance alloit:
 Le Singe maistre Jean en ſomme,
 Faisoit ce que peut faire un homme.
 Aussi cil qui le Singe a faict,
 Emprunta la grace & le traict
 Deſſur noſtre humaine Nature,
 Mouant la ſingeffe figure.

LES SINGE^E

Il auoit les pieds & la main
Contrefaictz au creon humains
Et le bras en toute maniere,
Manioit devant & derriere.
Le visage auoit rondelet,
Le sourcil courbe en arcelet,
Et de l'une & l'autre paupiere
Ombrageoit des yeux la lumiere:
Ses yeux comme à l'homme tournez
Camuset il auoit le nez
L'aureille courte & rondelette;
La dent d'yoire blanche & nette;
Qu'il monstroit riant, rechignant,
Careffant, ou bien desdaignant;
Les faisant craquer dans sa bouche,
Comme un clauier d'orgues qu'on touche.
Cheueux en teste, & son menton,
Filoit un grisastre coton.
La poitrine effilee & large,
Qui de poil non trop dru se charge,
Le col rond, l'espaulle & les os,
Comme à l'homme, arrangez du dos:
La cuisse ronde & hanche estroite.
Du Singe la personne droite
Se tenir debout sans faillir,
Cheminier, courir & faillir sans dire
On voyoit, & mettre grand peine
D'imster la parole humaine.
Et si d'un rasoir affilé
A maistre Iean on eust taillé

Le fil qu'il auoit soubs la langue,
Il nous eust faict mainte harangue.
Car faisant ses leures trembler,
Monstroit qu'il eust voulu parler;
Mais on l'entendoit à ses mines,
Au remument de ses babines.
Quand d'avanture il trouuoit
Plume & papier, il escriuoit:
Se morguant pour sa lett're lire,
Qui se fust peu garder de rire?
Maint Singe, maint malade au bas,
Agardé de passer le pas:
Et leur plaisante singerie.
Mainte maladie à guerie.
Si n'estoit que le Singe faict
Fut devant le diuin pourtraict:
Je dirois le Singe, Singe estre
De l'animal diuin-terrestre,
Ou bien que nostre humanité,
Singesse, du Singe a esté:
Tant l'un à l'autre se rapporte,
Figurez d'une mesme sorte.
Si Nature luy a donné
Un corps sur l'humain façonné:
L'ame gaillarde & frebillante,
Gentile, joyeuse & mouuante:
Sans nul repos en action,
Riche de mainte inuention.
Et pour rire expres façonné,
Elle luy a aussi donnee.

LE SINGE.

A le corps redicul & plaisant
L'esprit folastre estoit duysant,
Qui par le haut estoit conforme,
A la droite & humaine forme:
Et du nombril ce qui restoit,
Vn parfaict, & vray Singe estoit.
Quant a ce qu'il n'a point de queue,
Deuinez qu'elle est deuenue.
Pour le rendre du tout semblable,
A l'homme, croyez ceste fable,
Sa grand' queue on luy a osté:
Car le bruit est que Promethe
Apres auoir de main habile,
D'une grasse & bourbeuse argile
(Prenant du beau chef d'œnure hu-
Defur soy-mesme le dessin) (main
Pestry l'homme qui deuoit estre
De ses creatures le maistre:
Pour ne le laijser cftonné,
Seul sur la terre abandonné,
Et d'une course vagabonde:
Errer seulet parmy le monde.
Pour se r'engendrer de ses reins,
D'enfans beaux fecondement pleins.
Et peupler la terre nouuelle:
Il luy voulut d'une femelle
Gracieuse & belle pouruoir
Pour ayde & compagnie avoir.
Il fist doncq' sur les yeux de l'homme
Pluvoir un engourdisant somme,

Comme

Comme il dormoit profondement
Ourrit son costé finement,
Finement luy desrobe d'oste,
Sans que rien en sente, une coste,
Pour d'elle la femme former.
Pendant qu'il s'amuse à fermer
La playe qu'à l'homme auoit faise.
Le Singe ceste coste aguerte,
La sent, l'engoule, & puis s'enfuit:
Promethee aussi rost le suit,
Il court apres, enfin l'attrappe,
Par la queuë longue le happe:
Le Singe à la queuë arresté,
Tire à soy, de l'autre costé
Crie & tire aussi Promethee,
Taschant r'auoir sa coste ostee:
Mais le Singe qui de la dent
Est sa coste ferme mordant,
Pour son haut crier ne s'effroye
Et n'entend point quitter sa proyé:
L'autre tient ferme, mais en vain,
Voicy miracle, dans sa main
La queuë luy demeure seule,
Au Singe la coste en la gueule:
Mais iamais ne fut si fasché,
Qu'on luy a la queuë arraché
Pour n'auoir point voulu démordre,
Qu'eust-il fait? plus n'y auoit ordre
(Car le Singe au festé vola,
Du plus haut arbre qui fust-là)

aaa

Reconurer la coste perdue,
 Promethee fasché, de ta quenue
 Vieus Singe, & dit, escourté,
 Au lieu de l'os que m'as osté,
 O veil magot, marmot infame,
 Par despit ie feray la femme,
 A fin que ton cas soit cogneu
 A iamais, de formais tout nud,
 Monstre ton derrire & endure
 Pour punition mainte iniure.
 Or est-il mort encoqueluché
 Maistre Jean que chacun fasché,
 Pleure encor, deplore & regrette,
 Simon une troupe foulette
 D'enfans fascheux, qui maint tourment,
 Luy donnoient importunément,
 Mais de loin : car s'il pouuoit mettre
 Sur quelqu'un d'eux la patte adextre,
 Pour cognaistre qui l'a moqué,
 Pour six mois demouroit marqué:
 Ou la leure ensemble & la iouë
 Alongeant leur faisoit la motte,
 S'il ne leur pouuoit faire pis.
 A ces vieux marmots accroppis,
 Et qui font si laide grimace,
 Sans plaisir contenance & grace,
 Qui ne scauent honneur ny bien
 Maistre Jean ne sembloit en rien:
 Que par moy pens' estre chantee,
 La louange qu'as meritee,

Le rendrois ton los immortel
Si les Cieux m'auoient formé tel
Que celuy qui chanta la gloire,
Pour une eternelle memoire
De Belant & de Peloton,
Tous deux faits hostes de Pluton.
Le te mettrois entre les bestes
Qui marquent les signes celestes,
Mais tes trop soudains ipouuemens,
T feroient trop de changemens:
Et le Lion qui au Ciel erre
Comme celuy qui erre en terre,
Dont l'orgueil tu punis, moqueur,
De t'y voir auroit mal au cœur,
Et seroit cause ta presence
De faire en haut quelque insolence:
Vray est qu'on te pourroit loger
Auecques le Croissant leger,
Estant d'une mesme nature
Qui iamais ferme ne demeure.
On dit aussi que le Croissant
Est les Singes resouissant,
Qu'ils deviennent tristes & mornes
Quand le decours monstre ses cornes:
Mais mon vers ne vole si haut,
Et pourtant maistre Iean il faut
Que ton Ombre es lieux bas & sombres:
S'aille enrooller entre les Ombres
Des bestes, cependant couert

aaa ij

* LE SINGE

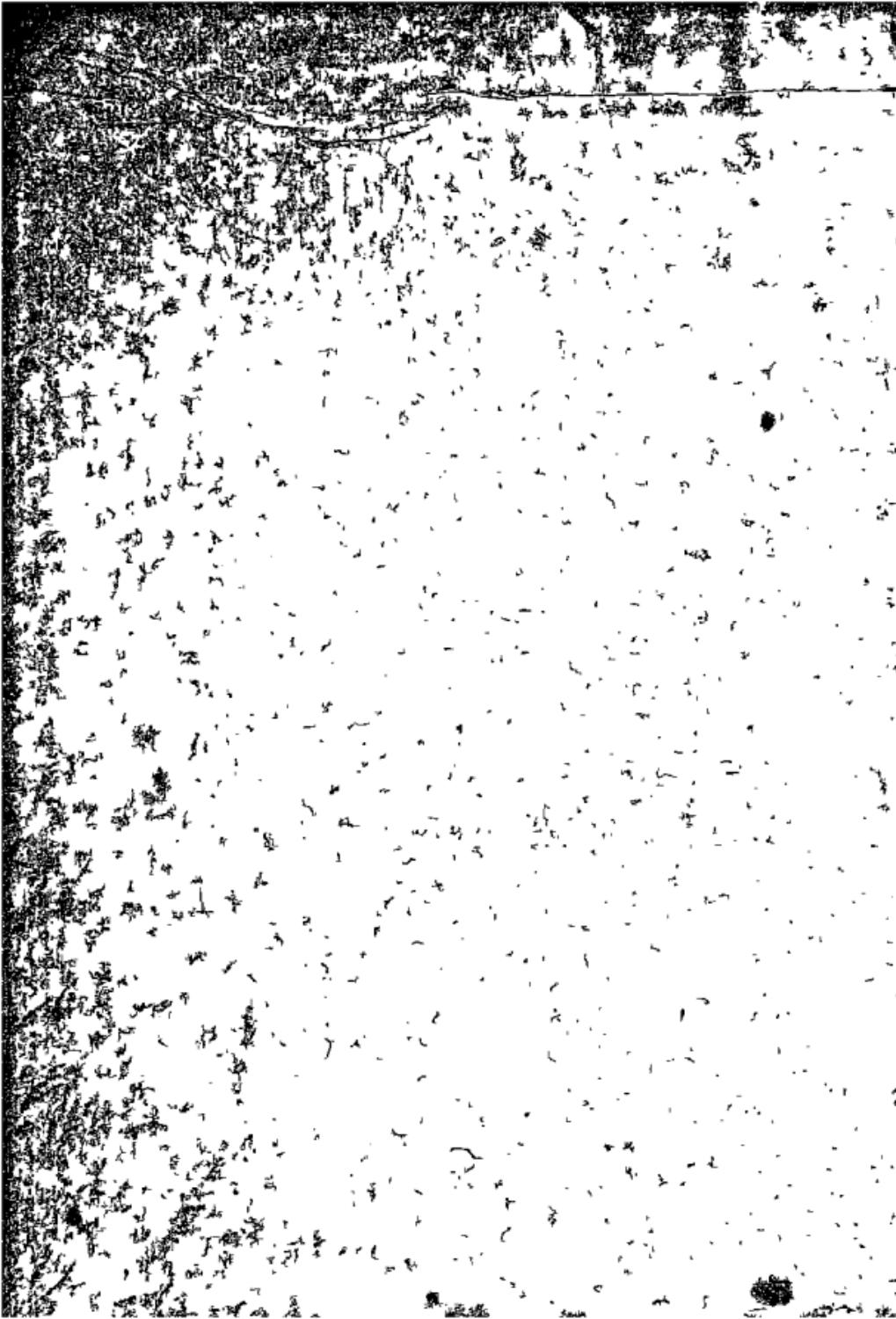
Soit cy ton corps d'un gazon vert
Un exemple à toute ta race,
Qu'il n'y a mouë ny grimace,
Gambade, soupplesse ny faut
Quis le sauve quand mourir faut.



ADVERTISSEMENT AV
LECTEUR.

L'EV^{RE}SS^E a désiré, amy LeSTteur, faisant imprimer ce livre, auant plaisant que docte, à fin qu'il t'agreast d'avantage, l'auoir peu rendre si entier & correct qu'il n'y eult eu rien à redirez; mais étant affeure de l'humarité & douceur dont tu as accoustumé vster à l'endroit de ceux, qui n'espargnans leurs moyens, taschent te faire voir tousiours quelque chose de nouveau, & qui t'apporte avec le plaisir quelque veilité, comme i'ay tousiours fait, je croy que tu le receuras de bon oeil, excusant les fautes qui s'y pourront trouver, survenues en l'impression tant à cause de la copie, laquelle estoit assez mal transcrise, que pour l'absence de l'Auteur, qui n'a eu moyen ny revoir la copie, ny assister à l'impression pour le corriger: ioint aussi qu'il n'est celuy pour expert soit-il, qui ne sommeille quelquefois : esperant se le representer en meilleur esstat, & le restituer à la seconde impression. Ce pendant, je te prie prendre en gré l'intention que i'ay de te plaisir, de laquelle je seray plainerment satisfait & content, & me donneras occasion de t'agreer de plus en plus, si je scay que tu y prennes plaisir, A Dieu.





cat. Desbarreaux-Bernard n° 375

coll. complet

1930

ave

